



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







Inc.

121 <sup>m</sup>

(1770, 4











# JOURNAL ENCYCLOPÉDIQUE,

*Dédié à SON ALTESSE  
SÉRÉNISSIME, Mgr. le  
Duc de Bouillon , &c. &c. &c.*

A N N É E 1770.

T O M E IV.

P A R T I E I.



A. BOUILLON.

De l'Imprimerie du Journal.

*Avec Approbation & Privilège.*



**I**L paroît chaque mois deux volumes de ce Journal ; l'un au milieu du mois , & l'autre à la fin. La souscription n'est ouverte que pour l'année entière : elle est de 24 l. de France , prise à Bouillon , & par la poste 33 l. 12 s. franche de port pour toute la France.

L'abonnement du port dans les postes du Généralat de l'Empire étant de 6 l. , il n'en coûtera que 30 liv. pour recevoir ce Journal franc de port dans cette partie de l'Allemagne.

Pour tout ce qui regarde la correspondance de France , on aura la bonté de s'adresser au Sr. LUTRON , rue Ste. Anne Butte St. Roch , à Paris , chargé de tout ce qui regarde ce Journal. On aura soin d'affranchir les lettres ; autrement elles resteront au rebut. La souscription doit être payée d'avance , ainsi que le port du Journal.

On s'adressera aussi au Sr. WEISSENBRUCH , Directeur du bureau de ce Journal à Bouillon , où la poste de France arrive & part tous les jours.

On trouvera dans son bureau le *Mercur* de France , le *Journal des Sçavans* , le *Journal de médecine* , les *Ephémérides du Citoyen* , le *Journal de Commerce* , d'Agriculture , & généralement tous les Journaux françois , au même prix qu'à Paris.

Les Directeurs des Postes étrangères , ainsi que les particuliers qui désireront avoir ces ouvrages périodiques , sont priés de vouloir bien adresser leurs lettres à Mr. WEISSENBRUCH , Directeur des Journaux , à la poste restante à Liege. Ils seront servis avec toute l'exaëtitude possible. On pourra joindre ces Journaux aux paquets des Libraires ou des Directeurs des postes qui sont déjà en correspondance avec le bureau des Journaux de Bouillon.







# JOURNAL ENCYCLOPÉDIQUE,

15. MAI 1770.

TOME IV.

PARTIE I.



*ENCYCLOPÉDIE ; ou , Dictionnaire  
raisonné des Sciences , des Arts &  
des Métiers , &c. Tome XVII.*



'EST une erreur, assurément  
que de ne vouloir reconnoître  
pour cause unique de nos ac-  
tions que notre volonté, &  
d'attribuer seulement à l'influence de l'a-  
me sur le corps tous les effets de passions :  
mais n'est-ce pas une erreur plus étran-  
ge, une opinion plus insoutenable que de

A 2



#### 4 JOURNAL ENCYCLOP.

rapporter tout à l'influence du physique sur l'ame, à la bonne ou mauvaise, à la saine ou mal-saine constitution de nos organes? Soutenir que nos pensées, nos déterminations, nos vices, nos vertus, nos penchans dépendent invariablement de notre conformation & de la manière dont nos sens sont affectés, c'est, suivant nous, dégrader fort inutilement l'humanité, ne supposer dans l'homme qu'un instinct aveugle, impuissant, substituer à l'opinion flatteuse qu'il doit avoir de la noblesse & de la dignité de son être, la triste & humiliante idée de n'avoir, sur le reste des animaux, d'autre avantage que celui d'une organisation plus composée, & d'un mécanisme qui, pour être plus industrieux, ne fait que l'assujettir à un bien plus grand nombre de vices, de fâcheux accidens, & de passions inquiétantes, qu'il ne dépend pas de lui de diriger, ni de calmer. Cette opinion ne méritoit guère d'être soutenue de nos jours, & beaucoup moins encore de se trouver dans ce Dictionnaire, où cependant on a bien voulu lui donner une place, ainsi qu'on peut s'en convaincre par l'article suivant.

**VINDICATIF.** (*Gramm.*) Celui qui



est enclin à la vengeance. Je ne voudrois pas appeller vindicatif celui qui se rappelle facilement l'injure qu'il a reçue ; car il y a des hommes qui se souviennent très-bien , qui n'oublient même jamais les torts qu'on a avec eux , & qui ne s'en vengent jamais , qui ne sont point tourmentés par la rancune & le ressentiment ; c'est une affaire purement de mémoire. Ils ont l'insulte qui leur est propre , présente à l'esprit , à-peu-près comme celle qu'on a faite à un autre , & dont ils ont été témoins. Il y a donc , dans l'esprit de vengeance , quelque chose de plus que la mémoire de l'injure. Je pense qu'au moment de l'injure le ressentiment naît plus ou moins vif : dans ce moment du ressentiment, *les organes intérieurs sont affectés d'une certaine manière* ; nous le sentons au mouvement qui s'y produit. Si cette affection dure , tient longtems ; si elle passe , mais qu'elle reprenne facilement ; si elle reprend avec plus de force qu'auparavant ; voilà ce qui constituera le vindicatif. *Mutatis mutandis*, appliquez les mêmes idées à toutes les autres passions , & vous aurez ce qu'on appelle le *caractère dominant*. *C'est un tic des organes intérieurs*, vice qu'il est très-



dangereux de prendre, qu'on peut contracter de cent manières différentes, auquel la nature dispose, & qu'elle donne même quelquefois. (C'est donc de la nature qu'on tient le vice ou la vertu?) Lorsqu'elle le donne, il est impossible de s'en défaire; c'est une affection des organes intérieurs, qu'il n'est pas plus possible de changer, que celle des organes extérieurs; on ne refait pas plus son cœur, sa poitrine, ses intestins, son estomac, *les fibres passionnées*, que son front, ses yeux & son nez ». Quest-ce que des fibres passionnées? Ainsi donc, suivant l'Auteur de cette singulière observation, il n'est personne de coupable: eut-on même commis, dans les passions, les crimes les plus énormes, c'est à la nature seule qui a donné ces prétendues *fibres passionnées*, qu'il faut imputer tout le mal; & cela, parcequ'on ne refait ni son cœur, ni son estomac, ni ses intestins. L'Auteur a oublié sans doute que la nature avoit donné à Socrate des *fibres très-passionnées* pour le vin, ainsi qu'il l'avouoit lui-même; & que Socrate néanmoins fut le plus sobre des hommes: il a oublié que la vertu consiste à lutter contre ses penchans, & qu'on en triomphe



sans refaire ni sa poitrine , ni son cœur. Quelle ridicule interprétation philosophique! mais poursuivons ce beau raisonnement. « Celui qui est colère par ce vice de conformation, restera colère » ( Point du tout , il combattra sa passion , & deviendra tranquille & doux ) ». Celui qui est humain; tendre , compatissant , restera tendre , humain , compatissant ». ( Tout aussi peu : s'il néglige ces vertus dont l'éducation & son tempérament lui ont donné le germe précieux , il deviendra tout aussi dur & tout aussi colère , que celui qui tient de la nature *les fibres les plus passionnées.* ) « Celui qui est cruel & sanguinaire , trouvera du plaisir à enfoncer le poignard dans le sein de son semblable , aimera à voir couler le sang , se complaira dans les tranfes du moribond , & réparira ses yeux des convulsions de son agonie: Si l'on a vu des hommes prendre des caractères tout opposés à ceux qu'ils avoient, ou paroïssoient avoir naturellement , c'est que le premier qu'ils ont montré, n'étoit que simple , ou qu'il est possible que les organes intérieurs aient d'abord la conformation qui donne telle passion dominante , tel fond de caractère ; qu'en s'étendant , qu'en croif-



sant avec l'âge , ils prennent cette *conformation habituelle*, qui rend le caractère différend , ou même qui donne un caractère opposé. Il en est ainsi des organes extérieurs ; tel enfant , dans ses premières années , est beau , & devient laid ; tel autre est laid , & devient beau ».

**VIRGINITÉ.** ( *Physiolog.* ) C'est celle-ci qui très-certainement dépend de l'intégrité de la conformation ; mais il est très-difficile , pour ne pas dire impossible , de décider si cette intégrité a été altérée , ou si elle ne l'a point été. Au fond , » si l'on vouloit avoir un signe évident & infaillible de virginité pour les filles , il faudroit le chercher parmi ces nations sauvages & barbares , qui n'ayant point de sentimens de vertu & d'honneur à donner à leurs enfans par une bonne éducation , s'assurent de la chasteté de leurs filles par un moyen que leur a suggéré la grossiereté de leurs mœurs. Les Ethiopiens & plusieurs autres peuples de l'Afrique ; les habitans du Pégu & de l'Arabie-Pétrée & quelques autres nations de l'Asie , aussitôt que leurs filles sont nées , rapprochent , par une sorte de couture , les parties que la nature a séparées , & ne laissent libre que l'espace nécessaire



pour les écoulemens naturels : les chairs adhèrent peu-à-peu , à mesure que l'enfant prend son accroissement ; de sorte que l'on est obligé de les séparer par une incision , lorsque le tems du mariage est arrivé. On dit qu'ils employent pour cette infibulation des femmes un fil d'amiante ; parceque cette matière n'est pas sujette à la corruption. Il y a certains peuples qui y passent seulement un anneau ; les femmes sont soumises comme les filles à cet ouvrage outrageant pour la vertu ; on les force de même à porter un anneau ; la seule différence est que celui des filles ne peut s'ôter , & que celui des femmes a une espèce de serrure , dont le mari seul a la clef. Mais pourquoi citer des nations barbares , lorsque nous avons de pareils exemples aussi près de nous ! La délicatesse dont quelques-uns de nos voisins se piquent sur la chasteté de leurs femmes , est-elle autre chose qu'une jalousie brutale & criminelle ? Quelle contrariété dans leur façon de penser ! Après ce que nous venons de rapporter sur le cas que la plupart des hommes font de la virginité , sur les précautions qu'ils prennent , & sur les moyens honteux qu'ils se sont avisés d'employer pour s'en assu-

A. 5.



rer, imagineroit-on que d'autres la méprisent, & qu'ils regardent comme un ouvrage servile la peine qu'il faut prendre pour l'ôter ? La superstition a porté certains peuples à céder les premices des vierges aux Prêtres de leurs idoles, ou à en faire une espèce de sacrifice à l'idole même. Les Prêtres des royaumes de Cochinchine & de Calicut jouissent de ce droit ; & chez les Canarins de Goa, les vierges sont prostituées, de gré ou de force, par leurs plus proches parens à une idole de fer : la superstition aveugle de ces peuples leur fait commettre ces excès dans des vues de religion ; des vues purement humaines en ont engagé d'autres à livrer avec empressement leurs filles à leurs chefs, à leurs maîtres, à leurs seigneurs. Les habitans des îles Canaries, du royaume de Congo, prostituent leurs filles de cette façon, sans qu'elles en soient deshonorées : c'est à peu-près la même chose en Turquie, en Perse, & dans plusieurs autres pays de l'Asie & de l'Afrique, où les plus grands seigneurs se trouvent trop honorés de recevoir de la main de leur maître les femmes dont il s'est dégouté. Au royaume d'Arracam & aux îles Philippines, un homme se croiroit.



deshonoré, s'il épousoit une fille qui n'eût pas été deflorée par un autre, & ce n'est qu'à prix d'argent que l'on peut engager quelqu'un à prévenir l'époux. Dans la province de Tibet, les meres cherchent des étrangers, qu'elles prient instamment de mettre leurs filles en état de trouver des maris. Les Lapons préfèrent aussi les filles qui ont eu commerce avec des étrangers; ils pensent qu'elles ont plus de mérite que les autres, puisqu'elles ont su plaire à des hommes qu'ils regardent comme plus connoisseurs & meilleurs juges de la beauté qu'ils ne le sont eux-mêmes. A Madagascar & dans quelques autres pays, les filles les plus débauchées sont celles qui sont le plutôt mariées. Nous pourrions, conclut M. de Buffon, donner plusieurs autres exemples de ce goût singulier, qui ne peut venir que de la grossiereté ou de la dépravation des mœurs".

L'article *Vivarois*, qui présente une description si agréable à faire de cette petite province; l'une des plus délicieuses de la France, est rempli, au grand étonnement du Lecteur, d'une ode & de la traduction de la première élégie de Tibulle par M. de La Fare; en sorte qu'a-



près avoir lu cet article, on ignore si le Vivarais est une contrée stérile ou féconde, ingrate ou heureusement située, bien peuplée ou déserte; s'il y existe de monumens; si les habitans y ont de l'industrie, ou si les arts y sont négligés: mais à la place de tout cela, on peut lire ces deux piéccs de poésie, qui sont vraisemblablement connues de tous ceux qui jetteront les yeux sur cet article, & qui trouveront peut-être un peu étrange que dans quatre colonnes de ce grand Dictionnaire consacrées à l'article *Vivarais*, on ne dise pas un mot du Vivarais.

On lit, sous le mot *Voler*, une observation exacte, sçavante, & qui détrompera bien des gens mal instruits, qui se persuadent qu'à force de machines il seroit possible à l'homme de traverser les airs à la manière des oiseaux. » Il y a, dit l'Auteur de cet article, trois choses à remarquer dans le vol, sçavoir, la force qui suspend en l'air le corps de l'animal, les instrumens propres qui sont les aîles, & enfin la résistance du corps. Mais afin que les hommes pussent voler, il faudroit, outre ces conditions, qu'il y eut encore la même proportion entre la force des muscles pectoraux dans l'hom-



me & la pèsanteur de son corps, que celle qui se trouve entre la force des muscles & la pèsanteur du corps dans les oiseaux. Or il est certain que cette pèsanteur ne se trouve point dans les hommes de même que dans les oiseaux; puisque les muscles des hommes n'égalent pas la centième partie de leur corps, & que dans les oiseaux au contraire la pèsanteur des muscles fléchisseurs des ailes est égale à la fixième partie du poids de tout leur corps: donc les hommes ne peuvent voler. Ceux qui soutiennent le contraire, disent qu'il est aisé de trouver cette proportion, & que l'on peut, par artifice, diminuer la pèsanteur du corps, & augmenter la force des muscles; mais je leur réponds que l'un & l'autre sont impossibles, & qu'il n'y a point de machine qui puisse surmonter la résistance du poids; ni même élever le corps de l'homme avec la même vitesse que font les muscles pectoraux. Il y a pourtant quelques modernes qui ont pris de là occasion de dire que le corps de l'homme pourroit être en équilibre dans l'air, en y ajoutant un grand vase. Il est aisé de faire voir qu'ils se trompent; 1°. parcequ'on ne sçauroit fabriquer une machine si



#### 14. JOURNAL ENCYCLOP.

mince qui put résister à la forte impulsion de l'air, sans être brisée; 2°. il faudroit qu'on en eut pompé l'air; ce qui deviendrait extrêmement difficile; 3°. ce vaisseau devroit être fort grand pour que l'espace qu'il occuperoit dans l'air, pesât autant que l'homme & le vaisseau. Enfin il faut remarquer que ce vaisseau auroit autant de peine, à cause de la résistance de l'air, que les petites bouteilles que l'on fait avec de l'eau de savon, ou les petites plumes qui volent en l'air en ont, à cause de sa tranquillité".

VOYAGE. (*Education.*) Les grands hommes de l'antiquité ont tous pensé que les voyages étoient la meilleure école pour former les jeunes gens. Les Philosophes de la Grèce voyagerent beaucoup: on a toujours pensé assez uniformément sur ce sujet. » Aujourd'hui les voyages dans les états policés de l'Europe (car il ne s'agit point ici des voyages de long cours) sont, au jugement des personnes éclairées, une partie des plus importantes de l'éducation dans la jeunesse, & une partie de l'expérience dans les vieillards. Choses égales, toute nation où regne la bonté du gouvernement, & dont la noblesse & les gens aisés voyagent, a de



grands avantages sur celle où cette branche de l'éducation n'a pas lieu. Les voyages étendent l'esprit, l'élevent, l'enrichissent de connoissances, & le guérissent des préjugés nationaux. C'est un genre d'étude auquel on ne supplée point par les livres & par le rapport d'autrui ; il faut soi-même juger des livres, des lieux & des objets. Ainsi le principal but qu'on doit se proposer dans ses voyages, est sans contredit d'examiner les mœurs, les coutumes, le génie des autres nations, leur goût dominant, leurs arts, leurs sciences, leurs manufactures & leur commerce. Ces sortes d'observations faites avec intelligence, & exactement recueillies de pere en fils, fournissent les plus grandes lumieres sur le fort & le foible des peuples, les changemens en bien où en mal qui sont arrivés dans le même pays au bout d'une génération, par le commerce, par les loix, par la guerre, par la paix, par les richesses, par la pauvreté, ou par de nouveaux Gouverneurs. Il est en particulier un pays au-delà des Alpes, qui mérite la curiosité de tous ceux dont l'éducation a été cultivée par les lettres. A-peine est-on aux confins de la Gaule, sur le chemin de Rimini à Ce-



Une, qu'on trouve gravé sur le marbre ce célèbre Senatus-Consulte, qui devoit aux Dieux infernaux, & déclaroit sacrilège & parricide quiconque avec une armée, une légion, avec une cohorte, passeroit le Rubicon, aujourd'hui nommée *Pisatello*. C'est au bord de ce fleuve, ou de ce ruisseau, que César s'arrêta quelque tems, & la liberté prête à expirer sous l'effort de ses armes, lui conta encore quelques rémords. Si je diffère à passer le Rubicon, dit-il à ses principaux Officiers, je suis perdu, & si je le passe, que je vais faire de malheureux ! Ensuite, après y avoir réfléchi quelques momens, il se jette dans la petite rivière, & la traverse en s'écriant (comme dans les entreprises hasardeuses) : *n'y songeons plus, le sort est jeté* : il arrive à Rimini, s'empare de l'Umbrie, de l'Etrurie, de Rome, monte sur le trône, & y périt bientôt après par une mort tragique. Je sçais que l'Italie moderne n'offre aux curieux que les débris de cette Italie si fameuse autrefois ; mais ces débris sont toujours dignes de nos regards. Les antiquités en tout genre, les chefs-d'œuvre des beaux arts s'y trouvent encore rassemblés en foule, & c'est une nation.



ſçavante & ſpirituelle qui les poſſède ; en un mot , on ne ſe laſſe jamais de voir & de confidérer les merveilles que Rome renferme dans ſon ſein. Cependant *le principal n'eſt pas* , comme dit Montagne , *de meſurer combien de pas a la Santa-Rotonda , & combien le viſage de Néron de quelques vieilles ruines eſt plus grand que celui de quelques médailles ; mais l'important eſt de froter & limer votre cervelle contre celle d'autrui.* C'eſt ici ſurtout que vous avez lieu de comparer les tems anciens avec les modernes , & de fixer votre eſprit ſur ces grands changemens qui ont rendu les âges ſi différens. des âges , & les villes de ce beau pays, autrefois ſi peuplées , maintenant deſertes , & qui ſemblent ne ſubſiſter que pour marquer les lieux où étoient ces cités puiffantes dont l'hiſtoire a tant parlé.

---

*La République des Philoſophes ou hiſtoire des Ajaouiens.* Ouvrage poſthume de M. de Fontenelle. A Genève.

**Q**Uoiqu'il y ait environ dix-huit mois que cet ouvrage a été pu-



blié ; quoique le caractère, les mœurs, les opinions religieuses de la société dont il y est parlé, rendent fort intéressante cette relation, qui, indépendamment des objets qu'elle présente, devoit intéresser par le nom seul de son illustre Auteur, elle n'a cependant fait qu'une assez foible impression sur la plupart des lecteurs, & , depuis qu'elle a paru, on a prodigué des éloges & des applaudissemens, beaucoup moins mérités, à des ouvrages infiniment au-dessous de celui-ci à tous égards. Il nous semble néanmoins que dans ce siècle, regardé comme le règne & le triomphe de la philosophie, une histoire de la république des philosophes, écrite par le célèbre M. de Fontenelle, devoit être assurée d'un grand succès. Il est vrai que cette relation, quoiqu'elle n'ait été publiée que longtems après la mort de M. de Fontenelle, est une de ses premières productions, & qu'il étoit bien jeune encore lorsqu'il en écrivit les premiers chapitres : mais c'est l'essai d'un Auteur philosophe ; & , à travers la simplicité du style & l'ingénuité de la narration, il n'est absolument pas possible de méconnoître l'ingénieux & sage M. de Fontenelle. Le chapitre 3e. de la religion des *Ajaouiens*, ne se



ra point sans doute approuvé par tous les lecteurs ; quelques-uns même en seront peut-être alarmés , & ils auroient raison , si , dans le dernier chapitre , qui renferme un excellent discours sur l'existence de Dieu, l'Auteur n'avoit pris soin de détruire les impressions qu'auroit pu faire le chapitre 3e. , auquel même nous ne nous arrêterons pas.

Ennuyé des troubles qui déchiroient sa patrie , M. S. Van Doelveld s'embarque , passe à Batavia , n'y séjourne que peu de jours , & enflammé de la noble ambition de faire des découvertes , il se remet en mer. Après une assez longue navigation , il fait naufrage , & est recueilli , lui & les siens , par les habitans d'une île inconnue ; c'étoit chez les Ajaoiens ; on le conduisit dans la capitale , à Ajao « Un homme que je pris pour un esclave , me vint présenter une étoffe verdâtre , qui n'étoit ni serge ni drap , & que je puis comparer à notre pinchinat.. Comme ce n'étoit qu'une espece de robe de chambre ou de long manteau avec des manches , je l'eus bientôt mis sur mes épaules , & , en cet équipage , je suivis mes quatre guides ou gardes , qui me conduisirent dans la ville d'Ajao. Nous traversâmes plu-



fleurs rues toutes semblables , jusqu'à ce  
 qu'étant arrivés sur une grande place ,  
 nous nous trouvâmes vis-à-vis d'un grand  
 palais , & m'imaginant que ce pouvoit  
 être la demeure du souverain , j'arrangeai  
 mon nouvel habillement de la manière  
 que je voyois ceux de mes conducteurs  
 ( car chacun est habillé de même dans ce  
 pays ) & j'entrai dans une vaste cour, où  
 je trouvai mon interprète , auquel mes  
 guides me remirent ; après cela ils mon-  
 terent un magnifique escalier & disparu-  
 rent. Un quart d'heure après , deux hom-  
 mes vinrent me chercher , & nous mon-  
 tâmes ce bel escalier , d'où nous entrâ-  
 mes dans une vaste salle , de laquelle nous  
 passâmes dans une autre plus petite , où  
 étoit le souverain magistrat que je vais dé-  
 crire. Vingt-quatre hommes , âgés d'en-  
 viron 50 ou 60 ans , assis en rond sur un  
 grand tapis , sans distinction , ni pour le  
 rang , ni dans les habits , formoient ce  
 souverain conseil , qui règle , avec une sa-  
 gesse sans égale , toutes les affaires de cet  
 état assez étendu. La chambre n'étoit ni  
 magnifiquement meublée , ni enrichie de  
 sculpture d'or , de marbre ou d'azur ; les  
 murailles , aussi bien que le plafond , en-  
 duits d'un certain plâtre luisant , travaillé



dans le pays , étoient d'une blancheur plus propre que tous les ornemens de l'art. Il n'y avoit là ni secrétaire ni greffier pour vendre les dépêches de cette cour souveraine. Quatre gros livres qui étoient au milieu du cercle , dont l'un étoit le registre de la police , le second, celui des jugemens & des résolutions, le troisieme, celui des finances, & le quatrieme, celui de la guerre & des esclaves , renfermoient toutes les loix de l'état & tous les secrets de ce sage magistrat ».

M: Van Doelveld est reçu avec beaucoup d'humanité ; on l'invite à rester parmi les Ajaoiens , lui & tous ceux qui l'accompagnent. Ces offres sont faites avec tant de candeur , qu'elles sont acceptées. Le chapitre 2<sup>e</sup>. renferme une description de cette isle ; pays délicieux , fertile , & situé sous le climat le plus heureux. La religion ( chap. 3<sup>e</sup>. ) y est plus simple encore que les mœurs , ou , pour mieux dire , elle est trop simple ; il n'y en a point. « Ces peuples ne reconnoissent aucun fondateur ni de leur république , ni de leur religion ; aussi n'y a-t'il parmi eux ni secte ni parti , soit dans la religion , soit dans les affaires d'état. Ils n'ont ni livre sacré ni loi écrite : ils ont seulement certains



principes émanés du sein de la raison la plus saine, & de la nature même ; principes dont l'évidence & la certitude sont incontestables , & sur lesquels ils reglent tous leurs sentimens & toutes leurs opinions. Cela étant ainsi, ces sentimens peuvent-ils manquer d'être sûrs, sains & purs. Ces principes sont , 1°. *Ce qui n'est point ne peut donner l'existence à quelque chose.* 2°. *Traitez les autres comme vous voudriez qu'ils vous traitassent.* .... Plus raisonnables que bien d'autres, les Ajaoiens regardent comme leur mere cette nature, que l'expérience nous démontre être la mere commune, de toutes les créatures, qui, par une admirable circulation, sortent continuellement de son sein & y retournent de même. Il est vrai que l'éternité passée de l'existence de l'univers n'est pas plus comprise par un Ajaoien que par un Chrétien ; mais ils avouent franchement combien les connoissances de l'esprit humain sont bornées : peu semblables en cela à nous-autres, qui nous donnons la torture pour inventer de fausses raisons, dans la seule vue de répondre à tout bien ou mal. Ainsi, lorsqu'on leur demande comment il se peut faire qu'il n'y ait pas eu un com-



mencement à l'existence de la nature ? ils avouent que cette éternité d'existence passe l'esprit humain ; mais ils soutiennent qu'ils ne sont pas moins en droit pour cela de la croire , parcequ'ils ne la trouvent sujette à aucune contradiction : aulieu qu'en supposant un point où la nature a commencé à exister , & quelqu'autre point où elle aura commencé à produire des créatures , la raison se trouve dans un labyrinthe d'objections & de contradictions inexplicables &c ».

Cet article deviendrait trop étendu si nous voulions démontrer l'insuffisance très-évidente des principes & des raisonnemens des Ajaoiens : nous aimons mieux nous arrêter quelques momens à la relation de l'éducation de la jeunesse chez ces républicains. « Dans Ajao il y a deux maisons publiques , ou plutôt deux vastes collèges , où on élève toute la jeunesse de la ville , les garçons dans l'une , les filles dans l'autre. C'est là que les peres de famille sont obligés de les conduire dès le premier jour de leur fixieme année ; & ils chargent la république du précieux soin de leur éducation , en disant , en présence du magistrat de la ville , *voici un citoyen ( ou une citoyenne ) que je donne à l'é-*



*tat , afin qu'il l'éleve de maniere qu'il ( ou qu'elle ) lui soit utile.* Le magistrat a la direction de ces deux maisons , laquelle est regardée comme un des plus importants devoirs de sa charge ; tant on est persuadé que de la bonne éducation de ces petits citoyens dépend le bonheur de la république. Des hommes & des femmes veuves , qui ont renoncé à un nouvel hymen , sont , par le choix du magistrat , les gouverneurs & les gouvernantes , les uns des garçons & les autres des filles. Voici comme ils sont nourris & instruits. Parlons d'abord des garçons. On a un grand egard pour l'âge. Les plus jeunes dorment ordinairement huit heures , & les autres , au-dessus de dix ans , jamais plus de six. Aussitôt leur lever , on les fait laver dans des bains tièdes ou froids , selon la saison. On ne peut pas croire combien cette coutume contribue à les exempter de mille petites maladies , auxquelles les enfans de nos pays sont sujets : car , outre qu'ils laissent dans ces bains toute la crasse qui s'amasse le jour & la nuit sur la peau , il semble que les simples que l'on mêle dans les eaux de ces bains , contribuent à donner à tous leurs membres une vigueur qui les rend propres à  
toutes



toutes sortes de travaux; ils prennent ensuite leurs habits, qui consistent en une espece de chemise de coton, qui est faite en pantalon, & ils en changent tous les deux jours; une robe qui leur pend jusqu'à un pied de terre, un bonnet de laine doublé d'une toile de coton de couleur, & lorsqu'ils sortent, ils ont une espece de manteau fort léger. On ne sçait ce que c'est de les mettre en prison dans des corps de baleine; on laisse faire la nature, qui jamais ne gâte son ouvrage; car on ne voit jamais chez eux ni bossus, ni boiteux, ni jambes tortues, ni pieds moignons. Cependant, jamais on ne les bande dans leurs langes, comme font les meres & les nourrices de nos pays. Dès qu'ils sont habillés, ils commencent leurs exercices, dont le premier est la lecture & l'écriture, qui dure environ deux heures, après quoi ils font un léger repas, consistant en un morceau de pain & quelques fruits rafraichissans, sur quoi ils boivent un verre de biere, qui est de force différente selon leur âge. Ce déjeuner est suivi d'un exercice plus violent: on fait faire d'assez longues promenades aux plus jeunes dans les campagnes, où, sous prétexte de les récréer, on leur fait arracher tou-



tes les mauvaises herbes qui croissent dans les bleds naissans. Les plus âgés s'exercent, les uns à monter à cheval, les autres à la lutte, d'autres à tirer adroitement une flèche; exercices par lesquels on les fait passer successivement. On les mene aussi quelquefois dans les bois : là, les uns chassent, & les autres aident aux citoyens à ramasser les bois coupés. Lorsqu'ils aperçoivent le soleil proche de leur méridien, ils retournent à la maison, où un diner frugal les attend. On leur sert d'abord une espece de soupe ou plutôt de bouillon, fait du suc de plusieurs sortes de viandes cuites ensemble avec du ris : ceci est un mets qu'on sert régulièrement tous les jours. Après ce bouillon, distribué par mesure selon l'âge, on leur sert un plat de rôti ou de poisson. Avant d'en manger, où après le repas, ils boivent un grand verre de la même biere que le matin; & voilà leur diner, après lequel on leur accorde l'espace d'une bonne heure pour leur récréation, qui se passe à chanter ou à jouer des instrumens, qui ressemblent assez à quelques-uns des nôtres. Mais ils ne connoissent point ces airs lascifs & enchanteurs, qui sont tant du goût de nos jeunes-gens. Leur musique n'a rien d'es-



féminé, & leurs chansons ne sont que des especes d'odes, qui contiennent ou un élégant abrégé de l'histoire de leur pays, ou les éloges dus à la vertu, ou le récit des merveilles de la nature &c ».

Après avoir parlé des magistrats Ajaiens & de leurs diverses fonctions, (chap. 5 & 6) l'Auteur donne dans le chap. 7, une idée de la police observée dans cette république. « Je dirai, en passant, que les métiers qui sont le plus en vogue chez les Ajaiens, sont ceux des laboureurs (ils le sont tous), d'ouvriers en drap, de boulangers, de pêcheurs, de bouchers, de ferruriers, de chauderoniers (qui font toute la vaisselle d'or ou d'argent), de charpentiers, de maçons, de cordoniers, de brasseurs, d'armuriers & de buche-rons. Ils n'ont ni médecins, ni chirurgiens, ni cuisiniers, ni pâtisseries, ni tailleurs (chaque femme fait tous les habits de la famille), ni avocats, ni sergens, ni notaires. Quelques-unes de ces professions leur sont tout-à-fait inconnues, & les autres passent chez eux, ou pour inutiles, ou préjudiciables à la société. En effet, quoi de plus inutile, pour ne pas dire préjudiciable, que la médecine? Y a-t'il un médecin, tel habile qu'il fût, qui pût se



vanter de prolonger d'une minute la vie d'un homme ? Leur art est donc plutôt une honnête charlatanerie, qu'une science certaine. Les cuisiniers & patisseries ne doivent être soufferts dans aucun état, où on veut conserver la santé des sujets, qu'ils ont l'art de ruiner par la délicatesse de leurs assaisonnemens. Pour les gens de robe, on voit qu'ils sont inutiles aux Ajaïens, qui vivent en frères les uns avec les autres, & qui n'ont rien en propre. Les Minchiskoa-Adoe, ou principaux magistrats, ont soin que personne ne soit inutile, & que l'agriculture soit soigneusement exercée, & la jeunesse bien élevée. Ce sont là leurs trois grandes occupations. Ils envoient des ordres aux Minchiskoa des villages, pour faire passer à la ville les choses nécessaires, & pour transporter le superflu d'un village dans un autre village, qui manqueroit de quelque chose. Et si, par quelque accident, il arrive qu'une ville & son district soient en défaut de quelque chose de nécessaire, ils l'envoient demander aux Minchiskoa-Adoe des autres villages du district, qui se cottisent pour leur fournir, selon la quantité qu'ils peuvent en avoir de superflu. Or, comme ces habitans de la campagne



ont une partie d'eux-mêmes dans la ville, je veux dire leurs enfans, qui sont dans les maisons d'éducation, il ne faut pas s'étonner qu'ils fassent leurs efforts pour aider la nature à ne les laisser manquer de rien... J'aurais les magistrats ajaciens ne condamnent à mort; parceque, disent-ils, il est contre la nature & la raison d'ôter à une créature ce qu'on ne peut lui donner; & qu'en ôtant la vie à un criminel connu pour tel, c'est le plus grand service qu'on lui puisse rendre, puisqu'on l'ôte à l'infamie & aux remords, suites ordinaires du crime. C'est aussi pour cette raison que leur loi ordonne que s'il se trouve dans la république quelque citoyen assez dénaturé & assez scélerat pour attenter à la vie ou à l'honneur de ses concitoyens, il sera condamné à devenir esclave de celui qu'il aura deshonoré, ou des parens de celui à qui il aura ôté la vie: & il ne lui sera point permis d'avoir d'enfans, dans la crainte qu'il n'engendre des monstres semblables à lui; & afin de le faire connoître à tous les hommes, on écrit le nom de son crime sur son front, avec le jus de certaines herbes qui ne peut s'effacer. Mais jusqu'ici pareil monstre ne s'est pas encore trouvé dans toute l'isle d'Ajaou.



Vivant comme freres, ils n'ont jamais de querelles, & ils ignorent jusqu'au nom de vengeance. Les autres crimes qui pourroient y être plus communs, comme la paresse, la desobéissance aux ordres des supérieurs, la négligence de son domestique, sont punis comme je viens de le dire : mais la plus grande punition qui suit celle qui est infligée, c'est que le condamné devient par là même, incapable de faire aucune fonction publique; & les noms de tous les condamnés restent, pendant 70 lunes, exposés dans la place publique, sur une espece de colonne, où l'on marque le nom, la famille & le quartier du condamné. Mais il faut avouer que ces condamnations sont très-rares, & que, pendant les cinq ans que j'ai demeuré à Ajao, je n'ai vu que quatre noms de condamnés sur la colonne criminelle; tant les Ajaoiens sont observateurs de leur loi &c». Le chap. 8. a pour objets la guerre, le trésor, les esclaves & la politique des Ajaoiens : le suivant, traité du mariage des citoyens, qui, à l'âge de 20 ans, sont obligés d'épouser chacun deux femmes. La simplicité des usages observés pour les funérailles, occupe l'Auteur dans le chapitre 10. M. Van Doelveld adopta dans



toute leur partie les mœurs ajaoïenes ; il épousa deux femmes , fut pere de plusieurs enfans , aima ses concitoyens , & , d'accord avec son beau-pere , les éclaira sur un objet de la plus grande importance , & pour lequel ils avoient la plus grande indifférence : il prononça publiquement un discours fort énergique & très-concluant, rapporté en entier dans le dernier chapitre , sur l'existence de Dieu. Les principes , les raisonnemens & les preuves de l'Auteur frapperent ses concitoyens , & ils étoient prêts à se soumettre , lorsque l'un des plus vénérables habitans d'Ajoa prononça , à son tour , un discours , dans lequel , sans renverser les preuves de l'Auteur , il persuada à ses compatriotes la nécessité de vivre comme avoient vécu leurs peres. « Le souverain magistrat me pria de ne parler jamais à l'avenir sur cette matiere ; je le promis , & j'ai exactement tenu ma promesse : mais toujours occupé du désir de procurer quelque avantage à ces heureux peuples , je résolus de leur apprendre plusieurs choses utiles qu'ils ignoroient , comme l'imprimerie , la potterie &c. &c. : mais comme je ne sçavois pas la maniere de les exécuter , je pris la résolution de repasser la mer ,



pour m'en instruire à fond ». Il remplit ce projet, & c'est pendant le court séjour qu'il est venu faire en Europe, qu'il a écrit cette petite histoire, fort agréable par la peinture des mœurs simples & douces des Ajaoiens ; mais fort reprehensible aussi par la liberté, ou, pour mieux dire, par la licence de quelques opinions que nous avons mieux aimé supprimer que réfuter.

---

*Abregé de la vie & du système de Gassendi.* Par M. de Camburat. A Bouillon, aux dépens de la Société Typographique, & à Paris chez Lacombe. 1770.

**G**ASSENDI fut l'un des plus illustres Physiciens de son siècle ; mais quels sont les services que cet écrivain célèbre a rendus à la philosophie, à la raison, aux lettres ? Voilà précisément ce que la plupart même de ceux qui en parlent avec le plus d'éloge & d'admiration, ne savent point : à-peine se souvient-on qu'il eut la gloire de lutter, presque toujours avec succès, contre l'immortel Descartes ; mais peu de gens lui donnent la préférence sur ce dernier ; & cepen-



tant la physique & la saine philosophie sont infiniment plus redevables aux utiles recherches, aux découvertes heureuses de Gassendi, qu'aux sublimes écarts & aux brillantes illusions de Descartes. Sans nous engager ici dans un parallèle qui nous conduiroit trop loin, & qui peut-être ne seroit point avantageux au fondateur du cartésianisme, nous nous contenterons de dire que malgré les contradictions qu'il avoit essuyées de la part de Gassendi, Descartes ne pût lui refuser son estime ni ses éloges : nous dirons qu'il fut l'ami des sçavans les plus illustres de son siècle, de Galilée, du P. Merenne, de Hobbes, de Kirker, de Grotius, de l'Abbé de Marolles, de Roberval, de Lamotte-le-Vayer, de l'Abbé de Launoi, de Hevelius, Bonilland, Sorbier, Ménage, Guy-Patin, &c. &c. Les célèbres, Molière, Chapelain & Bernier furent ses trois disciples, & parmi ceux qui lui donnèrent des preuves éclatantes d'estime & de confiance, se distinguèrent, sur-tout Christine, Reine de Suède, Louis de Valois, Duc d'Angoulême, le Prince de Condé, les Cardinaux d'Etrées, de Rets & de Richelieu, frère du fameux Cardinal Ministre, le Chancelier Seguier, &c.

B. 5.



Mais l'estime des Grands ou même celle des têtes couronnées ne suppose pas toujours un mérite transcendant, & depuis longtems on eut oublié jusqu'à l'existence de Gassendi, si ses écrits, qui ne périront jamais, ne prouvoient pas combien il fut digne des distinctions que lui marquerent les Grands éclairés de son tems. Il est pénible de le dire ; il n'est cependant que trop vrai que les vertus sociales ne sont pas toujours unies aux talens ; Gassendi eut des envieux, il eut des ennemis, & toutefois il n'y en eut aucun d'entr'eux qui refusât de reconnoître en lui les qualités les plus respectables, & qui ne le regardât comme un excellent citoyen & le plus bienfaisant des hommes. Le P. Bourgeret a pris soin de faire connoître l'homme de bien dans Gassendi ; mais ne s'arrêtant qu'à la beauté du caractère de ce sçavant, il est entré dans un détail qui honore sans doute la mémoire de Gassendi, mais qui ne nous donnant que des notions très-imparfaites de ses talens, & de la profondeur de ses connoissances, nous fatigue, sans nous éclairer sur le génie & les ouvrages de cet illustre Auteur. M. de Camburat a cru rendre un service essentiel aux gens



de lettres, & à tous ceux qui s'intéressent aux progrès des sciences & de la philosophie, en élaguant le récit trop étendu du P. Bourgeret; il en a supprimé les inutilités; il a glissé sur les anecdotes indifférentes, pour ne rapporter que celles dont on peut retirer de l'instruction ou de l'agrément; en un mot, comme il s'est attaché à donner l'histoire des pensées plutôt que de la personne de Gassendi, il a joint au récit abrégé de sa vie un extrait substantiel de son système. Nous suivrons le même ordre dans le compte que nous allons rendre de cet utile & très-intéressant abrégé.

Gassendi, né en 1592, au village de Chanterfier, près de Digne en Provence, avoit reçu de la nature de si heureuses dispositions & un goût si vif pour les sciences; qu'à sa septième année il passoit secrètement les nuits à contempler les astres. Ses premières études répondirent à d'aussi beaux commencemens; envoyé à Digne pour y faire sa rhétorique, ses succès surpassèrent l'attente de ses maîtres. « Il composa, pour son collège, de petites pièces de théâtre, qui furent très-applaudies. Toutes ces particularités prouvent que Gassendi mériteroit sa pla-



ce dans l'histoire des enfans célèbres. La philosophie que l'on enseignoit dans les collèges dans la jeunesse de Gassendi, étoit absurde & ridicule : c'étoient des entités, des quiddités, des taleités & des essences hypothétiques, en un mot, un ramas de chimères peripatéticiennes. Gassendi pourtant les apprit, mais pour les combattre. Son professeur lui marquoit tant de prédilection, qu'il le chargeoit de remplir sa place, lorsqu'il ne pouvoit monter en chaire, ce qui lui arrivoit souvent à cause de ses infirmités, & le jeune Gassendi s'en acquittoit au grand contentement de tous ses condisciples. Gassendi n'avoit pas encore atteint sa 16e. année, que la chaire de rhétorique de Digne se trouvant vacante, il se mit sur les rangs, terrassa tous ses concurrens, & l'emporta. Mais il ne la garda que peu de tems : appelé par son goût pour l'étude & par sa piété à l'état ecclésiastique, il se rendit à Aix pour faire un cours de théologie; il s'exerça à la prédication, & ses premiers essais furent universellement applaudis; son esprit s'étendoit à tout avec autant de facilité que d'intelligence. Les deux chaires de philosophie & de théologie d'Aix é-



tant vacantes en même tems, Gassendi se mit au nombre des concurrens, & obtint l'une & l'autre chaire; il céda celle de théologie, & ne garda que celle de philosophie. L'Europe étoit encore envehiée dans les ténèbres de l'astrologie judiciaire; & Gassendi se laissa quelque tems éblouir par les visions de cette science absurde; mais il ne tarda point à connoître son erreur; on voit par ses lettres combien il a rougi de cet égarement. L'astrologie judiciaire n'a point eu dans la suite de plus redoutable adversaire. Il étudia & développa tout-à-tour l'anatomie, la morale, la géométrie, l'astronomie; il donna d'excellentes observations sur une comète qui parut en 1618. Quatre ans après, Gassendi donna la démission de sa chaire, par le conseil, dit-on, de ses amis: un peu avant sa retraite, il fit soutenir des thèses pour & contre Aristote, & répondit en grec & en hébreu aux argumens qu'on lui fit dans ces deux langues. Ce fut ainsi qu'il commença à déclarer la guerre à l'aristotelisme, lui réservant de plus grandes hostilités dans un tems plus opportun. « Ce fut à Grenoble qu'il mit la dernière main à son ouvrage contre les Péripatéticiens; il la



### 38 JOURNAL ENCYCLOP.

publia sous ce titre : *Exercitationes paradoxicae adversus Aristotelos, in quibus fundamenta dialecticae & doctrinae ejus excutiuntur*. Pour se former une idée de cet ouvrage, il faut se rappeler le regne tyrannique qu'à exercé la philosophie d'Aristote pendant tant de siècles. Après que les Vandales & les Goths eurent porté en Italie leur domination & leur ignorance, l'Europe demeura plongée dans la barbarie : cependant les Arabes cultivoient les arts ; les Sarrazins s'attachèrent principalement à Aristote ; Averoës & Avicène firent une étude profonde de cet ancien philosophe ; ils le commenterent l'un & l'autre, & , en voulant le corriger, ils renchérent sur ses erreurs. Les arts passèrent de l'Arabie à Constantinople ; après le siège de cette ville, ils réfluèrent vers Rome leur ancienne patrie. Alors commença la grande vogue des écrits d'Aristote ; ils eurent cependant un sort longtems inégal ; car ses partisans furent tantôt canonisés, tantôt excommuniés ; à la fin la philosophie péripatéticienne prit le dessus, & les absurdités qui la composoient, s'étoient accréditées au point qu'on ne pouvoit les combattre sans encourir le reproche d'a-



théisme. Cependant le Chancelier Bacon, en Angleterre, & Ramus, en France, avoient déjà porté des coups mortels à cette secte, qui, accablée ensuite des traits de Descartes & de Gassendi, alloit chaque jour en déclinant. Ce fut enfin en 1674 qu'elle rendit le dernier soupir », graces à l'écrit burlesque présenté par Boileau à M. de Lamoignon.

Après la publication de ses *Exercitations paradoxales*, Gassendi fit un voyage à Paris, où il se lia d'amitié avec François Luillier, homme de goût, & qui aimoit les lettres. Ces deux amis entreprirent ensemble, peu de tems après, le voyage de la Hollande, & ils ne manquèrent pas de visiter tous les sçavans qui se trouvoient sur leur route. En passant à Bruxelles, Gassendi fit connoissance avec le célèbre Médecin Vanhelmont, & les conversations qu'ils eurent ensemble, donnerent lieu à une très-sçavante dissertation, que Gassendi publia sur la question de sçavoir, *S'il est plus naturel à l'homme de se nourrir de viande que de fruit ?* C'est dans cet écrit où, après avoir terrassé les folies de l'astrologie judiciaire, & tracé une esquisse sublime du plan de l'univers, Gassen-



di donne, de la lumière, une définition toute newtonienne. On y lit que la lumière est un feu rarefié, & le feu une lumière condensée..

De Hollande, où il s'étoit acquis la plus grande réputation, Gassendi revint à Paris, & dans le court séjour qu'il fit dans cette capitale, il publia deux ouvrages, qui firent un honneur infini à ses progrès dans la physique; l'un, en 1631, à l'occasion du passage de Mercure sur le soleil; & l'autre, de concert avec M. Lammotte-le-Vayer, son ami, sur le tems fixe de l'entrée & de la sortie de Mercure sur le disque. Peu de tems après il observa la conjonction de Mercure & de Vénus, ainsi que les taches du soleil. Ces sçavantes observations eussent suffi à la célébrité de l'Observateur; mais Gassendi méditoit dans le même tems une production infiniment plus importante; c'étoit son grand ouvrage sur Epicure; ouvrage qui exigeoit beaucoup de connoissances, & qui lui donna des soins infinis pour rassembler tous les matériaux nécessaires. Cette occupation, à laquelle tout autre que Gassendi eut eu peut-être de la peine à suffire, ne l'empêcha point de publier quelques autres ouvrages; l'un sur



l'éducation des jeunes gens, en forme de  
 lettre à Reneri, Sçavant, retiré en Hol-  
 lande; l'autre pour la défense de la reli-  
 gion catholique & de la doctrine contre  
 le système de Flud, concernant la Ge-  
 nèse. Ce fut à-peu-près, dans ce tems que  
 Gassendi, allant de Paris à Grenoble,  
 eut, pour compagnon de voyage, un  
 homme qui, ne le connoissant point per-  
 sonnellement, n'étoit instruit que de la  
 célébrité de son nom & de ses ouvrages,  
 Maridat, Conseiller au grand-conseil.  
 « Les deux voyageurs logerent & mange-  
 rent ensemble pendant toute la route.  
 A Grenoble, ils furent loger dans la même  
 auberge : un jour Maridat rencon-  
 trant un de ses amis dans la rue, lui de-  
 manda où est-ce qu'il portoit ses pas ? Ce-  
 lui-ci lui répond qu'il va rendre visite à un  
 célèbre Philosophe, nommé Gassendi :  
 Maridat lui demanda la permission de l'ac-  
 compagner, ne voulant pas laisser échap-  
 per l'occasion de faire connoissance avec  
 cet homme-fameux. L'ami y consent, &  
 conduit le Conseiller à l'auberge même  
 où celui-ci logeoit, & à l'appartement  
 du Prévôt de Digne. Maridat, qui ne l'au-  
 roit jamais soupçonné d'être Gassendi,  
 ne pouvoit revenir de son étonnement,



ni assez admirer cette modestie, qui est la compagne ordinaire du vrai sçavoir ». Cependant les écrits de Gassendi contre la philosophie d'Aristote suscitoient contre lui de redoutables ennemis, & comme ces ennemis étoient méchans en raison de leur ignorance, ils ne manquèrent point à le traiter de téméraire & d'homme impie; Gassendi méprisa ces injures, & prouva par de plus doctes productions, qu'il avoit de son côté, la raison, l'expérience & l'équité; ce qui ne suffit pas toujours pour se mettre à l'abri de la persécutante hypocrisie. Il faut lire dans cette vie le recit des démêlés qui, pendant quelques années, divisèrent les deux sçavans les plus illustres de leur siècle, Gassendi & Descartes; le dernier prit une route dont il rougit plus d'une fois dans la suite; il répondit à des raisons par des injures: Gassendi le combattit avec d'autant plus de force, qu'il ne s'écarta jamais des bornes de l'honnêteté. Les satyres de Morin ne l'émeurent pas davantage: il chercha au contraire à adoucir le caractère sombre & jaloux de Morin; il ne réussit point; Morin n'étoit point assez éclairé pour revenir de son entêtement: ses procédés honnêtes ne ramenerent que Descartes,



qui avoit trop de lumieres pour méconnoître le génie de Gassendi, qu'il commença par estimer, & qu'il finit par aimer, quelque divisés qu'ils fussent d'opinions. Après les recherches les plus laborieuses & le travail le plus assidu, Gassendi publia son excellent ouvrage sur la vie & les mœurs d'Epicure; ouvrage dans lequel, quoiqu'en réfutant quelques sentimens de cet ancien philosophe, il le justifie des vices que, d'après les plus absurdes préventions, on lui a imputés. « Je ne veux point, dit Gassendi, dans cet ouvrage, m'afficher pour un homme qui aime à fronder les préjugés reçus; mais en même tems je ne suis point sourd à la voix de l'humanité qui m'a mis la plume à la main, pour venger un homme qu'on a si indignement déchiré, pour lequel je ressens le même zele dont je serois animé envers un innocent que je sçaurois être injustement opprimé. La calomnie nous représente Epicure comme un homme absorbé dans le vice, qui ne cherche plus qu'à se vautrer dans les plus sales voluptés; en un mot, comme un Sardanapale, ou comme un Héliogabale; si cela étoit, je serois le premier à lui jeter la pierre, & à le dévouer aux furies; mais je me flatte de démontrer la



fausseté de ces imputations, & de confondre ceux qui cachant leurs désordres sous un zèle apparent de réformateurs, sont encore à cent lieues d'Épicure pour l'honnêteté des mœurs ». Gassendi remplit de la manière la plus satisfaisante ses engagements, dans la vie d'Épicure, dont M. de Camburat donne un excellent extrait. Les travaux continuels de Gassendi altererent sa santé, & ces mêmes ouvrages qui lui assuroient l'immortalité, hâterent le terme de sa vie, qu'il perdit avec la fermeté d'un philosophe éclairé par la raison & la religion. « Guy-Patin, qui étoit du nombre de ses médecins & son ami particulier, s'approcha de son lit pour lui dire de mettre ordre à ses affaires. Notre philosophe levant la tête, répondit tranquillement qu'il avoit pourvu à tout : il reçut ensuite ses derniers sacremens. Il conserva jusqu'à la fin, au milieu du dépérissement de ses forces, la douceur & la présence d'esprit, effet du calme & de la sérénité de son ame. Sentant sa fin approcher, il prit la main de son secrétaire, qu'il porta sur son cœur, en proferant ces dernières paroles : *voilà ce que c'est que la vie de l'homme*. Il expira bientôt après, le 24 Octobre, 1655, âgé de 63 ans 9 mois ».



M. de Camburat a donné à la suite de l'intéressante vie de Gassendi, un abrégé du système de ce philosophe; abrégé qui mérite d'autant plus l'estime des sçavans, que, sans oublier aucune des principales opinions de Gassendi, l'Auteur a sçu referrer le vaste plan élevé par ce Philosophe, dans les bornes de six chapitres; le 1<sup>er</sup>. sur l'ame, le 2<sup>e</sup>. sur la génération de nos idées, le 3<sup>e</sup>. sur la volupté d'Epicure, le 4<sup>e</sup>. sur le vuide, le 5<sup>e</sup>. sur les atômes, & le 6<sup>e</sup>. enfin, présente une exposition exacte du système particulier de Gassendi sur l'ame du monde, ou cette force productrice, toujours active & toujours agissante dans la nature, qui en lie & vivifie toutes les parties, agent subordonné à l'être suprême, qui s'en sert comme d'un instrument propre à exécuter ses loix. « On peut, disoit ce philosophe célèbre, se représenter la divinité produisant toutes choses d'un seul mot, selon le langage sublime de l'écriture. Les atômes vagues & flottans dans les régions immenses du vuide, se rassemblent à sa parole féconde; cette pépinière d'êtres, cette graine de mondes, si l'on peut parler de la sorte, dans ces différentes circonvolutions, fait éclore tout ce qui existe : les



atômes s'élevent ou tombent , suivant leur légèreté ou leur poids. Les plus subtils s'envolent au plus haut degré ; les autres , moins légers , mais très-subtils , s'arrêtent dans une région inférieure , où ils se joignent & s'arrondissent en soleils ; d'autres corpuscules , inférieurs aux premiers , se distribuent dans la moyenne région en différentes couches , plus ou moins épaisses , qui forment un atmosphère : enfin , la partie la plus grossière & la plus crasse des élémens se précipite & s'affaisse au lieu le plus bas ; & , par leur consistance & leur condensation , ces parties produisent des planètes &c ».

Pour donner une idée de l'opinion d'Epicure sur la volupté , qu'est-ce , demande Gassendi , que le moral du plaisir ? Socrate l'avoit défini une *volupté sans peine* ; Epicure disoit , *corps sans douleur , ame sans trouble*. Les plus grands adversaires d'Epicure n'ont garde de démentir cette maxime , surtout dans la pratique ; & si l'on vouloit approfondir , sans préjugé , les divers sentimens des philosophes sur ce point important , on pourroit les ramener tous à ce principe commun de de l'influence nécessaire du plaisir sur toutes nos actions. .... Zénon dénatureroit



l'homme en le concentrant dans une espèce d'insensibilité que son état ne comportoit point : Epicure se mettoit au niveau de la nature humaine, dont il connoissoit le foible ; il ne voulut pas anéantir les passions ; il n'aspiroit qu'à les régler. Quand il disoit que la vertu & la félicité sont deux sœurs inséparables, il entendoit par vertu, l'art de modérer ses passions, sans exclure les plaisirs. On avoit cru pendant longtems, que ce philosophe n'admettoit d'autres plaisirs que ceux de la débauche. Gassendi fait voir le contraire, & c'est la différence notable qu'il y avoit entre Aristippe & lui. Le dernier ne prêchoit que les plaisirs des sens ; l'autre, au contraire, n'entendoit que les plaisirs de l'esprit. . . L'on conçoit aisément par cet exposé, qu'Epicure tenoit un juste milieu entre Aristippe & Zénon. Aristippe & ses disciples ressembloient à des malades aveuglés sur leur état, & qui ne veulent s'affujettir à aucun remède ; Epicure prescrivait & observait un régime exact, n'affichoit point le charlatanisme, & ne prétendoit point guérir radicalement tous les maux du genre-humain ; il conseilloit le remède palliatif du plaisir, qui, pris avec précaution, pourroit,



ce me semble , être comparé à l'opium, lequel , quoique mortel de la nature , peut néanmoins , étant sagement administré , suspendre nos douleurs , & répandre un calme enchanteur dans tous nos sens &c ». Ceux qui liront ce chapitre , connoîtront la sagesse de la philosophie d'Epicure , & rendront à son opinion sur la volupté , la justice que le déchainement des Stoïciens, l'ignorance & les préjugés vulgaires lui refusent.

Nous terminerons cet extrait par le jugement que M. de Voltaire, dans son *Siecle de Louis XIV*, a porté sur Gassendi ; jugement qui fera d'autant mieux connoître l'importance du service que M. de C. a rendu à la philosophie en publiant cet ouvrage. « Gassendi fut le restaurateur d'une partie de la physique d'Epicure. Il sentit la nécessité des atômes & du vuide. Newton & d'autres ont démontré ce que Gassendi avoit affirmé. Il eut moins de réputation que Descartes , parcequ'il étoit plus raisonnable , & qu'il n'étoit pas inventeur ; mais on l'accusa , comme Descartes, d'athéisme. Quelques-uns crurent que celui qui admettoit le vuide comme Epicure, nioit un dieu comme lui. C'est ainsi que raisonnent les calomniateurs.



l'omniateurs. Gassendi, en Provence où l'on n'étoit point jaloux de lui, étoit appelé le *Saint Prêtre*; à Paris, quelques envieux l'appelloient l'*Athée*. Il est vrai qu'il étoit sceptique, & que la philosophie lui avoit appris à douter de tout, mais non pas de l'existence d'un être suprême".

---

*Dialogues de Platon.* Par le Traducteur de la *République*. 2 vol. in-8°. A Amsterdam, chez Rey. 1770.

C E ne sont seulement point des éloges; c'est de la reconnoissance, ce sont des remerciemens que les Littérateurs doivent à l'ingénieux & sçavant Traducteur des ouvrages de Platon. Plus célèbres que connus, ces ouvrages sublimes, perpétuellement cités, eussent encore été fort longtems ignorés, si M. Grow ne se fut point senti le zèle & le courage d'en entreprendre la traduction. Animé par le succès éclatant & mérité qu'eut, il y a quelques années sa version du dialogue sur la justice ou de la République, il vient de publier successivement ces deux volumes de dialogues, & les loix de Platon, chef-d'œuvre de philosophie,

*Tom. IV. Part. I.*

C



d'éloquence & de morale. Avant que M. Grow se fut chargé de cette importante & pénible tâche, la morale de Socrate développée & embellie par Platon, n'étoit connue que d'un très-petit nombre de Littérateurs ; car il faut avouer que les morceaux traduits par feu M. Dacier, ne donnoient qu'une bien foible idée des écrits de l'illustre disciple du plus sage des Grecs : en effet, personne n'ignore qu'avec beaucoup d'érudition M. Dacier avoit fort peu de goût, & que sa manière d'écrire n'est rien moins qu'agréable ; il traduisit entr'autres dialogues *le Protagoras*, & d'après sa traduction, l'on ne soupçonneroit point que ce dialogue est sans contredit l'un des plus ingénieux & des plus éloquens ouvrages de Platon. Xénophon & Plutarque ont donné dans leurs écrits une très-haute idée de la morale de Socrate ; mais deux pages de la traduction de M. Grow nous instruisent beaucoup mieux que ne l'ont fait Plutarque & Xénophon, ainsi que l'on pourra s'en convaincre par quelques fragmens seulement que nous rapporterons du 1<sup>er</sup>. volume, qui renferme quatre dialogues ; 1<sup>o</sup>. *le Théetete*, ou de la science ; 2<sup>o</sup>. *le Protagoras* ou les Sophistes ; 3<sup>o</sup>.



*le premier Hippias*, ou du beau : & 4.<sup>o</sup>.  
*le second Hippias*, ou du mensonge.

Dans le rer. de ces quatre dialogues, Socrate ne paroît avoir d'autre but que de sonder les forces & la sagacité du jeune Théetete, & dans oette vue il demande au jeune Athénien une définition exacte, précise & satisfaisante de la science en elle-même ; question fort épineuse & si fort insoluble, qu'aucun des interlocuteurs ni Socrate lui-même ne peuvent en donner la solution. Le grand art de Socrate est de conduire au but de leurs recherches ceux qu'il interroge, par les voyes qui paroissent les en éloigner le plus, ou d'en éloigner ceux qu'il veut combattre, en les conduisant par des routes qui paroissent les mener le plus directement où ils croient aller. Après avoir parlé de chacune des sciences en particulier, & s'être assuré que tout ce qu'on peut dire de chacune d'elles ne peut donner une notion distincte de la science en elle-même ; » Croyez-vous, dit Socrate, que ce soit un point de petite importance de découvrir la nature de la science, & non pas une des questions les plus hautes ? *Théetete*. Je la regarde assurément comme une des plus difficiles. So-



*crate.* Ne désespérez donc pas de vous-même, & donnez toute votre application à comprendre la nature & l'essence des autres choses, & en particulier de la science. . . . N'avez-vous pas oui dire que je suis fils de Phénarete, sage femme tout-à-fait grave & respectable? *Théetete.* J'ai déjà oui dire cela. *Socrate.* N'avez-vous point appris aussi que j'exerce le même métier? *Théetete.* Non. *Socrate.* Sçachez donc que rien n'est plus vrai. N'allez pas pourtant découvrir ce secret aux autres. Ils ignorent, mon cher, que je possède cet art, & parcequ'ils sont dans cette ignorance, ils n'ont garde de publier cela de moi; mais ils disent que je suis un esprit bizarre qui n'a d'autre talent que de jeter les hommes dans toutes sortes des perplexités. N'avez-vous pas encore entendu dire cela. *Théetete.* Oui. *Socrate.* Voulez-vous en sçavoir la cause? *Théetete.* Très-volontiers. *Socrate.* Faites reflexion sur tout ce qui concerne les sages-femmes, & vous comprendrez plus aisément ce que je veux dire. Vous sçavez qu'aucune d'elles ne se mêle d'accoucher les autres femmes, tandis qu'elle est encore en état de concevoir & d'avoir des enfans, & qu'elles ne



font ce métier que lorsqu'elles ne sont plus susceptibles de grossesse. On dit que Diane a ainsi arrangé les choses, parce qu'elle préside aux accouchemens, quoiqu'elle-même n'accouche pas. Elle n'a donc pas voulu donner aux femmes stériles l'emploi d'accoucheuses, parce que la nature humaine est trop foible pour exercer un art dont elle n'a nulle expérience. Mais elle a chargé de ce soin celles qui ont passé l'âge d'enfanter, pour honorer la ressemblance qu'elles ont avec elle. *Théetete*. Cela est vraisemblable. *Socrate*. N'est-il pas également vraisemblable & même nécessaire que ces matrones connoissent mieux que personne si une femme est enceinte ou non? *Théetete*. Sans doute. *Socrate*. De plus, au moyen de certains breuvages & de certains enchantemens, elles sçavent hâter le moment de l'enfantement, & en apaiser les douleurs quand elles veulent, elles font accoucher celles qui ont de la peine à se délivrer, & facilitent l'avortement, si on le juge nécessaire, lorsque le fœtus n'est pas encore à terme. N'avez-vous pas remarqué un autre de leurs talens, qui est d'être très-habiles à affortir les mariages, parce qu'elles discernent



parfaitement bien, quel homme & quelle femme doivent s'unir ensemble pour avoir les enfans les plus accomplis &c. Tel est donc l'office des sages-femmes, qui est fort inférieur au mien. N'arrive-t'il pas en effet aux femmes de faire de fausses couches, & quelquefois de véritables ? C'est ce qu'il n'est point aisé de reconnoître ; & si les matrones avoient le discernement du vrai & du faux en ce genre, ce seroit la partie la plus belle & la plus importante de leur art : ne le pensez-vous pas ? *Théetete.* Oui. *Socrate.* Le métier d'accoucheur, tel que je le fais, rassemble donc en tout le resté à celui des sages-femmes ; mais il en diffère en ce que je l'exerce sur les hommes, & non sur les femmes ; & en ce qu'il préside à l'accouchement, non des corps, mais des âmes. Le plus grand avantage de mon art est qu'il me met en état de discerner à coup sur si ce que l'esprit d'un jeune homme enfante est un fantôme, un mensonge, ou un fruit réel & solide. J'ai d'ailleurs cela de commun avec les sages-femmes, que je suis stérile au regard de la sagesse : & quant à ce que plusieurs m'ont reproché que j'interroge les autres, & que je ne réponds à aucune des



questions qu'on me propose , parceque je ne sçais rien ; ce reproche n'est pas sans fondement ; mais voici pourquoi j'en use de la sorte. Dieu me fait un devoir d'aider les autres à enfanter , & en même tems il m'empêche de rien produire de mon propre fond. De là vient que je suis si peu versé dans la sagesse , & que je ne puis me vanter d'aucune découverte sçavante , qui soit une production de mon ame ; au lieu que ceux qui conversent avec moi , bien qu'au commencement quelques-uns d'entr'eux se montrent fort ignorans , à mesure qu'ils me fréquentent , font de merveilleux progrès dont ils sont étonnés , ainsi que les autres , lorsque Dieu daigne les éclairer. Et l'on voit évidemment qu'ils n'ont rien appris de moi , & qu'ils ont trouvé en eux-mêmes cette foule de belles connoissances dont ils se sont rendus maitres : j'ai seulement contribué avec Dieu à les en faire accoucher. La preuve de tout ceci est que plusieurs qui ignoroient ce mystère , & s'attribuoient à eux-mêmes leur avancement , m'ayant quitté plutôt qu'il ne falloit , soit par mépris pour ma personne , soit à l'instigation d'autrui , depuis ce tems-là ont avorté dans toutes



leurs productions, à cause des mauvaises liaisons qu'ils ont contractées, & ils ont gâté par une éducation vicieuse ce qu'ils avoient mis de bon au jour sous ma direction; ils ont fait plus de cas des menfonges & des fantômes que de la vérité, & ils ont fini par paroître ignorans à leurs yeux & aux yeux des autres. De ce nombre est Aristide, fils de Lifimaque, & beaucoup d'autres; lorsqu'ils viennent de nouveau pour renouer le commerce avec moi, & qu'ils font tout au monde pour l'obtenir; mon génie familier m'empêche de converser avec quelques-uns; il me le permet par rapport à d'autres, & ceux-ci profitent comme la première fois. Il arrive à ceux qui s'attachent à moi la même chose qu'aux femmes en travail; jour & nuit ils éprouvent des douleurs d'enfantement plus vives que les leurs, & ils ont l'esprit rempli de doutes. Ce sont ces douleurs que je puis reveiller ou appaiser quand il me plaît, en vertu de mon art. Voilà pour ceux qui me fréquentent. Quelquefois aussi, Théétète, lorsque j'en vois dont l'esprit ne me paroît pas plein, connoissant qu'ils n'ont aucun besoin de moi, je travaille avec beaucoup de bienveillance à leur



procurer un établissement, & je puis dire qu'avec les secours de Dieu, je conjecture fort heureusement auprès de qui je dois les placer pour leur avantage; j'en ai marié ainsi plusieurs à Prodicus, & à d'autres sages & divins personnages &c.". L'art de Socrate est admirablement décrit dans ce fragment, que l'on doit regarder comme un des plus beaux & des plus ingénieux morceaux qu'on ait jamais écrit sur la nature des connoissances humaines & sur l'art de les développer. Toutefois, malgré toute son habileté dans les accouchemens, Socrate ne peut parvenir ni à faire accoucher Théétète d'une découverte heureuse sur l'essence de la science en général, ni à trouver lui-même ce que c'est que la science. Ils examinent l'un & l'autre tout ce qui a été dit & tout ce qu'on peut dire de moins intelligible sur ce sujet; & tous les efforts qu'on a faits pour remonter à la nature de la science, leur paroissent insuffisant; c'est en effet là ce que démontre Socrate, qui finit cependant par avouer qu'il n'est pas possible de parvenir à cette grande découverte, ni de répondre d'une manière exacte à cette question vraiment insoluble: Socrate ap-



prend seulement au jeune Théétète que la science n'est ni la sensation du vrai, ni une opinion droite jointe à la science, soit de la différence, soit de toute autre chose; ni rien de ce que les Sophistes prétendoient expliquer si intelligiblement.

*Socrate.* Mon enfant, si par saisir la raison d'un objet, on entend en connoître la différence, & non simplement en avoir l'opinion; la raison en ce cas est ce qu'il y a de plus beau dans la science: n'est-ce pas? *Théétète.* Oui. *Socrate.* Et l'Auteur de cette définition étant interrogé: qu'est-ce que la science, répondroit apparemment que c'est une opinion juste sur un objet avec la science de sa différence; puisque, selon lui, ajouter la raison à l'opinion n'est autre chose que cela. *Théétète.* Apparemment. *Socrate.* C'est donc une réponse tout-à-fait sottise, quand nous demandons ce que c'est que la science, de nous dire que c'est une opinion droite jointe à la science, soit de la différence, soit de toute autre chose. Ainsi, Théétète, la science n'est ni la sensation, ni l'opinion vraie, ni cette même opinion accompagnée de raison &c".

Dans le dialogue suivant, (le *Protagoras*), Socrate paroissant ne chercher qu'à



s'instruire, confond, par les questions embarrassantes & naïves, l'orgueil & l'ignorance des Sophistes. Protagoras, qui se dit le plus sage & le plus sçavant des hommes, & qui, pour de l'argent, enseigne la science & la sagesse, est arrivé depuis quelques jours à Athènes, & un jeune-homme, ébloui de la grande réputation de ce Sophiste, est venu conjurer Socrate de le présenter à cet homme extraordinaire ; Socrate y a accompagné le jeune Athénien, & c'est de la conversation qu'il a eue avec Protagoras qu'il rend compte dans ce dialogue. L'orgueil du Sophiste est merveilleusement peint dans ce tableau. « Etant entrés, nous avons apperçu Protagoras, se promenant dans l'avant-portique. Sur la même ligne que lui, se promenoient d'un côté Callias, fils d'Hippodonicus, & son frere uterin Paralus, fils de Periclès, & Charmide, fils de Glaucon : de l'autre côté, Xantippe, l'autre fils de Periclès, Philippi-de, fils de Philomolus, & Antimærus de Mende, le plus célèbre des disciples de Protagoras, qui apprenoit, en vue de professer le même art, & d'être un jour Sophiste. Derriere eux étoient beaucoup de personnes qui écoutoient la con-



versation. La plupart nous paroissoient être des étrangers, que Protagoras emmène avec lui de toutes les villes par où il passe, les charmant par ses discours comme Orphée : ceux-ci enchantés, le suivent au son de sa voix. Il y avoit aussi dans cette assemblée quelques Athéniens. J'ai ressenti beaucoup de plaisir à la vue de ce chœur ; je remarquois surtout avec qu'elle attention ils évitoient de se trouver au devant, & de faire obstacle à Protagoras ; & comment, lorsqu'il se retournoit avec ceux qui l'accompagnoient, ces auditeurs s'ouvroient & s'rangeoient de chaque côté en bel ordre ; & faisant le tour, se plaçoient toujours derrière lui avec beaucoup de grace. . . Nous étant arrêtés quelques momens à considérer ce que je viens de rapporter, nous avons abordé Protagoras, & je lui ai dit : « Protagoras, nous venons pour vous voir, Hippocrate & moi. Voulez-vous, a-t'il répondu, me parler en particulier, ou en présence des autres ? Peu nous importe, ai-je dit ; vous en jugerez vous-même, après avoir entendu le sujet qui nous amène. Hippocrate que voici, est un jeune-homme de cette ville, fils d'Apollodore, d'une maison noble & opu-



lente. Du côté des dispositions naturelles, il paroît ne le céder à aucun de son âge. . . . La précaution, m'a-t'il dit, que vous prenez à mon égard, Socrate, est sage. Un étranger comme moi ; qui parcourt les plus grandes villes, & qui engage ce qu'il y a de plus distingué parmi la jeunesse à quitter la compagnie des autres, proches ou non, jeunes ou vieux, & à le fréquenter, persuadés que son commerce les rendra meilleurs ; un étranger, dis-je, qui est dans ce cas, doit être extrêmement sur ses gardes ; car il s'expose par-là grandement à l'envie, à des inimitiés, & à bien de mauvaises affaires. Pour moi, au même tems que je tiens la profession de sophiste pour fort ancienne, je crois que ceux des anciens qui l'ont exercée, craignant l'envie à laquelle elle est sujette, l'ont convertie du prétexte & du voile les uns de la poésie, comme Homère, Hésiode & Simonide ; les autres ; des expiations & des prophéties, comme Orphée & Musée. . . . J'ai pris une route toute opposée ; je publie hautement que je suis Sophiste, & que ma profession est de former les hommes, &c. . . . Jeune-homme, a-t'il dit à Hippocrate, si vous me fréquentez, dès le



premier jour que vous m'aurez vu, vous aurez l'avantage de retourner chez vous meilleur que vous n'étiez ; il en sera de même le lendemain , & vous profiterez chaque jour de plus en plus ». Socrate demande au Sophiste en quoi il pense qu'il rendra son élève meilleur ? En tout, répond Protagoras, dans la prudence, dans la politique, dans la vertu, &c. Socrate, par ses interrogations pressantes, force le Sophiste à convenir que la prudence, ni la vertu, ni la politique ne peuvent s'enseigner ; il le force ensuite d'avancer une foule d'opinions opposées les unes aux autres ; & le Sophiste, confondu par les absurdités frappantes qu'il vient de soutenir, ne sachant plus comment se tirer d'une dispute qui flétrit entièrement sa réputation, cherche à terminer un entretien qui l'embarrasse. Socrate, dit-il, je loue votre ardeur & votre talent dans la dispute. Car, entre les autres défauts dont je me flatte d'être exempt, je suis de tous les hommes le moins jaloux. Aussi ai-je dit de vous, à beaucoup de personnes, que de tous ceux que je connois, vous êtes celui dont je fais le plus d'estime ; & que je vous mets infiniment au-dessus de tous.



ceux de votre âge. J'ajoute que je ne serois pas surpris qu'un jour vous eussiez place parmi les personnes célèbres pour leur sagesse. Nous converserons une autrefois sur ces matieres, quand vous le jugerez à propos : pour le présent, j'ai quelque autre chose de pressé à faire. Allez donc, ai-je répondu, où vos affaires vous appellent ».

Nous avons eu plus d'une fois occasion de parler du premier *Hippias*, ou du dialogue de Platon sur le beau, & nous avons dit que Platon, dans cet ouvrage, n'établit rien, comme il paroît qu'on devroit s'y attendre, sur la nature du beau; mais qu'il ne fait que combattre toutes les fausses définitions qu'Hippias & les Sophistes, ses contemporains, donnoient du beau essentiel. Ce que nous avons rapporté, il y a quelques années, de ce dialogue, lorsque nous avons rendu compte de l'*Essai sur le beau*, par le P. André; nous dispense de nous y arrêter aujourd'hui. Le second *Hippias* est du même genre que le précédent; c'est-à-dire, que Socrate y détruit toutes les fausses définitions que les Sophistes de son tems étoient dans l'usage de donner du mensonge. Socrate prouve entr'autres choses, dans



ce dialogue, que, suivant la manière de raisonner des Sophistes, ce n'est point Ulysse qui est le plus rusé des héros d'Homère, mais Achille, qui ment évidemment : « En effet, dit-il, Achille après avoir juré qu'Ulysse ni Agamemnon ne le fléchiront jamais, & qu'il ne restera pas absolument devant Troye; *mais dès demain*, dit-il, *après que j'aurai fait un sacrifice à Jupiter & à tous les dieux, que mes vaisseaux seront à l'eau, & que je les aurai rassemblés, vous verrez, si vous voulez, & si ce soin vous travaille, ma flotte voguer de grand matin sur l'Hellepont, & mes gens ramer à l'envi. Et si Neptune nous accorde une heureuse navigation, j'espère aborder au troisième jour à la fertile Phytie. Long-tems auparavant, dans la querelle avec Agamemnon, il lui avoit dit : Je pars dès ce moment pour la Phytie : il m'est bien plus avantageux de retourner chez moi avec mes vaisseaux ; & je ne pense pas qu'étant ici sans honneur, je travaille désormais à accroître votre puissance & vos richesses. Après avoir parlé de la sorte, tantôt en présence de l'armée entière, tantôt vis-à-vis ses amis, il ne paroît nulle part qu'il ait fait les ap-*



prêts de son voyage, ni qu'il ait mis ses vaisseaux en mer, comme pour retourner dans sa patrie; on voit au contraire qu'il se met fort peu en peine de dire la vérité. Je vous ai donc interrogé au commencement Hippias, parceque je doutois qui des deux étoit représenté comme meilleur par le Poëte, que je les croyois tous les deux grands hommes, & qu'il me paroïssoit difficile de prononcer lequel avoit l'avantage sur l'autre, tant à l'égard du mensonge que de la vérité & des autres qualités: d'autant plus que dans le point dont il s'agit, ils se ressembloient fort ». De sophisme en sophisme Socrate en vient à faire dire par Hippias, que le propre de l'homme de bien est de commettre l'injustice volontairement; & du méchant, de la commettre involontairement. Hippias rougit d'une telle absurdité. Je ne sçaurois, dit-il, en convenir. Ni moi non plus, répond Socrate; mais cette conclusion suit nécessairement des aveux que vous venez de faire. « Pour moi, comme je vous l'ai dit, je ne fais qu'errer continuellement haut & bas sur ces objets, & je ne suis jamais constamment du même avis. Mes doutes, après tout, n'ont rien qui doive



surprendre , non plus que ceux de tout autre ignorant. Mais si vous n'avez aucun point fixe, vous autres sçavans, il est bien triste pour nous de ne pouvoir être délivrés de nous-mêmes en recourant à vous.

( *Le second volume au prochain Journal.* )

---

*Œuvres choisies de la Monnoye, de l'académie françoise. 2 vol. in-4°. Tome II. A la Haye, chez Charles Levier, & se trouve à Paris, chez Saugrain le jeune & chez Desventes de la Doué, & à Dijon, chez F. Desventes, 1770.*

**C**Es œuvres avoient été annoncées par souscription. Les libraires ont rempli avec succès, les espérances des souscripteurs, tant par les soins typographiques qu'ils y ont donnés, que par les recherches curieuses de plusieurs pieces qui n'avoient point été imprimées, & de quantité d'autres qui étoient éparées dans différens recueils: ils ont porté leur attention jusqu'à faire graver le portrait de l'Auteur, qu'ils n'avoient point promis.



aux souscripteurs. Ce second volume contient quatre livres, c'est-à-dire, les six, sept, huit & neuvième; on a rassemblé sous les sonnets, tant héroïques qu'autres; le septième renferme une suite de pièces latines & grecques avec des traductions. Dans le huitième est une seconde suite ou mélange de différentes pièces & traductions françoises, latines & grecques, en prose & en vers. Le livre neuvième, qui forme plus de la moitié du volume, contient ses essais de littérature & de critique; ils sont extraits des lettres de M. de la Monnoye à ses amis, & contiennent, ou des remarques utiles, ou des anecdotes intéressantes.

Nous ne nous arrêterons point aux traductions grecques & latines; ce n'est pas que la plupart des poésies modernes écrites dans ces langues, ne soient bien inférieures à celles de M. de la Monnoye; mais quelque respect que nous ayons pour l'antiquité, nous pensons que l'Auteur eût pu employer plus heureusement son travail & ses veilles, en composant dans sa langue, qu'en traduisant en latin le commencement du *Lutrin*, l'épître à l'Abbé Desroches &c. On peut faire grace à des ouvrages originaux d'un auteur françois.



qui s'exerce dans une langue sçavante ou étrangere ; mais de quelle utilité peuvent être des odes d'Horace ; des satyres de Despréaux & autres chefs-d'œuvre , traduits en vers grecs ? Nous croyons que M. de la Monnoye eût rendu un service plus signalé à la littérature françoise , s'il eût mis en bons vers françois quelques odes de Pindare , des morceaux choisis d'Homère ou de quelques-autres poètes. Il n'est personne qui ne lise avec plus de plaisir l'imitation suivante de l'ode d'Horace, malgré ses défauts : *Quis multa gracilis te puer &c.* , que la traduction grecque de la sixieme satyre de Boileau.

Iris vous êtes prévenue ;  
Nommez-nous ce *Eolifol*  
Qui vous a donné dans la vue ,  
Et qui vous en conte en secret.

Vous poudrez vos tresses dorées  
Pour plaire à ce nouvel amant ;  
Vous lui destinez vos soirées  
Et lui seul est le but de vos ajustemens.

Mais qu'il est mal instruit de votre humeur légère !  
Qu'il se flate dans ses amours ,  
S'il croit que le soin de lui plaire  
Doive vous occuper toujours.

Il pleurera bientôt la perfidie extrême  
D'un cœur qu'il n'a pas bien connu ;  
Et vous l'immolerez vous même  
Aux soupirs d'un nouveau venu.

Qu'une coquette , hélas ! fait répandre des larmes ,  
Sitôt qu'elle a de la beauté.



Malheur à qui voit tous vos charmes ,  
Sans avoir éprouvé votre légèreté.

Pour moi , sous votre injuste empire ,  
Malgré les maux que j'ai soufferts ,  
Je suis content , plus qu'on ne sçauroit dire ,  
D'être libre , à ce prix , de vos indignes fers.

Et cette autre imitation de l'ode *Eheu!*  
*fugaces &c* , dont nous ne rapporterons  
que quelques strophes.

Troupe mortelle & malheureuse ,  
Il nous faut tous passer cette onde ténébreuse ,  
Que l'on ne passe qu'une fois.  
Cet ordre n'excepte personne ;  
Et la houlette & la couronne  
sont sujettes aux mêmes loix.

On a beau se garder des fureurs de Bellone ,  
Des dangers de la mer , des fievres de l'automne ;  
On a beau prendre mille soins ;  
C'est un passage nécessaire.  
Que gagne-t'on quand on diffère ?  
On meurt un peu plus tard ; mais on n'en meurt pas  
moins.

Il faut quitter avec la vie ,  
Une maison superbe , une épouse chérie ,  
Et tout ce qu'ici bas le sort nous a donné.  
De ces arbres divers dont tu prends soin toi-même ,  
Le cyprès seul , hélas ! dans ce moment extrême ,  
Suivra son maître infortuné.

Tel est ton partage funeste ;  
Un prodigue héritier s'emparera du reste &c.

Parmi les essais de littérature extraits  
des lettres de M. de la Monnoye , on trou-  
ve des morceaux de poésie de cet Auteur  
relatifs , ou à quelque anecdote ou à quel-



que remarque critique. Il avoit fait des observations sur l'*Anti-Baillet de Menage*; il les lui auroit communiquées, disoit-il, s'il se fut trouvé un ami commun pour les lui présenter de sa part. N'en étant pas venu à une attaque ouverte, dans le tems qu'il auroit pu se défendre, je n'ai garde, ajoutoit-il, de lui porter le coup présentement qu'il est hors d'état de le parer. ....

Laissons en paix Monsieur Menage,  
C'étoit un trop bon personnage,  
Pour n'être pas de ses amis.  
Souffrez qu'à son tour il repose,  
Lui, de qui les vers & la prose  
Nous ont si souvent endormis.

Tout le monde connoit l'épigramme charmante de Clément Marot, qui commence par ces vers, *Anne par jeu me jeta de la neige*. Peu de personnes sçavent qu'elle est imitée de cette épigramme latine que Govea, Professeur de rhétorique à Bordeaux, s'est ensuite appropriée en changeant le nom de *Julia* en celui de *Catharina*. Voici la piece originale que M. de la Monnoye ne fait pas difficulté d'attribuer à Pétronne:

*Me nive candenti petiit modo Julia. Reber  
Igne carere nivem, nix tamen ignis erat  
Quid nive frigidius? nostrum tamen urere pectus,  
Nix potuit manibus, Julia, missa tuis.*



*Quis locus infidiis dabitur mihi totus amoris,  
Frigore concreta si lateat ignis aqua?  
Julia sola potes nostras extinguere flammis,  
Non nive, non glacie, sed potes igne pari.*

Voici la traduction que la Monnoye en a faite.

Que dans la neige il se trouve du feu,  
Pas n'aurois cru que cela se put faire ;  
Mais lorsqu'Iris par maniere de jeu,  
Hier m'en jetta, j'éprouvai le contraire :  
Par un effet, qui n'est pas ordinaire,  
Mon cœur d'abord brûla du feu d'amour.  
Or, si ce feu part du propre séjour,  
Où le froid semble avoir élu sa place,  
Pour m'empêcher de brûler nuit & jour,  
N'avez, Iris, de neige ni de glace ;  
Mais, comme moi, brûlez à votre tour.

Ange Politien, dont les poésies sont trop peu connues en France, a imité, ou pour mieux dire, a surpassé Pétronne dans le distique suivant :

*Nix ipsa es, virgo, & nive ludis : lude ; sed ante  
Quam pereat candor, fac rigor ut pereat.*

M. de la Monnoye avoit une pension de 600 liv. que lui faisoit M. le Duc de Villeroy ; il en a consacré la mémoire dans plusieurs de ses vers.

Sur ma tombe, quand d'Atropos  
Je serai devenu la proie,  
J'ordonne qu'on grave ces mots :  
*Ci gît Bernard de la Monnoye,  
Qui fit son principal honneur,  
Non pas d'avoir pendant cinq lustres,  
Été des Comptes Correcteur,  
Ni fait la figure d'Auteur  
Dans le corps des Quarante illustres,  
Ni d'avoir remporté cinq fois*



*Le prix du Parnasse françois ;  
 Mais d'être mort pensionnaire  
 D'un Duc aimable , dont le cœur ,  
 De la bonté , de la valeur  
 Est le domicile ordinaire ;  
 A qui l'honneur , la bonne foi  
 Servent de souveraine loi.  
 Le nommer n'est pas nécessaire ;  
 On voit bien que c'est Villeroi.*

On trouve dans le même endroit les vers suivans sur le même sujet.

*Le fameux bienfaiteur de Virgile & d'Horace ,  
 Mécène sçavoit bien que du bruit de son nom  
 Ces deux favoris d'Apolon ,  
 Feroient retentir le Parnasse.*

*Mais pourquoi tous les ans , Mécène illustre & cher ,  
 Vos dons viennent-ils me chercher ?  
 Moi qui ne suis rien moins qu'un Horace , un Virgile ;  
 Ah ! c'est que votre main , à donner plus habile ,  
 Lorsqu'elle fait du bien , souhaite le cacher.*

Cette version de l'épigramme de l'anthologie sur Niobé, que les Dieux changèrent en pierre, sculptée par Praxitelle, est heureuse.

*De vive que j'étois , les Dieux  
 M'ont changée en pierre massive :  
 Praxitelle a fait beaucoup mieux ;  
 De pierre , il m'a su rendre vive.*

Bekker, l'Auteur du *Monde enchanté*, étoit d'une laideur si affreuse, que la représentation de Lucifer, tel qu'on prétend que le peignit autrefois Spinelle, dit M. de la Monnoye, ne l'étoit pas, je pense davantage. C'est cette laideur qui a donné lieu à l'épigramme suivante de l'Auteur.

Oui,



Oui, par toi de Satan la puissance est brisée ;  
 Mais tu n'as cependant pas encore assez fait :  
 Pour nous ôter du Diable entièrement l'idée ,  
 Bekker , supprime ton portrait.

« La garnison qu'il m'a fallu effuyer ce  
 jours-ci, écrivoit le 30 9bre. 1681, M. de  
 la Monnoye à un de ses amis, ne m'a pas  
 permis de vous récrire plutôt. L'Escar-  
 riau m'avoit envoyé le Capitaine Lorde-  
 lot, Sergent fameux, accompagné de six  
 pendants, qui n'ont pas voulu sortir de  
 chez moi, *donec reddiderim novissimum  
 quadrantem* ». M. de la Monnoye a fait  
 trois épigrammes sur ce sujet.

Je sçais comme il faut encenser ;  
 Mais il s'agit de financer ,  
 Grand Roi, je n'en sçais point l'usage.  
 De grace exempte-moi de grossir ton trésor,  
 Et considère que le Mage  
 Qui présenta l'encens, ne présenta point l'or.

Dans la dissertation de l'Auteur sur l'é-  
 pigramme de l'hermaphrodite, après l'a-  
 voir rapportée en vers latins de Pulex, ou  
 Pulci, en grec de Politien & de Laſcaris,  
 il la traduit ainsi.

Ma mere enceinte & ne sçachant de quoi ,  
 S'adresse aux Dieux : là-dessus grand bisbille-  
 Apollon dit, c'est un fils, selon moi ;  
 Et selon moi, dit Mars, c'est une fille :  
 Point, dit Junon, ce n'est fille ni fils.  
 Hermaphrodite ensuite se naquis.  
 Quant a mon sort, c'est, dit Mars, le naufrage ;  
 Junon, le glaive, Apollon, le gâbet.  
 Qu'arrive-t'il ? Un jour sur le rivage ,

Tom. IV. Part. I. D



## 74 JOURNAL ENCYCLOP.

Je vois un arbre , & je grimpe au sommet.  
 Mon pied se prend ; la tête en l'eau je tombe  
 Sur mon épée. Ainsi, trop malheureux  
 A l'onde , au glaive , au gibet je succombe ,  
 Fille & garçon , sans être l'un des deux.

Ce vol. est terminé par une notice des œuvres de M. de la Monnoye qui n'ont pas été recueillies, mais qu'on trouve imprimées dans différens recueils, ou à la suite des livres qui y ont donné lieu. Elles consistent en éloges de sçavans, en observations critiques & remplies d'érudition sur divers écrits, tels que le *Cimbalum mundi*, le *Menagiana* & la *Pancharis* de J. Bonnefons, la vie & les ouvrages de Sarazin, le jugement des sçavans de Baillet, le *Poggiana*, les nuits de Straparole, Baluse, les opuscules de Colomies, le songe de du Vergier, les joyeux dévis de Bonnaventure des Perriers, le songe de Poliphile &c. &c. Il reste encore beaucoup d'ouvrages non imprimés ; les éditeurs de ces deux volumes n'ont prétendu que recueillir ses poésies : il seroit à désirer qu'ils rassemblaient plusieurs des pièces dont ils donnent la notice.





---

LE SONGE D'IRUS, ou, le Bonheur. Conte en vers à J. J. Rousseau, suivi de Silvestre, Conte en prose, de quelques apologues, &c. A Paris, chez J. P. Costard. 1770.

**D** EPUIS le rétablissement des lettres en France, jamais les Poètes, les Orateurs, les Ecrivains dans tous les genres, les Artistes de toute espece n'ont été, ou du moins n'ont paru si sensibles à la critique, que ceux de nos jours. S'ils manquent de talens pour justifier les défauts qu'elle relève dans leurs productions, ils s'en vengent par des invectives & par des calomnies qu'ils répandent adroitement; & si par malheur, ils avoient quelque crédit, ils ne rougiroient pas de surprendre la justice de leurs protecteurs, & de les armer contre le téméraire qui oseroit dire librement ce que le public a dit avant lui. On n'aura pas cet odieux reproche à faire à l'Auteur du *Songe d'Irus*. Il pense « qu'on ne doit pas plus se glorifier de son esprit, que de la couleur de ses cheveux : nous n'avons pas plus fait, dit-il, pour avoir, ou non, du génie,

D 2



que pour être blonds ou bruns. Ce qui dépend de nous , c'est de faire un bon usage de nos talens, si nous en avons; d'être vrais, & de tendre à la vertu. La vanité ne tourmente que les fots; & si je l'ai été, je ne veux plus l'être ».

Le Songe d'Irus est précédé d'une épi- tre en prose à M. Rouffleau, dans laquelle l'Auteur le regarde comme un des plus grands Apologistes de la morale chrétienne. C'est, dit-il, la plus sublime, la seule philosophie. . . mais venons à ses poésies.

Irus demande au bonheur où sont ses temples; s'il brille chez les Rois, ou s'il se cache chez les mortels; s'il préfère les champs à la ville, ou s'il n'habite que chez la médiocrité ? Le pauvre Irus accablé de fatigue, s'endort sous un chêne, en faisant ces questions; les Dieux pour le consoler lui envoyèrent ce songe.

Il vit d'abord un Roi qui, d'une cour brillante,  
Et d'un peuple nombreux étoit environné.  
On vantoit sa valeur. son regne fortuné;  
On benissoit surtout sa douceur bienfaisante :  
Image de Louis, au fond des cœurs vivante,  
On portoit son nom jusqu'aux cieux;  
Il entroit dans sa capitale,  
Triomphant, chéri, glorieux,  
Et marquoit à chacun sa bonté libérale.

**Irus étoit enchanté : ce Roi doit goû-**



ter les appas de la suprême félicité ; partout on l'aime , on le révere. Oh ! voilà l'honnête homme heureux , ou il n'en est pas. Irus le suit au palais , on y entre en liberté ; le monarque est accessible au peuple comme aux grands ; il se met à table avec sa cour : l'allégresse s'y régnoit.

Un cri du Roi la trouble. On s'empresse & tout change.

On transporte le Prince. Or d'une goutte étrange  
C'étoit un accès violent ,  
Ce bon Roi méritoit un bonheur sans mélange ,  
Disoit Irus , en s'en allant.

Un jeune Sultan , qui n'avoit point la goutte , parut , suivi de sa jeune maîtresse & de tous les plaisirs : il étoit triste , & rien ne pouvoit charmer son ennui ; on enfonça la porte ; le peuple curieux le déchira , & s'écria : *meurs tyran* : Irus saisi d'horreur , voit la sultane même insulter dans sa rage les restes palpitans de cet infortuné. Ainsi perissent les méchans , disoit Irus : sans doute cet homme est coupable ; le bonheur n'est pas fait pour des gens comme lui.

Irus ne voit plus rien qu'une vieille , petite , maigre , fort voutée , qui le tire brusquement , & lui dit , tu vois le bonheur. Ecoute. J'avois quinze ans lorsque mon pere me dit qu'il vouloit me marier. Tout



comme il vous plaira. Le prétendu est riche. Tant mieux. Mais il n'est pas jeune. Que m'importe ? Il est bossu : bagatelle ! J'épousai le bon homme. Je paroissais fort indifférente ; mais voici quel étoit mon plaisir. Mon mari me trouva accariatre ; je fus si despotique , j'eus tant de caprices , je fus surtout si dévote , je fis jouer tant de ressorts , que le pauvre benet mourut. Un douaire immense me consola , & je gouverne un fils , espèce d'imbécile , digne du pere , & ma vieille servante. J'aime mon perroquet & mon finge , deux animaux qui me font croire que j'ai un cœur. Madame , dit Irus , je n'envie point votre félicité ; elle est digne d'un tigre , & non d'une ame humaine.

Irus voit sortir d'un hameau un couple simple , jeune & charmant , qu'on venoit d'unir : ils étoient suivis de tous les habitans , &c. Irus est invité à la fête ; il boit , danse , rit ; il conduit le couple dans sa chaumière , triste réduit de la misère & du travail. Il ne s'attendoit point , après un si beau repas , de trouver un si pauvre asyle. Camarade , lui dit son voisin , demain tu verras travailler ces époux , & leurs enfans seront aussi misérables qu'



eux. Eh pour qui nous consomons nous ?

Pour des hommes insatiables ,  
Voluptueux , impitoyables ,  
Qui nous font souffrir mille maux .  
On nous accable sans relâche ;  
C'est toujours la corvée & toujours les impôts :  
Nous arrosons de pleurs le pain qu'on nous arrache.

Irus épouvanté dit qu'il croyoit trouver là le bonheur. Il voit , auprès d'une maison d'assez bonne apparence, un vieillard dont l'air de bienfaisance, la longue barbe & la fraîcheur inspiroient le respect. Je goûte, lui dit-il , une douceur parfaite; ma femme & moi vivons en bonne union. Mon fils, mes deux filles & moi travaillons ensemble. Vous devez bien chérir la vie, dit Irus. Assez, répondit le vieillard; je suis pourtant honteux de voir mon voisin qui marie sa fille au Seigneur du canton; je voudrois égaler ce voisin ; il n'est pas plus que moi. Irus quitte le fanfaron.

Près de là ronfloit un rustre vigoureux; Irus l'éveille : que ne me laissez-vous dormir ? Je n'ai besoin de rien, passez. Tu me semblois plus à plaindre qu'un autre, & je te vois charmé de ton sort.

Oui, mon cher, quoique je mandie,  
Sans chagrin, je passe la vie ;  
Je ne fais rien, je vis sans soins.  
Alors se croyant sans témoins ,

D 4



Et d'Irus regardant la poche,  
 Il vit une bourse de cuir,  
 Dont le cordon vouloit sortir,  
 Le fripon doucement l'accroche.  
 Aussitôt certains hommes bleus  
 Viennent se montrer derrière eux;  
 On prend le coquin, on l'enchaîne,  
 Et sans tarder on vous l'entraîne.  
 Hélas ! disoit Irus, en plaignant ce malheur,  
 Quel chemin as-tu pris pour aller au bonheur !

Irus voit une femme jeune & mourante ; ses regards fixent avec tendresse un époux qui voudroit renfermer sa douleur ; il tache par ses discours d'écarter les horreurs de ces derniers momens.

Ton courage, dit-il, égale ta sagesse ;  
 Ose considérer le suprême bonheur,  
 Chère épouse ; il t'attend ; il est la récompense  
 Des vertus & de l'innocence ;  
 Il commence déjà dans le fond de ton cœur.  
 Nos ames, je le crois, à jamais réunies,  
 Bientôt partageront des douceurs infinies.  
 Ah ! ne regrettons plus notre félicité ;  
 La plus durable, hélas ! n'est pas moins passagère.  
 Je vois briller l'éternité. . . .  
 Je reste un moment sur la terre  
 Pour ces enfans chéris, gages d'un pur amour,  
 Images d'une tendre mère,  
 Et je m'en flatte, je l'espère,  
 J'é vole te rejoindre au céleste séjour.  
 Je sens mieux que jamais combien je te suis chère,  
 Dit l'épouse avec fermeté.  
 Ah ! dans ta sensibilité  
 Tu puises cette force intrépide, héroïque.  
 Que ton discours me communique.  
 Inspire les à nos enfans,  
 Ces grands & rares sentimens !  
 Quelquefois de ceux d'une mère  
 Daigne aussi leur parler. . . . Puissent-ils de leur père  
 Egaler la vertu ! . . . Grand Dieu ! je m'affoiblis. . . .



Écoute-moi, digne époux, faire le sacrifice  
 De ces objets que je chéris;  
 L'éternité s'approche. . . . Ah ! Dieu sera propice  
 Aux vœux que je ferai pour vous.  
 Le respect, la douleur s'emparent de l'époux;  
 Il quitte cette main, déjà froide, glacée,  
 Et qu'il vient de serrer pour la dernière fois;  
 Et tandis que la mort exécute ses loix,  
 Il dit encore adieu des yeux, de la pensée.  
 Il s'éloigne enfin à pas lents,  
 Verse un torrent de pleurs, embrasse ses enfans,  
 Bientôt il les conduit à la fatale bière,  
 Se prosterne avec eux, & la famille entière,  
 Le regret, la mort dans le cœur,  
 Embrasse avec respect l'objet de sa douleur.  
 On l'emporte à la fin. Irus verse des larmes.  
 O spectacle à la fois cruel & plein de charmes !  
 Qui pourroit, disoit il, respectables époux,  
 S'arracher l'un à l'autre, & s'aimer comme vous.

Irus rencontre une maison ouverte,  
 asyle d'un grave personnage.

Des éclairs partoient de ses yeux  
 Un manuscrit ouvert sur un banc de verdure,  
 Un air rempli d'humanité,  
 Et la prudence unie à la vivacité,  
 Surtout une morale pure,  
 Tout annonce un grand homme, &c.

C'étoit un écrivain philosophe, cher-  
 chant la vérité, s'appliquant à venger la  
 vertu. Mais hélas ! qui s'occupe d'elle ?  
 Un jour un inconnu, dit-il, m'accuse de  
 nier la providence, moi qui l'adore &  
 benis son divin secours; maintenant je  
 chéris mon obscurité. Irus embrassa cet  
 élève de la sagesse, qui disparut, & ne  
 laissa qu'un nuage à sa place.

D. 55



Irus se trouve transporté au palais ; un célèbre Avocat plaidoit avec la plus grande éloquence, & s'élevoit contre des abus frappans ; la scène change ; Irus se trouve dans la chambre de la femme de l'Avocat ; elle étoit au lit ; un jeune Officier se glisse auprès d'elle, baise tendrement sa main ; Mad. le laissoit faire. Irus est indigné de voir tromper l'honnête Avocat qui s'épuisoit de travail, lorsque le Robin entre ; l'Officier s'envole , & Mad. court embrasser son mari.

Cet homme loge le bonheur,  
Disoit le pauvre Irus dans le fond de son ame ;  
Il croit qu'on l'aime. Homme d'honneur,  
Rends bien des grâces à ta femme  
De sa fourbe & de ton erreur.

Irus voit réparaître la ville du bon Prince ; le maître n'y étoit plus ; mais il vit un objet rare.

Sans être homme ni femme , il en avoit les traits.  
Quel étoit donc son sexe ? Avec beaucoup de peine,  
Irus ne put le deviner.  
Je n'en sçais rien non plus : n'allez pas chicanner ,  
Deux ailes en tous lieux transportoient ce fantôme.  
Jamais en place il ne restoit,  
Et l'asyle des grands souvent le rebutoit ;  
Du pauvre il effleuroit les retraites de chaume ;  
La médiocrité quelquefois l'arrêtoit.  
Il s'approche d'Irus , lui dit tout bas : écoute.  
Rien ne me fixe , ami ; je suis toujours ma route.  
Modère tes desirs , conserve ta santé,  
Travaille pour le nécessaire ,  
Sois juste , dis la vérité ;



Chez toi, de tems en tems, je pourrai bien me plaire;  
Tous les foibles mortels sont égaux à mes yeux.  
Quoique je sois partout, aucun d'eux ne m'attache;  
Car la santé, la paix, l'aisance, que je sçache,  
N'habitent guère ensemble en ces profanes lieux.  
Dès que l'un d'eux me quitte, aussitôt je m'envole.  
Ce n'est que dans les vœux que tu n'embrasseras.  
Si tu suis mes conseils, tu m'en remercieras;

Abandonne tout soin frivole.

On n'achète point le plaisir.

Rapporte-toi de la nature;

Etrouffe maint fougueux désir,

Pour t'épargner un vain murmure.

Irus bien éveillé médita ce discours;

Le pauvre homme prit sa cognée,

Travailla toute la journée,

Et continua tous les jours.

Ce fut bien fait à lui : car bien qu'il eut pris femme  
D'une humeur difficile, il fut assez heureux,

Grace à ce songe officieux.

J'en souhaite un pareil du meilleur de mon ame,

A plus d'un époux soucieux.

Ce Songe qui offre une variété agréable, est suivi de plusieurs apologues auxquels, par respect pour La-Fontaine, l'Auteur n'a pas osé donner le nom de fables. Il y a cependant bien des imitateurs de ce grand homme, qui, avec moins de talens que l'Auteur du *Songe d'Irus*, n'ont pas eu la même modestie. De tous les genres de poésie, la fable est celui dans lequel les Poètes françois se sont le plus exercés, & il faut avouer qu'en suivant encore de bien loin les traces de La-Fontaine, ils ont produit des piéces très-estimables. Nous n'en choisirons



que deux parmi celles qu'on trouve dans  
ce recueil.

## LISE ET COLIN.

Lise & Colin, jeunes & s'aimant bien,  
Pleins de candeur, comme on l'est au bel âge,  
Désiroient fort le nœud du mariage.  
Beaucoup d'amour & peu de bien,  
En est-ce assez pour entrer en ménage ?  
Lise & Colin n'avoient rien davantage.  
Quoique vous en disiez, vous autres gens de cour,  
Je fais grand cas d'un tendre amour,  
Surtout d'un amour de village;  
Il est fidèle, honnête & sans détour.  
Quand on aime, on a du courage;  
Voilà Lise & Colin unis.  
Mais, dites vous, le tems qui tout ravage,  
Va briser ces nœuds si chéris.  
L'amour déloge avec les ris,  
S'ils ont du pain pour tout partage.  
Il est vrai, gens du monde, & surtout parmi vous,  
Qui ne voyez rien de plus doux  
Que l'or, ce trompeur avantage.  
Mais Colin travailloit, & Lise étoit si sage !  
Leur modération valoit mieux que Plutus,  
Et de leurs tendres soins l'estime étoit le gage.  
Le ciel bénit tant de vertus ;  
La médiocrité leur echut en-partage :  
C'est celui du bonheur. Ils en firent usage,  
Et leurs enfans apprirent d'eux  
A vivre en paix, à faire des heureux.  
Voilà pourtant un fortune ménage ;  
Mais vous ne croyez point encor  
A ce couple charmant digne de l'âge d'or :  
Songez donc qu'il fut pauvre, & vécut au village.

Ce tableau est moins un apologue qu'une  
simple réflexion morale ; La-Fon-  
taine en a de semblables ; mais, comme



le dit l'Auteur lui-même dans sa préface, il faut avoir le génie & les graces de ce grand homme, pour se mettre ainsi au-dessus des regles. On ne peut cependant point blamer l'Auteur ; il laisse au Lecteur la liberté de donner à ces pieces, le titre qu'il voudra. La suivante est véritablement une fable.

### LE BOURGEOIS ET LA COLONNE DE MARBRE.

Certain Bourgeois vint à la cour,  
Curieux de voir ce séjour,  
De marbre un superbe portique  
S'élevoit au fond du jardin,  
Et le Bourgeois assez rustique,  
Admire une colonne, il y porte la main ;  
Le poli de ce marbre & sa hauteur extrême  
Lui donnent du plaisir & de l'étonnement.  
Tandis qu'il s'extasie & raisonne en lui-même,  
Le pied glisse au pauvre homme : il tombe lourdement ;  
Son front va heurter la colonne.  
Le Bourgeois fort blessé se plaint amèrement :  
Si vous êtes polis, vous êtes durs vraiment,  
O marbres orgueilleux, que l'éclat environne !  
Adieu donc, je pars dès ce jour,  
Et ne reviens plus à la cour.





**MELANIE**, *drame en trois actes & en vers*. A Amsterdam, chez Van Harrewelt. 1770.

**L**E *Comte de Comminges*, *Euphémie*, *l'Honnête Criminel*, *Eugenie*, *Fayel*, *Gabrielle de Vergi*, & quelques autres drames fort touchans, remplis d'intérêt; voilà depuis quelques années quels sont, chez les François, les jeux de Melpomène: ce genre a plu, peut-être beaucoup plus par sa nouveauté que par sa beauté réelle & par son utilité. Quoiqu'il en soit, nous n'examinerons point ici s'il est bon en lui-même, s'il est digne du théâtre, si la scène ennoblie, enrichie, embellie par les chefs-d'œuvre des Corneille, des Voltaire, des Racine, des Crébillon n'est pas un peu dégradée par ces drames singuliers ou monstrueux, comme quelques-uns les appellent? Nous n'examinerons point si les petits malheurs qui arrivent dans l'intérieur des maisons, sont dignes, ou ne le sont pas de la majesté de la tragédie, & si des citoyens obscurs doivent paroître sur la scène à la place jusqu'ici occupée par les Rois, les héros,



les plus illustres personnages, soit de l'antiquité, soit des tems modernes. Outre que cette discussion nous conduiroit trop loin, nous aurions à craindre encore que notre opinion ne trouvât trop de contradicteurs. Quelque extraordinaire, singulier même, si l'on veut, que paroisse ce genre, & qu'il le soit en effet, il plaît, grâce aux talens des poètes qui le cultivent, & qui paroissent s'y être consacrés : mais de tous les drames qu'il a produits aucun, sans exception, n'a mérité les applaudissemens & les succès qu'a eus, & que devoit avoir l'intéressante Mélanie. Le sujet en est simple, & par malheur il est plus que vraisemblable : son Auteur (M. de la Harpe) lui a donné toute la force de son génie & toute la chaleur de sa versification ; cette piece pouvoit-elle ne pas réussir même auprès des lecteurs les plus insensibles ? La jeune Mélanie, belle, aimable & d'une extrême vivacité vivoit dans un couvent dès sa plus tendre enfance ; son pere, M. de Faublas, ne respire que pour Melcour, frere de Mélanie, jeune homme ambitieux, dur & poli, militaire de très-grande espérance. Le désir de hâter l'avancement de son fils, & la foible connoissance qu'il a du caractère de sa



## 88 JOURNAL ENCYCLOP.

filles, qu'il n'a presque point vue, a déterminé Mr. de Faublas à la contraindre de prendre l'habit de religieuse, ainsi qu'elle même avoit paru le désirer dans son enfance, & il lui a fait part de ses austères intentions. Par malheur pour Mélanie, elle a vu au parloir un jeune parent de sa mère, (Monval) qui l'aime, & pour lequel elle s'est enflammée. Dès ce moment, elle a éprouvé le plus invincible dégoût pour l'état de religieuse : sa situation est cruelle, & d'autant plus désespérante, que c'est ce même jour qu'elle doit prononcer publiquement ses vœux ; ses parens sont avertis, leurs amis sont rassemblés, & dans quelques momens la funeste cérémonie doit être consommée. C'est dans cet instant même que le drame commence.

ACTE I, *scène* 1re. Mme. de Faublas fait part à son époux du chagrin mortel de sa fille ; elle le presse, le conjure de permettre à la jeune Mélanie de ne point les prononcer ces vœux qu'elle déteste, & qui vont faire le malheur de sa vie. M. de Faublas ne connoit & ne veut connoître que le grand intérêt de son fils ; il est inexorable, & c'est, dit-il, à Mélanie à se soumettre à ses volontés paternelles. Mme.



de Faublas fremit ; elle doit obéir , re-  
pond-elle à son époux ,

Elle doit obéir , je le sçais ; mais Monsieur ,  
Je ne puis vous celer ma douleur maternelle.  
De mon respect pour vous cette épreuve est cruelle.  
Notre sang doit avoir de plus grands droits chez nous ;  
Mon cœur prendra toujours son parti contre vous.  
Si mon époux enfin , sûr de ma complaisance ,  
Vouloit ne point user de toute sa puissance ,  
Tandis qu'il en est tems , s'il vouloit consentir  
À révoquer l'arrêt dont il nous voit fremir ;  
Ah ! la reconnoissance & durable & sincere ,  
Qui mettroit à ses pieds & la fille & la mere ,  
Lui feroit éprouver un bonheur plus certain ,  
Plus pur , plus légitime , & bien plus doux enfin  
Que tous ces vains honneurs dont l'image incertaine  
Offre dans l'avenir une pompe lointaine ,  
Une grandeur frivole & soumise au hazard ,  
Qui souvent nous échappe , & viens toujours trop tard.

M. de Faublas s'indigne de ces repré-  
sentations , persiste à vouloir absolument  
que sa fille soit religieuse , & qu'elle se sa-  
crifie au bonheur de Melcour , son frere ,  
dont il fait l'éloge , & qu'il accuse sa mere  
de ne point aimer : Mme. de Faublas se  
justifie de ce reproche , & ne fait point , à  
la vérité , l'éloge de son fils.

Il est dur & poli , c'est beaucoup ; mais pourtant  
De son cœur jusqu'ici le mien n'est pas content.  
Je ne le crois ni vrai , ni noble , ni sensible ;  
A toute émotion il est inaccessible ;  
Il agit , parle , écoute avec un front égal ,  
Ne croit jamais le bien , & croit toujours le mal.  
Jamais quand il vous parle , il ne regarde en face :  
Son coup d'œil vous évite , & son souris menace.  
D'ailleurs , plein de mépris pour tous ses concurrents ,  
Je sçais qu'il a tenu des discours imprudens.



Sur le Marquis d'Orcé , qui l'aura sçu , sans doute ;  
 Pour un mot indiscret on sçait ce qu'il en coute  
 Dans l'état qu'il embrasse on ne pardonne rien.  
 Enfin c'est à vos yeux un trésor , un soutien ;  
 Mais quand ce fils , objet de votre amour extrême ,  
 Vous aimeroit autant que vous l'aimez vous-même ,  
 Quand vous n'auriez conçu que l'espoir le plus sûr ,  
 Je le redis encor , il doit m'être bien dur  
 De voir ma Mélanie ainsi sacrifiée ,  
 Languir dans l'abandon par son pere oubliée ,  
 Et menée , en pleurant , jusqu'au pied de l'autel ,  
 S'imposer par son ordre un supplice éternel.

A toutes ces raisons , à toutes ces prières , M. de Faublas oppose une résolution immuable. Ce dégoût apparent de Mélanie , dit-il , n'est qu'un caprice passager qui s'évanouira devant son ancienne vocation ; c'est un mouvement d'inconstance que le Curé , qui doit l'entretenir , & la guider dans la bonne voye , dissipera bientôt. En effet , le Curé entre ( *scene 2me.* ) : M. de Faublas l'invite à déterminer sa fille : vous vaincrez , lui dit-il , ses injustes dégoûts : je sçais , dit l'honnête Curé ,

. . . . . Je sçais ce qu'il me dois faire ,  
 Et je ne trahirai vous ni mon ministère .  
 Avant de vous répondre & de promettre rien ,  
 Il me faut avec elle avoir un entretien.  
 Je veux lire en son cœur , je veux le bien connoître  
 Sur ses devoirs alors , sur les vôtres peut-être ,  
 Je pourrai vous parler avec sincérité.  
 Vous entendrez de moi la simple vérité.  
 N'espérez rien de plus. . .

M. & Mme. de Faublas se retirent : Le



Curé reste seul. Mélanie triste, abattue, désolée, approche. Le Curé compatit à ses peines, cherche à la consoler, & lui promet dans cette occasion de lui tenir lieu de pere. Un pere ! s'écrie Mélanie,

**Un pere ! . . il m'en faut un . . . Que n'ai-je un pere ,  
he las !**

**Il plaindrait mes tourmens , il m'ouvreroit ses bras.  
Ce nom doit consoler. . . ce nom me desespère.**

**Faut-il éterniser mes tourmens, ma misère,**

**Livrer à ma douleur le reste de mes jours ,**

**Promettre de souffrir, & de pleurer toujours ?**

**Je n'en ai pas la force, & ma raison s'égare.**

**La nature & le ciel, tout me semble barbare.**

Le Curé offre à Mélanie, ses soins, ses secours, ses prières, ses larmes, s'il le faut, pour changer M. de Faublas; mais il demande à Mélanie, comment il est possible qu'elle ait si subitement pris du dégoût pour la vie religieuse. Hélas, dit Mélanie, je n'en connoissois que les feintes douceurs : une religieuse que j'aimois, & qui paroissoit contente de son sort, eut une maladie mortelle; je ne la quittai point; elle expira dans mes bras; & dans ses derniers momens, la vérité lui arracha cet aveu, qui depuis n'a cessé de me tourmenter :

**On vous trompe, on vous perd, ma chère Mélanie.**

**A votre âge on sent peu ce que l'on sacrifie,**

**En se faisant esclave, en prenant cet habit :**

**Vous l'apprendrez trop tard : je sais qu'on vous a été**



Je sçais que vous croyez que dans nos saints aziles  
Tous les jours sont sereins , tous les cœurs sont tranquilles ;

Mais pour vous abuser sçachez qu'on est d'accord.  
On ne vit en ces lieux qu'en défrant la mort,  
Et l'on n'y meurt jamais qu'en détestant la vie.  
Que mon exemple au moins détrompe Mélanie.

Au récit de cette triste confession ,  
Mélanie ajoute l'aveu de son goût pour  
Monval. La réponse du Curé est respectable.

Ecoutez , mon enfant , votre ingénuité  
Sans doute a droit de plaire au Dieu de la bonté.  
Il ne veut point de nous d'offrande involontaire ;  
Je n'irai point non plus par un langage austère,  
Joindre encor à vos maux un effroi douloureux ,  
Qui loin de les guérir , les rendroit plus affreux.  
Ainsi , sans m'élever contre un amour profane ,  
Que la religion dans votre état condamne ,  
Je m'occupe avec vous de vos seuls intérêts. . . .

Je dirai ce qu'il faut pour fléchir votre pere ,  
Mon devoir me l'ordonne , & j'y vais satisfaire.  
Ce n'est que par degrés qu'on le peut ramener :  
Le péril est pressant , il le faut détourner.

Mais dans tous ses desseins , s'il veut perséverer ,  
S'il brave mes discours & votre résistance ,  
Ma fille , contre lui , qu'elle est votre défense.

Mélanie est plongée dans la douleur ; elle frémit : allez , dit le Curé.

Allez , rassurez-vous , vous êtes sous les yeux  
Du Dieu consolateur qui reste au malheureux.  
Comptez sur mes secours , souffrez que ma présence  
Vous porte quelquefois une foible assistance.  
Vous aurez en tout tems , contre un fort ennemi ,



Le ciel & vos vertus , une mere , un ami.

ACTE II. *scène I.* Le jeune Monval éperdu pour Mélanie, & désespéré du sacrifice que l'on exige d'elle, se plaint avec amertume à Made. de Faublas de la dureté tyrannique de son époux. Le Curé vient avertir cette mere affligée de voler à sa fille; il attend M. de Faublas; il entre, & le Curé, moins doux avec lui qu'il ne l'a été auprès de Mélanie, lui défend, de la part du ciel, de disposer de Mélanie, & de la contraindre à prononcer ses vœux. M. de Faublas s'obstine, s'irrite contre le Curé, qui lui répond avec noblesse, mais un peu durement, s'il faisoit attention au caractère entêté de celui à qui il parle :

Vous, Ministre des loix, dont l'autorité sainte  
Annule tous les vœux formés par la contrainte,  
Organe des arrêts de leur temple émanés,  
Osez vous faire ici ce que vous condamnez?  
A votre tribunal que tout autre en appelle;  
Il trouvera dans vous un Magistrat fidelle;  
Contre l'oppression vous ferez son appui,  
Vous agirez en juge, & jusques aujourd'hui  
Vous avez soutenu ce caractère auguste;  
Pour votre fille seule allez-vous être injuste?  
De tous vos jugemens comptable à l'équité,  
Croyez vous de ce droit votre sang excepté? &c.

M. de Faublas s'irrite de plus en plus,  
& son obstination fatiguant le Curé, il  
finit par lui dire :



## 94 JOURNAL ENCYCLOP.

Les formes sont pour vous , je le sçais ; mais , Monsieur ,

Vous ne séduirez point le ciel ni votre cœur.  
C'est assez , votre fille attend sa destinée ,  
Vous allez à jamais la rendre infortunée ,  
Vous dedaignez ses pleurs , vous la désespérez.  
C'est un crime , Monsieur , & vous en repondrez.  
Pesez ces derniers mots.

Ces mots sont un outrage , répond M. de Faublas ; & cela est vrai : mais la scène suivante est encore plus vive : c'est Made. Faublas , Mélanie & Monval qui viennent , & qui au lieu d'intercéder auprès de M. de Faublas , se répandent en plaintes , & Monval en injures. Ce Monval est très-amoureux , & sa passion ne lui permet pas de peser les propos qu'il tient au pere de Mélanie ; aussi , loin de changer de résolution , celui-ci menace sa fille , qui est à ses pieds , de sa malediction. Mélanie furieuse tonne contre son pere.

. . . . . Non , non , je ne me connois plus ,  
Je cède à des transports qui m'étoient inconnus.  
Vous osez attester le ciel qui vous condamne !  
Qui ? Vous ! de son courroux vous vous croyez l'organe ,

En joignant l'injustice à l'inhumanité !  
Ah ! Vous-même tremblez que ce cri redoublé ,  
Qu'éleve vers les cieus d'une voix desolée ,  
Sous les pieds des tyrans , l'innocence foulée ,  
Ce cri qu'un Dieu vengeur n'a jamais repoussé ,  
Ne sorte de mon ame , & ne soit exaucé.

L'effort de cette demi imprécation af-



foiblit Mélanie , elle s'évanouit , & son pere peut-être s'attendriroit , si l'impetueux Monval ne l'accabloit d'injures.

... Regardez ces objets lamentables ;  
Regardez-les... eh quoi ! Vos yeux impitoyables  
Soutiennent froidement ces horrible tableau !  
Vous êtes un tyran , vous êtes un bourreau.

M. de Faublas est transporté de colère , & cette manière de le ramener ne servant qu'à le faire persister dans sa résolution , il veut absolument que la cérémonie se fasse.

ACTE III. *scène I.* Mélanie désespérée , & rassemblant , autant qu'il est en sa puissance , toutes les forces de son ame , considère l'horreur de sa situation , le chagrin dévorant qui doit être son partage dans ce couvent , & les jours délicieux qu'elle eut passés avec Monval , ne balance point , & médite de finir par un suicide les tourmens qui l'accablent ; elle a fait appeller son pere. Il paroît ; la malheureuse Mélanie feint un air calme , & demande à M. de Faublas , si dans le cas où il seroit certain qu'elle mourroit par l'affreux sacrifice que l'on exige d'elle , il lui ordonneroit encore de prononcer ses vœux : M. de Faublas , qui ne sçait ce que cela veut dire , assure Mélanie qu'elle n'en mourra point , & il l'exhorte à



faire son devoir. Je le ferai, s'écrie-t-elle, & vous aurez bientôt ce que vous désirez. Elle quitte son pere; il commence à être vivement agité; mais Made. de Faublas vient accroître son trouble; elle l'avertit que leur fils & le Marquis d'Orcé, que le premier avoit insulté, sont aux mains. M. de Faublas sort avec précipitation; Mélanie s'entre, la douleur peinte sur le front, la fureur sur les lèvres. Aux tendres adieux qu'elle fait à sa mere, celle-ci frémit: de nouvelles agitations viennent trahir le funeste secret de Mélanie. Elle pâlit, ses traits s'altèrent, elle tombe dans un fauteuil, en avouant qu'elle périt victime du poison qu'elle a pris. Made. de Faublas appelle du secours; des Sœurs approchent; M. de Faublas vient, & voit sa fille expirante, & se repent trop tard. Il est plongé dans la douleur, quand par un dernier désastre, le Curé vient annoncer à M. de Faublas la mort de son cher Melcour; il est tombé sous les coups du Marquis D'Orcé; il ne manquoit plus à ce tableau d'épouvante que la présence de Monval; il approche; Mélanie fait un dernier effort, & s'adressant à son amant:

**Un breuvage mortel m'arrache à l'esclavage.**



Du jour où je t'ai vu, je jurai d'être à toi,  
 L'amour à tous les deux dicta la même loi,  
 Ma mere y souscrivoit, si le ciel en celène  
 Ne m'eut fait rencontrer un tyran dans un pere;  
 Il versa dans mon sein le poison des douleurs,  
 Plus cruel mille fois que celui dont je meurs;  
 Cet homme injuste & dur accabla Mélanie  
 Du pouvoir qu'il reçut pour protéger ma vie.  
 Il vit mon desespoir avec tranquillité;  
 La nature en son cœur n'a jamais habité.  
 La mort est dans le mien, des serpens le déchirent.

Ces imprécations qui font perdre des momens précieux, qui eussent pu être mieux employés à donner du contre-poison à Mélanie, échauffent le zèle du Curé; il fait une tendre exhortation à Mélanie, qui désavoue ses fureurs, demande pardon à son pere, embrasse sa mere, prend la main de Monval, qui la serre tendrement; elle expire dans ses bras, & le drame finit.

Cet ouvrage, tragédie, pièce ou drame, comme on voudra l'appeller, est rempli de force d'énergie & quelquefois de la plus belle versification: en un mot, il est digne, comme pièce de vers, des talens supérieurs & reconnus de l'Auteur de *Warwick*. Si c'étoit une tragédie que cet Auteur eut voulu réellement donner, on pourroit dire qu'elle a de grands défauts; qu'il n'est pas extraordinaire que Mélanie dans les convulsions du délire depuis

*Tom. IV. Part. I. E*



la première jusqu'à la dernière scène, finisse par un suicide; c'est une suite fort naturelle de sa frénésie; ce n'est que le genre de sa mort, qui pour être théâtral, n'en est pas moins invraisemblable; car quel est le couvent où l'on trouve ainsi du poison, pour se délivrer à propos des tourmens d'une vocation forcée. M. de Faublas est sans doute un homme entier & dur; mais enfin tous ceux qui lui parlent font précisément tout ce qu'il faut faire pour irriter un homme naturellement entêté: des raisons sans emportement l'eussent peut-être ramené; on ne lui dit que des injures; sa femme le contrarie avec aigreur; sa fille le maudit; Monval qui désire de devenir son gendre, l'appelle tyran & bourreau; M. le Curé lui-même qui a parlé avec tant de douceur & tant d'humanité, ne l'entretient que pour la menacer au nom du ciel & de la nature, & M. de Faublas n'a pas tant de tort de se plaindre que son Curé l'outrage. Or, est-ce ainsi que l'on ramène un homme fortement prévenu & profondément entêté? Achille dans *Iphigénie* tient à Agamemnon des propos durs & fiers; mais le jeune Monval n'est rien moins qu'Achille, & il s'efforce peut-



être mal-à-propos d'en jouer exactement le rôle ; mais tous ces défauts même prouvent combien M. de la Harpe a un talent décidé pour le genre tragique , & ce drame est le présage de ses succès, lorsqu'il voudra faire agir sur la scène des héros & des personnages plus agréables à Melpomène, des Rois, au lieu de bourgeois, des Princesses malheureuses, au lieu de novices de couvent, Calchas ou Anytus, au lieu de Cures. Jamais Corneille ni Racine, ni M. de Voltaire, n'ont imaginé d'abandonner la scène à de tels acteurs. Leur génie est celui des Sophocles, des Euripides, des Echiles, qui se perdra en France, pour peu que nos jeunes Poètes continuent à donner de tels drames.

*Épître de M. le Curé de St. J. .... de  
L. .... à l'Auteur de Mélanie \**

**P**ermettez qu'un simple Pasteur,

\*. Cette épître où l'on fait parler ce Curé, est, dit-on, de M. D., & tout caractérise ici cet aimable Poète, esprit, finesse, critique, légèreté de style. Nous croyais pouvoir nous permettre d'en rapporter une grande partie pour complaire à nos Lés,

E 2



Humble habitant d'un Presbiteré ,  
 Qui vous admire , vous révère ,  
 Comme le digne successeur ,  
 Et de Corneille & de Voltaire ,  
 Leve ses regards éblouis  
 Jusqu'à cette vive lumière  
 Etincellante en vos écrits.  
 Je n'ai point la pompe mondaine  
 De tous nos modernes Prélats ,  
 Dont l'indolence se promene  
 Sous la moire & le taffetas ;  
 De ces Abbés à falbalas ,  
 De ces Financiers à rabats ;  
 Qui dans leurs coupables largesses ,  
 De nos dogmes se font un jeu ,  
 Depouillant le temple de Dieu ,  
 Pour le Tempé de leurs maitresses.  
 Tapi dans l'ombre d'un camail ,  
 Je suis un bon diable de Prêtre ,  
 Qui conduit son petit bercail ,  
 Et qui se borne à se connoître.

Mais comme j'aime le beau stile ,  
 Quelquefois , sous mon capuchon ,  
 Je me délasse avec Virgile ,  
 Des fatigues de la raison.

J'ai lu votre drame sublime ;  
 Et je n'ai pas été surpris ,  
 Que les femmes , les beaux esprits ,  
 Qui du Pinde assiegent la cime ,  
 Et qui regentent tout Paris ,  
 Vous eussent décerné le prix

---

zeurs ; mais nous en écarterons avec soin quelque  
 traits , & principalement ceux qui semblent intéres-  
 ser la religion,



Avec un transport unanime.

Mais il est des Censeurs iniques ?  
 Aguerris à fronder les gens :  
 Ces enforcélés de critiques ,  
 Disent que les vers sont trainans ,  
 Et les scènes soporifiques ;  
 Que l'intérêt est divisé ;  
 Que l'action jamais n'avance ,  
 Qu'on dialogue à toute outrance ,  
 Sans aller au but proposé ;  
 Qu'au jeu de mots on s'abandonne ,  
 Quand la passion doit agir ,  
 Que l'Ecrivain toujours raisonne  
 Au moment qu'il faudroit sentir.

O crime ! ô race de pervers !  
 Miséricorde ! quel blasphème !  
 Moi , je prononce par moi-même ,  
 Et non par ces échos divers ,  
 Sur qui je lance l'anathème :  
 J'ai trouvé beau le plan , les vers ,  
 Tout , jusqu'aux discours de la fille ,  
 Prête à quitter cet univers.  
 Il faut au moins qu'elle babille ,  
 C'est le costume de la grille ,  
 Et les humains sont fort diferts ,  
 Quand ils expirent en famille.  
 Mais dans cet ouvrage enchanteur ,  
 Ce qui me frappe & m'intéresse ,  
 C'est ce Ministre du Seigneur ,  
 Cet Apôtre consolateur ,  
 Qui , de l'amoureuse foiblesse  
 Est le sensible protecteur ,  
 Et prend , pour défendre l'erreur ,



Le langage de la sagesse ;  
 Qui parle toujours sc̄avamment.

Et vient , lorsque la mort s'approche,  
 Pour figurer au denouement.  
 Je n'y suis plus ; je m'extasie ,  
 Lorsque je vois un saint Curé,  
 Qui fait , par le ciel inspiré ,  
 Les honneurs d'une tragédie.  
 Déjà , dit-on , vos partisans ,  
 Dans les boudoirs criant merveille ,  
 Sur votre autel portent l'encens  
 Dont s'enivroit le bon Corneille :  
 Ces aristarques souverains ,  
 Que toujours le goût illumine ,  
 Qui tiennent l'urne des destins ,  
 Ont comparé vos vers divins  
 Aux vers sonores de Racine ;  
 Sa lyre a passé dans vos mains ;  
 C'est mon avis : Je pense même  
 ( Au risque de faire un affront  
 A ces maîtres du double mont )  
 Que l'avenir , Juge suprême ,  
 Leur otera leur diadème ,  
 Pour le poser sur votre front.  
 Sans doute , ils ont quelque génie ;  
 L'un peignit l'ame des héros ,  
 Et de la poudre des tombeaux  
 Fit sortir l'antique Italie ;  
 A tous il sc̄ut donner la vie.  
 La politique est embellie  
 Et s'échauffe sous ses pinceaux ;  
 Il fut un Dieu pour sa patrie ,  
 Et créa même ses rivaux.  
 L'autre , éloquent , sensible & tendre ,  
 Reignit les orages des cœurs ;



L'amour, qui mêle ses fureurs  
Aux soupirs qu'il nous fait entendre,  
Qui s'agite, marche au hazard,  
Attendrit jusques dans ses crimes,  
Et qui pleure sur le poignard  
Dont il va frapper les victimes;  
Dans *Cinna*, dans *Britannicus*,  
*Phedre*, *Le Cid*, *Iphigénie*,  
*Mithridate*, *Sertorius*,  
Et *Bajazet*, & *Pulchérie*,  
Je vois des moyens bien tissus,  
Les ressorts de la tragédie  
Déployés sans être aperçus;  
Des passions & des vertus  
Contrastant avec énergie;  
Un goût délicat, éclairé,  
Qui m'entraîne par sa magie;  
Mais dans tout cela je desie  
Qu'on me fasse voir un Curé.  
C'est du Curé que je raffole;  
Si le reste est moins éclatant,  
Le Curé bientôt m'en console,  
Et je me pâme en l'écoutant. . .  
Je me passionne & me damne,  
Voulant imiter votre feu.  
C'est la main d'un Prêtre de Dieu  
Qui vous ceint d'un feston prophane.  
Mes vœux ne seront point trompés:  
Oui, vous ferez, malgré la haine,  
Ou le Sophocle de la scène,  
Ou le lecteur de nos soupès.  
S'il vous prend par fois fantaisie  
D'aller entendre mes sermons,  
Ou de me voir quand j'officie,  
Je sçais ce que nous vous devons.



En mémoire d'un tel chef-d'œuvre,  
 Je veux que vous & vos lauriers,  
 Vous soyez installés dans l'œuvre  
 Près du moins sot des Marguilliers.  
 Ce qui tient à mon ministère,  
 Eau bénite, exhortations,  
 Conseils paternels, oraisons,  
 Je vous promets le tout en frere :

. . . . .

*Transactions philosophiques , &c.*

## SECOND EXTRAIT.

**I**L y a quelques années que nous n'avions d'autre embarras, & c'en étoit un bien agréable pour nous, que celui de rendre compte aussi brièvement qu'il nous étoit possible, du grand nombre d'articles intéressans & utiles qui composoient cette excellente collection philosophique. Ce volume nous donne bien du soin aujourd'hui, mais par une raison toute opposée ; nous y cherchons des articles vraiment intéressans ; il y en a sans doute quelques-uns ; mais ils sont en si petit nombre, & la plupart même sur des sujets si fréquemment traités, si généralement connus, qu'on aura peut-être bien de la peine à supposer que le recueil de cette



année soit réellement l'ouvrage des sçavans les plus célèbres de toute la terre habitée. Quoiqu'il en soit, arrêtons-nous encore quelques momens sur les articles qui ont mérité le plus d'être insérés dans ce volume ; peut-être dans la suite, lorsque nous le parcourrons avec plus de soin & d'exactitude, y trouverons-nous quelques autres, moins intéressans à la vérité que ceux dont nous allons parler, mais que nous jugerons devoir être annoncés.

Le 1<sup>o</sup>me. article est formé d'une lettre écrite au Président de la société royale de Londres, par M. Ellis, dans laquelle cet observateur rend compte des expériences qu'il a faites avec succès, pour conserver dans un état propre à la végétation, les glands pendant une année entière, & sans les planter. L'objet de M. Ellis, dans ses expériences, a été de trouver un moyen de transporter les sémences les plus utiles des indes orientales, dans les colonies angloises d'Amérique. Il y a quelques années que M. Ellis avoit tenté, comme il le dit, de conserver des glands & des noix, en les enduisant de cire : mais ses essais n'avoient point réussi ; 1<sup>o</sup>. parceque les noix avoient été sechées au four, suivant la méthode usitée en Espagne, quand.



on veut les transporter : 2°. parceque les glands avoient été gâtés ; 3°. parceque la cire qu'il avoit versé sur ces noix & ces glands, étoit trop chaude. Mais , éclairé par les fautes même qu'il avoit s'être opposées aux succès de ses expériences, M. Ellis a apporté de nouveaux soins dans ses tentatives & il a réussi. Ce Scavant rend compte de ses tentatives, & décrit exactement, & même, si l'on veut, un peu prolixement, tout ce qu'il a fait, tous les soins qu'il a pris pour assurer le succès de ses expériences.

M. Guill. Aiton, Intendant des jardins de Mme. la Princesse de Galles, planta, au mois de 10bre. 1767, des glands qu'il avoit conservés d'après la méthode de M. Ellis, & dès les premiers jours du mois de Mai suivant, il présenta à la société roy. deux vases où étoient deux jeunes chênes de 4 & de 6 pouces de hauteur.

Dans le douzieme article, on lit une lettre envoyée par M. le Dr. Monro, Memb. de la soc. roy. à M. le Dr. Matty, Secrétaire de la même société. Cette lettre, écrite par M. Farley d'Antigoa, a pour objet les bons effets de la racine de cassia. M. Farley, Médecin, s'est servi plusieurs fois & toujours avec succès, de



la racine de cassi contre des fievres opiniâtres, & d'autant plus difficiles à guérir, que les malades vomissoient le quinquina : dans des cas où il ne lui étoit pas possible par la même raison d'user de quinquina, M. Farley a employé, avec le plus grand avantage, la racine de cassi, surtout dans les maladies qui tendoient à la putréfaction. Ce remède, observe ce Médecin, est d'autant plus recommandable, qu'outre la conformité de ses qualités avec celles du quinquina, il a cet avantage, qu'il n'échauffe point du tout.

Le 2<sup>o</sup>me. article a été fourni par M. Patrice Ruffel, Dr. en médecine, exerçant à Alep, qui a inutilement fait de très-profondes recherches pour parvenir à fixer l'antiquité de l'inoculation de la petite vérole dans les différentes contrées de l'orient. Son frere, M. Alexandre Ruffel, aussi Dr. en méd. & Membre de la société royale, a publié la relation des recherches de M. Patrice Ruffel, & l'on voit par cette relation, que la méthode de l'inoculation a été pratiquée de tems immémorial parmi les Arabes d'Alep, ainsi que dans les tribus établies aux environs de Bagdat, à Monsal, à Bassora & dans le désert, dans l'Arménie, à Damas, dans la



Palestine &c. Il paroît au reste, que cette méthode n'a été pratiquée que par les personnes du peuple, & qu'elle a été transmise de génération en génération par une espèce de tradition. Aucun auteur oriental n'en parle; M. Patrice Russel est connu de la plupart des Turcs qui aiment & cultivent les sciences : il les a priés tous de faire avec lui des recherches, & nul d'entr'eux n'a rien découvert de relatif à cette méthode dans les écrits des Arabes, médecins, historiens, ou poètes; en sorte qu'il faut croire qu'on a regardé cette méthode comme tout aussi facile & tout aussi peu importante que celle d'arracher les premières dents des enfans, lorsqu'elles vacillent. Rien n'est plus simple & plus facile que l'inoculation en orient; on fait une légère piquure, sans aucune sorte de préparation, entre le pouce & l'index, & l'on suit tous les procédés dont on a la description dans quelques-uns de nos Journaux.

Dans le 28<sup>e</sup>. article, M. Benevuti, Médecin à Lucques, rapporte deux observations de médecine qu'il a communiquées à feu M. le Président de la soc. roy., par le canal de M. Allioni de Turin. Ange Amédée, attaqué d'une fièvre maligne,



tomba dans le délire le 9 Janvier, & resta dans le même état jusqu'à la fin de la nuit du 10. Le 11, au matin, toujours dans le délire & suant très-abondamment, Amédée se mit dans une violente colère contre ses gardes qui vouloient qu'il prit une chemise sèche : il les obligea tous de sortir de sa chambre. On n'y rentra qu'une heure après, & l'on fut très-surpris de ne plus y trouver le malade ; on le chercha de tous côtés, mais inutilement. Enfin, le 3<sup>e</sup>. jour d'après son évasion, Ange Amédée fut trouvé parfaitement guéri, dans une cabane de vigneron, à 2 lieues de chez lui ; il s'y étoit rendu en chemise, à travers la neige dont la terre étoit couverte, & il en avoit avalé beaucoup.

La 2<sup>e</sup>. observation a été faite sur un jeune homme de 30 ans, & dont la tête est d'un volume excessif. A l'âge de six ans, il fut tourmenté d'une violente diarrhée, qu'on arrêta imprudemment : une paralysie des extrémités inférieures fut la suite de cette suppression précipitée : depuis ce tems il n'y eut plus dans ce sujet que la tête qui prit de l'accroissement. La circonférence du crâne dans le tems que M. Benvenuti le mesura, étoit de 37 pouces 8 lignes, mesure d'Angleterre, & la lon-



gueur du visage de 12 pouces 3 lignes.

Le 29<sup>e</sup>. article, par M. Jean Parsons, Dr. en méd. & Memb. de la soc. roy., contient la description d'une espece de caméléon, qui difere de tous ceux qui ont été décrits jusqu'ici, & c'est surtout par la tête qu'il se distingue de toutes les autres especes connues.

Le dernier des articles dont nous parlerons aujourd'hui, concerne le système des vaisseaux lymphatiques : il est de M. Guill. Hewson, Démonstrateur d'anatomie, qui l'a adressé à M. Guill. Hunter. Nous avons eu d'excellens physiologistes; mais nul d'entr'eux encore n'est parvenu à découvrir les vaisseaux lactés ni aucune sorte de trace de vaisseaux lymphatiques dans les oiseaux, quoiqu'on soit très-facilement parvenu à les trouver dans les plus petits quadrupèdes. On a donc supposé que dans les oiseaux, la résorption du chylé ne se fait qu'au moyen des veines ordinaires. Il est vraisemblable que la transparence du chyle dans les oiseaux a été le plus grand obstacle qui se soit opposé à cette découverte : toutefois, malgré cet obstacle, M. Hewson est parvenu à démontrer pleinement l'existence des vaisseaux lymphatiques dans une oie : il



réussi également à les découvrir dans une tortue , & enfin dans les poissons. Le grand nombre & la considérable étendue de ces vaisseaux dans l'homme, les quadrupèdes, les oiseaux, les amphibies, les poissons, ont déterminé l'Auteur à adopter l'opinion de M. Hunter , & à regarder ces vaisseaux comme les seuls instrumens de l'absorption.

---

**TIMANTHE.** *Tragédie représentée sur le théâtre royal de Cowent-Garden.* Par M. J. Hoole. A Londres , chez Becket & de Hondt. 1770.

C E sujet est tiré de l'histoire des Grecs, & l'Auteur l'a traité dans toute la simplicité grecque. Si les jeunes poètes françois n'y prennent garde, les Anglois auront bientôt sur eux, dans le genre tragique, l'avantage que leur avoient incontestablement ravi Corneille, M. de Voltaire, Racine & Crébillon. Mais malheureusement Melpomène a quitté la scène françoise, & au lieu de tragédies, nous n'avons plus que des lamentations bourgeoises, qui ne peuvent tout-au-plus exciter que quelques foibles sentimens de pitié.



Des moines & des religieuses, des filles folles, en délire, des jaloux enragés qui font manger à leurs épouses le cœur de leurs amans; voilà, depuis deux ans, les grands héros de la scène tragique françoise. Les Anglois paroissent s'élever à mesure que nous baïssons. Nous avons dit que le sujet de cette tragédie est simple. Demophon, Roi de Thrace, étoit obligé, par ordre d'Apollon, de sacrifier tous les ans une vierge à ce dieu, jusqu'à ce que l'on eut découvert le véritable héritier du trône envahi par un usurpateur. Timanthe, fils de Demophon, avoit épousé en secret Ismene, fille de Mathuseon, favori du Roi, & Général sous lequel Timanthe avoit appris l'art des combats. Demophon avoit une jeune parente qu'il faisoit vivre dans une solitude, de crainte qu'elle ne devint l'une des victimes demandées par l'oracle d'Apollon. Mathuseon qui ignore le mariage de sa fille, & qui, la croyant vierge, craint aussi qu'elle ne soit sacrifiée, se plaint à Demophon lui-même des soins qu'il prend pour assurer la vie de la jeune Princesse, qu'il tient dans la retraite, & il regarde ces soins comme une injustice qui expose toutes les jeunes filles de ses états. Demophon s'offense de ces re-



présentations, &c, pour se venger, il prend la résolution de livrer Ismene au sacrifice. Ce projet homicide est à peine formé, que Timanthe, vainqueur des ennemis de la Thrace, arrive, &c, dans le même tems, Chérinte, son frere cadet, suivi de la seconde femme de Démophon, qui paroît avec Céphise, fille de Nicanor, Roi de Phrygie. Ce Roi de Phrygie & Démophon ont fait un traité d'alliance, &c, par ce traité, Céphise doit épouser Timanthe. Pendant leur voyage, Chérinte & Céphise sont devenus fort amoureux, l'un de l'autre. Mathuseon, mécontent du Roi de Thrace, a résolu de s'éloigner de ce pays avec sa fille, &c il est prêt à s'embarquer avec elle, lorsque Timanthe s'oppose à leur départ, déclare son mariage à Mathuseon, &c ne veut point que son épouse s'éloigne de lui. Pendant cet entretien, les gardes de Démophon surviennent, &c enlèvent Ismene. Timanthe furieux veut avoir son épouse à quelque prix que ce puisse être, &c s'en aller avec elle & son beau-pere. Occupé de ce projet, il rêve aux moyens de l'exécuter, lorsqu'il voit une foule de gardes & de prêtres conduire Ismene au temple pour l'y sacrifier. Timanthe rassemble quelques soldats,



vole au temple, & arrache son épouse des bras sanguinaires des prêtres. Démophon survient, fait de tendres reproches à son fils, qui met bas les armes devant son pere, & se déclare l'époux d'Ismene. Chérinte enchanté de cette aventure, qui lui assure Céphise, sollicite pour Ismene: celle-ci & Timanthe sont conduits en prison; Timanthe, parcequ'il s'est marié, contre les loix fondamentales de l'état, avec une sujette de son pere, & Ismene, pour y avoir consenti. Démophon prend cependant de l'intérêt pour la jeune captive, & va la voir dans la prison. Là, Chérinte & Céphise sollicitent aux pieds du Roi, qui promet la grace des coupables. Chérinte va annoncer cet heureux événement à Timanthe qui est au comble de la joie, lorsque Mathuseon vient troubler ces momens délicieux par un billet cacheté, & écrit par Argée, qui regna sur la Thrace, & qui, avant que de mourir, le remit à Barfine, femme de Mathuseon. Par cet écrit, Argée déclare qu'Ismene n'est point la fille de Mathuseon, mais de Démophon; & Barfine voulut qu'on n'ouvrit ce billet que lorsqu'Ismene se verroit exposée au plus grand danger. Argée, qui n'avoit point d'enfant mâle, avoit substitué à Is-



mène au berceau, un enfant de Mathu-  
 seon. Démophon éclairé sur la naissance  
 d'Ismene, est enchanté de cette décou-  
 verte : il pardonne aux deux jeunes époux,  
 & Chérinthe épouse Céphise. C'est ici  
 presque une traduction exacte du Démon-  
 phon de Mr. Métastase. La versifica-  
 tion de M. Hooke est noble, agréable, fa-  
 cile. La lecture de cette tragédie plait  
 beaucoup, & elle a eu le plus grand suc-  
 cès sur le théâtre.

*Vers présentés à Mme. la Dauphine, à son  
 passage à Reims, le 12 Mai 1770.*

**V**ous que la France voit unie  
 Au sang illustre des Bourbons,  
 Princesse, en qui le ciel a versé tous ses dons  
 Pour le bonheur de la patrie,  
 Des bras de l'auguste Marie  
 Hâtez vous de voler dans les bras d'un époux :  
 Un choix si mérité, que l'hymen ratifie,  
 Fait la gloire du trône, & n'étoit dû qu'à vous.  
 Ce dieu d'une même couronne  
 Va ceindre votre tête & celle de Louis :  
 Puissent vos noms, vos cœurs, par l'amour réunis,  
 Sous les auspices de Latone,  
 Assurer pour jamais à l'empire des lys  
 Le noble éclat qui l'environne !  
 Ces adieux, ces honneurs, ces transports & ces cris  
 Dont retentit votre passage,  
 De vingt peuples divers confondent le langage.  
 On vous regrette à Vienne, on vous aime à Paris ;  
 Tout François est heureux d'admirer votre image :



Il reconnoit en vous ces sublimes vertus.  
 Dont *Lezinska* fut le modèle :  
 Votre présence nous rappelle  
 Cette Reine , hélas ! qui n'est plus ,  
 Et qui , selon nos vœux , devoit être immortelle.  
 Foibles interprètes du cœur ,  
 Nous les formons pour vous , adorable Princesse ;  
 Ces concerts , ces chants d'allégresse  
 Sont les symboles du bonheur  
 Que nous promet votre tendresse.  
 Mais , que dis-je ? déjà votre époux vous attend ,  
 Et sur l'autel de l'Hyménée  
 Vous allez consacrer en un même moment,  
 Votre amour , nos desirs & notre destinée.

HAYÉ , Avocat en parlement.

*Description d'un dessin allégorique colorié,  
 présenté à Mde. la Dauphine , à son passage  
 dans la même ville , par Mr. Varin , In-  
 génieur-Graveur.*

**N**ous donnerons ici cette courte descrip-  
 tion , telle qu'elle nous a été envoyée par  
 l'Auteur , dans la crainte que si nous y chan-  
 gions quelque chose , nous ne nous éloignas-  
 sions du dessin de cette allégorie , que nous  
 n'avons pas sous les yeux. Nous sommes donc  
 obligés de nous borner à ce que Mr. Varin  
 nous a écrit sur ce sujet. On ne sçauroit trop  
 s'empresse de faire éclater le sentiment pro-  
 fond d'allégresse que cet auguste hymen fait  
 naître dans le cœur de tous les François.

Mde. la Dauphine , accompagnée des Graces ,  
 arrive sur les frontières de France & d'Alle-  
 magne , au confluent du Rhin & de l'Ill. El-  
 le est présentée par l'Autriche à la France ,



qui, en lui offrant les lys, la reçoit avec empressement & aux vœux de toute la nation. Les provinces d'Alsace, de Lorraine & de Champagne personnifiées & désignées par des écussons que portent des Génies, ainsi que les villes qui sont sur son passage, devancent ses pas pour la recevoir dans une des îles du Rhin, où cette auguste Princesse met pied à terre. Le fleuve du Rhin & la rivière d'Ill & tonnés, sont dans la plus grande admiration. Du haut de l'Olympe, Jupiter & Junon veillent avec complaisance pour favoriser le voyage de cette Princesse, & déjà ordonnent à l'Hymen de réaliser le bonheur des deux époux. Suivis des Amours & de Cupidon ils descendent sur la terre, pour présider à la cérémonie du mariage. Mercure, du haut du ciel, perce les nues, pour voler aux ordres de son maître, & semble se préparer à annoncer à l'Europe la félicité de ces augustes époux. Un arc dans les nues désigne un bonheur, que le ciel, par cet agréable événement, veut rendre durable à jamais.

---

*Fin des Recherches & des observations sur  
l'établissement des prix de musique chez les  
anciens, & sur le concours à ces prix &c.*

**L**Es villes les plus considérables de l'Asie mineure étoient également dans l'usage de célébrer, soit chacune en particulier, soit plusieurs liées ensemble, tant de fêtes différentes, qu'il ne suffiroit pas d'un simple article de Journal, ni même d'un volume pour



les décrire ; mais nous observerons que dans la plupart de ces fêtes , c'étoit toujours le concours au prix de musique qui en faisoit le plus bel ornement. Bien des Auteurs ont parlé des talens supérieurs d'un Musicien , nommé C. Anton. Septimius , qui remporta la victoire dans plusieurs de ces villes. Ephèse se distinguoit surtout dans les combats de ce genre. Thucydide , Pollux & Denis d'Halicarnasse parlent des concours aux prix de musique , comme d'un usage constant & inséparable de ces fêtes : à Lesbos , à Milet , à Sardes les Musiciens les plus célèbres se disputoient des prix. Mais passons aux fêtes de ce genre , instituées par les Empereurs Romains. Auguste , fastueux sur le trône , renouvela les jeux actiques , à l'occasion de la victoire qu'il avoit remportée sur Antoine & Cléopâtre : il avoit triomphé de son rival près d'Actium , & avoit fondé Nicopolis , en mémoire de cette victoire. Dans le faubourg de Nicopolis il y avoit une forêt au milieu de laquelle étoit construit le temple d'Apollon actique sur une éminence. Longtems après la célèbre journée d'Actium , les Musiciens furent dans l'usage d'aller disputer de talens dans ce temple. Auguste donna plus d'éclat à ce concours , en réunissant les jeux pythiques aux jeux olympiques. La même solennité rétablie à Actium , fut aussi célébrée à Tyr , à Damas & presque dans toutes les provinces romaines ; on sçait même qu'Herode qui , dans toutes les occasions , cherchoit à flatter l'orgueil des Romains , introduisit leurs jeux dans plusieurs villes juives. Néron , plus



prodigue que magnifique, ordonna que le concours au prix de musique seroit renouvé tous les cinq ans, & il se fit adjudger à lui-même, en qualité de Musicien, le prix de la guitare dans les jeux qu'il fit nommer *Néronéens*, à Rome & dans la plupart des villes de l'empire. La folie de ce Prince alla jusqu'à se faire rendre à Actium les honneurs de vainqueur; couronné à Naples, il revint à Rome, où son entrée fut plus brillante & plus solennelle que ne l'avoient été alors tous les triomphes des guerriers. Dans la suite Domitien, digne imitateur de Nèron, institua les jeux capitolins, qui se célébrerent aussi tous les cinq ans, & il y avoit des assauts de musique. Les jeux Trajanéens, qui s'appellerent aussi, suivant la remarque de Seldin, jeux parthiques, furent fondés en l'honneur de Trajan, & ils furent célébrés fort solennellement à Rome, à Pergame, à Smyrne & à Ephèse. Adrien, Commode & Sévère établirent aussi des jeux publics & des fêtes sous différentes dénominations; mais où le concours de musique étoit également d'usage: Adrien alla même plus loin, puisqu'il ordonna que celui d'entre les Musiciens qui auroit été couronné, recevrait les plus grands honneurs dans sa patrie, où il rentreroit par une brèche, qui seroit faite exprès aux murs. Ici l'Auteur parcourt toutes les villes où ces jeux étoient célébrés; mais de ses longs récits, nous ne rapporterons que quelques-uns des usages observés dans ces solennités. Les jeux désignés par les noms *ἀγῶνες μουσικοί*, n'étoient pas seulement de simples combats de musique,



mais ils comprenoient toutes les especes d'exercices opposés aux jeux gymnastiques ; & ces jeux désignoient aussi les Poètes qui fournissoient les paroles aux Musiciens ; car jamais les anciens ne connurent de chant sans paroles, le Rhapsodiste, le Chanteur d'odes, ou Odiste, l'Acteur, qui rendoit l'ouvrage du Poète, le Pantomime ou le Danseur, qui l'accompagnoit de ses gestes, &c. Tout cela faisoit partie des concurrens au prix. Le sens très-étendu que les anciens donnoient au mot *musique*, tenoit beaucoup plus à la nature de leur musique, qu'à celle de leur langue ; & l'union entre la poésie & la musique étoit si étroite, qu'ils ne concevoient pas de poème sans chant, ni d'autre musique que celle qui servoit à exprimer le poème. Les paroles, la mélodie & la mesure étoient chez eux trois parties de la musique sans lesquelles l'essence de cet art n'existoit point ; de maniere qu'il faut avoir grand soin de distinguer le sens que nous donnons à l'expression *musique*, d'avec celui que les anciens lui donnoient.

Il ne nous reste plus qu'à parler des personnes essentiellement occupées de ces combats, c'est-à-dire des Juges & des Concurrans. Les Juges étoient appelés Athlothètes ou Agnothètes, & la 1<sup>re</sup>. dénomination étoit invariablement consacrée aux Juges des assauts de musique. Periclès fut à Athènes le premier Athlothète : & Periclès étoit aussi habile Musicien qu'éloquent Orateur. Dans le commencement on ne vouloit pour Juges que les plus grands Musiciens ; mais l'abus ne tarda guère à se glisser dans toutes les institutions



sons, & il paroît qu'à Athènes, comme ailleurs, les Musiciens furent plus d'une fois jugés par des Athlètes fort peu intelligens. Platon s'en plaint dans les *Loix*, liv. 2, & il expose les principes d'après lesquels de pareils Juges devroient décider. Il faut, dit-il, que loin de se livrer à l'impression des sens, l'Athlète discerne dans cet art imitatif, 1°. ce que la musique doit imiter; 2°. comment ce qu'il y a à imiter, est rendu; 3°. la manière plus ou moins parfaite avec laquelle le Musicien a rendu ces objets, soit par les paroles, soit par la mélodie, le rythme, &c. L'attachement aux loix & aux règles anciennes & sévères de la musique influèrent considérablement à Sparte & à Athènes sur les mœurs des citoyens. Tout le tems que ces règles furent rigoureusement observées; il étoit étroitement défendu aux Musiciens de choisir à leur gré le genre de musique dont ils feroient usage dans le concours; jusques aux instrumens dont ils devoient se servir, tout étoit invariablement fixé par les Athlètes; en sorte que ces Athlètes donnoient, si l'on peut s'exprimer ainsi, un thème aux Musiciens, qui n'avoient plus de liberté que dans l'exécution. Thalès à Lacédémone, avoit composé le *nomos* que Therpandre retoucha, & qui faisoit partie des fêtes lacedémoniennes. Les jours consacrés au concours, les Athlètes étoient vêtus de pourpre, avoient une canne à la main & une couronne sur la tête: ils occupoient la place la plus distinguée dans les jeux; & leur jugement, décisif étoit toujours sans appel. Quant aux concurrens,

*Tom. IV, Part. I. E.*



ils devoient se préparer au combat par les soins les plus assidus : leur voix devoit être formée, agréable, sonore, & ils devoient avoir acquis la plus grande habileté sur l'instrument qu'ils avoient adopté : la voix surtout étoit le principal objet : les concurrens devoient se présenter aux Athlothètes, & se faire inscrire. Avant la dispute, les concurrens & les Athlothètes se haranguoient mutuellement; les premiers déclaroient avoir mis tout en usage pour se mettre en état de remporter la victoire. Les Athlothètes, après un brillant éloge de la musique, excitoient les concurrens à déployer tous leurs talens. Pendant la dispute, aucun des concurrens ne devoit s'asseoir, & lorsque leurs chants étoient finis, ils devoient tous marquer par leurs gestes & leur attitude leur profonde vénération pour les Juges, & attendre, un genou à terre, qu'ils eussent prononcé. Le jugement devoit être impartial, & le prix adjugé au mérite seul : un hérault proclamait trois fois de suite, à haute voix, le nom du vainqueur, qui alloit recevoir la couronne des mains des Athlothètes, & auquel la Grèce entière rendoit les plus grands honneurs.

---

*Lettre de M. Royer, ancien Chirurgien Aide Major des armées du Roi, à M. Gardane, Dn. Régent de la Fac. de méd. de Paris, &c. A Bouillon, de l'imprimerie de la Société Typographique 1770.*

**M**R. Gardane a publié depuis peu un ouvrage intitulé : *Recherches pratiques sur*



*Les différentes manieres de traiter les maladies vénériennes*, dans lequel il semble refuser aux lavemens anti-vénériens inventés par Mr. Royer, le suffrage qu'ils méritent. M. R. qui a vu des effets merveilleux de ce remède, & qui sont attestés par des personnes dont le témoignage est irréfragable, refute les objections que M. Gardane a faites contre sa méthode. Pourquoi, dit-il, voudriez-vous en restreindre l'usage *aux gens oisifs & élevés dans la mollesse*? Il semble qu'il n'est pas plus difficile de s'assujettir à prendre un lavement le matin & un autre le soir, que de boire dans les mêmes momens de la journée une très-grande quantité de tisane pour faciliter l'opération des remèdes que vous proposez. Il y a même un avantage à préférer ma méthode; c'est qu'elle ne cause ni nausées, ni dégoûts; c'est qu'elle épargne toute fatigue aux parties destinées à la déglutition; ce qui intéresse d'autant plus le peuple, que, ne pouvant pas toujours choisir avec exactitude ses alimens, il doit éviter avec plus de soin tout ce qui tend à énerver, ou à déranger les organes de la digestion.

La seconde objection de M. G. est que les lavemens anti-vénériens occasionnent souvent des chutes de fondement. L'Auteur oppose encore ici le témoignage de plusieurs personnes de l'art, & après avoir exposé des causes des chutes de fondement, il prouve encore l'innocence de son remède par la façon dont il agit & par sa nature même. Ce qui fait la base des lavemens anti-vénériens, dit-il, c'est le mercure, rendu son



suble & miscible à nos humeurs : ce qui en fait la sureté , c'est cette qualité qui rend cette préparation propre à être étendue dans une grande quantité de liquide approprié , sans souffrir aucune décomposition , quelles que soient les substances que j'y associe. Il déclare ensuite que M. G. s'est trompé en avançant que le remède qui sert de base aux lavemens anti-vénériens , donne des marques d'un acide dominant.

Une des raisons qui fait préférer à M. Gardane la méthode de donner le mercure par la bouche , à celle de l'introduire par les lavemens , *c'est que l'estomac digère avec plaisir des alimens qui causeroient à corp sur des agacemens , s'ils étoient injectés dans le gros boyau , dans l'état où ils sont reçus dans le premier viscère* : Cette raison ne paroît pas bien solide ; aussi M. R. ne s'attache pas beaucoup à la réfuter ; mais il relève quelques erreurs dans lesquelles il croit que M. G. est tombé , comme celles de dire que les dragées de M. Keyser sont seules & exclusivement en usage dans les hôpitaux militaires : qu'aucun Auteur n'a donné sur le sublimé corrosif un ouvrage circonstancié : que le secret de dissoudre le sublimé avec le sel ammoniac , est de l'invention de M. G. : que la vraie théorie de la gonorrhée est encore une matière toute neuve &c. Enfin il fait voir à son adversaire qu'il s'est rendu coupable de plusieurs reticences , en passant sous silence les noms célèbres de MM. Horne , Arnaud , Goulart , Daran &c. , dont il paroît néanmoins qu'il connoît très-bien les ouvrages.



M. R. annonce ensuite qu'il se propose de donner incessamment au public les observations qu'il attend de l'hôpital militaire de Metz , & de quelques autres hôpitaux dans lesquels on administre les lavemens anti-vénériens. Il y joindra celles qu'il a déjà reçues de Toulon sur le même sujet , & qui ont paru mériter l'attention du ministère. « Enfin , dit-il , je n'omettrai rien de ce qu'elles contiendront d'essentiel , soit pour détruire vos imputations , soit même pour les confirmer. Ma franchise vous prouvera mieux que toute autre chose, que je suis digne d'être votre émule , que je suis comme vous , ennemi de toute espèce de charlatanerie , & surtout que je n'ai jamais cherché à établir ma réputation aux dépens de celle des autres ».

Nous croyons devoir encore remarquer que des lettres de M. Brunyer, premier Médecin de l'hôp. mil. de Metz , & de Mr. Saget , Chir. Maj. du même hôpital , annoncent à l'Auteur des observations faites avec succès par ces deux Praticiens ; & que M. le Marquis de Conflans ayant fait traiter, l'année passée, avec succès, par cette méthode, 22 soldats de sa légion , & M. le Marquis de Boufflers 21 soldats du régiment de Hainault, qui étoit à Toulon ; sur le rapport que ces deux Officiers-Généraux en ont fait , Mgr. le Duc de Choiseul a ordonné des essais du remède de M. R. à l'hôpital militaire de Metz.





*Lettre de M. Pomme à M. Tiffot au sujet de son livre intitulé : Essais sur les maladies des gens du monde.*

MONSIEUR ,

**L**ES vérités que vous venez d'annoncer aux gens du monde, sur l'abus qu'ils font de leur santé, ( *a* ) les sages conseils que vous avez donnés à la jeunesse, ( *b* ) au peuple ( *c* ) & aux gens de lettres; ( *d* ) le zèle que vous avez montré dans un écrit qui intéresse tant l'humanité ( *e* ), vous élèvent au rang de nos premiers maîtres, & vous méritent au surplus le titre glorieux d'ami des hommes.

Je souscris volontiers à ces éloges, &, comme ami, puisque vous me décorez d'un si beau nom, je me place à la tête de vos plus zélés sectateurs. Je viens en effet d'admirer votre sagacité dans ce dernier ouvrage, & j'applaudirois avec le même enthousiasme à tout ce qu'il contient, si je n'y avois trouvé une critique de mon système, qui, pouvant devenir dangereuse pour ceux que votre autorité subjugueroit, m'oblige à m'élever contre elle.

Dans l'endroit de votre ouvrage où vous traitez des maladies des nerfs, vous faites l'ex-

- 
- ( *a* ) *Essais sur les maladies des gens du monde.*
  - ( *b* ) *L'onanisme.*
  - ( *c* ) *Avis au peuple sur la santé.*
  - ( *d* ) *De la santé des gens de lettres.*
  - ( *e* ) *L'inoculation justifiée.*



posé de la méthode fortifiante & de celle qui lui est diamétralement opposée; & après avoir blâmé la première, & loué la seconde, vous les rejettez ensuite l'une & l'autre, les adaptant cependant aux cas où elles vous paroissent convenir; ce qui vous fait conclurre en faveur d'une troisième, qui est celle qui les confond toutes les deux ensemble.

Jusques là vous êtes irréprochable; mais vous devenez partial, quand vous ajoutez, en finissant votre analyse, que les partisans des deux méthodes opposées, sçavoir, l'échauffante & la rafraichissante, font chacun de la leur une méthode générale, qu'ils appliquent indistinctement à tous les maux de nerf; & vous les outragez en comparant leur conduite à celle des empiriques.

« Si les hommes, pleins de génie & de connoissances, dites-vous, qui sont à la tête de ces systèmes, vouloient bien jeter les yeux sur les observations qui leur sont étrangères, voir les inconvénients qu'il y a à traiter des maux opposés dans leur cause, à mépriser tout ce qui lui est étranger; ils ajouteroient à leurs succès & à la reconnoissance que le public leur doit, & ils sentiroient bientôt que les règles & les méthodes générales sont dangereuses en médecine; elles rapprochent les plus grands Médecins des empiriques, qui veulent tout guérir par un seul remède, & prétendent que tous les maux dépendent d'une seule cause. ( Voy. l'Essai sur les maladies des gens du monde. Par M. Tissot. pag. 195.

Si vous ne m'aviez pas cité plus haut, Monsieur, & si vous ne m'aviez pas nommé com-



me l'Auteur du système des relâchans, je ne relèverois pas les expressions trop générales par lesquelles vous condamnez également les deux méthodes ; mais après avoir réclamé les droits que votre amitié me donne sur votre indulgence, il me sera permis de vous faire remarquer, que pour mériter le reproche que vous me faites, il faut supposer 1°. que j'emploie la méthode humectante à tous les maux de nerf. 2°. Il faut supposer encore que la maladie que je traite, reconnoit plusieurs causes.

Je réponds à la première question, en vous priant d'observer que je ne me suis pas avisé, à l'exemple de tant d'autres, de traiter des maladies des nerfs en général ; mais que je me suis borné aux affections vaporeuses des deux sexes ; & au traitement d'une seule partie des maladies nerveuses, qui est celle qui, de l'aveu de tous les Médecins, reconnoit pour cause le spasme ou la tension de la fibre ; tandis que l'autre comprend celles qui sont produites par le relâchement. . . . Je répondrai à la seconde question, en vous priant d'observer que la cause que j'établis est seule, & que toutes celles que l'on veut associer à celle-ci, étant éloignées, lui sont entièrement soumises ; ce qui m'autorise à conclure en faveur d'un seul remède, quand la maladie est sans complication.

D'après cet exposé, il reste à prouver que le spasme n'est point le produit de la tension ; & qu'il y a des maladies vaporeuses qui reconnoissent pour cause le relâchement des nerfs, quoiqu'elles soient toutes caractérisées



par le spasme. Vous savez très-bien, Monsieur, que cette question, depuis longtemps agitée, doit être décidée par celui qui fournira des observations contraires aux miennes. Vous paroissez persuadé qu'il en existe de ces observations : mais où sont-elles ? seroient-elles celles que vous appelez étrangères ? Hélas ! toutes celles qu'on me présentées jusqu'ici, sont tellement étrangères à la question, qu'elles me deviennent favorables. M. Brun l'a démontré par sa réponse à M. Rostain & à M. Marteau, (voy. la Gaz. Sal. du 11 Janv. & celle du 18, 1770) & j'attends encore celle qui doit terminer la dispute ; si vous voulez me la fournir, vous m'obligeriez sensiblement ; car je cherche plus à m'éclairer qu'à instruire. Répéterai-je encore une fois que ce n'est point un symptôme vaporeux, suspendu par l'effet enchanteur d'un antispasmodique, que je demande ; mais une affection hystérique ou hypocondriaque, réellement guérie par ces prétendus spécifiques ; & cette maladie ne se trouve point chez l'enfant de neuf ans, ni chez celui de neuf mois ; (f) la fibre, à cet âge, n'a point encore contracté le vice en question ; on ne la trouve donc que chez les adultes. Les mouvemens convulsifs de ceux-ci appartiennent réellement au vice de la fibre, tandis que ceux des autres trouvent leur cause dans le cerveau : distinction que je ne fais pas pour vous, mais pour ceux qui osent entrer en lice avec de telles armes. (g)

(f) Voy. le Journal de Med. tom XXIX. p. 273.  
(g) Voy. le Journ. de Med. suppl. à l'ann. 1770.  
anc. cahier. pag. 113.



Je vous prie de vouloir bien observer encore, Monsieur, que quoique je n'admette qu'une cause, il n'est pas vrai que je ne lui oppose qu'un seul remède; & votre reproche est un peu déplacé. J'ai reconnu des complications à la cause vaporeuse, lesquelles demandent des remèdes différens. Ces remèdes sont détaillés dans mon *Traité des vapeurs*, & adaptés à chacune des complications de cette maladie: ils sont pris dans la classe des altérans, tels que les apéritifs, les fondans, les stomachiques, les antiscorbutiques & autres: je ne rejette pas même la saignée, les émétiques & les purgatifs: comment donc cette pratique seroit-elle appelée *Méthode générale*, qui n'admet qu'un seul remède, & en quoi ressemblera-t-elle à celle des empiriques?

Je pardonne à des adversaires mal-adroits, intéressés à décrier mon système, toutes les qualifications qu'ils ont données à la méthode aqueuse; je me reproche d'avoir pris la peine de répondre aux invectives de plusieurs....; aussi ai-je promis publiquement de garder à l'avenir le plus profond silence. Je croirois manquer essentiellement au devoir que l'amitié m'impose, si je vous donnois la moindre occasion de soupçonner que j'ai voulu vous mettre dans cette classe: mon but n'est autre que de vous témoigner avec quelle surprise j'ai lu votre critique.

J'ai l'honneur d'être, &c.

POMME, Médecin  
Consultant du Roi.

Paris, ce 1 Mai 1779.



*Observations sur la réponse de Monsieur Goetzmann (a), de l'académie de Metz, & ancien Conseiller au conseil supérieur d'Alsace, insérée dans le Journal Encyclopédique du 1 & du 15 Décembre dernier; par M. Auffray, des académies de Metz & de Marseille. A Paris, le 31 Janvier 1770.*

**L**E prix décerné à Mr. Goetzmann, l'année dernière, par l'académie de Metz, a donné quelque chose de plus que de l'humeur à un Anonyme, peut-être à un concurrent, qui a cru devoir en faire la critique. La réponse, remise promptement, auroit pu paroître sur le champ; mais des *excuses vagues*, qu'on a toujours à son commandement, ne l'ont pas permis (b). M. G. se plaint avec beaucoup de raison du ton de satire qui régné dans cette critique: surquoi MM. les Journalistes observent qu'ils n'inferent jamais de satire dans leur Journal, mais bien des critiques raisonnées; & qu'un académicien ne doit pas confondre. Nous ne changerons, ajoutent-ils, aucun terme de cette réponse, pas même certaines ex-

¶ (a) M. Goetzmann est Auteur du *Journal diplomatique du droit public de l'Europe*, qui s'imprime à Neuchâtel en Suisse, & duquel nous avons annoncé le prospectus. Nous ignorons si le premier volume en a paru encore.

¶ (b) M. G. verra par lui-même s'il est toujours possible à un Journaliste de répondre à l'empressement des Auteurs, & s'il n'aura pas aussi quelquefois des *excuses vagues* à son commandement.



pressions, qui ne devoient pas s'y trouver, & que nous désavouons (c). Si des expressions, qu'il est plus difficile de choisir que de trouver dans les observations de l'Anonyme, ne sont pas de la satire, ce n'est qu'à Bouillon (d), partout ailleurs, on ne connoit point d'autre expression pour caractériser une *fourrière* qui tient aussi près à l'*invective*. Il n'y avoit rien de plus juste que de donner la réponse telle qu'elle avoit été remise; & d'après la note, on s'attendoit à la voir paroître. Cependant, on n'en a rien fait; on tronque brusquement cette réponse (e), en oubliant la promesse qu'on avoit faite de la donner sans altération. Envain cherche-t'on dans ce qui nous est présenté, ces expressions si dignes d'être désavouées; elles sont sans doute dans la partie supprimée: il falloit donc la donner; on auroit rempli des devoirs dont rien ne pouvoit dispenser, & évité des plaintes trop bien fondées, pour pouvoir les passer sous silence. De plus, il auroit été inutile de dire, en coupant cette réponse par une note, le reste de cette réponse n'ajoute rien à la défense de M. G. Nous le supprimerons, no-

(c) Par égard pour notre nouveau Confrère, nous ne rapporterons pas ce que nous avons cru devoir supprimer de sa réponse.

(d) M. G. est trop généreux pour vouloir que nous allions à Neuchâtel en Suisse, où doit paroître son Journal, apprendre de lui à peser les expressions.

(e) Nous n'avons pas tronqué brusquement sa réponse, mais nous avons cru devoir tronquer les *brusqueries* de cette réponse; & ce n'est point altérer un secret, que d'y laisser appercevoir un ton de décence: il y a un peu trop d'humeur ou d'amour-propre à s'en plaindre si durement.



tre Journal ne permettant pas aux Auteurs qui s'y croient attaqués, de se livrer à de si amples discussions (f). Nous avons sous les yeux cette discussion, & nous regardons la partie supprimée comme la plus importante, quoique très-courte; au moyen de quoi elle n'auroit pu surcharger le Journal. C'est une attention qui ne seroit pas déplacée pour des discussions qui reviennent pendant 3 ou 4 mois sous les yeux des Lecteurs. Nous pouvons assurer que cette réponse, faite pour l'académie plutôt que pour l'Anonyme, en a reçu l'accueil qu'elle méritoit.

Nous supprimons quelques autres réflexions. Une seule nous arrêtera; c'est que l'on remarque dans plusieurs Journaux que les critiques anonymes y sont toujours très-épurées, très-honnêtes; ce qui n'est sûrement pas l'effet du hasard, mais celui d'un examen très-prudent. Cette loi sage, fondée sur une délicatesse bien entendue, devroit être générale. On fait toujours bonne guerre, lorsqu'on marche à découvert. L'homme qui s'enveloppe soigneusement dans son manteau, fait naître des soupçons qui ne sont pas à son avantage. Dans quelque circonstance que ce soit, un Anonyme ne mérite pas la plus petite con-

---

(f) Surchargés continuellement de matière, & cherchant à mettre dans nos Journaux une certaine variété, nous demandons grâce à M. G. si par un esprit d'équité nous avons inséré sa réponse en entier. Ce même motif doit lui faire sentir que nous ne devons ennuyer nos Lecteurs des disputes particulières, que le moins qu'il est possible.



sideration; mais l'Auteur qui sans masque (g) soumet avec candeur ses idées au jugement du public, en mérite toujours. C'est, à ce qu'il nous semble, une justice qui étoit bien due à un *Historien-Juriconsulte aussi instruit* que Mr. Goetzmann (h).

---

## NOUVELLES LITTERAIRES.

### F R A N C E.

**H**istoire de Bresse & de Bugey, contenant ce qui s'est passé de mémorable sous les Romains, Rois de Bourgogne & d'Arles, Empereurs, Sires de Bauge, Comtes & Ducs de Savoie, & Rois très-chrétiens, jusqu'à l'échange du Marquisat de Saluces; avec les fondations des Abbayes, Prieurés, Chartreuses & églises collégiales, origines des villes, châteaux

---

(g) M. G. nous permettra-t'il de lui demander pourquoi il fait lui-même cette réponse sous le masque de M. Auffrai? Il n'avoit qu'à soumettre avec candeur ses idées au jugement du public, sans prendre le masque d'un Académicien de Marseille.

(h) Nous ne doutons pas des rares talens de M. G. ainsi que de sa politesse; & comme nous sommes encore très-persuadés qu'il ne fait rien que dans la vue de l'instruction publique, il verra avec plaisir dans notre prochain Journal une lettre qui nous a été adressée le 8 Février, dans laquelle son adversaire relève plusieurs faits qu'il prétend avoir été avancés trop légèrement par un *Historien-Juriconsulte aussi instruit*; nous n'avons pu la donner jusqu'à présent, par l'abondance des matières; & ce ne sont certainement pas de ces excuses vagues que l'on a toujours à son com-  
pagnement.



*Seigneuries & principaux fiefs & généalogies de toutes les familles nobles ; justifiée par chartes , titres , chroniques , manuscrits , Auteurs anciens & modernes , & autres bonnes preuves : divisée en 4 parties.* Par Samuel Guichenon , Avocat au présidial de Bourg-en-Bresse , Conseiller & Historiographe du Roi. 2 vol. in-folio , proposés par souscription. A Lyon , chez Regnault ; & Paris : chez Crapart , & dans les principales villes du royaume , chez les Libraires indiqués. Cet ouvrage jouit d'une réputation justement méritée. Il manquoit entièrement , & on ne pouvoit se le procurer qu'à un prix excessif. On se propose de le réimprimer sans aucun changement ; mais tout ce qui regarde la partie typographique , sera supérieur , à tous égards , aux anciennes éditions. Le prix de la souscription sera de 52 liv. pour les 2 vol. in-fol. brochés en carton , dont le 1er. sera délivré en Juin 1771 , & le 2d. dans le même mois de 1772. Les gravures obligent de prendre ce délai. On ne sera admis à souscrire que jusqu'au mois de Septembre prochain. Les familles nobles de Bresse & de Bugey qui voudront se faire mettre à la suite des autres familles , dont il est parlé dans cette histoire , pourront envoyer leurs généalogies & leurs armoiries à M. Regnault , Imprimeur-Libraire à Lyon , qui sera très-exact à les insérer.

*Histoire générale de l'Amérique , depuis sa découverte , qui comprend l'Histoire naturelle , ecclésiastique , militaire , morale & civile des contrées de cette grande partie du monde.* Par le R. P. Touron de l'Ordre des Freres prêcheurs. Tom. IX , X , XI , XII , XIII &



## 136 JOURNAL ENCYCLOP.

**XVI. In-12.** A Paris, chez Herissant fils, & chez Delalain. 1769. Dans le compte que nous avons rendu des huit premiers volumes de cet immense ouvrage, nous en avons fait connoître le plan & l'exécution : ces nouveaux vol. qui nous paroissent un peu plus soignés du côté du style, renferment des événemens très-intéressans : ceux qui ne lisent que pour satisfaire leur curiosité, trouveront des objets qui en sont bien dignes dans l'Histoire naturelle des Américains, & dans celle des conquêtes qu'en ont fait les Espagnols ; mais le lecteur chrétien & sensible y verra avec autant de douleur que d'édification, comment le christianisme a été établi dans ces contrées, & les heureux progrès qu'il y a faits ; c'est l'objet principal de l'ouvrage du R. P. Touron, vieillard respectable, qui à 80 ans passés, y a mis autant de feu que s'il l'avoit écrit dans sa première jeunesse, comme nous le ferons voir, lorsque nous reviendrons sur ces 6 dern. vol.

*Histoire des Celtes, & particulièrement des Gaulois & des Germains, depuis les tems fabuleux jusqu'à la prise de Rome par les Gaulois.* Par Simon Pelloutier, Pasteur de l'église françoise de Berlin, Membre & Bibliothécaire de l'académie des sciences & belles-lettres de Prusse. Nouvelle édition, revue, corrigée & augmentée, dédiée à Mgr. le Dauphin, par M. de Chiniac, Avocat au parlement. in-12 & in-4°. A Paris. 1770. Cet ouvrage, dont il n'y a encore qu'un volume, parut, pour la première fois, en 1740, à la Haye. Cette édition étoit très-rare, & d'ailleurs elle est si fautive, que M. de Chiniac, qui connoît tout le mérite de cette histoire, a entrepris d'en



faire à ses frais une nouvelle édition, à laquelle il a joint quelques notes sçavantes. Il a corrigé toutes les fautes dont l'Auteur, qui écrivoit en pays étranger, & l'éditeur avoient hérissé la première. M. de Chiniac a rassemblé les critiques qui en ont été faites & les réponses de l'Auteur. Il a fait imprimer les textes des citations de Pelloutier; en un mot, il a porté la plus grande attention à rendre cette édition aussi parfaite qu'elle pouvoit l'être. L'importance de cet ouvrage mérite que nous en donnions une notice plus étendue.

*Mélanges historiques & philologiques, avec des notes.* Par M. Michaut, Avocat au parlement de Dijon; nouvelle édition. 2 vol. in-12. A Paris, chez N. M. Tilliard, 1770. La variété & le passage rapide de matières sérieuses à des sujets légers, rendent la lecture de ces mélanges très-amusante. On y trouve des pièces rares & curieuses; telles sont une dissertation de M. le Président Bouhier sur la poétique d'Horace; des observations de critique & de littérature, des extraits des mémoires manuscrits de Peiresc, la vie & les remarques du P. Oudin. Littérature, critique, biographie, histoire, histoire naturelle, recherches & anecdotes littéraires; il est peu de sujets d'érudition que M. Michaut ne ramène dans ses mélanges; on y désireroit seulement un peu plus du neuf.

*Les impostures de l'histoire ancienne & profane; ouvrage nécessaire aux jeunes-gens, aux instituteurs, & généralement à toutes les personnes qui veulent lire l'histoire avec fruit.* 2 part. A Londres, & se trouvent à Paris, chez Costard, 1770. Cet ouvrage est de trois



maines différentes. L'Abbé Lancelotti l'a écrit en italien ; l'Abbé Oliva l'a traduit en français, & l'a accompagné de notes. L'Editeur a retranché quelques superfluités du premier, & refondu le style du second. Quoiqu'il en soit, on y trouve le caractère de l'Auteur italien, qui étoit de mêler toujours l'agréable à l'utile ; de relever par un trait épigrammatique un trait d'histoire qui blesse la raison & la vraisemblance, & de soumettre même le vrai à la critique. L'Abbé L., qui étoit de plusieurs académies d'Italie, y jouit de la plus grande réputation. L'Abbé Oliva, non moins savant, avoit jugé cet ouvrage digne de notre littérature. Il le croyoit très-utile pour prémunir l'esprit des jeunes-gens contre les faits hasardés dans l'histoire ancienne.

On trouve chez le même Libraire *l'Histoire de Lady Lucie Fenton*, ouvrage traduit de l'Anglois, par M. M\*\*\*. 3 part. in-12. A Londres. 1770. Ce roman, écrit avec une noble simplicité, est rempli d'intérêt. La vertu qui lute contre les obstacles, y reçoit sa récompense. Sentimens, intrigue, événemens, tout y est puisé dans la nature. Les épisodes sont liés au sujet, dont ils naissent presque toujours. Les caractères en sont très-bien dessinés, & ne se démentent jamais. Il est écrit en forme de lettres, & l'Auteur en a su varier le style, conformément aux passions qui agissent ceux par qui elles sont écrites.

Le même Libraire vient de publier une nouvelle édition des *Confessions de Melle. de Mainville, Duchesse de \*\*\**, à la Comtesse de N\*\*\*. 6 part. in-12. 1770. L'Auteur se



disposoit à retoucher son ouvrage, malgré le grand succès qu'il a obtenu ; mais des occupations plus sérieuses ne le lui ayant pas permis, le Libraire s'est déterminé à le faire réimprimer tel qu'il étoit. Il l'a seulement fait précéder de réflexions sur l'utilité des romans, avec l'examen des confessions de Mello de Mainville. Ce roman offre les leçons les plus utiles aux personnes de tous les âges & de toutes les conditions, rend à la vertu tous les hommages qu'elle mérite, & peint les vices des couleurs odieuses, qui peuvent les faire abhorrer.

*Dona Gratia d'Ataïde de Meneses ; histoire portugaise.* A la Haïe, & se trouve à Paris, chez Le Jay, in-8°. 1770. Les événemens que contient cet ouvrage, n'ont pour objet, dit l'Auteur, que de couronner l'amour de deux amans, dont la vertu seule est le guide & la récompense. Ce roman est historique, & remonte au règne de Don Sébastien. Il y est parlé de sa fameuse expédition en Afrique, qui fut si malheureuse. Les principaux acteurs sont Don Louis d'Ataïde, Comte d'Atougia, le Duc & la Duchesse d'Aveiro, & d'autres, dont les noms ne sont que trop célèbres ; la Comtesse de Meneses, Don Joseph, son époux, & Don Manuel Meneses sont les trois principaux personnages, & il est difficile de dire quel est le plus vertueux. La Duchesse d'Aveiro & Don Ramire forment, avec les vertus de ces rivaux généreux, le contraste le plus frappant. La scène est tantôt à Lisbonne, tantôt dans les Indes ; ce qui jette dans les événemens une variété agréable. Ce roman nous a paru bien écrit & intéressant.



*L'ami du Prince & de la patrie, ou le Bon Citoyen.* In-8vo. A Paris, chez J. P. Costard. 1770. Cet ouvrage est composé de six entretiens entre un laboureur & un sage : le laboureur est un homme qui réunit les plus belles connoissances, & qui discute avec le sage les matieres les plus abstraites de la morale, de la politique & de l'économie, telles que la subordination, l'égalité des conditions, la propriété, l'abus de l'autorité, les qualités qui font les bons Rois, le véritable fondement de la politique, la nécessité de l'étude pour les Princes, l'influence des Princes sur les sujets, leurs devoirs reciproques, &c. Cet ouvrage est rempli d'excellentes maximes & de vues très-philosophiques ; le sage a le bon sens de ne point décider, lorsque l'expérience ne peut pas le guider. Il conclut alors avec le laboureur par des axiomes généraux, tels, par exemple, que celui-ci, relativement à la liberté indéfinie du commerce des grains. « Le meilleur parti à prendre seroit celui qui produiroit la plus grande somme de bonheur, & qui, en faisant moins de malheureux, contribueroit au bien-être du plus grand nombre.

*Observations physiques & morales sur l'instinct des animaux ; leur industrie & leurs mœurs.* Par Hermann-Samuel Reimer, Professeur de philosophie à Hambourg, & Membre de l'académie impériale des sciences de Pétersbourg ; traduites par M. R. de L. 2 vol. in-12. A Amsterdam, chez Changuion ; & se trouve à Paris, chez Jombert, fils. 1770. M. R. attaque, avec le plus grand avantage,



tous les systêmes anciens & modernes sur l'instinct & l'ame des animaux. Il a établi son hypothèse sur les observations les plus suivies, & au moyen desquelles il explique les divers phénomènes qu'offrent les animaux, & s'il n'a pas trouvé la vérité, il paroît avoir atteint au plus haut degré de vraisemblance. Il distingue dans les animaux, outre les instincts mécaniques, des instincts représentatifs & des instincts spontanés ou volontaires; il les sousdivise encore, & c'est sur la diversité même des genres de vie & de leurs besoins qu'il établit la preuve, que tous les instincts industrieux tendent au bien-être & à la conservation de chaque animal & de son espèce, & qu'ils renferment les plus convenables pour parvenir à ces fins.

*L'éducation de l'amour*, Par l'Auteur des *Mémoires de Solanges*, 2 part. A Amsterdam, & se trouve à Paris, chez le Jay. 1770. Deux amis liés par une tendresse réciproque, font la connoissance d'une jeune fille charmante; l'un d'eux se charge de son éducation; l'autre la voyoit avec assez d'indifférence; la sœur de ce dernier, femme méchante & amoureuse de l'autre, enflamme son frere pour la jeune personne. Sans cesser d'être amis, cette rivalité est cause d'une suite de malheurs & de traits généreux; mais enfin la constance & la vertu l'emportent. Ce roman est écrit avec délicatesse; l'intérêt y règne depuis le commencement jusqu'à la fin; tout y est conduit & développé avec un naturel qui ne laisse jamais appercevoir l'art.

*La religion établie sur les ruines de l'idolâ-*



*trie*, Poème, couronné par l'académie de la conception de Rouen. Par M. Léonard 1770 ; la versification de ce poème répond à la majesté du sujet. M. L. parle ainsi de la doctrine de J. C.

Il vient nous rappeler à cette loi suprême,  
Ecrîte avant les tems, par la main de dieu même,  
Que son langage est simple & sublime à la fois !  
Quel'e morale douce, intéressante & pure !  
Ainsi dans tous les cœurs s'explique la nature.  
Il parle . . . tout s'engage : pour appayer sa voix,  
Commande-t'il aux vents de soulever la mer ?  
Fait-il pâlir le jour & gronder son tonnerre ?  
Non, c'est par des vertus qu'il établit ses droits.

*Portrait de Mde. la Dauphine, gravé par le Sr. Croisey, & présenté par le même à Mgr. le Dauphin.* Le Sr. Croisey, qui donne tous les jours des preuves de son talent pour la gravure, ne pouvoit l'employer pour un objet plus intéressant que celui de l'heureuse alliance qui remplit aujourd'hui tous les cœurs françois de la plus vive allégresse. « Quoique j'aie fait tous mes efforts, dit cet habile Graveur, pour rendre par mon art ce que la peinture a de plus vrai & de plus expressif en ce genre, au jugement des plus grands connoisseurs, néanmoins, quand la nature a fait elle-même le chef-d'œuvre le plus parfait, on n'ignore pas combien son imitation laisse encore à désirer ». Ce portrait a été gravé d'après les tableaux qui ont été envoyés au Roi, & qui sont dans ses appartemens. Il se vend 3 liv. en feuille, & 6 liv. monté sous verre, avec bordure dorée, chez le Sr. Croisey, quay des Augustins, à Paris. On souscrit chez le même pour l'histoire de France & celle d'Angleterre.



Le Sr. Wandick, Auteur du *Tableau des pavillons qui s'arbovent sur les vaisseaux dans les quatre parties du monde*, ouvrage dédié & présenté au Roi, offre au public un *Tableau général des tirages de la loterie de l'école-royale-militaire*, depuis son établissement jusqu'à ce jour. Les amateurs de cette loterie seront en état, pour y gagner, de faire telles combinaisons qu'ils jugeront à propos, voyant d'un coup d'œil les chances qui ont résulté de ces différens tirages, suivant la mise proposée par ce tableau, ainsi que les dixaines & les numéros les plus heureux. Il le propose d'abord en manuscrit; & si le public lui fait la grace de l'accueillir, il le fera graver, afin que toute personne puisse l'avoir. Il demeure rue pavée S. André-des-arts, à l'hôtel S. François.

Le prix double de musique latine qui devoit être donné cette année 1770, au concert spirituel de la quinzaine de pâques, & qui consistoit en deux médailles d'or de la valeur de 300 livres chacune, a été adjugé à M. Desormery, Comédien, demeurant à Strasbourg, chez M. de Hautemer, Musicien de la cathédrale. Le motet n°. 15 est celui qui a paru approcher le plus du motet couronné. Quant aux odes envoyées pour le prix de musique françoise, aucune n'en a été jugée digne.

## GRANDE-BRETAGNE.

*Observations upon M. Pott's général remarks on fractures. C'est-à-dire, Observations sur les remarques générales concernant les fractures, en trois lettres aux jeunes chirurgiens*



*qui veulent s'établir dans les provinces : avec un postscriptum concernant les dislocations compliquées, où l'on considère succinctement la méthode usitée de traiter les playes des tendons & des ligamens.* Par M. Kerkland, Chirurg. A Londres, chez Becket & de Hondt. 1770. L'Auteur, judicieux & sage Observateur, remarque avec raison que l'air des hôpitaux cause des différences extrêmes entre les accidens qui accompagnent toutes sortes de maladies, & principalement les maladies chirurgicales. Cette opinion ne doit point trouver des contradicteurs : en effet, il est constant qu'une plaie, une fracture, une meurtrissure tourneront plutôt mal dans les hôpitaux, & que la gangrène s'y établira plutôt que dans les endroits exempts de ces exhalaisons infectées d'un grand nombre de malades. Un chirurgien de province commettrait sans contredit une inhumanité affreuse, s'il vouloit procéder à l'amputation sur ses malades aussi promptement qu'on est obligé de le faire dans les hôpitaux. Le *postscriptum* de cet ouvrage n'est pas moins intéressant que l'ouvrage même, qui mériterait bien d'être traduit en françois : il seroit d'une grande utilité pour les Chirurgiens des villes de province, & surtout des campagnes.

*The London practice of physic &c. C'est-à-dire, Pratique de médecine de Londres, à l'usage des Médecins & des jeunes Praticiens. Ouvrage dans lequel on donne la définition & l'on indique les symptômes des différentes maladies, avec la méthode curative la plus usitée, & les véritables doses des remèdes les plus employés.*

A



A Londres, chez Robinson & Roberts. 1770. Quoique fort court & très-concis, cet ouvrage est cependant très-facile à entendre ; il est rempli d'excellentes instructions, &, quoiqu'il soit dans bien des cas susceptible de beaucoup d'exceptions relativement aux remèdes qui y sont indiqués, il nous paroît pourtant devoir être regardé comme un manuel de la plus grande utilité, non seulement pour les jeunes Praticiens, mais aussi pour les Médecins les plus expérimentés.

*A candid enquiry &c. C'est-à-dire, Recherches importantes sur l'état actuel de la décadence de la France : avec des remarques sur la dernière réduction de l'intérêt des dettes nationales.* A Londres, chez Almon. 1770. Il n'y a guères que deux ans, pendant l'hiver de 1768, qu'un Ecrivain anglois, tout aussi sentiblement inspiré que l'Auteur de ces Recherches, publia un mauvais écrit, dans lequel il prétendoit que la Grande-Bretagne ruinée, écrasée, abîmée, touchoit à sa perte totale, & cela par l'énormité de ses dettes & la mauvaise administration des deniers publics ; tandis que la France étoit parvenue au contraire au plus haut période de sa gloire, de sa grandeur, de sa puissance. Il n'y a guères plus de six semaines qu'un autre fabricant de libelles a publié dans cette insipide satire en forme de recherches, que la France est affoiblie, énermée, épuisée, & que l'Angleterre au contraire est dans la plus brillante situation. Ses revenus, assure le satyrique Auteur, sont très-bien administrés ; ceux de la France dissipés, & ses ressources futures ra-

Tom. IV. Part. I.

G



ries d'avance par la réduction des intérêts des dettes existantes. Enfin il annonce à l'univers qu'incessamment la France tombera au pouvoir de la Grande-Bretagne. Il ne seroit que ridicule qu'un Anglois eut songé à écrire de pareilles folies ; mais il seroit bien revoltant qu'un François , un mauvais citoyen , vomi sans doute par sa patrie, fut l'Auteur de ce libelle.

*A letter to the right honour Lord North &c. C'est-à-dire, Lettre au très-honorable Lord North, dans laquelle on recommande une nouvelle méthode de taxation exempte de tout vice & propre à soulager les pauvres.* A Londres, chez Dilly. 1770. Il est bien vrai que cette lettre est adressée au premier Lord Trésorier de l'état ; mais il est tout aussi vrai qu'elle n'est point écrite par le premier écrivain politique de la G. B. Son plan est defectueux dans son ensemble , & paroît absurde presque dans toutes ses parties. L'Auteur, qui paroît d'ailleurs fort bien intentionné, veut absolument que l'on taxe tous les objets de luxe , & qu'on ait grand soin d'exempter tous les objets de premier besoin. Il y a longtems qu'on est revenu de ces opinions fort peu philosophiques , quoiqu'elles ayent produit de très-vives & très-fausSES déclamations : car enfin, quel état prélevât assez de numéraire du produit d'un impôt qui ne seroit établi que sur les amateurs de spectacles , sur ceux qui vont se montrer dans les promenades publiques , qui assistent aux courses des chevaux ou aux combats des coqs , qui portent leurs cheveux frisés , qui se font voiturier par des che-



MAI 1770.

147

vaux dans un carrosse, qui nourrissent des chiens de chasse, &c. ; tout cela peut bien faire la portion la plus inutile d'une grande société, mais non pas la classe la plus nombreuse de propriétaires, dans quelque Etat que ce puisse être.

## A L L E M A G N E.

*Anzeige der haupt sächlichsten rettungs mittel &c.* C'est - à - dire, *Notices concernant les principaux moyens de rendre la vie à ceux qui sont ou qui paroissent être morts subitement, comme à ceux qui sont dans un danger imminent de perdre la vie.* Par M. Henster, Méd. pensionné par S. M. Danoise des villes d'Altena, de Pinneberg, & Rantzau. A Altena, chez Iversen. 1770. Si les moyens indiqués par l'Auteur sont aussi sûrs & aussi infailibles qu'il l'assure, jamais homme n'a rendu, ni pu rendre d'aussi grands services que lui à ses semblables : car il ne promet pas moins que d'assurer la vie aux noyés, aux étranglés, à tous ceux qui ont été étouffés, qui ont été exposés à des vapeurs dangereuses, qui ont péri par des corps étrangers enorgorgés dans la trachée-artère, qui sont morts de froid, ou frappés de la foudre, par des chutes, ou des hémorrhagies, des vomissemens, des superpurgations &c. Auresse, les moyens proposés par l'Auteur sont tirés des écrits des plus grands maîtres, de MM. Hales, Mead, Tissot, Roederer, Unzer, Reimarus &c.

*Briefe über verschiedene gegenstände &c.*

G 2



## 148 JOURNAL ENCYCLOP.

C'est-à-dire , *Lettres sur différens sujets de médecine*. Par M. Hirichel 2e. partie. A Berlin, chez Mylius 1769. Deux lettres seulement forment cette 2e. partie. Dans la première, il est question de la plique polonoise, & dans la 2e., de l'angine gangreneuse, qui a fait beaucoup de ravage aux environs de Lissa, où elle a regné depuis le commencement de l'automne de 1763, jusqu'aux derniers jours de l'été de 1766.

*Abhandlungen von dem einflusse der musick &c.* C'est-à-dire , *Dissertations sur l'influence de la musique sur la santé*. A Leipzic, chez Buschel. 1770. Il est constant, & cela est attesté par l'expérience de toutes les nations, que la musique produit des effets très-surprenans non-seulement sur le moral, mais encore sur le physique; peut-être même les premiers ne sont-ils qu'une suite nécessaire des seconds. Être fort merveilleux à bien des égards, l'homme s'affecte, s'agite, se calme, s'irrite par les sons différemment conduits des instrumens du musique, & par des paroles rangées suivant telles ou telles autres progressions variées. Ne pourroit-on pas dire que les paroles ne sont rien autre chose que des sons qui agissent sur les nerfs acoustiques, & qui, par le moyen de ces nerfs, excitent différens mouvemens, suivant que la suite des secousses est différemment combinée? Il faut, par exemple, une fort longue chaîne d'impressions antérieures pour que ces quatre mots, *il n'est plus tems*, produisent ce torrent de larmes qu'on répand, malgré soi, lorsque le Duc de Foix annonce à Amélie la mort de Vamir: il faut



aussi que les tons précédens nous aient préparés à la douce satisfaction qu'un air d'opéra nous procure ; & de-là vient sans doute qu'un air détaché ne produit jamais l'effet que procure l'ensemble de la composition d'un opéra entier. L'Auteur de ces dissertations n'a pourtant point fait usage de ces réflexions, qui se présentoient, ce nous semble, fort naturellement : d'ailleurs, son ouvrage contient de bonnes observations.

*Das landhaus &c.* C'est-à-dire, *la Maison de campagne*, comédie en un acte, traduite de l'anglois. A Leipzig, chez Buschel. 1770. Cette petite pièce ingénieuse, & qui a eu le plus grand succès à Londres, a été accueillie d'autant plus favorablement en Allemagne, que la traduction est élégante & très-exacte.

On trouve à Berlin, chez Mylius, le 7me. vol. de la collection abrégée des meilleurs voyages traduits en différentes langues. On lit dans ce 7me. vol., qui vient de paroître, la description de la Chine & de la Grande-Tartarie, par le P. du Halde; un supplément au voyage du Japon, par Kempfer; la description de l'Indostan, par de Roe, enfin, la description de l'Espagne & du Portugal, par M. Clarke.

## I T A L I E.

*Della giustificazione della limozina &c.* C'est-à-dire, *De la justification de l'aumône.* par Frere Ildéfonse de St. Louis, Prêtre, Professeur Carme. A Florence, chez Cambugi. 1770. Il y a cinq ans que M. le Marquis Barzi publia deux lettres, dans lesquelles il soute-



noit que St. Augustin a enseigné l'efficacité de l'aumône pour effacer les péchés les plus graves : cette opinion, qui ne peut être de St. Augustin, & qui mettroit les riches fort à leur aise, fut réfutée en 1764 ; mais cette réfutation n'étoit rien moins qu'honnête ; elle étoit insultante. Le P. Ildéfonse, qui a beaucoup d'honnêteté, a voulu faire oublier cette réfutation trop mordante, & réfuter M. le Marquis Barzi plus fraternellement ; & il faut avouer qu'il y a beaucoup de modération dans son ouvrage ; il parle d'abord de la justification en général, & traite ensuite des moyens justificatifs en particulier.

*Theophrasti Eresci de historia plantarum. L. X. fragmentum nunc primum græce cum latina interpretatione Gannipanci Ariminensis viri celeberrimi in lucem prodit curante Ang. Mar. Bandinio J. U. D. bibl. laurent. regio præfædo.* A Florence, del'imprimerie-royale. 1770. M. Bandini a eu le bonheur de trouver dans deux manuscrits de la bibliothèque laurentine, un fragment considérable du X<sup>e</sup>. livre de l'Hist. des plantes par Theophraste, fragment qui, comme on sçait, manque dans toutes les éditions de cet ancien Ecrivain. M. Bandini s'est hâté de le faire imprimer avec la traduction latine faite par M. Bianchi, Archiâtre de S. S. le Pape régnant.

*La Zelmira, &c.* C'est-à-dire, *Zelmire* tragédie françoise de M. du Belloy. Traduite en italien pour être représentée par les Académiciens Amateurs (*dilettanti*) du nouveau théâtre de la Panthère. A Lucques, chez Poschi. 1770. Si l'on étoit bien ac-



Sur que la langue italienne fut familiere à M. de Belloy, on seroit tenté de croire qu'il s'est traduit lui-même, tant la version est conforme à l'original; mêmes tournures d'expressions & même genre de versification: il nous semble qu'il y a au théâtre françois bien des chefs-d'œuvre qui auroient bien mieux mérité l'honneur de la traduction & de la représentation par les Académiciens amateurs ou délectans.

## NOUVELLES POLITIQUES.

CONSTANTINOPLE (le 3 Avril.)

L'Escadre qui défila, le 16 du mois dernier, en présence du Grand-Seigneur, a jeté l'ancre à Besiktas, à peu de distance de cette ville, pour y prendre toutes les provisions nécessaires. De là elle fera voile pour la mer-noire, & sera commandée par le Capitain-Pacha, qui doit s'y rendre avec 4 vaisseaux de guerre & six galères.

Il arriva ici, le 14 & le 17, trois Tartares, dont les dépêches donnerent lieu à la tenue de plusieurs grands conseils. Ils avoient été expédiés par Mousson-Oglou, Pacha de Morée, avec avis que les habitans de cette presque île, surtout les Mainottes, s'étoient mutinés, & avoient excité une révolte générale; qu'ainsi le Pacha s'étoit vu contraint de marcher contre ces perfides avec une armée de 15 mille hommes; qu'après avoir eu le bonheur de les re-

G. 4.



pousser jusqu'aux montagnes qu'ils habitent, ceux-ci, renforcés, au nombre de 30 mille hommes, & informés que des vaisseaux de guerre russes étoient entrés dans plusieurs ports du pays, eurent la hardiesse non-seulement d'attaquer le Pacha avec leurs forces supérieures, mais même le bonheur de défaire son armée, & dont ils ont poursuivi les débris jusqu'au château de Naples-de-Romanie, situé au golfe de ce nom. Quoique l'on évalue actuellement à plus de 150 mille combattans la grande armée sur le Danube; néanmoins un courier apporta le 24 à S. H. la fâcheuse nouvelle qu'Ali-Pacha, après avoir passé le Danube à la tête de 12 mille hommes, dans la vue de couvrir les ouvriers qui travailloient à la construction des ponts sur ce fleuve, avoit eu le malheur d'être attaqué par les ennemis, & obligé de repasser ce fleuve avec une perte considérable, les Russes ont profité de sa défaite & ruiné tous les ponts.

Suivant une lettre particulière, écrite par le Comte de Romanzow à un de ses amis, & insérée dans la gazette françoise de cette ville, la Moldavie & la Valachie sont entièrement soumises à la domination de l'Impératrice. Ce Général, en parlant de l'heureuse position de nos deux armées, dit que les places les plus importantes de ces deux principautés, comme Choczim, Jassy, Foczany & Bucharest, sont munies de garnisons considérables; que les fortifications en sont réparées & augmentées, leurs magasins pourvus de provisions de bouche & de guerre, & que l'armée ottomane, qui ne paroit rien



moins que redoutable, est postée de l'autre côté du Danube à un assez grand éloignement de ce fleuve.

**WARSOVIE ( le 2 Mai. )** Les Russes continuent de remporter des avantages sur les Confédérés. Le Colonel Drewitz a dissipé ceux qui se trouvoient dans le Duché de Zator. Le Colonel Suwarow ayant atteint, le 11 de ce mois, le Maréchal Pulawski dans le district de Sendomir, le mit en déroute, & lui enleva 5 pieces de canon. Le Colonel Ronner averti de l'approche du Sr. Murawski, envoya contre lui un détachement de sa garnison, qui le battit & fit prisonnier aux environs de Czempin, bourg de Pologne. Enfin, le Régimentaire Plockawa ayant attaqué un poste gardé par les Russes dans le territoire de Cuchanow, il a non-seulement été repoussé, mais il a eu même beaucoup de peine à s'échapper avec les débris de sa troupe.

Il paroît ici un manifeste publié contre le Roi par la confédération générale, ainsi qu'une lettre du Maréchal Dzierzanowski; ces deux pieces sont remplies d'expressions injurieuses contre S. M., & l'on tâche d'en empêcher la publicité.

**VIENNE ( le 13 Mai. )** L'Empereur qui, suivant les derniers avis de Hongrie, jouit d'une parfaite santé, se propose de passer en revue 28 régimens, tant de cavalerie que de dragons & hussards, & de visiter toutes les forteresses de ce royaume. S. M. I. est accompagnée dans ce voyage, du Duc de Saxe.

G X



Tefchen, des Généraux d'Ayassao, Nostitz & Milditz.

Extrait d'une lettre de la Bulgarie, du 4 Avril.

*La grande armée ottomane est actuellement en marche, & , conséquemment aux ordres donnés au Grand-Visir par le Sultan, elle s'avance vers le Danube, pour s'opposer aux progrès des Russes de ce côté-là, & leur enlever leurs conquêtes, s'il est possible. D'ailleurs on attend près de Kersowa, peu éloigné de Falacz, un autre corps assez considérable, sous le commandement de plusieurs Pachas, dont la destination est de pénétrer en Moldavie, dès qu'on y auroit la nouvelle de quelque avantage de la grande armée sur celle des Russes. Le Grand Seigneur se trouve lui-même, avec un corps des meilleures troupes de son empire, près d'Andrinople, où il est à portée de couvrir la Romélie & sa capitale. On assure aussi que la flotte turque, destinée pour la mer-noire, a mis enfin à la voile avec commission de donner la chasse aux vaisseaux russes du côté d'Azoph, où l'on sçait que plusieurs ont déjà paru, & d'empêcher le débarquement qu'ils méditent dans la Petite-Asie. On ajoute qu'un corps de 17 mille Janissaires a été débarqué près d'Oczakow, & que les Tartares de ces cantons sont entrés en campagne, l'intention de la Porte étant toujours de faire passer de ce côté-là ses principales forces : ainsi, comme on sçait que les Russes font des mouvemens pour aller à l'ennemi, on doit s'attendre à des nouvelles intéressantes.*

ROME (M. 5 Mai.) Le Cardinal de



Bernis fait préparer en cette ville une grande fête, à l'occasion du mariage de Mgr. le Dauphin avec Mde. l'Archiduchesse Marie-Antoinette d'Autriche.

On assure que le Roi de France, en vertu de l'indult qu'il a obtenu de pouvoir nommer aux évêchés de la Corse, a fait remettre au S. S. les noms de trois sujets en faveur desquels il en a disposé, & dont deux sont naturels Cor- ses, & l'autre François.

L'Ambassadeur de Malte vient d'obtenir du Pape la décision de l'affaire des Chevaliers de la religion, qui avoient porté leurs plaintes à Rome contre le Grand-Maitre. Cette décision est que les Chevaliers enverront une députation de deux d'entr'eux au Grand-Maitre, pour lui faire des excuses sur le tumulte occasionné par rapport à l'emprisonnement d'un Chevalier. S. S. n'a pourtant rien changé sur la peine des galères à laquelle a été condamné le Barigel, qui a osé exécuter cet emprisonnement.

Il est arrivé à Civita-Vecchia une frégate & quelques chebecs espagnols, commandés par Don Barcelo, & chargés de 170 mille piastres, pour l'entretien des Jésuites d'Espagne. Cette somme vient d'être transportée chez le Sr. Bermudez, Banquier de la cour de Madrid. Plusieurs Officiers de ce petit armement se sont aussi rendus ici, & ont eu l'honneur d'être présentés au Pape, qui les a admis à lui baiser les pieds.

La cour de Naples vient de se porter à un nouveau procédé peu satisfaisant pour le Sr. Slege, en défendant l'exécution des bulles



accordées par le Pape pour une prébende du diocèse d'Aversa. Cette affaire pourroit retarder l'accommodement des différends entre le S. S. & les cours de Bourbon. Le consistoire dans lequel on se flattoit d'apprendre la décision du S. P. à cet égard , est encore différé ; parceque S. S. attend encore quelques éclaircissemens de la part de la cour d'Espagne.

Par une déclaration , que le Pape a fait insérer dans les archives , il paroît qu'en ne faisant pas publier cette année la bulle *In cœna Domini* , il n'entend pas antécipier cette bulle , dont il reconnoit la légalité.

LIVOURNE ( le 10 Mai. ) On assure que l'Empereur de Maroc a toute sa marine dans le plus bel état , & qu'elle sortira incessamment des ports de sa domination pour se joindre à celle de la Porte : Ce Monarque a , dit-on , refusé les propositions que la Russie lui a fait faire pour l'engager à rester neutre dans la présente guerre.

Par un bâtiment arrivé avant hier de Tunis , on a appris que le Bey , indigné de la conduite des Grecs de la Morée , avoit fait arrêter tous les négocians de cette nation qui se trouvoient dans ses états , & avoit confisqué tous leurs effets & marchandises.

Les dernières nouvelles des opérations des Russes dans la Grèce , portent qu'on croit que Naples-de-Romanie s'étoit rendue aux Russes ; mais que toutes les autres places de la Morée , pour si peu fortifiées qu'elles soient , se défendent avec beaucoup de valeur , & qu'il n'y avoit que la ville de Patras qu'ils



ont ouvert ses portes ; que néanmoins le château opposoit aux attaques de l'ennemi la plus vigoureuse défense. Les Turcs, assure-t-on, ne peuvent envoyer, en ce moment, dans ces mers, que trois vaisseaux de guerre, deux frégates & huit galères.

**VENISE** (*le 5 Mai.*) La Régence a ordonné à son Général de la mer de former un manifeste ou lettre circulaire adressée aux Commandans russes, dans laquelle il doit leur donner connoissance des traités & engagements de la république avec la Porte, lesquels sont contenus dans le traité de Passarowitz; afin que les vaisseaux russes, entrant dans les ports de sa domination, n'eussent point à s'en écarter. Le même Général a eu ordre d'expédier quelques vaisseaux de guerre à Cattaro pour en retirer 1500. hom. de troupes réglées, lesquels réunis à deux autres mille qui se leveront dans les places de cet état, serviront à renforcer les garnisons de Corfou, Zante & Céphalonie.

Les trois frégates & les cinq galères aux ordres du Chevalier Emo, continuent d'être retenues dans ce port par les vents contraires. Il vient de sortir encore un vaisseau de ligne de notre arsenal.

La nouvelle du massacre des Grecs à Constantinople, ne s'est pas confirmée.

**OTRANTE** (*le 26 Avril.*) On n'apprend pas que la flotte ottomane soit encore venue au secours de la Morée; quoique les Russes y fassent des conquêtes très-rapides, & y soient descendus depuis plus d'un mois. L'Epire s'est



soulevée avec la même facilité en leur fa-  
veur. Deux chefs considérables qui sont de  
la religion grecque, sçavoir Buchowola &  
Stafa, leur ont ouvert cette province à la tête  
de 18 mille hommes, & ont pris les deux vil-  
les d'Arta & de Machory. Le fameux Etienne  
Piccolo, chef des Monténégrins, reparoit  
avec succès, & a surpris la ville de Podhory-  
co, & deux autres petites villes, après une ac-  
tion sanglante, où les Turcs ont perdu beau-  
coup de monde. On dit qu'à cette occasion un  
grand nombre de ces infidèles qui habitent le  
Montenéro, & y sont fort riches, ont abju-  
ré le mahométisme, & embrassé la religion  
grecque, pour y conserver leurs effets sans  
inquiétude.

VERSAILLES (le 22 Mai.) Le Roi, informé  
de la marche de Mme. la Dauphine, partit de 13 de  
ce mois avec Mgr. le Dauphin, Mme. Adélaïde &  
Mesdames Victoire & Sophie, pour se rendre à Com-  
piègne, où il reçut, le soir, des nouvelles de l'arri-  
vée de Mme. la Dauphine à Soissons. Le lendemain,  
S. M., accompagnée de Mgr. le Dauphin, de Mesda-  
mes & de ses principaux Officiers, alla au devant de  
Mme. la Dauphine jusqu'au pont de Bernie, qui est  
dans la forêt de Compiègne. Les détachemens des  
troupes de la maison du Roi, ainsi que le vol du cabi-  
net, précéderent & suivirent le carrosse de S. M.  
dans leurs rangs ordinaires. Lorsque Mme. la Dau-  
phine aperçut le Roi, elle descendit de son carrosse,  
& elle marcha au-devant de S. M. ayant auprès d'elle  
le Comte de Saulx Tavannes, son Chevalier d'hon-  
neur, & le Comte de Tesse, son premier Ecuyer,  
qui lui donnoient la main : elle étoit accompagnée de  
la Comtesse de Noailles, sa Dame d'honneur ; de la  
Marquise de Duras, de la Duchesse de Pecquigny,  
de la Marquise de Tavanès, de la Marquise de Mail-  
ly & de toutes les personnes que le Roi avoit nom-



mes pour l'aller recevoir sur la frontière : cette Princesse étant arrivée auprès du Roi, qui étoit descendu de son carrosse, se jeta à ses pieds. S. M. la releva &c, après l'avoir embrassée avec beaucoup de tendresse, lui presenta Mgr. le Dauphin qui l'embrassa.

Après cette entrevue, le Roi remonta en carrosse pour retourner à Compiègne. Il fit mettre Mme. la Dauphine dans le fond auprès de lui, & Mgr. le Dauphin se plaça sur le devant : la Comtesse de Noailles monta dans le carrosse du Roi. Madame la Dauphine fut conduite, en arrivant au château, dans l'appartement qui lui avoit été préparé. Le Roi, ainsi que Mgr. le Dauphin, lui donna la main jusque dans son appartement, où le Duc d'Orléans, le Duc & la Duchesse de Chartres, le Prince de Condé, le Duc & la Duchesse de Bourbon, le Prince de Conty, le Comte & la Comtesse de la Marche, le Duc de Penthièvre & la Princesse de Lamballe furent présentés par S. M. à cette Princesse.

S. M. étant retournée chez elle, on presenta à Mme. la Dauphine les Seigneurs qui avoient accompagné le Roi à Compiègne, & ceux qui sont dans l'usage de saluer Mme. la Dauphine eurent cet honneur. S. M. soupa, le soir, en public avec Mgr. le Dauphin, Mme. la Dauphine, Mesdames & les Princes & Princesses qui s'étoient rendus à Compiègne. Mgr. le Dauphin logea, le même jour, dans la rue des Ministres, à l'hôtel du Comte de Saint-Florentin, Ministre & Secrétaire d'état. Le Roi, accompagné de Mgr. le Dauphin, de Mme. la Dauphine & de Mesdames, partit de Compiègne le lendemain pour se rendre au château de la Muette, où S. M. fit apporter à Mme. la Dauphine la magnifique parure de diamans qu'il lui avoit destinée. Mgr. le Comte de Provence, Mgr. le Comte d'Artois & Madame s'y étoient rendus, l'après-midi, pour y recevoir Mme. la Dauphine. S. M., en revenant de Compiègne, mit pied à terre à St. Denis au monastere des Carmelites, ainsi que Mgr. le Dauphin, Mme. la Dauphine & Mesdames, pour voir Mme. Louise. Le Roi arriva vers les sept heures au château de la Muette, où S. M., après avoir soupé, se rendit ici, ainsi



que Mgr. le Dauphin , Mgr. le Comte de Provence , Mgr. le Comte d'Artois , Madame & Mesdames. Mme. la Dauphine n'arriva ici que le lendemain vers les dix heures du matin. Le Roi passa aussitôt chez cette Princesse , & y resta très-longtems. Vers une heure après midi , Mme. la Dauphine se rendit à l'appartement de S. M. , d'où on alla à la chapelle dans l'ordre suivant : le Grand-Maitre , le Maitre & l'Aide des cérémonies marchoiént à la tête , & precedoiént Mgr. le Dauphin , qui donnoit la main à Mme. la Dauphine. Le Roi venoit ensuite , ayant devant lui Mgr. le Comte de Provence , Mgr. le Comte d'Artois & les Princes du sang : S. M. étoit suivie de Mme. , de Mesdames & des Princesses du sang , ainsi que des principaux Officiers de S. M. , & des Seigneurs & Dames de la cour. Le Roi se plaça sur son prie-dieu : Mgr. le Comte de Provence , Mgr. le Comte d'Artois , Madame & Mesdames , ainsi que les Princes & Princesses du sang , prirent leurs places aux deux côtés dans leur rang ordinaire : Mgr. le Dauphin & Mme. la Dauphine , en arrivant à la chapelle , s'étoient avancés au bas de l'autel , & s'étoient mis à genoux sur un carreau placé sur les marches du sanctuaire : l'Archev. de Reims , Grand Aumonier , qui sortit de la sacristie au moment où le Roi arriva à la chapelle , alla présenter de l'eau bénite à S. M. , & monta ensuite à l'autel , duquel le Roi s'approcha , ainsi que Mgr. le Comte de Provence , Mgr. le Comte d'Artois , Madame , Mme. Elisabeth , Mesdames & les Princes & Princesses du sang. Ce Prélat , après avoir fait un discours à Mgr. le Dauphin & à Mme. la Dauphine , commença la cérémonie par la Bénédiction de treize pieces d'or & d'un anneau d'or , il les présenta à Mgr. le Dauphin , qui mit l'anneau au quatrieme doigt de la main gauche de Mme. la Dauphine. Les cérémonies du mariage ayant été achevées , & Mgr. le Dauphin & Mme. la Dauphine ayant reçu la bénédiction nuptiale , le Roi retourna à son prie dieu , & le Grand Aumonier commença la messe , pendant laquelle la musique du Roi exécuta un motet de la composition de l'Abbe de Gauzargues , Maitre de musique de S. M. Après l'offertoire , Mgr. le Dauphin & Mme. la Dauphine allèrent



à l'offrande , & à la fin du *Pater* , on étendit au dessus de leurs têtes un poêle de brocard d'argent ; l'Evêque de Senlis , Premier Aumonier du Roi , tenoit le poêle du côté de Mgr. le Dauphin , & l'Evêque de Chartres , Premier Aumonier de Mme. la Dauphine , le tenoit du côté de cette Princesse ; ils ne l'oterent que lorsque le Grand Aumonier eut achevé les prières ordinaires. La messe étant finie , le Grand Aumonier s'approcha du prie-dieu du Roi , & presenta à S. M. les registres des mariages de la paroisse royale , que le Curé , qui avoit assisté à la cérémonie du mariage , avoit apportés. Le Roi , accompagné de Mgr. le Dauphin , de Mme. la Dauphine & de la famille royale , des Princes & Princesses du sang & des Seigneurs & Dames de la cour , fut reconduit à son appartement dans le même ordre qui avoit été observé en allant à la Chapelle.

Lorsque Mme. la Dauphine fut rentrée chez elle , le Duc d'Aumont , premier Gentilhomme de la chambre du Roi en exercice , eut l'honneur de lui remettre la clef d'un coffre rempli d'un grand nombre de bijoux que S. M. avoit fait porter dans l'appartement de cette Princesse & évalués à 3 millions. Les Ambassadeurs & les Ministres des cours étrangères ont eu l'honneur d'être présentés à Mme. la Dauphine par la Comtesse de Noailles. Les Seigneurs & Dames de la cour , qui ne s'étoient pas trouvés à l'arrivée de cette Princesse à Compiègne , ont eu le même honneur le lendemain du mariage.

Vers les six heures du soir , le Roi , accompagné de la famille royale , des Princes & Princesses du sang , des Seigneurs & Dames de la cour , passa dans sa grande galerie , où S. M. tint appartement , & joua au lansquenet. S. M. soupa ensuite au grand couvert avec Mgr. le Dauphin , Mme. la Dauphine , Mgr. le Comte de Provence , Mgr. le Comte d'Artois , Madame , Mme. Adélaïde , Mefd. Victoire & Sophie , & le Duc d'Orléans , le Duc & la Duchesse de Chartres , le Prince de Condé , le Duc & la Duchesse de Bourbon , le Comte de Clermont , le Prince & la Princesse de Conty , le Comte & la Comtesse de la Marche , le Duc de Penthièvre & la Princesse de Lamballe. Pendant le festin royal , la musique exécuta différens mor-



ceaux de symphonie , sous la conduite du Sr. Rebel, Chevalier de l'ordre du Roi & Surintendant de sa musique. Après le festin, le Roi ayant mené Mgr. le Dauphin & Mme. la Dauphine dans leur appartement, & la benediction du lit ayant été faite par l'Archevêque de Reims, Grand-Aumônier, le Roi donna la chemise au Prince, & la Duchesse de Chartres à la Princesse.

Le Roi, accompagné de la famille royale, se rendit le lendemain, vers les six heures du soir, à la salle nouvellement construite pour les spectacles, où S. M. assista à la représentation de l'opéra de *Perse*. S. M. soupa ensuite à son grand couvert.

Le 18 de ce mois, le corps de ville, en robes de cérémonies & ayant à sa tête le Duc de Chevreuse, eut l'honneur de complimenter Mgr. le Dauphin & Mad. la Dauphine, à l'occasion de leur mariage, & de leur offrir les présents que la ville est dans l'usage de faire en pareille circonstance. Le Sr. Bignon, Prevôt des marchands, porta la parole au nom du corps de ville.

Le 19, le Roi, accompagné de la famille royale, se rendit dans le salon qui avoit été préparé pour le bal paré sur le théâtre de la nouvelle salle de spectacle. Cette magnifique salle avoit été disposée pour cet objet, en moins de vingt-quatre heures, par les ordres du Duc d'Aumont, Premier Gentilhomme de la chambre en exercice, sous la conduite du Sr. Papillon de la Ferté, Intendant des menus-plaisirs du Roi. La cour fut très-nombreuse & très-brillante. Mgr. le Dauphin & Mad. la Dauphine ouvrirent le bal, qui dura jusqu'à dix heures du soir.

S. M. revint ensuite dans la galerie, d'où elle vit le feu d'artifice qui avoit été préparé pour le 16, jour du mariage, & dont le mauvais tems avoit fait retarder l'exécution. La variété & le choix des différentes pièces d'artifices qui le composoient, ont obtenu un applaudissement général. Il fut terminé par une grande de vingt mille fusées volantes & d'une grande quantité de bombes, qui remplirent l'air de feux brillans & variés. Après ce feu, qui a été exécuté par les Srs. Torrè & Morel, toutes les parties de décoration, qui le composoient, furent enlevées.



en moins d'une heure, & firent place à une illumination de plus de dix-huit cens toiles, terminée à l'extrémité du canal par une façade représentant le temple du soleil, & élevée de plus de cent pieds. Ce canal étoit couvert de gondoles & d'une grande quantité de petits bateaux garnis d'un grand nombre de lanternes, dont les différens mouvemens offroient aux spectateurs le coup d'œil le plus agréable. Le jeu de toutes les eaux jaillissantes des jardins ajoutoit encore à l'agrément de ce spectacle. Tous les bosquets du parc étoient aussi illuminés, ainsi que toutes les avenues qui y aboutissent : plusieurs théâtres de bateleurs, de danseurs & de voltigeurs étoient dispersés dans le parc ; & le peuple, dont la multitude étoit prodigieuse, dançoit dans les différens bosquets. Dans cette même nuit, toutes les maisons de la ville furent illuminées.

Des les premiers pas que Mme. la Dauphine a faits sur les terres de France, cette Princesse a pu reconnoître les sentimens que sa présence faisoit naître dans le cœur des François : l'empressement que chacun avoit de la voir, excité d'abord par curiosité, a bientôt fait place à l'admiration sincère des rares qualités qui brillent dans sa personne. Les graces naturelles qui accompagnent toutes ses actions, une gaieté douce, une affabilité majestueuse lui ont gagné, dès les premiers instans, les cœurs de tous les peuples, lesquels lui ont donné des témoignages éclatans de leur joie dans tous les lieux de son passage. L'allégresse publique qui avoit accompagné cette Princesse sur sa route, se redouble à sa première entrevue avec le Roi & la famille royale : le respect avec lequel Madame la Dauphine aborda S. M., & la satisfaction qui brilloit dans les yeux de notre auguste Monarque & de Mgr. le Dauphin, formoient un spectacle bien touchant pour une nation dont le premier sentiment est l'amour de ses maîtres.

PARIS ( *le 7 Mai.* ) Le chapitre royal de St. Paul de St. Denis en France, ayant fait demander à Madame Louise de France, si elle vouloit permettre qu'il fit chan-



ter une messe solennelle du St. Esprit en actions de grâces de l'état qu'elle a embrassé, cette Princesse a consenti à ce que cette cérémonie se fit dans l'église des Carmelites. En conséquence, le chapitre s'y est rendu processionnellement, le 29 du mois dernier, & y a célébré cette messe solennelle, à l'issue de laquelle Mad. Louise a demandé qu'on chantât le psaume *Exaudiat* pour la santé & la prospérité du Roi & de la famille royale. Après cette cérémonie, les Chanoines ont été admis au grand parloir, & ont eu l'honneur d'y complimenter Mme. Louise.

Toutela cour a été successivement voir à St. Denis cette Princesse, qui paroît de plus en plus contente de son nouvel état. Elle ne veut point qu'on déroge pour elle à la règle qui fixe à six mois le tems des postulantes. Elle a fait son testament, qu'elle a remis entre les mains du Roi, pour être ouvert lorsqu'elle aura fait sa profession. Elle a déjà donné 12000 livres au couvent pour sa dot. Ce couvent étoit pauvre, en mauvais état, & avoit besoin des secours d'une main royale. S. M. a déjà fécondé les vœux de Mde. Louise, en accordant des bienfaits à ce couvent.

Le 16, jour de la célébration du mariage de Mgr. le Dauphin & de Madame la Dauphine, les boutiques de cette capitale ont été fermées, & le soir, toutes les maisons ont été illuminées. La ville de Paris célébrera cet événement par des rejouissances publiques, le 31 de ce mois.

Les six-corps des Marchands de cette ville voulant célébrer, par un acte de bienfaisance,



Le mariage de Mgr. le Dauphin, se sont transportés, le 17 de ce mois, dans les prisons, & ont délivré toutes les personnes qui y étoient détenues faute de paiement des mois de nourrices ; &, afin d'attirer la bénédiction du ciel sur cette auguste alliance, ils ont fait célébrer, dans l'église royale & paroissiale de St Germain-l'Auxerrois, une messe solemnelle, à laquelle l'Archevêque de cette ville a officié pontificalement. Le Lieutenant-Général de police & les Gens du Roi du châtelet ont assisté à cette cérémonie.

On parle beaucoup du présent que la ville fait en cette occasion à Mad. la Dauphine, à cause de l'usage antique de cette cérémonie & de sa simplicité. Elle donne à cette Princesse douze flambeaux de poing, dont les mèches sont passées à la bergamotte.

On a arrêté plusieurs filoux à Versailles, qui s'étoient introduits dans les appartemens à la faveur de la foule, ou s'étant procuré des billets d'entrée ; ils étoient aussi magnifiquement mis que les personnes de la cour : ils avoient déjà volé beaucoup de bijoux.

L O N D R E S ( *Le 16 Mai.* ) Le premier de ce mois, le Comte de Chatham remit à la chambre des Pairs le projet d'un bill pour révoquer l'arrêté par lequel le Sr. Wilkes a été jugé par la chambre des Communes, incapable d'être élu Membre du présent parlement, & qui a privé par-là les Francs-Tenanciers du comté de Middlesex de l'un de leurs représentans légitimes. Ce Seigneur insista, avec beaucoup de vigueur, sur la nécessité de cette révocation. On demanda alors la lecture du bill, &, après qu'il fut lu, on proposa d'en faire une seconde lecture ; mais les Partisans du ministère s'y opposèrent vivement ; de sorte qu'après de longs débats il fut dé-



tide, à la pluralité de quatre-vingt-neuf voix contre quarante-trois, qu'elle n'auroit pas lieu, & que le bill seroit rejeté. Les Pairs furent invités ensuite à assister, le 4, à une délibération importante, sur une proposition que doit encore faire le Lord Chatham.

Le 4, le Comte de Chatham proposa à la chambre des Pairs d'arrêter que les conseils par lesquels le Roi a été porté à répondre de la manière qu'il l'a fait à la dernière remontrance de la cité de Londres, sont d'une nature dangereuse, en ce que cette réponse est contraire à l'exercice des droits les plus précieux des sujets, particulièrement à celui de se plaindre de la violation des élections libres, d'exposer les abus d'une mauvaise administration, & de solliciter le renvoi de ministres injustes. Le Comte de Chatham appuya cette proposition avec beaucoup de chaleur & de véhémence, & fut vivement secondé par le Duc de Richmond & les Comtes de Suffolk, de Shelburn & de Temple; mais le Lord Pomfret fit remarquer combien il seroit inconséquent que la chambre adoptât un objet de cette nature, après avoir présenté au Roi une adresse par laquelle elle approuvoit la réponse de S. M. Ses antagonistes pressèrent de nouveau les autres membres de répondre à leurs raisons; mais ceux-ci s'obstinèrent à n'entrer dans aucune discussion; enfin la proposition ayant été mise aux voix, elle fut rejetée à la pluralité de quatre-vingt-cinq voix contre trente-sept.

Le 9, les Seigneurs délibérèrent sur plusieurs bills passés à la chambre des Communes. Le Sr. Edmonds, Imprimeur du Middlesex-Journal, fut amené à la barre, & condamné à payer au Roi une amende de 100 liv. st., & à subir un mois de prison à Newgate jusqu'au payement de cette amende, pour avoir mis au jour les deux protestations des Seigneurs du mois de Février dernier. Les Imprimeurs de deux autres papiers périodiques furent aussi mandés à la barre de la chambre, pour avoir publié la protestation de 33 Pairs du 1er. du présent mois.

*J'ai lu le présent Journal, & n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression.*  
A Bouillon, ce 29 Mai 1770.

THIBAUT.



**Table de la 1<sup>re</sup>. partie du quatrième  
tome.**

<b>E</b> Ncyclopédie , ou Dictionnaire raisonné des sciences , des arts & des métiers &c.	
La République des Philosophes, ou histoire des Ajaouiens.	3
Abrégé de la vie & du système de Gassendi.	17
Dialogue de Platon.	32
Œuvres choisies de la Monnoye , de l'acadé- mie françoise.	49
Le Songe d'Irus , ou , le Bonheur. Conte.	66
Melanie , drame en trois actes & en vers.	75
Epître de M. le Curé de St. J.... de L.... à l'Auteur de Mélanie.	86
Transactions philosophiques , &c. ( Second Extrait. )	99
Timanthe. Tragédie.	104
Vers présentés à Mme. la Dauphine , à son passage à Reims , le 12 Mai 1770.	111
Description d'un dessin allégorique colorié, présenté à Mde. la Dauphine , à son passa- ge par la même ville.	115
Fin des Recherches & des observations sur l'établissement des prix de musique chez les anciens , & sur le concours à ces prix &c.	116
Lettre de M. Royer , ancien Chirurgien Ai- de Major des armées du Roi , à M. Gar- dane , Dr. Régent de la Fac. de méd. de Paris , &c.	117
Lettre de M. Pomme à M. Tissot au sujet de	122



<i>Son livre intitulé : Essais sur les maladies des gens du monde.</i>	122
<i>Observations sur la réponse de Monsieur Goetz- mann, de l'académie de Metz, &amp; ancien Conseiller au conseil supérieur d'Alsace, &amp;c.</i>	131
<b>Nouvelles Littéraires.</b>	
<i>France.</i>	134
<i>Grande-Bretagne.</i>	143
<i>Allemagne.</i>	148
<i>Italie.</i>	149
<b>Nouvelles Politiques.</b>	154



**JOURNAL**  
**ENCYCLOPÉDIQUE,**

*Dédié à SON ALTESSE*  
*SÉRÉNISSIME, Mgr. le*  
*Duc de Bouillon, &c. &c. &c.*

**A N N É E 1770.**

**T O M E I V.**

**P A R T I E I I.**



**A B O U I L L O N.**  
**De l'Imprimerie du Journal.**

**Avec Approbation & Privilège.**



**I**L paroît chaque mois deux volumes de ce Journal ; l'un au milieu du mois , & l'autre à la fin. La souscription n'est ouverte que pour l'année entière : elle est de 24 l. de France , prise à Bouillon , & par la poste 33 l. 12 s. franche de port pour toute la France.

L'abonnement du port dans les postes du Généralat de l'Empire étant de 6 l. , il n'en coutera que 30 liv. pour recevoir ce Journal franc de port dans cette partie de l'Allemagne.

Pour tout ce qui regarde la correspondance de France , on aura la bonté de s'adresser au Sr. LUTTON , rue Ste. Anne Butte St. Roch , à Paris , chargé de tout ce qui regarde ce Journal. On aura soin d'affranchir les lettres ; autrement elles resteront au rebut. La souscription doit être payée d'avance , ainsi que le port du Journal.

On s'adressera aussi au Sr. WEISSENBRUCH , Directeur du bureau de ce Journal à Bouillon , où la poste de France arrive & part tous les jours.

On trouvera dans son bureau le *Mercur* de France , le *Journal des Sçavans* , le *Journal de médecine* , les *Ephémérides du Citoyen* , le *Journal de Commerce* , d'*Agriculture* , & généralement tous les Journaux françois , au même prix qu'à Paris.

Les Directeurs des Postes étrangères , ainsi que les particuliers qui désireront avoir ces ouvrages périodiques , sont priés de vouloir bien adresser leurs lettres à Mr. WEISSENBRUCH , Directeur des Journaux , à la poste restante à Liege. Ils seront servis avec toute l'exaëtitude possible. On pourra joindre ces Journaux aux paquets des Libraires ou des Directeurs des postes qui sont déjà en correspondance avec le bureau des Journaux de Bouillon.





# JOURNAL ENCYCLOPÉDIQUE,

I. JUIN 1770.

TOME IV.

PARTIE II.



*ENCYCLOPÉDIE, ou, Dictionnaire  
raisonné des Sciences, des Arts &  
des Métiers, &c. Tome XVII.*



TOUTES les croyances, toutes les religions ont, les unes plus, les autres moins, leur partie obscure, mystérieuse, & il n'est pas possible, quels que soient les efforts qu'on fasse, à quelques conjectures qu'on s'abandonne, de se guider avec quelque apparence seulement de certitude.

H 2



Mr. Banier , dans son intéressante & très-philosophique *Histoire des cérémonies religieuses* , a décrit avec beaucoup d'exactitude les diverses manieres instituées par les hommes dans le culte qu'ils rendent à Dieu : il est entré dans le plus grand & le plus curieux détail des cérémonies, imposantes pour les uns, très-singulieres au jugement des autres , observées dans le culte chez les nations anciennes & modernes : mais M. Banier n'a point entrepris d'expliquer ce que signifioient la plupart de ces cérémonies, ce que représentoient les vétemens des ministres des autels, la différence & quelquefois la singularité des symboles & des attributs de leur dignité. Quelque sçavant, quelqu'éclairé que fut cet écrivain, il n'eut garde de se charger de cette tâche ; & quelles que fussent ses lumieres, il lui étoit absolument impossible de la remplir. En effet, comment expliquer ce que ceux même dont il a décrit les usages religieux, eussent été tout aussi hors d'état que lui d'expliquer ? Lorsqu'une branche de laurier dans sa main , le prêtre d'Apollon prononçoit, au nom du dieu, des oracles absurdes, connoissoit-il lui-même le rapport que la superstition mettoit entre ces



feuilles de laurier & la puissance de la divinité consultée ? Lorsque, la poitrine couverte d'une lame d'airain, le Grand-Dari des Japonois croit, ou fait croire au peuple, que tous les dieux viennent le visiter & le servir dans son palais, prend-il réellement cette lame d'airain pour un talisman qui force les dieux à venir le servir ? Toutefois, il en est quelques-unes de ces cérémonies qui, n'ayant été introduites ni par la fourberie, ni par l'ambition, ont été, comme elles ont dû l'être, l'objet perpétuel de la vénération des hommes; soit parcequ'elles n'ont servi qu'à la plus grande utilité des peuples, soit par l'évidence & la multiplicité des preuves de l'approbation visible que l'Être suprême lui-même a faite de leur institution. Il est vrai qu'on ignore profondement de nos jours, & même depuis bien des siècles, en quoi pouvoient consister ces cérémonies, & de quelle maniere elles servoient à rendre intelligiblement les volontés du ciel; mais ce sont-là précisément des recherches que l'on n'eut jamais du faire, parcequ'elles n'ont conduit les sçavans qui s'y sont livrés, qu'à des absurdités. Telles sont celles dont l'Auteur de l'article suivant parle, au sujet d'une institution des Juifs, très-



respectable & très-sacrée, sur laquelle nous nous permettrons de nous arrêter quelques momens.

**URIM ET THUMMIM** (*écrit. sacrée.*)  
 Qu'étoit-ce chez les Juifs que *urim & thummim*, & quel en étoit l'usage? « A l'égard du premier point, l'écriture se contente de dire que c'étoit quelque chose que Moïse mit dans le pectoral ou rational du souverain sacrificateur. Ce pectoral étoit une espece d'étoffe pliée en double, d'environ dix pouces en quarré, chargée de quatre rangs de pierres précieuses, sur chacune desquelles étoit gravé le nom d'une des douze tribus d'Israël. Or, c'est dans ce pectoral porté par le souverain sacrificateur aux occasions solennelles, que furent mis *urim & thummim*. Christophorus à Castro & Spencer, qui a fait une grande dissertation sur cette matiere, prétendent que *urim & thummim* étoient deux statues cachées dans la capacité du pectoral, & qui rendoient des oracles par des sons articulés; mais on regarde ce sentiment comme plus convenable au paganisme qu'à l'esprit de la loi divine. Plusieurs Rabbins croient que *urim & thummim* étoient le tétragrammaton, ou le nom ineffable de Dieu, gra-



vé d'une maniere myſtérieuſe dans le pectoral, & que c'étoit de là qu'il poſſédoit la faculté de rendre des oracles. On ſçait que la plûpart des Rabbins ſe ſont fait une très-haute idée de la vertu miraculeuſe du tétragrammaton. . . . Comme toutes ces conjectures ne préſentent que des idées de ſortilèges & d'exorciſmes, je me perſuade qu'il vaut mieux n'entendre par *urim* & *thummim* que le pouvoir divin attaché au pectoral, lorsqu'il fut conſacré, d'obtenir quelquefois de Dieu des oracles; enſorte que les noms d'*urim* & *thummim* lui furent donnés ſeulement pour marquer la clarté & la plénitude des réponſes; car *urim* ſignifie en hébreu *lumière*, & *thummim* *perfection*. . . mais de quelle maniere la réponſe de Dieu étoit-elle rendue? Rabbi Levi Ben-Geſſon, Aburbanel, R. Azarias, R. Abraham Séba, Maimonides & autres, nous diſent que le ſouverain ſacrificateur liſoit la réponſe de Dieu par l'éclat & l'enflure des lettres gravées ſur les pierres précieuſes du pectoral. . . Cependant ce ſentiment eſt inſoutenable, pour ne pas dire abſurde. On le détruit par une ſeule remarque; c'eſt que toutes les lettres de l'alphabet hébreu ne ſe trouvent point dans



les douze noms; *chet*, *thet*, *zaddi*, & *koph* y manquent. Ainsi les autres lettres ne suffisoient pas pour les réponses à toutes les choses sur lesquelles on pouvoit consulter Dieu. De plus, il y a dans l'écriture des réponses si longues; par exemple, II Samuel, v. 24, que toutes les lettres du pectoral, & celles qui y manquent, & celles qu'on y ajoute encore gratuitement, ne sont pas suffisantes pour les exprimer. Enfin il falloit nécessairement au sacrificateur le don de prophétie, pour combiner les lettres qui s'élevoient au-dessus des autres, & indiquer la vraie réponse de l'oracle. Ne nous arrêtons pas davantage à des fantomes de l'imagination; & disons que la conjecture la plus vraisemblable & la seule fondée sur l'écriture, c'est que quand le souverain sacrificateur se rendoit devant le voile pour consulter Dieu, la réponse lui parvenoit par une voix articulée qui émanoit du propitiatoire, lequel étoit en dedans au-delà du voile.... Au reste, l'usage de consulter Dieu par *uim* & *thummim*, fut souvent pratiqué tant que le tabernacle subsista, & selon les apparences, il continua dans la suite jusqu'à la destruction du temple par les Chaldéens. Nous n'en avons ce-



pendant aucun exemple pendant toute la durée du premier temple, & il est très-certain que cet usage cessa dans le second &c ». Au fond, tout bien examiné, il résulte des recherches profondes qui ont été faites & des réflexions très-inintelligibles qui ont été publiées sur ce sujet, qu'on ignore absolument ce que furent *urim & thummim*.

Comment pourroit-on se flatter de se procurer des éclaircissémens sur des objets aussi profondément enfoncés dans la nuit des siècles écoulés, puisqu'on n'a que des lumières incertaines sur les faits qui se sont passés dans le dernier siècle. ?

USSON (*géog. mod.*) Petite ville de France en Auvergne. « Rien n'a autant fait connoître cette petite ville que le long séjour que fit dans son château Marguerite de France, première femme du Roi Henri IV, Princesse douée de beaucoup plus d'esprit & de beauté, que de sagesse & de vertu. Elle demeura dans ce château près de vingt années, comme l'histoire nous l'apprend. Marguerite, dit le P. Hilarion de Coste, sortit d'Agen en habit de simple bourgeoise, fut portée en trouffe par Lignerac, à qui elle donna le nom de *Chevalier de la Fleur*, & gagna

H 6



pays toute la nuit avec un travail qui éprouva son courage, au péril de sa santé. De Martas la vint trouver sur la frontière avec cent gentilshommes, la logea dans sa maison de Carlat, retourna à Agen pour sauver ses pierreries, & recueillir les débris de sa suite; la mort l'en fit sortir au bout de dix-huit mois. . . Le Marquis de Canillac l'emmena & l'enferma à Usson; mais bientôt après ce seigneur, d'une illustre maison, se vit le captif de sa prisonnière: il pensoit avoir triomphé d'elle, & la seule vue de l'ivoire de son bras triompha de lui; & deslors il ne vequit que de la faveur des yeux victorieux de sa belle captive. . . au même instant qu'elle pensoit mourir captive, elle se vit assurée de regner libre en cette forte place, d'où elle délogea ceux qui l'y avoient logée. *Pendant ces vingt années, ajoute le P. de Coste, ce château d'Auvergne fut un thabar pour la dévotion de la Reine, un liban pour sa solitude, un olympe pour ses exercices, un parnaïse pour ses muses, & un caucase pour ses affections.* Si le P. Hilarion a toujours pratiqué les autres vertus du christianisme avec la même fidélité qu'il pratique la charité dans cette occasion, nous ne devons pas hésiter à le



regarder comme un saint. Il y auroit moins de médisance à comparer le château d'Usson avec l'isle de Caprée, qui fut la retraite de Tibère, qu'il n'y a de flatterie à le comparer à un thabor de dévotion, pendant que Marguérite l'habita. Durant cet intervalle, elle y eut deux fils, l'un du Sieur de Canlon, & l'autre, du Sieur d'Aubiac. De retour à la cour de France, elle donna volontiers les mains à la dissolution de son mariage avec Henri IV, & passa le reste de ses jours dans un mélange bizarre de galanterie, de dévotion, d'étude, de musique & de conversation avec des gens de lettres. Elle mourut en 1615, âgée de 63 ans. Le sage & fameux Pibrac avoit été son Chancelier & son amant ».

Voici un article qui prouve jusques à quel degré d'absurdité les anciens, qui pourtant valoient, à tous égards, les modernes, portoient leur crédulité en matière de superstition.

VULTURIUS (*mythol.*) Surnom donné à Apollon, d'après l'histoire ou plutôt la fable qu'on va lire. « Deux bergers ayant mené paître leurs troupeaux sur le mont Lyffius, près d'Ephèse, ils aperçurent un essaim de mouches à miel



qui sortoient d'une caverne fort profonde, & où il n'y avoit pas moyen d'entrer : aussitôt l'un d'eux imagina de se mettre dans un grand manequin, d'y attacher une corde, & de se faire descendre dans la caverne par son camarade. Quand il fut au bas, il trouva le miel qu'il cherchoit, & beaucoup d'or qu'il ne cherchoit pas : il en remplit jusqu'à trois fois son manequin, que l'autre tiroit à mesure. Ce trésor épuisé, il cria à son camarade qu'il alloit se remettre dans le manequin, & qu'il eut à bien tenir la corde ; mais un moment après il lui vint à l'esprit que l'autre berger, pour jouir tout seul de leur fortune, pourroit bien lui jouer un mauvais tour ; dans cette pensée, il charge le panier de grosses pierres : en effet, l'autre berger ayant tiré le panier jusques en-haut, croyant que son camarade est dedans, lâche la corde, & laisse retomber le panier au fond du précipice, après quoi il enfouit tranquillement son trésor, fait courir le bruit que le berger a quitté le pays, & invente des raisons qui le font croire. Pendant ce tems-là, son pauvre compagnon étoit fort en peine ; nulle espérance de pouvoir sortir de la caverne : il alloit périr de faim, lorsqu'étant endormi, il vit



en songe Apollon qui lui disoit de prendre une pierre aigüe, de s'en déchiqueter le corps, & de demeurer tout étendu sans se remuer, ce qu'il fit. Des vautours attirés par l'odeur du sang, fondent sur lui comme sur une proie, & font tant de leur bec & de leurs ongles, qu'ils l'élevent en l'air, & le portent dans un prochain val-lon. Ce berger ainsi sauvé comme par miracle, va d'abord porter sa plainte devant le juge; il accuse son compagnon, non-seulement de l'avoir volé, mais d'avoir voulu lui oter la vie: on cherche le mal-faiteur; on le prend: atteint & convaincu, il subit la peine qu'il méritoit: on l'oblige à découvrir le lieu où il avoit caché son trésor: on en consacre la moitié à Apollon & à Diane; l'autre moitié on la donne au bon berger, qui par là devenu riche, érigea un autel à Apollon, sur le sommet du mont Lyssus, & en mémoire d'un événement si extraordinaire, ce dieu fut surnommé *Vulturius*. Voilà une fable mythologique bien longue; c'est un conte de fée bon pour occuper un moraliste ».

WEERT. (*Geog. mod.*) Petite ville du Pays-Bas dans le Brabant, au quartier de Bois-le-Duc, dans le Pechand, à 4



lieues de Ruremonde. Il y a dans cette petite ville un couvent de recolets, un prieuré de Chanoines Augustins & un monastere de Religieuses pénitentes, fondé par J. de W., natif de cette ville dont il prit le nom. Cet homme d'une naissance obscure, s'éleva par sa valeur au plus haut grade militaire, & rendit son nom très-célèbre. Il commença sa fortune d'une maniere fort étonnante. Il apprenoit le métier de cordonnier; son maitre le battit; il s'engagea dans un régiment de troupes allemandes qui étoit à Weert. Bientôt il se fit distinguer, & après avoir passé d'une maniere brillante par tous les grades militaires, il devint vice-Roi de Bohême & Commandant de Prague, où il mourut vers l'an 1665. C'est lui dont le nom, après avoir fait grand bruit dans les nouvelles publiques, retentit enfin dans nos chansons françaises. On en fit courir un grand nombre à la cour & à la ville, où il servit de refrain. . . . Mlle. L'Héritier nous apprend dans le *Mercur galant* d'Avril 1702, l'origine de ces chansons. Elle dit que J. de Weert s'étant rendu maitre de plusieurs places dans la Picardie, porta la terreur jusqu'aux portes d'Amiens, par



les troupes qu'il envoyoit en parti. Cette terreur se répandit jusques dans Paris ; & comme le peuple grossit toujours les objets, le seul nom de J. de Weert y inspiroit l'effroi. Ce Général ayant été fait prisonnier à la bataille de Rheinfeld, en 1638, la muse du Pont-Neuf célébra ses transports de joie sur un air de trompette qui couroit alors. Elle disoit que les François avoient fait un tel nombre de prisonniers & J. de Weert. Comme il y avoit dans ces chansons une certaine naïveté grossiere, mais réjouissante, la cour & la ville les chanterent enfin ; des gens d'esprit en firent d'autres délicates & fort jolies sur le même air de J. de W. Ce vaillant Officier, dont le nom avoit fait un bruit si éclatant, laissa en France une mémoire immortelle de sa prise, & l'on nomma le tems où elle étoit arrivée, *le tems de J. de Weert* n.

WERWICK ou WARWICK ( *Geog. mod.* ) Petiteville ou bourgade des Pays-Bas, dans la Flandre au quartier d'Ipres, sur la Lys, entre Armentieres & Menin. Elle est fort ancienne. Chatelain ( Martin ) né aveugle à Warwick dans le dernier siècle, faisoit, au tour, des ouvrages finis en leur genre, comme des violes,



des violons &c. On lui demandoit un jour ce qu'il désireroit le plus de voir : les couleurs, répondit-il, parceque je connois presque tout le reste au toucher. Mais, lui repliqua-t-on, n'aimeriez-vous pas mieux voir le ciel ? Non, dit-il, j'aimerois mieux le toucher ».

---

*Wie die Alten den Tod gebildet &c. C'est-à-dire, Recherches sur la représentation de la mort chez les anciens. Par M. Lessing. A Berlin, chez Voss 1769.*

**I**L y a, dit-on, un moyen sage & sûr de ne pas redouter la mort ; c'est ou de ne pas y penser du tout ; ou d'y penser souvent & philosophiquement ; en un mot, de se familiariser autant qu'on le peut avec elle. Ce précepte est vraisemblablement fort bon ; on le répète chaque jour depuis beaucoup de siècles ; mais autrefois il n'avoit rien de sombre, d'attristant, de funèbre ; on a si bien fait qu'insensiblement l'idée de la mort est devenue la plus inquiétante & la plus accablante des pensées ; & il faut avouer qu'à cet égard, ainsi qu'à beaucoup d'autres,



l'antiquité a sur notre âge de très-grands avantages : nous sommes infiniment plus timides que les anciens, mais aussi beaucoup plus orgueilleux, & par cela même de la plus étrange inconscience. Nous prétendons penser de la manière la plus philosophique sur la mort, &, par une contradiction inconcevable, nous la représentons sous la plus dégoûtante & la plus hideuse figure. Or, est-ce le moyen de nous familiariser avec elle ; est-ce le moyen d'affoiblir l'horreur que nous inspire l'image de notre destruction, que de fixer nos regards étonnés sur une charpente osseuse à-demi rongée & dénuée de toutes ces parties dont l'ensemble exact & régulier donne tant de graces au corps humain ? Il est vrai que de nos jours la beauté de l'exécution est le seul but auquel aspirent les artistes ; la nature & le vrai ne sont tout au plus que des moyens secondaires dont ils se servent pour mériter l'approbation des connoisseurs. Copier la belle nature est une règle de laquelle on ne croit pas pouvoir s'écarter aujourd'hui : cette règle étoit également connue des anciens ; mais ils l'interprétoient beaucoup plus adroitement que nous ; cependant beaucoup plus sévères à l'é-



gard de l'exacte observation du vrai, ils l'étoient moins qu'on ne l'a été depuis sur le choix du beau. Les hermaphrodites prouvent que la nature étoit toujours belle à leurs yeux, & qu'ils ne connoissoient de difforme que les objets qui manquoient de vérité. Cet attachement des anciens au vrai auroit dû les faire regarder comme d'excellens modèles ; & nos artistes devoient se souvenir que les squelettes ne servoient pas chez les anciens à exprimer la mort, tant ils étoient éloignés de la regarder comme un objet hideux, & qui doit nous inspirer de l'horreur : c'est ce que M. Lessing a entrepris de prouver dans ces recherches, divisées en deux parties. Dans la première il montre que les anciens ont représenté la mort, ou la divinité de la mort sous une toute autre figure que celle d'un squelette, & il fonde cette assertion sur l'usage où ils étoient d'adopter les images d'Homère ; en sorte qu'on ne peut point douter qu'ils ne regardassent la mort comme *le frère* \* du sommeil : dans cette vue, il rapporte la description de divers monumens sur lesquels on voit représentés la mort & le sommeil ensemble, ou séparés, sous la for-

---

\* La mort est exprimée en allemand par un mot qui est masculin.



me de deux jeunes genies. Pausanias nous apprend que le sommeil étoit représenté sous les traits d'un genie blanc, la mort, sous ceux d'un genie noir, & tous deux les jambes croisées. En rapportant ce passage de Pausanias, M. Lessing rectifie l'erreur de la plupart des traducteurs latins & françois, qui ont dit que ces genies avoient les jambes torfes; au lieu de dire, suivant le texte grec, qu'ils avoient les jambes croisées. D'ailleurs cette dernière manière de traduire est aussi conforme aux divers monumens que M. Lessing a fait graver en taille douce, qu'à la situation qu'ont naturellement des personnes endormies. Les signes caractéristiques communs au sommeil & à la mort sont les ailes, un flambeau renversé, & les jambes croisées. Le sommeil est particulièrement distingué par la corne, & l'on reconnoit la mort à l'urne, au papillon & à la couronne.

Dans la seconde partie de ces recherches, M. Lessing prouve que les anciens ont représenté par le squelette toute autre chose que la mort. C'est aux modernes seuls qu'il faut attribuer cette représentation triste, fort maladroite, & point du tout ingénieuse. On ne trouve cette petite idée dans aucun écrivain, prosateur



ou poète, de l'antiquité; point de fable, point d'allusion, ni d'allégorie qui tendent à cette absurdité. Il est bien vrai que les Poètes ont souvent peint la mort sous les plus horribles traits; mais il est naturel que les Poètes outrepassent les images qu'ils dessinent, & on sçait qu'à tous égards, ils ont infiniment plus de liberté que les Artistes : ils donnent tant qu'ils veulent l'effort à leur imagination pour exciter dans l'ame des Lecteurs la crainte ou la terreur, qu'ils modèrent, & conduisent à leur gré. Infiniment plus contraint dans sa marche, l'Artiste est obligé de rendre les objets tels qu'ils sont, sans adoucir, ni modifier en aucune manière l'impression qu'ils excitent. L'erreur des traducteurs du passage de Pausanias dont nous venons de parler, vient de ce qu'ils n'ont point distingué entre les mots grecs *Κῆρ* & *Θάνατος* ainsi qu'entre les mots latins *lethum* & *mors*. *Κῆρ* & *lethum* ont été employés par les anciens uniquement pour exprimer la fatale nécessité de mourir, & l'espèce de mort qui peut être terrible. *Θάνατος* & *mors* indiquent chez eux la paisible situation des morts. Or, lorsque les Poètes ont peint la mort avec des couleurs terribles, ils n'ont point en-



tendu parler de cette situation; mais de la nécessité de mourir de tel ou de tel autre genre cruel de mort. M. Lessing démontre la justesse de cette assertion par une foule de preuves tirées des anciens Poètes. Il démontre aussi que chez les anciens, les squelettes représentoient les larves, c'est-à-dire, les âmes des méchans; au lieu qu'on donnoit le nom de lares aux âmes vertueuses. Seneque, Petrone & Henri Etienne confirment la vérité de cet usage, à l'évidence de laquelle il n'y a que l'ignorance qui puisse se refuser.

---

*Dictionnaire de littérature, dans lequel on traite de tout ce qui a rapport à l'éloquence, à la poésie & aux belles-lettres, & dans lequel on enseigne la marche & les règles qu'on doit observer dans tous les ouvrages d'esprit. Par M. l'Abbé Sabbatier de Castres. 3 vol. 8°. A Paris, chez Vincent. 1770.*

**N**OUS n'avons déjà que trop de Dictionnaires; mais dans ce grand nombre, il en est très-peu de didactiques,



comme le remarque l'Auteur de celui-ci : ce sont néanmoins les seuls véritablement utiles , lorsqu'ils sont faits avec goût ; c'est ce qui doit faire distinguer le Dictionnaire de M. l'Abbé Sabatier de l'énorme quantité d'ouvrages de ce genre. On l'a composé également pour l'instruction de ceux qui se bornent au simple titre d'amateurs , & pour l'avancement des esprits destinés à produire d'eux-mêmes. Les premiers y apprendront à connoître par quels secrets ressorts & d'après quelles regles un écrivain parvient à leur plaisir ; les autres y puiseront la maniere de diriger les talens qu'ils ont reçus de la nature. C'est à ces deux fins principales que se rapporte le plan de ce Dictionnaire , qu'on peut regarder comme un ouvrage qui manquoit à notre littérature. Ce n'est pas que nous n'ayons déjà beaucoup de livres didactiques sur l'éloquence , la poésie & les belles-lettres ; mais ces productions , quoique très-estimables , ne présentent pas un ensemble nécessaire pour former le goût des jeunes gens , qui entrent dans la carrière des lettres , & pour rectifier celui des littérateurs plus avancés ; la plupart de ces ouvrages supposent des connoissances déjà



acquises, & aucun d'eux ne réunit tous les genres de littérature.

C'est principalement à l'utilité des jeunes gens que M. L. S. a consacré son travail. Il leur trace les routes qu'ils doivent suivre pour cultiver leur génie, ou pour les mettre en état de bien juger du génie d'autrui, afin d'éloigner toute indécision dans les règles qu'il leur présente; il a eu soin d'écarter de son Dictionnaire tout ce qui pourroit être problématique. « Je n'ai épousé, dit-il, les systèmes particuliers d'aucun écrivain; je m'en suis tenu à ce qui étoit de convention générale. Je ne me suis permis aucune décision, qui ne fut autorisée par les maîtres de l'art; en sorte qu'à proprement parler, ce n'est pas moi qui instruis mes Lecteurs, c'est Aristote, Cicéron, Quintilien, Fenelon, Rollin, &c.; c'est Horace, Corneille, Racine, Despréaux, Molière, J. B. Rousseau, Voltaire, d'Alembert; j'ajoute à ces noms consacrés dans la littérature, ceux de Mrs. Du Marfais, l'Abbé Mallet, l'Abbé Batteux & Marmontel; j'ai fait souvent usage de leurs lumières, en citant exactement ce que j'ai emprunté d'eux. Si quelquefois j'ometts de les citer, c'est lorsque je change leurs expressions, lors-



que j'ajoute à leurs jugemens & à leurs critiques ; ou que je m'approprie leurs pensées , sans m'assujettir à en copier l'expression.

Nous ne nous étendrons pas davantage sur le plan de cet ouvrage ; nous allons en parcourir quelques articles ; sa forme ne nous permettant pas d'en faire un extrait suivi ; ils suffiront pour justifier aux yeux du public la maniere avantageuse avec laquelle nous en parlons.

« *Bouts - rimés*. On appelle ainsi les vers composés sur des rimes données. Les donneurs de bouts-rimés choisissent ordinairement les rimes les plus singulieres & les plus bizarres qu'ils peuvent trouver, afin d'augmenter les difficultés du poëte, qui, pour réussir, doit les remplir d'une maniere si naturelle, qu'elles ne paroissent point avoir été données ». L'Auteur, après avoir présenté un exemple de *Bouts-rimés*, termine cet article par des réflexions bien capables de détourner les jeunes gens de ce genre de poésie ». On faisoit autrefois, dit-il, beaucoup de sonnets en bouts-rimés ; ces sortes d'ouvrages étoient surtout fort à la mode du tems de Sarrazin & de Voiture. Le premier s'en est agréablement moqué



qué dans un petit poëme burlesque , intitulé , *la défaite des-Bouts-rimés*. En effet on peut, sans injustice, les ranger dans la classe de ces sortes d'amusemens d'esprit, dont le plus grand succès ne sçauroit réparer la moindre partie du tems qu'on a perdu à les composer ; tels sont les énigmes & les logogryphes ; & leur appliquer ce mot d'un ancien, *Turpe est diffioles habere nugas*. L'esprit gêné par la bizarrerie de la rime, néglige la justesse de la pensée, pour s'occuper uniquement de la versification : qu'en résulte-il ? un assez mauvais composé ; mais nullement un sonnet, puisqu'il n'est pas permis d'être médiocre en ce genre, dont le vrai caractère est un mélange de force & de délicatesse, qui demande de l'imagination, de la grandeur dans l'expression, & surtout un tour heureux & naturel dans les pensées, comme nous l'avons fait voir dans l'article *Sonnet &c.*

*Comédie*. Après avoir défini ce mot, & exposé les idées de plusieurs écrivains sur la comédie en général, l'Auteur divise cet article en divers paragraphes ; dans l'un, il traite des mœurs ; dans l'autre des caractères, dans le 3<sup>me</sup>. du nœud ou de l'intrigue ; dans le 4<sup>me</sup>. des sur-

Tom. IV. Part. II.

I



*prises ou coups de théâtre*; dans le 5<sup>me</sup>. du dénouement; dans le 6<sup>me</sup>. de l'économie ou conduite de la pièce; dans le 7<sup>me</sup>. du style ou de la diction propre à la comédie; dans le 8<sup>me</sup>. des actes; dans le 9<sup>me</sup>. de l'intérêt. Cet article, composé de tout ce qu'on a écrit de meilleur sur la comédie, est terminé par quelques réflexions détachées, tirées de différens Auteurs, qui sont cités à la marge du livre.

*Comique.* Cet article, presque aussi long que le précédent, est pareillement divisé en plusieurs paragraphes, où l'on traite du comique noble, du comique bourgeois, du bas comique, du comique de caractère, du comique de situation, du comique attendrissant & du comique larmoyant. L'Auteur en a puisé presque tous les matériaux dans la *Poétique* de M. Marmontel; il n'y a que ce qui concerne le comique larmoyant, qui ne soit point de cet Académicien. Ce paragraphe n'est cependant pas le moins intéressant de cet article: M. L. S. s'y déclare ouvertement contre ce genre; il y combat, d'une manière victorieuse, les raisons qu'allèguent les partisans de la comédie larmoyante, pour la défendre.



JUIN 1770.

197

L'Auteur rapporte, à la suite de ses réflexions, ce couplet fait par M. Piron, contre M. de la Chaussée, le premier Poète dramatique qui ait composé des comédies dans ce nouveau genre.

Connoissez vous sur l'Helicon

L'une & l'autre Thalie ?

L'une est chauffée, & l'autre non ;

Mais c'est la plus jolie :

L'une a le rire de Venus,

L'autre est froide & pincée :

Honneur à la belle aux pieds nuds ;

Et fi de la Chaussée.

« *Conférences ecclésiastiques.* ( discours qui font partie de l'éloquence de la chaire ) Par les conférences ecclésiastiques, nous n'entendons point ici le résultat de ces discussions théologiques, où l'on examine quelque point de dogme, de morale ou de discipline; mais des discours en forme qu'un ecclésiastique tient à une assemblée d'ecclésiastiques: or, le genre d'éloquence qui doit regner dans ces discours, est d'un goût différent de celui des sermons faits pour un auditoire composé de personnes de toutes conditions. La force & la véhémence conviennent à ceux-ci; mais le ton des conférences ecclésiastiques doit être plus doux & plus uni. On parle à des gens instruits, qui savent les



regles auxquelles il faut se contenter de les rappeler , & de représenter d'une manière sensible & pathétique , les suites funestes qu'entraîneroient leurs désordres ou leur négligence , sans leur faire de ces reproches vifs & piquans , qu'on emploie quelquefois dans la chaire pour émouvoir les pécheurs. Il y a même , à cet égard , surtout si c'est un ecclésiastique qui parle à ses égaux , une infinité d'attentions & de bienséances à observer ; mais si c'est un supérieur , un Evêque qui instruit les ministres qui travaillent sous son autorité , il peut mêler un peu plus de force au ton de pere & de pasteur , à cette éloquence tendre affectueuse , insinuante , dont il doit user avec les coopérateurs de son ministère. Au reste , nous ne prétendons point prescrire des loix ; nous ne traçons que l'idée des ouvrages les plus applaudis en ce genre , tels que les discours ecclésiastiques de M. Godeau , les conférences & discours synodaux de Massillon. ( Voyez *éloquence de la chaire.* )

« Critique. La critique est un des moyens les plus utiles pour se former un goût sûr : elle consiste à sçavoir discerner les beautés & les défauts d'un ouvrage , à les détailler avec précision , & à rendre raison



du jugement que l'on en porte. On sent assez que ces qualités exigent un grand fond de connoissances & de réflexions, & que le ton décisif & le ton méprisant, partage ordinaire de la jeunesse & de l'ignorance, n'en peuvent tenir lieu. La première condition de la critique est donc d'être sensée & judicieuse. Un bon mot, une raillerie ne suffisent pas pour décider du mérite d'un ouvrage : les plus excellens peuvent être tournés en ridicule par certains esprits mal faits, accoutumés à prendre les meilleures choses dans un mauvais sens. Un air de Rameau, qui aura charmé tout Paris, peut devenir insupportable, dès qu'on affectera de le chanter sur un ton niais, ou de l'adapter à des paroles burlesques. L'esprit veut être éclairé par des raisons & par des principes solides. Quiconque s'érige en censeur, doit donc commencer par acquérir des lumières, pour se concilier dans l'esprit des autres le crédit & l'autorité qu'il prétend s'y fonder. Je dirois volontiers aux jeunes gens : *défiiez-vous de la déman-geaison de parler, naturelle à votre âge ; écoutez longtems ; ne hazardez jamais des décisions fastueuses ou caustiques, lors même que vous êtes évidemment*



*certain de ne vous point tromper ; ne proposez vos raisons que comme des doutes & des conjectures ; ne les défendez point avec opiniâtreté. Si elles sont moins solides qu'elles ne vous sembloient d'abord, reconnoissez-en la faiblesse ou la fausseté, sans faire acheter, par une résistance inutile, une victoire que vous devez céder aux personnes qui les combattent, & qui la remporteront infailliblement. Par là, la critique deviendrait censée & en même tems modeste, seconde qualité qui en assure le fruit ».*

L'Auteur fait voir la nécessité de cette seconde qualité. Il ajoute une troisième condition, si nécessaire à la critique, que, sans elle, le jugement le plus sensé dégénère ordinairement en amertume & en fiel ; c'est la politesse. Il parle ensuite de la critique qu'on se doit à soi-même, qui, dit-il, demande, non-seulement un jugement perfectionné par la lecture & par la réflexion ; mais encore une sévérité inflexible aux suggestions de l'amour-propre, toujours prêt à s'admirer, & prompt à parer les coups que la raison veut lui porter. Comme son ouvrage est spécialement consacré à l'instruction des jeunes gens, il leur met sous les yeux plusieurs



morceaux de critiques littéraires, dont les unes ont pour objet le goût, & les autres, le langage. Il commence par un court extrait des réflexions de M. le Duc de Nivernois, sur le génie d'Horace, de Despreaux & de Rousseau. Après cet extrait, on trouve une critique des satyres, & des épîtres de Despreaux; les autres critiques ont la langue pour objet.

*Eloquence.* Cet article offre ce qu'Aristote, Cicéron, Quintilien, Fenelon, Rollin, M. M. de Voltaire, d'Alembert &c. ont écrit de meilleur sur cet objet. M. L. S. traite des genres ou caractères d'éloquence, de l'éloquence politique, de l'éloquence militaire, de celle du barreau, de celle de la chaire & de l'éloquence académique. La plus grande partie des exemples cités dans cet article, sont tirés des Auteurs contemporains.

» *Enflure.* Vice du discours, qui naît du trop grand désir de briller. Un Auteur tend au grand, au sublime; mais il n'a dans le cœur ni autant d'élevation de sentimens, ni dans l'esprit assez de force pour y atteindre; il en embrasse alors le phantôme: c'est un pigmée qui fait des efforts gigantesques. Dans ces occasions l'imagination va beaucoup au - delà du



vrai ; & les choses qu'elle exagère , n'ont qu'une vaine apparence de grandeur. On a reproché ce défaut à Lucain & à Brebeuf, son traducteur ; Malherbe n'en est pas exempt. Corneille , ce génie accoutumé à penser des choses sublimes , est guindé dans quelques endroits. L'Auteur cite à ce sujet le commencement de la tragédie de Pompée , dont les vers , quoique beaux , deviennent emphatiques dans la bouche du personnage qui les récite. Il distingue deux sortes d'enflure , celle qui consiste dans les pensées qui n'ont rien d'élevé en elles-mêmes , & qu'un esprit faux s'efforce de rendre grandes , ou par le tour qu'il leur donne , ou par les mots dont il les masque ; c'est le nain qui se hausse sur la pointe des pieds , ou qui se guinde sur des échasses. L'autre est le sublime outré , ou ce que nous appelons assez communément le gigantesque ; tel est la pensée renfermée dans ces deux vers de Corneille dans *Héraclius*.

La vapeur de mon sang ira grossir la foudre,  
Que Dieu tient déjà prête à se réduire en poudre.

Balzac , qui fonda un prix d'éloquence , & qui en a si bien connu la partie qui consiste dans l'harmonie ou le nombre des périodes , tombe quelquefois dans



l'enflure, comme dans cet exemple. Il mandoit de Rome à Bois - Robert, en parlant des eaux de senteur : *Je me sauve à la nage dans une chambre, au milieu des parfums.* Il écrivoit au premier Cardinal de Retz, lors de sa promotion au cardinalat. *Vous venez de prendre le sceptre des Rois & la livrée des roses.* » Un-académicien, (M. Thomas qui d'ailleurs écrit très-bien en prose & en vers) est tombé dans le défaut dont il s'agit, lorsqu'il dit en parlant de l'histoire universelle de M. Hardion; *Tableau immense, où tout ce qui a existé dans tous les points de l'espace, se presse sous un seul de nos regards, où nous tenons à la fois dans nos mains, les extrémités de la chaîne du tems, où l'on ne marche qu'au bruit de la chute des empires.* Quelles sont, demande le critique, *Les deux extrémités de la chaîne du tems ? Qu'est-ce qu'un tableau où l'on marche ?* Plus on s'écarte de la simplicité, & plus on s'éloigne de la justesse des idées, Tirons, ajoute-il encore, deux conséquences de tout ceci. La première, que ceux qui cherchent le pathétique, & qui craignent qu'on ne leur reproche d'être foibles ou secs, sont librement &c.



naturellement portés vers l'emphase & l'enflure , persuadés que c'est une faute noble de ne tomber que parcequ'on s'élève. La seconde conséquence est que les plus grands Orateurs & les premiers Poètes , lorsqu'ils veulent traiter le grand & le sublime , ont bien de la peine à se préserver de l'enflure , & à l'éviter dans la chaleur de l'enthousiasme. C'est pour cela qu'ils doivent se défier d'eux-mêmes ; relire leurs écrits de sens froid , & en juges sévères , avant de les publier , & s'il est possible , consulter des amis éclairés , prompts à les censurer , & surtout

A réprimer des mots l'ambitieuse emphase.

Nous nous bornons à ce petit nombre d'articles ; nous reviendrons peut-être sur cet ouvrage , si le tems & la quantité des matières que nous offre la littérature françoise & étrangère , nous le permettent. L'Auteur paroît n'avoir rien négligé pour rendre cet ouvrage propre aux collèges , en traçant aux jeunes gens les routes qu'ils doivent suivre pour former leur goût. Il joint quelquefois à ses préceptes des réflexions morales pour les prémunir contre les abus qu'ils pourroient faire de leurs talens. Il y a même plusieurs articles de son ouvrage uniquement consacrés à ces



objet, tels sont les articles *bienfaisance*,  
*mœurs, obscène, poésies licencieuses*,  
 &c.

---

*Le manuel des enfans, ou les maxi-  
 mes des vies des hommes illustres de  
 Plutarque; ouvrage dédié à Mgr. le  
 Dauphin, par M. Sabbathier, Pro-  
 fesseur au collège de Châlons-sur-  
 Marne, & Secrétaire perpétuel de la  
 société littéraire de la même ville &c.  
 A Châlons-sur-Marne, chez Claude  
 Bouchard, & se trouve à Paris, chez  
 Délaîain & Barbou. 1769.*

**M**R. Sabbathier ne cesse tous les ans  
 de donner de nouvelles preuves de  
 son zèle pour le progrès des études, pour  
 l'instruction de la jeunesse, & de la supé-  
 riorité de ses talens dans la profession ho-  
 norable qu'il exerce à Châlons-sur-Mar-  
 ne avec tant de succès & de distinction :  
 heureuses les villes où les jeunes citoyens  
 ont de tels maîtres, & où les pères ont  
 le précieux avantage de voir leurs enfans  
 se former en même tems aux belles-lettres  
 & à la vertu sous des semblables instruc-  
 teurs ! Nous avons eu plus d'une fois oc-



caſion de parler avec élogé d'un excellent ouvrage écrit en latin , & que l'on donne à étudier aux jeunes-gens dans quelques collèges : au mérite d'une latinité pure & fort élégante , cet ouvrage qui a pour titre *Selectæ e profanis &c.* réunit l'avantage d'amuser & d'inſtruire en même tems : les maximes les plus ſages , les anecdotes les plus intéreſſantes des plus célèbres perſonnages de l'antiquité , les traits d'hiſtoire les plus frappans , qui y ſont rasſemblés excitent merveilleuſement au goût & à l'étude de l'hiſtoire , en même tems qu'ils pénètrent les jeunes lecteurs de l'amour de la vertu , & des ſentimens les plus purs de ſageſſe , d'humanité & de patriotiſme. Ce manuel préſente les mêmes avantages ; il eſt même , à quelques égards , préférable à l'ouvrage dont nous venons de parler , ne fut-ce que parcequ'on y trouve un beaucoup plus grand nombre de traits intéreſſans , de maximes , d'anecdotes & de faits hiſtoriques. Il eſt vrai que M. Sabbathier a puisé dans une ſource bien abondante , & qu'il n'y avoit guere que les vies des hommes illuſtres de Plutarque où il put trouver réunies toutes les maximes qu'il ſe propoſoit de publier en forme de dictionnaire , ſous le titre de *Mar*



*manuel.* « La variété, dit l'Auteur, & le peu d'étendue de ces maximes conviennent parfaitement au caractère des enfans. Il s'en trouve même qui sont très-courtes, puisqu'elles ne consistent souvent que dans une simple réponse. Ces dernières ont cet avantage, qu'on les retient plus facilement. Ce sont comme des traits perçans qui pénètrent fort avant, selon l'expression de Sénèque, qui nous marque que, de son tems, l'on faisoit apprendre aux enfans des maximes de morale, énoncées en peu de mots ». Nous ne rapporterons que quelques traits de ce manuel; ils suffiront pour donner une idée de son utilité, du mérite de l'Auteur, & de l'excellence du choix qu'il a fait.

« Un jour Alcibiade alloit voir Périclès. Quand il fut à sa porte, on lui dit que Périclès étoit occupé, & qu'il travailloit à rendre ses comptes aux Athéniens : *mais que ne travaille-t'il plutôt, dit-il, à ne les pas rendre ?* ... Comme Alexandre étoit à Illion, & qu'il visitoit toutes les curiosités qui y étoient, quelqu'un lui ayant demandé s'il ne seroit pas curieux de voir la lyre de Pâris : *Je me soucie fort peu de cette lyre,* répondit-il ; *mais je verrois avec grand plaisir celle d'Achille, sur la-*



*quelle il chantoit les grandes actions & la gloire des héros... Aratus, Général des Sicyoniens, disoit un jour, qu'il ne gouvernoit pas les affaires, mais que les affaires le gouvernoient. Le Roi Philippe lui avoit fait donner un de ces poisons lents qui excitent d'abord une petite toux, & qui peu-à-peu conduisent enfin à une phtisie incurable. Aratus connut fort bien la cause de son mal; mais comme il n'auroit rien avancé de s'en plaindre, il le supporta doucement & patiemment, sans en dire un seul mot, comme une maladie ordinaire & commune. Un jour seulement, un de ses amis étant dans sa chambre, il cracha du sang. Son ami le voyant, & s'en étonnant: *Mon cher Céphalon, dit Aratus, voilà le fruit de l'amitié des Rois...* Archélaus, Prince qui regnoit conjointement avec Charilaüs à Sparte. Il dit un jour à ceux qui louoient ce jeune Prince pour sa bonté: *Eh comment ne seroit-il pas bon? il n'a pas même la force d'être méchant aux méchants* ».*

La vie de Caton a fourni plusieurs traits à M. Sabbathier. « Un homme décrié pour ses voluptés, cherchoit à faire liaison avec Caton; mais il le refusa toujours, disant: *qu'il ne pourroit vivre a-*



*vec un homme qui avoit plus de sentimens dans le palais que dans le cœur.* Un Tribun du peuple, qui étoit soupçonné de s'être servi de poison, proposoit une loi injuste, qu'il s'efforçoit de faire passer; Caton lui dit: *Mon enfant, je ne sçais lequel est le plus dangereux, ou de boire ce que tu prépares, ou d'autoriser ce que tu écris.*... Comme Posthumus Albinus, ayant écrit une histoire en grec, demandoit pardon à ses lecteurs des incongruités qu'il auroit pu faire dans cette langue étrangère: *Il faut sans doute lui pardonner*, dit Caton, *s'il a été forcé d'écrire cette histoire par un arrêt des Amphictyons.*... Un jour Cicéron, étant Consul, & parlant pour Murena, raila beaucoup les philosophes stoiciens, à cause de Caton d'Utique, qui avoit embrassé cette secte. Il se mocqua surtout, fort plaisamment, de leurs dogmes & de leurs paradoxes, de manière qu'il fit extrêmement rire les juges; & on rapporte que Caton, en souriant, dit à ceux qui étoient près de lui: *Mes amis, que nous avons là un Consul qui est plaisant!*... Comme il étoit à Utique, Marcus Octavius arrive avec deux légions, & campe assez près de la ville. Il envoie d'abord à



Caton un Officier , pour regler avec lui le commandement , qu'ils devoient avoir l'un & l'autre. Caton ne répondit rien à cet Officier ; mais se tournant vers ses amis : *Nous étonnerons-nous* , leur dit-il , *que nos affaires aillent si mal , lorsque nous voyons que cette malheureuse ambition de commander regne parmi nous jusques dans les bras de la mort* ». Cette réflexion de Caton est beaucoup plus importante qu'on ne pense , & partout ailleurs , comme à Utique , une armée est mal commandée quand il s'élève des contestations entre les principaux officiers , pour regler le commandement : l'état est ordinairement sacrifié par cette malheureuse ambition de dominer.

Cicéron fut sans contredit le plus éloquent des hommes ; mais fut-il le plus sage & le meilleur des citoyens ? C'est une question qui ne peut paroître un paradoxe qu'à des gens qui ne connoîtront ni l'orgueil ni le caractère de Cicéron. « L'ambition & la vanité le portoient souvent à abandonner ce qui étoit décent & honnête , pour acquérir la réputation de bien parler ; témoin ce qu'il dit un jour à Munatius , qui avoit été absous par son moyen. Il arriva quelque tems après que-



Ce même Munatius poursuivit en justice un ami particulier de Cicéron, nommé Sabinus. Cicéron en fut si irrité, qu'il tomba sur lui, & lui dit : *Crois-tu donc, Munatius, que ce soit ton innocence qui t'ait fait abfoudre, & non pas la force de mon art, qui, en pleine audience, a répandu tant de ténèbres sur tes forfaits, qu'ils ont échappé aux yeux de tes juges ?* Une autre fois, il fit l'éloge de Marcus Crassus sur la tribune, avec l'applaudissement de tout le monde ; & quelques jours après, il l'accabla d'injures & de reproches dans le même lieu. Crassus se contenta de lui dire : *N'est-ce pas de cet endroit là même que tu pronois mes louanges, il y a quelques jours ?* Oui, lui répondit Cicéron, *mais c'étoit pour m'exercer, & pour essayer mon éloquence sur un si méchant homme...* Il y avoit un Publius Cotta, qui se piquoit d'être grand jurisconsulte, quoiqu'il fut très-ignorant & sans nul esprit. Cicéron, dans une cause qu'il plaidoit, l'appella en témoignage. Cotta répondit qu'il ne savoit rien de tout ce qu'il lui demandoit. *Apparemment, répartit Cicéron, tu crois qu'on t'interroge sur quelques questions de droit ? ...* Marcus Appius plaidant



un jour une grande cause, dit dans son exorde, que son ami, pour lequel il plaidoit, l'avoit prié très-instamment d'apporter dans cette affaire beaucoup de soin, d'exactitude, de sçavoir, de force de raisonnement & de bonne foi. *Après cela, as-tu bien le cœur assez dur, lui dit Cicéron, pour ne rien faire de tout ce dont ton ami t'a prié? ...* Un jour, rencontrant les juges au sortir d'une audience, où Clodius avoit été absous, il leur dit: *Vraiment vous aviez grande raison de demander des gardes pour votre sûreté; de peur qu'on ne vous enlevât l'argent que vous aviez reçu.* Et comme Clodius reprochoit à Cicéron qu'il avoit eu beau déposer, que les juges ne l'avoient pas cru: *Tu te trompes, lui dit Cicéron; il y en a vingt-cinq qui m'ont cru; car il y en a autant qui t'ont condamné; & il y en a trente qui ont refusé de te croire; car ils n'ont voulu t'absoudre qu'après avoir reçu de l'argent.* Après la défaite de Pompée, un certain Nonnius disoit qu'il falloit avoir bonne espérance, parcequ'il restoit encore sept aigles dans le camp de Pompée: *Tu aurois raison, mon ami, lui répliqua Cicéron, si nous avions à combat-*



*tre contre des geais. . . Simonide, Poëte de Céos, ayant demandé à Thémistocles quelque chose d'injuste, pendant qu'il étoit Archonte, il lui répondit: Comme tu ne serois pas bon Poëte, si tu faisois des vers contre les regles de la poésie, je ne serois pas non plus un bon Magistrat, si je t'accordois quelque grace contre les loix. . . Sylla après avoir obtenu la préture, s'étant emporté un jour contre César, il lui dit en colère, qu'il se serviroit contre lui du droit de sa charge: Tu as vraiment raison de l'appeller tienne; car tu l'as bien achetée à beaux deniers comptans. . . Solon alla un jour entendre Thespis. Quand la piece fut finie, il appella le Poëte, & lui demanda s'il n'avoit point de honte de mentir ainsi devant tant de gens, Sur quoi il faut observer que dès le commencement, le mensonge a été l'ame de la tragédie comme du poëme épique. Le sujet a toujours été une fable, que les poëtes tâchoient de rendre vraisemblable & historique par le mélange de quelque vérité. Thespis répondit à Solon: qu'il n'y avoit point de mal dans ces mensonges & dans ces fictions, qu'on ne faisoit que par jeu. Oui, repartit Solon, en donnant un grand coup de son bâton.*



contre terre? mais si nous souffrons & approuvons ce beau jeu-là, nous le trouverons bientôt dans nos contrats & dans toutes nos affaires. Les hommes portent en effet dans leurs affaires le même esprit qu'ils ont dans leurs plaisirs. . . On rapporte qu'un jour, à une assemblée des Athéniens, Timon monta sur la tribune. On fit d'abord un grand silence, & tout le monde étoit dans une attente merveilleuse, à cause de la nouveauté du fait. Tout d'un coup il dit: *Athéniens, j'ai dans ma maison une petite place, où il y a un grand figuier, auquel plusieurs honnêtes citoyens se sont déjà pendus. Comme je m'en vais bâtir sur cette place, j'ai voulu vous en avertir publiquement, afin que si quelqu'un de vous autres a envie de s'y pendre, il se dépêche avant que le figuier soit abbattu.*

Nous n'avons point choisi, nous avons pris au hasard ces traits dans cet ouvrage, que nous croyons, non-seulement utile aux enfans, qui le liront avec plaisir, mais très-nécessaire encore aux jeunes gens déjà instruits, qui, sous le voile de l'amusement, y trouveront les plus saines maximes & les plus sages leçons.



---

*Dialogues de Platon.* Par le Traducteur de la *République*. Tome second.

Nous avons déjà fait sentir dans le premier extrait, que ces dialogues sont peu susceptibles d'analyse, parceque les raisonnemens des interlocuteurs sont liés avec un tel art, qu'il est très-difficile que des fragmens isolés puissent donner l'idée qu'on devoit en avoir, & qu'en donne en effet une lecture suivie. Mais ce que nous n'avions point osé dire, & ce que cependant nous ne pouvons nous dissimuler, c'est que, malgré les grandes beautés qui distinguent ces dialogues, il s'en faut bien pourtant que nous les mettions en parallèle avec la *République* ou l'excellent & sublime dialogue de Platon sur la justice. Tout est intéressant, utile, essentiel dans cet ouvrage, vraiment digne de la sagesse de Socrate & du génie de Platon; au lieu que, dut notre jugement paroître téméraire, il nous semble y avoir beaucoup trop de superfluités dans les dialogues qui composent ces deux volumes. Le grand but de Socrate, principal interlocuteur, est de dévouer au mé-



pris le bavardage des sophistes; mais il ne fait presque toujours usage que de leurs propres termes; en un mot, les sophismes sont trop multipliés dans ses raisonnemens, les circonlocutions trop accablantes, les épisodes trop fréquens; il détruit admirablement; mais il ne construit rien à la place de ce qu'il a détruit. Il dit bien ce que le beau, la rhétorique, la volupté, la vertu &c, ne sont pas; mais il ne donne aucune définition nouvelle de ces objets; & il faut avouer que pour arriver à ce but, qui n'est souvent rien moins que satisfaisant, il prend des détours si longs, qu'on a de la peine à le suivre. Malgré tous ces défauts, c'est toujours l'éloquent Platon, & la beauté des pensées & des images dédommage les lecteurs de la patience qui leur échappe quelque fois. Dans le 1<sup>er</sup>. dialogue (de la rhétorique), Socrate accable, terrasse, & , qui plus est, couvre de ridicule le Rhéteur Gorgias, qui s'est vanté de répondre, à la faveur de sa profonde connoissance de la rhétorique, à tous ceux qui l'interrogeroient sur quelque matière qu'il leur plairoit. Qu'est-ce que la rhétorique? & quel est son objet? Par ces deux questions très-simples, & auxquelles Gorgias répond fort



mal, Socrate engage son adversaire dans une dispute, qui tourne toute à la honte de Gorgias, & dans laquelle Socrate discute ou détruit toutes les grandes opinions qu'on avoit de son tems, de la force & de la puissance de la rhétorique. Les discours sont l'objet de la rhétorique, dit Gorgias. Socrate parle de tous les autres arts; de la médecine, de la gymnastique &c., & il prouve qu'ils ont pareillement le discours pour objet, quoiqu'ils ne soient pas appelés rhétorique. Oui, réplique Gorgias; mais la rhétorique est en même tems l'ouvrière de la persuasion, c'est le but de toutes ses opérations. Ecoutez, Gorgias, répond Socrate; je ne conçois en aucune façon de quelle nature est la persuasion que vous attribuez à la rhétorique, ni au sujet de quelles affaires cette persuasion a lieu. Ce n'est pas que je ne soupçonne de quoi vous voulez parler; mais je ne vous en demanderai pas moins quelle persuasion la rhétorique fait naître & sur quelles affaires. Si je vous interroge, au lieu de vous faire part de mes conjectures, ce n'est point à cause de vous, mais en vue de cet entretien, afin qu'il procède de manière que nous connoissions clairement le sujet dont il est ques-



tion entre nous. . . Dites-moi donc , par rapport à la rhétorique , vous semble-t'il qu'elle soit la seule qui produise la persuasion , ou qu'il y ait d'autres arts qui en fassent autant ? Voici ma pensée. Qui-conque enseigne quoique ce soit , persuade-t'il ou non ce qu'il enseigne ? *Gorgias*. Il le persuade sans contredit. *Socrate*. Pour revenir donc aux autres arts ; Parithmétique & l'arithméticien ne nous enseignent-ils pas ce qui concerne les nombres ? *Gorgias*. Oui. *Socrate*. L'arithmétique est donc aussi ouvrière de la persuasion ? *Gorgias*. Il y a apparence. *Socrate*. Si on nous demandoit de quelle persuasion & sur quoi ? nous dirons que c'est celle qui apprend la quantité du nombre , soit pair , soit impair. Appliquant la même réponse aux autres arts dont nous parlions , il nous sera aisé de montrer qu'ils produisent la persuasion , & d'en marquer l'espece & l'objet. N'est il pas vrai ? *Gorgias*. Oui. *Socrate*. La rhétorique n'est donc pas le seul art dont la persuasion soit l'ouvrage &c. Dans ce dialogue , Socrate marquant la différence entre la science & la simple croyance , entre la science vraie & la science fausse , prouve , ou du moins paroît indiquer que la rhétorique s'exerce



S'exerce plus souvent à persuader la fausse science, que d'être utile à la vraie science, qui, pour être victorieuse, n'a nul besoin de l'art de la persuasion : en un mot, il détruit toutes les opinions de Gorgias & des autres rhéteurs sur la rhétorique.

Dans le dialogue suivant, où Socrate montre & prouve l'inutilité de la profession de rhapsodiste, profession fort honorée de son tems, Ion, le plus distingué des Rhapsodes, se vante de connoître Homère mieux qu'aucun de ses contemporains n'est capable de l'entendre. Mais il avoue en même tems, qu'il n'est pas aussi sçavant dans l'intelligence des autres poètes, & que lorsqu'on l'interroge sur ceux-ci, il est embarrassé à répondre. La raison en est bien simple, répond Socrate; cela vient de ce que vous êtes incapable de parler, même sur Homère; par art & par science; car si vous pouviez en parler par art, vous seriez en état de faire la même chose à l'égard de tous les autres poètes. C'est par une espèce d'enthousiasme, dit Socrate à Ion, que vous parlez avec facilité sur Homère, qui, par ses vers, vous communique le même enthousiasme dont il étoit lui-même rempli, lorsqu'il les composa. La muse inspire les poètes, & ceux-



si communiquant à d'autres leur enthousiasme , il s'en forme une chaîne d'hommes inspirés. Ce n'est point en effet par art, mais par enthousiasme & par inspiration que les bons poètes épiques composent tous ces beaux poèmes. Les bons poètes lyriques de même , semblables à ces hommes agités de la fureur des Corybantes , qui dansent étant hors d'eux-mêmes , ne sont point de sang froid , lorsqu'ils font ces belles odes : mais dès qu'une fois ils sont montés au ton de l'harmonie & de la mesure , ils entrent en fureur , & sont saisis de transports pareils à ceux des Bacchantes , lesquelles , dans ces momens d'ivresse , puisent dans les fleuves le lait & le miel ; ce qu'elles ne font pas , quand elles sont rendues à elles-mêmes. Ainsi l'ame des poètes lyriques fait réellement ce qu'ils se vantent de faire. Or, ces poètes nous disent qu'ils puisent à des fontaines de miel , & que , semblables aux abeilles , ils volent çà & là dans les jardins & les vergers des muses , où ils cueillent les vers qu'ils nous chantent. . . . Chacun d'eux ne peut réussir que dans le genre vers lequel sa muse le pousse. . . . Tynnichus de Chalcis est une preuve bien sensible de ce que je dis. Nous



n'avons de lui aucune piece de vers que l'on daigne apprendre par cœur, si ce n'est son *Peon*, que tout le monde chante, la plus belle ode peut-être qu'on ait jamais faite, & qui, comme il le dit lui-même, est réellement une production des muses... Et vous-autres, Rhapsodes, qui êtes les interprètes des poètes, vous êtes donc des interprètes d'interprètes &c ». De ces observations, Socrate en vient à prouver que tout ce que les Rhapsodes déclament, ils le font comme les acteurs de tragédies, par une espece d'inspiration & par enthousiasme, le plus souvent sans connoître ni la valeur des images qu'ils rendent, ni la nature des choses dont ils parlent. Ion ne veut point en convenir ; mais il ne peut répondre à Socrate, qui lui demande en vain quelles sont les connoissances où il excelle.

Dans le *Philèbe* ou dialogue de la volupté, Socrate prouve, contre l'opinion de *Philèbe*, que le bien ne consiste point dans la joye, la volupté, le plaisir, ni dans toutes les autres choses de ce genre ; mais que la sagesse, la mémoire & tout ce qui est de même nature, l'opinion droite & les raisonnemens vrais sont meilleurs & plus estimables que la volupté, & ce qu'il



y a de plus avantageux pour tous les êtres présens & à venir , capables d'y participer. Quelque belles & lumineuses que soient les réflexions de Socrate , & quelque sublimes que soient ses raisonnemens , nous nous dispenserons de le suivre dans ce dialogue , dont il n'est point possible de rapporter des fragmens , sans le dégrader , & sans rompre la chaîne des raisons & des preuves qui démontrent que , sans la sagesse , il ne peut y avoir de véritable volupté. C'est dans ce même dialogue que Socrate s'élève à la connoissance d'un dieu unique ou d'une intelligence infinie , incréée , qui regle & dirige tout , depuis la marche & les révolutions des corps célestes jusqu'aux détails , en apparence , les plus minutieux.

Dans le dernier dialogue de ce volume , le *Ménon* ou de la vertu , Socrate peint sa belle ame , la profondeur de sa philosophie , & l'intégrité inaltérable de son attachement à la vertu. Ménon demande à Socrate si la vertu peut s'enseigner , ou si elle ne le peut pas , & si elle ne s'acquiert que par la pratique. Socrate commence par avouer qu'il ne sçait pas ce que c'est que la vertu : mais il prouve ensuite que la même intelligence , qui a don-



né l'être aux hommes, a mis dans leur ame les principes sacrés de la vertu, ainsi que de toutes les autres connoissances, que l'instruction & l'étude ne font que développer en eux; il le prouve par l'exemple d'un esclave de Ménon, auquel Socrate fait décrire & expliquer diverses figures de géométrie, dont ce même esclave croyoit n'avoir aucune idée; d'où il conclut que les pensées & les opinions droites sur les connoissances que nous ignorons le plus, étant naturellement en nous, & se développant par l'instruction, & surtout par le doute, pere des recherches & de la science, celui qui ignore, a, même sans s'en appercevoir, des opinions vraies touchant ce qu'il ignore. Mais il est évident, continue Socrate, que cet esclave n'a point reçu dans sa vie présente ces connoissances géométriques; il faut nécessairement qu'il les aie eues dans un autre tems, en celui qu'il n'étoit pas homme. Par conséquent, si, durant le tems où il est homme & celui où il ne l'est pas, ces opinions vraies sont en lui, & deviennent sciences, lorsqu'elles sont reveillées par des interrogations; n'est-il pas vrai que pendant toute la durée du tems, son ame aura été dans le cas d'apprendre? Car il est clair que



dans tout l'espace du tems , il est ou n'est pas homme. Si donc la vérité des objets est toujours dans notre ame , cette ame est immortelle. C'est pourquoi il faut essayer avec confiance de vous rappeler ce que vous ne sçavez pas pour le moment , c'est-à-dire , ce dont vous ne vous souvenez pas &c »

Cet entretien est interrompu par Anitus , le même fourbe qui , dans la suite , fut le dénonciateur , l'oppresser & le juge de Socrate. Il paroît ici tel qu'il se montra , lorsqu'il fit condamner ce sage à la mort. Faux, hypocrite, plein d'un zèle feint pour les dieux & le culte , & dévoré d'envie. Il se déchaîne contre les philosophes , fléaux publics , dit-il , qui n'ont ni crainte pour les dieux, ni respect pour les hommes, corrupteurs des jeunes - gens , détracteurs des usages, des loix , de la religion &c. C'est une chose singulière que cette ressemblance des ennemis des philosophes dans le tems de Socrate , avec les détracteurs des philosophes de nos jours : ce sont exactement les mêmes imputations, les mêmes injures, la même grossièreté de calomnies , les mêmes accusations & les mêmes atrocités. Socrate confond Anitus par la douceur & la jus-



telle de ses réponses : ne pouvant le convaincre d'athéisme, Anytus l'accuse de dénigrer les citoyens les plus respectables. A ce que je vois, Socrate, vous parlez mal des hommes avec bien de la liberté. Si vous vouliez m'écouter, je vous conseillerois d'être plus réservé, parcequ'il est facile en toute autre ville peut-être de faire du mal ou du bien à qui l'on veut, mais en celle-ci beaucoup plus qu'ailleurs. Je crois que vous en sçavez quelque chose. *Socrate.* Ménon, il me paroît qu'Anytus se fâche, & je ne m'en étonne pas : car, en premier lieu, il s'imagine que je dis du mal de ces grands hommes, & de plus, il se flatte d'être de ce nombre. Mais si jamais il vient à connoître ce que c'est que dire du mal, il cessera de se fâcher : pour le présent il l'ignore &c ». Il résulte de ce dialogue & des raisonnemens de Socrate, que « la vertu vient par un don de Dieu à ceux qui le possèdent. Mais nous sçaurons le vrai à ce sujet, lorsqu'avant que d'examiner comment elle se trouve dans les hommes, nous entreprendrons de chercher ce qu'elle est en elle-même. Il est tems que je me rende quelque part. Pour vous, persuadez à votre hôte Anytus les choses dont vous êtes persuadé vous-



même, afin qu'il soit plus traitable; d'autant que, si vous réussissez à le convaincre, vous rendrez service aux Athéniens».

---

LES ÉCONOMIQUES. Par L. D. H.  
(*L'Ami des hommes.*) 2 parties in-12. A Amsterdam; & se trouve à Paris, chez Lacombe. 1769.

L'ÉCONOMIE politique est une science de la plus grande étendue; elle embrasse les intérêts généraux de l'humanité, & dans ce cercle immense, elle trace à chaque individu le cercle particulier de ses devoirs & de ses droits.

Le caractère de l'ancienne philosophie étoit la conjecture & les principes abstraits: celui de la nouvelle est l'observation & l'expérience: aussi n'y a-t'il eu de vrais Philosophes & de véritable philosophie que depuis le renouvellement des lettres. La physique fut la première science qui devint expérimentale, quand la mode fut venue d'interroger la nature: la métaphysique, longtems considérée comme la science de l'imagination, dégagée d'abord des abstractions par les efforts de Locke, vient enfin dans les mains de



M. l'Abbé de Condillac , de se trouver  
soutenue à l'expérience.

La morale restoit : mais vague , incertaine , fondée sur une abnégation de soi-même , qui n'est point dans la nature , embellie par les déclamations des anciens , & je ne sçais quelle fleur de sentiment , qui tient à la délicatesse de l'esprit , & qui faisoit le caractère dominant des Grecs , peuple plus sensible que nous , par l'influence du climat sans doute , par celle , plus efficace encore , du gouvernement ; mais nullement par principe & par connoissance. Varron a compté parmi eux deux cens quatre - vingt - huit opinions différentes sur le souverain bien.

Au milieu de ce cahos où se trouvoit la morale , & conséquemment les loix , qui en sont l'expression , notre siècle a vu naître l'économie politique. Cette science , qu'on peut appeller la morale expérimentale , renonçant aux abstractions & à toute idée vague , va chercher ses principes dans la nature connue du cœur humain ; elle nous présente tout l'édifice social sur la foi fondamentale de la propriété , parceque celle-ci peut seule perpétuer le travail , qui assure les subsistances & la population. Sur le même fondement

K 5



est assise la puissance tutélaire & conservatrice des propriétés, parcequ'il n'y a point de Rois sans peuples.

Nous avons cru nécessaire de donner cette courte explication d'une science sur laquelle quelques personnes ont voulu jeter des ridicules, parcequ'ils ne la connoissent point ; l'enthousiasme de quelques-autres lui a peut-être fait autant de tort que l'ignorance des premiers. Parmi les hommes, les uns courent après la nouveauté par curiosité & par amour propre ; d'autres se livrent au torrent de la mode ( car il y a des vérités de mode ) par paresse, & pour ne pas paroître singuliers ; les autres la méprisent par ignorance & par orgueil , & quelques-uns par attachement aux vieux préjugés ; le sage examine, discute, attend, pour établir des principes, que l'expérience soit venue au secours de ses raisonnemens ; mais lorsqu'une fois il s'est assuré de leur accord, il suit leurs résultats avec flegme ; mais avec inflexibilité. C'est alors qu'il dit avec Horace , & comme l'infortuné Corneille de Witt au milieu des tortures , que ni la mort ni les supplices des tyrans ne peuvent rien sur l'ame de l'homme juste. ( \* )

---

(\*) Corneille de Witt, frere du pensionnaire,



L'ouvrage dont nous nous proposons de donner une idée à nos Lecteurs, est le fruit des méditations d'un citoyen, également illustre & par sa naissance & par ses talens & par une constante application à chercher ce qui peut contribuer au bien de l'humanité, à qui son zèle pour la promulgation de l'ordre naturel a mérité le surnom glorieux d'*Ami des hommes*. Le titre qu'il donne à son ouvrage, est le même que celui que Xénophon avoit donné à un des siens; peut-être l'Auteur françois l'a-t-il rempli avec plus d'étendue que le grec. Dans ses économiques, M. le Marquis de M. se propose d'instruire chaque homme en particulier de ses devoirs & de ses droits, & de déterminer ainsi, par la voie la plus douce, & peut-être aussi la plus sûre, le bonheur de l'humanité. Cet ouvrage est naturellement divisé en deux traités, l'intérêt du cultivateur, & l'intérêt du propriétaire. L'Auteur a adopté la forme de dialogue, dans l'intention de diminuer

---

victime d'un peuple ingrat & de l'ambition de Guillaume de Nassau, recta, pendant qu'on le torturoit, aux Juges qui vouloient arracher de lui l'avoué de crimes imaginaires, la strophe d'Horace, *infans & senectus propositi rigens &c.*



## 224 JOURNAL ENCYCLOP.

la sécheresse & l'aridité des préceptes ; mais cette forme emporte avec elle l'inconvenient opposé : les sens coupés, les longueurs, la diffusion & le partage de l'attention : C'est ce qu'a bien senti M. de M ; aussi a-t'il soin de rassembler tous les principes dans un précis qui termine chaque traité, & qui présente la substance de l'ouvrage entier. C'est à ce précis que nous nous arrêterons, & dont nous extrairons les principes de l'*Ami des hommes*.

Rien n'est productif que la terre ; elle est la source des subsistances & des richesses, & celles-ci sont la mesure de la population ; car un homme ne peut entrer dans le monde que sa part n'y soit d'avance.

Il y a toutes sortes de besoins & aussi toutes sortes de travaux ; mais ces travaux se séparent en deux classes, par la différence naturelle de leur objet. On appelle *productifs* tous ceux qui sont donnés à la terre, jusqu'à la vente de première main, pour faire croître les *productions*. Les *travaux stériles* sont ceux qui reçoivent les productions & *matières premières*, quand on les œuvre & façonne pour l'usage & la consommation. Il est



très-essentiel, remarque l'Auteur, de bien distinguer cette différence de travaux; on y voit une classe d'hommes à part, occupés uniquement des productions des richesses annuelles, & dont les intérêts, à ce titre, sont la base des intérêts de tous les autres hommes.

M. de M. enseigne ensuite que tout l'ordre social pose sur des conventions qu'il faut connoître pour les suivre. Cette connoissance constitue le caractère de l'homme-de-bien; d'où il reste prouvé qu'on ne sauroit trop répandre cette instruction.

L'Auteur passe aux avances pour la cultivation. Il les distingue en trois especes, qu'il nomme *foncières, primitives & annuelles*. Les premières regardent les propriétaires; les autres sont à la charge du cultivateur. Il examine les différentes sortes de culture, & indique l'espece d'avance qui appartient plus particulièrement à chacune. Passant ensuite à la véritable cultivation, à celle de la charrue, il remarque que tous les succès de l'entreprise dépendent de la force des avances du cultivateur, de son activité & de son intelligence à connoître le prix des ventes & la sûreté des profits. Il établit



des règles sures pour la distribution du revenu dont l'ordre ne s'intervient point sans la ruine du tout. On voit surtout combien l'impôt, quand il n'est pas établi conformément aux principes, peut devenir destructif; & combien il est essentiel au propriétaire de s'en charger lui-même, plutôt que d'attendre une dégradation qui finira toujours par le ruiner. Voici le passage entier; un extrait l'affoiblirait.

L'expérience a démontré que les avances primitives de la charue, dans l'état de prospérité, doivent aux avances annuelles comme cinq à un, & le produit total qui en résulte, égal à la moitié de ses avances; par exemple, dans un bon terrain, en supposant la liberté du commerce, une charrue attelée de quatre forts chevaux, exploite cent vingt arpens; les avances primitives doivent être de dix mille livres, les avances annuelles de deux mille, & le produit total de cinq mille livres. Ce produit donné, il faut que le cultivateur prélève ces deux mille livres d'avances annuelles, pour les répandre de nouveau sur la terre, & faire renaitre une nouvelle récolte: si une augmentation d'impôts ou quelques autres accidens en distraisoient seulement deux cents livres, cette perte se ré-



trouveroit dans la récolte suivante , plus trois cinquiemes en-sus que ces deux cens livres auroient produits , ce qui fait cinq cens livres. L'année d'après , ce vuide de 500 liv. , augmenté encore de ces trois cinquiemes qu'il auroit produits , donne un déchet de 1250 l. Ainsi on voit en peu d'années la ruine progressive du cultivateur & de son fond dans cette donnée : le propriétaire auroit prévenu ce malheur , s'il se fut chargé volontairement de la première perte de deux cens livres. Suivons la distribution de ces cinq mille livres de revenu. Le cultivateur en a prélevé deux mille pour la rentrée de ses avances annuelles ; il doit encore retirer la cinquième partie du produit pour l'intérêt de ses avances primitives ; dans le cas présent , c'est mille livres. Leur emploi est la réparation des avances & des accidens. Les deux cinquiemes qui restent , sont la part du propriétaire ; ici , c'est deux mille livres. On appelle cette part le *produit net*. C'est l'intérêt de ses avances foncières & de l'acquisition du fond. Il ne reste plus rien à en prélever que l'impôt ; car nous avons vu qu'on ne sçauroit rien soustraire des reprises du cultivateur , sans nuire à la reproduction. L'impôt , sous quel-



que forme qu'il se présente, soit direct ou indirect, territorial ou personnel, doit donc être pris sur la part du maître : il s'y portera de lui-même, s'il connoit ses intérêts: corvées, milices, tout cela est rachetable, & doit être payé par le propriétaire.

L'Auteur passe de l'instruction des cultivateurs à celle des propriétaires : c'est peut-être la plus nécessaire ; car, indépendamment de l'étendue de leurs devoirs, la classe des *Seigneurs fonciers* est moins éclairée que celle des laboureurs, sur les obligations que lui fait contracter l'ordre naturel.

Il n'y a point de droit sans devoirs, dit M. le M. de M ; si le propriétaire reste maître de tout l'excédent des récoltes après la rentrée des avances du cultivateur, c'est à la charge d'entretenir les avances foncières, puisque, sans elles, le fond dépériroit. Ce sont là les derniers frais dont la charge soit grevée ; mais il s'en imposera d'autres, s'il est éclairé ; ce sera d'étendre ses avances pour accroître son revenu ; il ne négligera pas même d'aider ses cultivateurs à leur profit ; car, s'il les laisse ruiner, il faudra toujours qu'il vienne au secours de son fond, & ce sera



pour lors, avec bien plus de désavantage. Un sage propriétaire doit multiplier autour de son domaine, le plus qu'il lui est possible, les subsistances & les salaires, en ayant soin que ceux-ci soient, autant que faire se peut, dans le genre productif; car celui-là seul augmente la population d'une façon durable: tout autre fait naître une population éphémère, qui tombe avec lui, & qui meurt de misère, quand l'objet de travail a cessé. Il faut tendre toujours dans la culture, à l'administration des frais au plus grand *produit net*: car c'est par lui seulement que les hommes ont intérêt à faire des avances qui produisent abondamment les subsistances. Toute l'attention doit donc se tourner du côté des débouchés, puisque c'est par eux qu'on diminue les frais, & qu'on obtient le bon prix, qui établit le plus grand produit net possible.

L'état étant la réunion des propriétés, il se trouve que l'intérêt de l'état n'est rien autre chose que celui des propriétaires; que la justice, la police, & tous les autres frais du gouvernement, ayant pour objet la défense des propriétés, se trouvent compris dans les avances foncières, & que c'est pour cela que le propriétaire est chargé de l'impôt.



Toute l'attention du propriétaire & de l'état, puisque leur cause est commune, doit donc se porter du côté des débouchés & de la facilité du commerce, en diminuant les frais; car le commerce est nécessaire pour la consommation, & conséquemment pour la reproduction; mais le commerce est le moyen dispendieux. Il n'en est pas ici comme des frais de culture qui augmentent le produit, parce que le fond est inépuisable. Dans le commerce, il est borné, & la part du commerçant est toujours au détriment de la vente de première main.

La facilité des débouchés & l'établissement de l'impôt légal doivent être l'objet perpétuel des soins, des sollicitations, des réclamations des propriétaires. C'est l'ignorance antique & barbare du droit féodal qui crut soustraire les grands propriétaires à la loi inévitable des charges publiques, & l'autorité tutélaire égarée loin de la nature, se vit contrainte à fonder sa puissance sur le déplorable régime fiscal, qui dévore presque tous les états de l'Europe: les propriétaires ne doivent pas cesser de chercher à substituer des moyens avantageux pour le rétablissement de l'ordre, puisqu'ils sont la puissance tuté-



telaire de leurs propriétés , que tous les mécomptes des abus tombent nécessairement sur eux.

Tel est le plan de l'ouvrage de M. le M. de M. On ne peut trop applaudir au zèle de ce généreux citoyen. On ne peut trop souhaiter que dans le siècle le plus avide de connoissances , l'étude se porte vers les objets du bonheur commun : que les anciens préjugés soient effacés ; qu'on ne dise plus que le peuple doit être retenu dans l'ignorance , parceque c'est le procédé & le raisonnement des tyrans : qu'on ne pense plus qu'il existe des hommes pour qui tout est droit , & rien n'est devoir ; parceque c'est le comble de l'ignorance & de la méchanceté. M. le M. de M. a rendu un grand service à tous les hommes raisonnables & sensibles , en rassemblant dans un espace aussi court , les principes & les démonstrations de la science la plus intéressante & la plus nécessaire.

M. le M. de M. n'avoit d'abord eu dessein que de donner , dans un cathéchisme économique , un précis très-succint & presque un résumé de cette science ; mais comme ce ne sont pas précisément les enfans qu'il faut instruire , mais les hommes de tout âge , il résolut d'adoucir , par une



nuance d'entretien , la forme aride des instructions faites par interrogatoire ; il supposa que l'enfant , tout enfant qu'il est , peut avoir des doutes & des petits aperçus ; qui peuvent par fois le rendre interrogant lui-même. Il sentit, ajoute-t'il , que cette disposition étant bien saisie & ménagée par la vraisemblance , l'ordre & la précision rendroient l'instruction plus moëlleuse , plus agréable & plus perçante. Il essaye le goût du public en lui offrant les deux premières parties. Les deux autres sont prêtes ; il n'attend , dit-il , pour les donner , que le succès des deux premières. En ce cas , nous l'exhortons de les publier incessamment. Ses dialogues sont simples , naturels & amusans ; les interlocuteurs sont l'*Ami des hommes*, & *Antoine* , enfant de 15 ans , pour le premier traité. Le second , entre un *grand propriétaire* & l'*Ami des hommes*.





*Indian Zoologig &c.* C'est-à-dire, *Zoologie indienne*. 1re. part. in-fol., avec des planches enluminées. Par M. Pennant, Ecuyer. A Londres, chez Whiter. 1770.

**I**L y a déjà plusieurs années que la *Zoologie Britannique* a assuré à M. Pennant un rang distingué parmi les plus sçavans Naturalistes de ce siècle. Cet ouvrage très-étendu, rempli d'observations utiles & de la plus grande exactitude dans des nombreuses descriptions qu'il renferme, méritoit les suffrages des sçavans qui l'ont accueilli, & les applaudissemens du public, qui la regardé comme un des meilleurs ouvrages qui eut encore paru dans ce genre peu connu. M. Pennant, dans cette *Zoologie*, ne fit que décrire avec beaucoup de vérité ce qu'il avoit observé lui-même dans la Grande-Bretagne: il n'en est pas de même dans ce nouvel ouvrage, puisqu'il assure qu'il ne fait que publier les observations d'un ami sçavant, curieux, intelligent, de M. Lotten, Ecuyer, ancien Gouverneur de Ceylan, qui a fait dessiner, d'après nature & par



de très habiles artistes , les oiseaux dont on lit la description. Ce n'est ici que le premier cahier ; M. Pennant en publiera successivement six , chacun enrichi de six planches , & il décrira tour-à-tour des quadrupèdes , des oiseaux & des poissons dont on ne connoit pas encore même la figure en Europe : l'ouvrage sera terminé par un abrégé systématique des animaux des indes & des isles voisines , avec des éclaircissmens relatifs aux descriptions que les anciens Auteurs en ont données. Les animaux décrits dans ce 1<sup>er</sup>. cahier sont 1<sup>o</sup>. l'écureuil à longue queue ; 2<sup>o</sup>. le faucon blanc & noir ; 3<sup>o</sup>. la petite chouette cornue ; 4<sup>o</sup>. le grimpeur ; 5<sup>o</sup>. le couroucou à face ; 6<sup>o</sup>. le coucou à tête rouge ; 7<sup>o</sup>. le pigeon à capuchon ou coqueluchon noir ; 8<sup>o</sup>. l'oiseau tailleur ; 9<sup>o</sup>. la poule d'eau à queue rouge ; 10<sup>o</sup>. l'ibis à tête blanche ; 11<sup>o</sup>. l'oye à dos noir ; 12<sup>o</sup>. l'anhanga à ventre noir.

De ces différens oiseaux , tous fort curieux à connoître , nous ne nous arrêterons qu'à l'oiseau tailleur & à l'instinct merveilleux qu'il tient de la nature. Si la bienfaisante nature , dit M. P. avoir refusé aux oiseaux cette sagacité distincte qui les caractérise , foibles comme ils



sont, ils eussent eu bien de la peine à se conserver au milieu des ennemis qui tendent perpétuellement à leur destruction : si les oiseaux de la Zone-Torride n'étoient point guidés par un instinct aussi sûr que celui qui les éclaire, ils bâtiroient leurs nids tout-au-moins d'une manière aussi peu circonspecte que nos oiseaux d'europe ; mais dans ces régions brulantes, les oiseaux, même ceux des plus petites espèces étant doués d'un sentiment de prescience sur les dangers qui les entourent, & convaincus de leur propre foiblesse, ils ont grand soin de suspendre leurs nids aux extrémités des branches : ils savent bien qu'ils habitent un pays rempli de cruels oppresseurs qu'ils ont à redouter pour eux & leurs petits ; de serpents qui montent sur les arbres les plus élevés ; de singes d'une industrie infatigable, & toujours occupés à poursuivre leur proie. Mais la nature qui a pourvu à leur sûreté par leur propre industrie, les a instruits à éluder la ruse des uns & l'activité des autres. Quelques-uns de ces oiseaux construisent leurs nids de manière qu'ils sont suspendus aux extrémités des rameaux & en forme de bourse profonde & ouverte par en haut. Quelques-au-



tres, plus prudens encore , font par côté l'entrée dans leur nid ; enfin les plus prévoyans pratiquent cette ouverture en bas, & vont loger leurs œufs dans la partie la plus supérieure. L'oiseau tailleur paroît surpasser tous les autres en industrie & en précautions : il ne se fie pas même à la foiblesse d'un rameau mince & fragile ; il pousse sa méfiance plus loin, & attache à une simple feuille l'espoir & la défense de sa postérité. Dans cette vue , il prend une feuille morte , & , ce qui paroît étonnant , il coud cette feuille avec une feuille verte ; son bec mince & aigu lui sert d'éguille , des fibres déliées , du duvet & des plumes lui servent de fil. Dans la planche, qui représente cette curieuse architecture , on distingue tout l'art de cette construction exécutée par l'oiseau tailleur. La feuille qui sert de fondation à cet édifice , est tirée de l'arbre appelé *mango* ; on voit les petits qui montrent la tête au haut de ce nid suspendu : on conserve dans le Muséum Britannique un de ces nids. La couleur de l'oiseau tailleur est d'un jaune très-clair , & ses œufs sont fort blancs. Cet oiseau a seulement trois pouces de longueur , & ne pèse qu'un gros & demi ou trois

feiziemes



seiziemes d'once , de manière que les materiaux du nid , le pere & les petits qui l'habitent , ne sont point en état de faire seulement baisser d'une ligne cet édifice, en apparence si fragile.

Nous terminerons ce petit article par la description d'une forêt indienne , d'après M. Pennant. Rien n'est plus beau ni plus ravissant qu'une forêt indienne ; tous les arbres qui la composent paroissent animés ; les singes d'une extrême pétulance, semblent donner la vie & le mouvement aux grosses branches ; les rameaux qui s'étendent au loin, & donnent une ombre délicieuse, sont agités par des essaims nombreux d'oiseaux dont le gofier harmonieux enchante les oreilles ; car c'est une très-grande erreur de croire que la nature ait refusé aux oiseaux des climats chauds la mélodie , & qu'elle ne les ait formés que pour plaire par l'éclat & la beauté de leur plumage. Ceylan abonde en oiseaux dont le ramage est tout au moins aussi harmonieux que celui de nos oiseaux d'europe, & qui en voltigeant par milliers de branche en branche, présentent le plus gracieux spectacle, sur tout lorsque la beauté des fruits & la douce odeur des fleurs s'unissent à ce premier

*Tom. IV. Part. II. L*



tableau , ce qui a lieu à Ceylan presque dans tous les mois de l'année. Pendant qu'on est ravi par la beauté de ces objets , on voit d'autres oiseaux du plus magnifique plumage traverser les airs , & les paons ajouter la dernière perfection à cette brillante peinture. Dans plusieurs contrées le sol contribue encore à relever la beauté des créatures animées : les montagnes élevées, escarpées & entrecoupées sont couvertes d'arbres & embellies par des cataractes d'une grandeur & d'une beauté infiniment au-dessus des cataractes que l'on trouve sur le reste du globe. Ces agrémens sont à la vérité un peu ternis par l'excès des chaleurs d'été & par l'abondance des pluies qui tombent en automne. Les insectes malfaisans & les bêtes féroces, le tygre, le naga rendent encore ces régions très-dangereuses; mais quel est le pays où les avantages ne sont point balancés par les inconvéniens ? Et combien n'y en a-t'il pas où les inconvéniens surpassent de beaucoup les avantages ! Dans les indes, la chaleur est en quelques endroits si excessive, que le pigeon noir à capuchon, que M. Pennant a fait dessiner, fut trouvé mort au pied d'un arbre dans l'isle de Java, étouffé



par l'ardeur du soleil , dont les rayons sont quelquefois si brulans , que les lions , les léopards , les loups se réfugient dans l'eau , où ils s'enfoncent jusqu'aux narines pour se mettre à couvert de la chaleur , tandis que les hommes sont contrains de monter sur la cime des arbres les plus élevés , pour y respirer un air moins enflammé.

---

*Le Nécrologe des hommes célèbres de France* , par une société de gens lettrés. A Paris , de l'imprimerie de Guillaume Desprez. in-12. 1770.

**S**Oit que l'année dernière ait été plus funeste aux gens de lettres que les années précédentes , soit que les familles de ceux qui sont morts dans le courant de 1769 , aient été plus exactes à fournir des mémoires , jamais le Nécrologe n'avoit été si abondant. Le premier qu'offre ce volume est M. *de l'Isle* , de l'académie des sciences de Paris , & des plus célèbres académies de l'Europe , un des plus grands astronomes qu'ait produit la France ; M. *de la Lande* , son élève , son confrere à l'académie & son plus digne rival , est l'Au-

L 2



teur de l'éloge de ce sçavant , dont personne ne pouvoit mieux apprécier le mérite. Aucun de ses travaux astronomiques n'est oublié ; on sçait que M. de l'Isle, appelé à Pétersbourg par le Czar Pierre le Grand , y passa, sur les pressantes sollicitations de Cathérine, le 18 Octobre 1726, & qu'il n'en partit que le 29 Mai 1747. Les observations qu'il y fit & les mémoires utiles & sçavans qu'il composa dans cet intervalle , quelque nombreux qu'ils soient , ne sont encore que la moindre partie de ses ouvrages: appliquant l'astronomie à la géographie, M. de l'Isle est un de ceux qui ont le plus accéléré les progrès de ces deux sciences ; il mourut dans la 80me. année d'une vie qui paroît bien courte , si l'on considère l'immensité de ses travaux.

M. *Denesle* est le second dont on trouve l'éloge : il débuta par des allégories dans le genre & non dans le goût de celles de Rousseau ; il composa des odes sans chaleur , un poëme à l'imitation de *Ververt* , quelquefois heureuse , dit son panégyriste, souvent très-inférieure, & en général assez agréable. Il quitta les vers pour la prose ; l'*Aristippe moderne* , les *préjugés de l'honneur* , les *préjugés du pu-*



*blic & l'examen du matérialisme* ont eu quelque réputation ; le dernier est celui qui en mérite le plus.

M. de *Prémontval*, né à Charenton en 1716, s'appliqua aux mathématiques, les professa gratuitement, s'acquit de la célébrité, excita l'envie, qui le força de quitter la France, passa à Basle, erra en Allemagne, se fixa à Berlin, où Frédéric le Grand l'admit à son académie. Ses ouvrages sont la *Monogamie*, les *Pensées sur la liberté*, le *Hazard sous l'empire de la providence*, le *Panagiana panurgica*, ou le *Faux évangéliste*, les *Protestations ou déclarations philosophiques*, le *Diogène décent*. L'Auteur de cet éloge assure que la singularité est le caractère distinctif de ces productions, que son style est assez élégant, mais souvent défiguré par l'enthousiasme factice de quelques écrivains modernes. Il donne l'analyse de quelques ouvrages de métaphysique de M. de *Prémontval*, insérés dans les recueils de l'académie de Berlin. L'ouvrage dont l'Auteur paroît faire le plus de cas, est un livre intitulé, *Préservatifs contre la corruption de la langue françoise en Allemagne*.

François Boissier de Sauvages, Pro-

L. 3



esseur royal de médecine & de botanique en l'université de Montpellier, s'est acquis la réputation la plus étendue; l'Auteur parcourt ses ouvrages les plus célèbres; son livre intitulé *Nouvelles classes de maladies*, publié à l'âge de 25 ans, étoit comme le germe de sa *Nosologie méthodique*, ouvrage, dit l'Auteur, capable d'effrayer même une société d'hommes très-éclairés dans cette partie, & dans lequel Mr. Sauvages classe & décrit 2400 espèces de maladies. La liste seule de ses mémoires & dissertations sur la médecine & sur la botanique, celle de ses découvertes suffiroient pour faire son éloge. M. Sauvages étoit des plus célèbres académies de l'Europe, connu & admiré de tous les sçavans ses contemporains.

Nous ne nous arrêterons point à l'éloge de M. de *Malsilatre*; nous renvoyons nos lecteurs à ce que nous avons dit de cet aimable Poëte, en faisant l'extrait de son *Narcisse*.

M. *Menard*, de l'académie des inscriptions & belles-lettres, a laissé une *Histoire des Evêques de la ville de Nîmes*, 2 vol. in-12, & l'*Histoire civile, ecclésiastique & littéraire de la même ville*, en 7 vol. in-4<sup>o</sup>; elle est remplie de recher-



ches, & rien de ce qui regarde cette ancienne ville, n'y est oublié. L'Auteur de son éloge lui reproche son excessive prolixité. Il a composé quelques romans; mais son ouvrage le plus utile est une peinture des *Mœurs & usages des Grecs*.

M. de la Grange, de Montpellier, a donné au théâtre italien les *Contretems*, l'*Italien marié à Paris*, & la *Gageure*, en vers libres, pièces écrites avec beaucoup de naturel & de facilité; elles ont de l'enjouement & de la gaieté. Il a traduit en vers l'*Ecoffaisé* de M. de Voltaire, le *Phaëton renversé*, d'après l'allemand, poëme dans lequel on a vainement essayé de saisir le beau naturel du *Lutrin*. M. de la G. a encore donné deux romans, *Adrienne*, & le *Coche*. Ce Poëte, qui n'étoit pas sans talent, est mort dans la misère.

Firmin *Abauzit*, né à Uzès, Bibliothécaire de Genève, a mis au jour une édition beaucoup plus ample, chargée de notes, de l'*Histoire de Genève de Spon*. On donne dans son éloge une idée de ces notes remplies d'érudition, de bonne philosophie & d'excellente critique: toute sa conduite est celle d'un philosophe modeste, qui ne fuyoit ni ne recherchoit les éloges, & qui ignoroit les petites man-



œuvres des grandes réputations. Il obtint & mérita l'estime & l'amitié de M. J. J. Rousseau.

Jacques - Henri *Macquart*, Médecin de la faculté de Paris, eut un grand obstacle à surmonter, l'indigence, qui lutta vainement contre ses talens. A peine reçu Médecin, il publia une rédaction françoise de la collection précieuse de *Thèses médico-chirurgicales recueillies & publiées en latin en 5 vol. in-4°.*, par M. le Baron de Haller. M. M. y joignit des *tables raisonnées* très-utiles: il a travaillé pendant huit ans, au *Journal des sçavans*, & l'Auteur de son éloge ne manque pas, selon l'usage, d'en prendre occasion de se déchaîner contre toute espèce de Journaux; il en excepte le seul *Journal des sçavans*, & l'on en devine la raison.

M. l'Abbé *Roger Schabot*. Une grande partie de son éloge est renfermée dans ces deux vers de la Fontaine, le Poëte des philosophes & le Philosophe des poëtes, comme nous l'avons dit ailleurs d'Horace.

*Il aimoit les jardins , étoit Prêtre de Flore ;  
Il l'étoit de Pomone encore.*

Il s'adonna toute sa vie au jardinage. Il a publié sur cette matière un excellent ou-



vrage , la *Théorie & la pratique du jardinage & de l'agriculture, reduites en principes & démontrées d'après la physique des végétaux*. La mort le surprit après la publication du premier volume. M. Dezallier d'Argenville s'est chargé de la rédaction & de l'édition des nombreux mémoires qu'a laissés M. l'Abbé Roger ; cette rédaction ne tardera point à paroître.

Adrien - Claude le Fort de la Morinière , est l'Editeur du *Choix de poésies morales* , 3 vol. in-8°. ; de la *Bibliothèque poétique* , en 4 vol. in-4°. , & des *Passerems politiques , historiques & critiques* , 2 vol. in-12. L'Auteur de son éloge lui reproche un défaut de goût dans le choix des poésies, & s'élève contre bien des éditeurs : il rend justice à M. de la Morinière , sur les *Œuvres choisies du grand Rousseau* , recueil qui est devenu classique, en dépit des envieux de ce grand Poète.

L'éloge de Mme. *Bontems* , qui nous a donné l'élégante traduction des *Saisons de Thompson* , offre le portrait d'une femme aimable , généralement aimée & estimée par les graces de son esprit , par la plaisanterie pleine de finesse & de lé-

L. 5.



gèreté qui la caractérisoit , par les qualités de son cœur. Après avoir traduit *Thompson* , ayant appris qu'on faisoit en Angleterre une souscription pour élever à ce célèbre Poète un monument dans l'abbaye de Westminster , & pourvoir à la subsistance de quelques parens pauvres , Mme. Bontems voulut y contribuer , comme si elle eut été la compatriote du Poète.

M. Antoine *Léonard de Malpeines* , Conseiller au châtelet de Paris, est Auteur d'une traduction de l'*Essai de Warburton* , sur les *hiéroglyphes des Egyptiens* : il a laissé un grand nombre de manuscrits , & l'Auteur de son éloge observe qu'il a rempli les marges de presque tous les livres de sa bibliothèque , d'une immense quantité de notes curieuses & sçavantes.

L'éloge de M. l'Abbé d'*Olivet* est un des plus intéressans de ce recueil. L'Auteur y passe en revue tous les ouvrages de cet illustre Académicien , le dernier défenseur du bon goût de nos peres : il accompagne d'observations critiques toutes les notices qu'il donne des travaux de M. l'Abbé d'*Olivet* , & plusieurs de ces remarques sont très-bonnes ; mais ces dé-



tails nous meneroient trop loin. Il annonce que M. l'Abbé d'Olivet a laissé des manuscrits précieux , quoiqu'ils soient dans un grand désordre. Il seroit à désirer que l'académicien qui s'est chargé de continuer l'*Histoire de l'académie françoise* , par Mrs. Pellisson & d'Olivet, voulut bien se charger du soin de mettre en ordre & de publier ces manuscrits.

Un des éloges les plus intéressans de ce volume est celui de M. *Fournier* le jeune, Graveur, Fondateur de caractères, & Imprimeur. C'est, sans contredit, l'artiste qui a le plus approché de la perfection de son art. Le peu d'ordre qu'il remarqua dans les détails de la typographie, lui fit désirer de débrouiller ce cahos, & il en vint à bout. Il publia, en 1737, la *Table des proportions* qu'il faut observer entre les caractères, pour déterminer leurs hauteurs, & pour fixer leurs rapports. Le premier modèle de ses caractères qu'il publia en 1742, obtint l'accueil le plus favorable en France & chez les étrangers; il a publié différens traités historiques & critiques sur l'origine & les progrès de l'imprimerie, rassemblés en un vol in-8°. ; mais l'ouvrage qui lui fait le plus d'honneur, est



son *Manuel Typographique* , utile aux gens de lettres , & à ceux qui exercent les différentes parties de l'art de l'imprimerie. Les deux volumes qu'il en a donnés , devoient être suivis de deux autres , l'un sur le mécanisme particulier de l'imprimerie , & l'autre sur l'histoire des meilleurs Typographes ; la mort le surprit dans le tems qu'il mettoit en ordre les divers matériaux qui devoient entrer dans cette seconde partie de son ouvrage. Heureusement la première , qui est la plus intéressante , avoit déjà paru. Nous avons eu occasion de la faire connoître. M. Fournier joignoit à des talens si rares , une aménité dans le caractère , une simplicité dans les mœurs , une probité inaltérable , une application obstinée , un commerce doux & aisé , qui feront longtemps regretter sa perte.

M. *Deparcieux* , dont on trouve l'éloge à la suite de celui de M. Fournier , est un de ces citoyens qui semblent n'être nés que pour être utiles aux hommes. Sans fortune , il apprit à la compter pour rien ; il s'adonna aux mathématiques , & ne les appliqua qu'à des objets utiles. Un *Traité de trigonométrie rectiligne sphérique* , suivi de tables dessinées , & d'un



*abrégé méthodique des principes de la gnomonique* lui valut une place à la société royale des sciences de Montpellier. Cet ouvrage fut suivi, cinq années après, de l'*Essai sur les probabilités de la vie humaine*, qui lui avoit été demandé par le ministère, production d'une utilité reconnue, & qui acquit à l'Auteur la plus grande réputation, & son entrée à l'académie des sciences de Paris. Il a fait plusieurs chefs-d'œuvre de mécanique; les mémoires qu'il a publiés dans toutes les occasions où il appercevoit quelque moyen d'être utile, ont toujours été couronnés du succès, lorsqu'on a voulu exécuter ses projets : celui d'*amener la rivière d'Yvette à Paris*, pour remédier à la disette d'eau, a été très-bien accueilli, & le gouvernement se dispose à faire profiter la capitale du travail de M. Deparcieux.

La quantité d'articles qui nous restent à parcourir, nous obligent à passer rapidement sur quelques-uns. Antoine *Gauthier de Mondorge*, maître de la chambre aux deniers du Roi, est l'Auteur des *Fêtes d'Hébé*, ou des *Talens lyriques*, opéra, dans lequel il a eu la hardiesse heureuse de s'écarter avec succès, de la



route ordinaire. Il a composé encore l'*Opéra de société*. Il aimoit les arts, & encourageoit les Artistes.

Jean - François - Dieu - Donné de *Maucombe*, Officier dans le régiment de Segur, quitta le service pour se livrer aux lettres; il s'essaya dans une tragédie d'*Attila*, qu'il n'a jamais fait paroître. Il a publié un drame sous le titre des *Amans désespérés*, ou la *Comtesse d'Olinval*; pièce atroce, faite sur les règles d'un goût bizarre, dont M. Maucombe fut la dupe. M. M. est l'Auteur de *Nitopar*, & de *Mad. d'Erneville*, deux romans bien écrits, & que nous annonçames dans le tems. Il a composé un excellent abrégé de l'*Histoire de la ville de Nîmes*, petit vol. in-8°. A-peine étoit-il entré dans la carrière des lettres, qu'une mort prématurée l'a enlevé. Les qualités de son cœur le rendoient aussi cher à ses amis, que ses talens à la république des lettres.

Ignace Hugary de la Marche Courmont, Capitaine au service de France, débuta par les *Lettres d'Aza*, pour servir de suite aux *Lettres Péruviennes*: elles eurent peu de succès. Il donna ensuite un *Essai politique sur les avanta-*



ges que la France pouvoit retirer de la conquête de Minorque. C'est lui qui conçut le projet du *Journal étranger*. M. de la Marche avoit beaucoup d'esprit ; il avoit négligé de le cultiver ; mais les ouvrages de critique qu'il a laissés , supposoient en lui beaucoup de goût.

L'éloge de M. *Blavet* est celui d'un grand Musicien & d'un Artiste supérieur dans son genre. Il tira de la flute des sons inconnus jusqu'à lui.

Jean-Charles *François* , graveur des dessins du cabinet du Roi : c'est à lui qu'on doit la découverte d'un art nouveau , celui d'imiter le dessin dans une estampe , & de crayonner avec le burin. Il perfectionna l'art dont il étoit l'inventeur ; l'envie le persécuta. Il a laissé des écrits utiles sur son art , & quantité de morceaux de gravure très-précieux. Sa veuve est héritière de son secret ; les chagrins qu'elle conçut des persécutions qu'essuya son mari , lui ont suggéré la résolution funeste d'enterrer ce secret merveilleux avec elle.

M. l'Abbé *Laugier* avoit été Jésuite. Il s'adonna à la prédication : son éloquence lui suscita des ennemis parmi ses confreres : il quitta les Jésuites : il traita de



l'architecture en artiste philosophe : il entreprit l'*Histoire de Venise* ; c'est la seule que nous ayons dans notre langue. Nous l'avons assés fait connoître à nos Lecteurs à mesure que les volumes en ont été publiés. Il avoit fait le plan d'une histoire d'Italie ; il travailloit à la continuation de l'histoire de Malthe de Vertot, lorsque la mort l'enleva au milieu de ses travaux.

Ce volume est terminé par l'éloge de M. Poinfinet, que l'Auteur a traité peut-être trop sérieusement. Un homme de beaucoup d'esprit a dit de M. Poinfinet que c'étoit du vin de Brie qui mouffe ; c'est sur ce plan qu'on devoit tracer l'éloge d'un homme dont la folie ressembloit à l'esprit, & la crédulité, à la bêtise, & qui pourtant n'étoit ni fou ni bête.

LA MORT D'ADAM. *Tragédie en trois actes & en vers, imitée de l'allemand de Klöpflock.* Par M. \* \* \*. in-8°. A Paris, chez la veuve Duchesne. 1770.

**P** Parmi les traductions françoises des Poëtes allemands, celles qui nous ont :



donné la plus haute idée de leur génie, sont les traductions du poëme d'*Abel* & de la *Mort d'Adam*. Cette dernière est de M. l'Abbé Arnaud, le traducteur le plus propre à transmettre dans notre langue les beautés des Poëtes étrangers, parce qu'il joint à la connoissance parfaite de la langue françoise cette imagination active, ce génie vraiment poétique, sans lesquels un traducteur ne peut que deshonnorer son modèle. M. \*\*\* , frappé de la majesté du sujet, séduit par la version harmonieuse de M. l'Abbé Arnaud, se livra à son enthousiasme. Il crut, avec raison, que la versification étant de l'essence de la poésie, tout ouvrage en vers dans son origine devoit être traduit en vers; en effet, il semble que la contrainte à laquelle la versification asservit le Poëte, donne plus de ressort à son génie; il n'étincelle que lorsqu'il est comprimé; c'est, si nous osons nous exprimer ainsi, le foyer où doivent se réunir les feux errans de l'imagination & la chaleur du sentiment.

Voici sous quel point de vue M. \*\*\* a vu son modèle. « Plein de la divinité qui le possède & l'inspire, si M. Klopstock avoit écrit en France, il auroit sans doute plus souvent & plus fortement expri-



mé la puissance du Dieu qu'adorent les François, la sainteté & l'excellence de la vertu qu'ils aiment. J'ai connu ma nation, & j'ai cru qu'Adam, tantôt embrasé des feux du remords qu'excite en lui le cruel ressouvenir de son péché héréditaire, tantôt enlevé sur les aîles de l'esprit prophétique, tantôt entraîné par la force de l'amour paternel, pouvoit se soustraire en quelque façon à la simplicité du langage des premiers tems, pour nous tracer par des métaphores hardies, mais toujours empruntées des phénomènes sensibles, là, le Dieu redoutable, devant qui les montagnes s'écoulent comme la cire; ici, le prodige de l'amour divin qui repare un crime, dont la plaie saignera jusques à la fin des siècles; partout enfin, la crainte, le respect, l'hommage, la fidélité, la reconnoissance que doivent à l'Eternel les malheureux rejettons d'une tige infectée.

La scene de cette tragédie est dans une cabane, au fond de laquelle sont la demeure d'Adam & l'autel d'Abel. Selime, petite fille d'Adam, doit épouser Eman, l'un des plus jeunes fils du Patriarche; elle benit ce jour, le plus heureux de sa vie; elle apperçoit Seth à la porte d'Adam,



qui prête une oreille attentive : elle court à lui pour l'inviter d'adorer avec elle l'auteur de tant de bienfaits ; la sensible Selime s'apperçoit que Seth est dans la tristesse ; elle le conjure de lui en dire la cause. Ce tendre frere lui raconte qu'il a vu son pere prosterné, gémissant sur le tombeau d'Abel. C'en est assez, dit-elle, volons ; je vais y baiser sa main, la presser sur mon cœur, attacher sur lui des regards de tendresse, je le conjurerai de vaincre sa douleur ; mais l'affliction de Seth ne fait qu'augmenter ; enfin son secret lui échappe malgré lui, il lui peint les chagrins dévorans d'Adam.

De ses membres tremblans à peine ayant l'usage,  
Une sombre pâleur lui couvre le visage. . .  
Les yeux sur moi fixes, il ne me voyoit pas.  
Il entre en sa cabane, & dirige ses pas  
Vers la pierre où d'Abel la victime agréable  
Nous obtenoit des cieux un regard favorable.  
Je le voyois frémir & trembler à la fois.  
Je l'entendois prier. Il élevoit sa voix ;  
Mais par de longs soupirs cette voix repoussée,  
Exprimoit les tourmens de son ame oppressée.  
Il gémissoit encor, quand tu vins en ce lieu  
Me distraire des vœux que j'adressois à Dieu.

Adam survient ; il s'attendrit en voyant Seth & Selime : il renvoie sa fille.

Chere Selime : vole où le plaisir t'appelle ;  
Ombrage de rameaux ta cabane nouvelle,  
Va te parer des fleurs qui naissent dans nos champs ;  
De ces noces prévien les fortunes momens ;  
Va, ma fille, c'est moi, c'est Adam qui l'ordonne.



Il l'embrasse ; elle sort en exprimant ses inquiétudes par ses regards. Dans la scene suivante, Adam fait part à Seth qu'il doit mourir dans la journée ; que l'Ange exterminateur lui a annoncé ce terrible arrêt ; qu'il doit venir lui en marquer l'heure & le moment.

J'abandonnois mon cœur au doux pressentiment  
Du bonheur projeté de Selime & d'Emar ;  
Je benissois leurs nœuds , leur innocente flamme...  
Tout à-coup la terreur s'empara de mon ame.  
Tout mon corps fut saisi d'un affreux tremblement,  
Mes sens sont ébranlés d'un subit mouvement,  
Plus rapide cent fois que ne l'est la pensée...  
C'étoit la mort , vengeant la nature offensée.  
La mort , comme un torrent , se repand dans mon  
corps.

Adam reste seul plongé dans les réflexions les plus affligeantes.

Toi , que je foule aux pieds , insensible poussière,  
Tu couvriras bientôt cette vile matiere ;  
L'argile de ce corps , mes membres desséchés.  
Quel spectacle pour vous qui m'êtes attachés ! &c.

Seth revient, & bientôt après lui Selime. Cette scene est très-touchante. Selime embrasse les genoux de son pere ; il la releve , la console , la renvoie sous prétexte de soins dont il la charge. Tandis qu'il verse ses douleurs dans le sein de son fils , qu'il se dispose à creuser sa tombe , le théâtre s'obscurcit ; un bruit sourd se fait entendre ; l'Ange de la mort paroît :



viens , parle , me voici , s'écrie Adam ;  
l'Ange prononce : écoute , lui dit-il , ton  
Dieu , ton Créateur , te parle par ma  
voix.

*Homme formé de terre ,  
Avant que le soleil achevant sa carrière ,  
De ces cédres voisins ait franchi la forêt ,  
Tu mourras de la mort. Respekte cet arrêt.*  
A ta race la mort devient héréditaire.  
Dans les bras d'un sommeil paisible & salutaire ,  
Les uns seront rayés du nombre des vivans ;  
Les autres éprouvés au creuset des tourmens ;  
Broyés par la douleur redeviendront poussière ;  
Mais toi , premier auteur de l'humaine misère ,  
*Tu mourras de la mort.* A ce dernier moment ,  
Ton corps sera frappé d'un nouveau tremblement &c.  
J'imprimerai mes pas sur ces rochers arides ,  
Ils seront ébranlés ; & mes mains homicides  
Tireront sur tes yeux un voile ténébreux ;  
Tu ne verras plus rien dans ce moment affreux ;  
Mais un bruit comparable à l'éclat du tonnerre ,  
T'annoncera la mort , &c.

Adam adore cet arrêt , se retire , &  
Seth est plongé dans la douleur la plus  
amère.

Dans le second acte , Adam , appuyé  
sur l'autel , devant sa tombe , attend la  
mort , & fait observer à son fils les hor-  
reurs du tombeau. Ses yeux s'obscurcis-  
sent , ses pas chancellent , sa paupière s'ap-  
pésantit. Il veut , avant de mourir , voir  
du moins la terre d'Eden. Seth ouvre une  
fenêtre de la cabane ; il fait observer à son  
fils que le soleil qu'il apperçoit à-peine ,



penche vers la forêt : il fait ses adieux à Eden. Selime effrayée survient ; elle annonce un homme épouvantable ; l'air menaçant , les yeux creux , égarés , la figure hideuse.

Il traîne la terreur & la mort sur ses pas :  
 Sans doute la colere avoit armé son bras  
 De l'énorme fardeau d'une horrible massue , &c.

Adam à ces traits reconnoît Caïn. Il frémit. Il dit à Seth de renvoyer ce premier homicide.... C'est le ciel qui le guide , dit-il ; le ciel veut me punir , je le mérite. Il ajoute :

Mais avant de partir , Seth , couvre cette pierre  
 Fumante encor du sang de ton malheureux frere.

La touchante Sélime demande à son pere quelle est cette fosse profonde, quelle main la creusoit ? Adam tremble que Caïn ne surprenne Sélime avec lui ; il ne lui répond pas ; elle le presse ; il la console ; elle l'exhorte à vivre. Caïn survient. Adam : Adam , lui dit-il , source des maux qui ravagent la terre , tu pâlis à mes yeux ! Cruel , palissois-tu , lorsque l'éternel ne m'avoit pas proscrit ? Adam l'exhorte à respecter l'innocence de sa fille. Il la fait retirer. La scene de Caïn & d'Adam est terrible. Il vient se venger. De quoi ? dit Adam. De m'avoir donné l'être. Il repro-



che ses forfaits à son pere; il invoque la vengeance.

Vengeance, fais tomber ton bras ensanglanté  
Sur l'éternel bourreau de sa postérité.  
Que ma haine à jamais sur lui se perpétue.

Qu'ils périssent mes jours noyés dans la misère;  
Ces jours qu'un Dieu tyran prolonge en sa fureur,  
Et qui seront suivis d'une éternelle horreur.

Mais comment te venger? lui dit Adam. Caïn vient te maudire, répond-il. Envain Adam veut l'appaîser. *Non tu seras maudit.* Eh bien reprend ce pere infortuné.

Approche-toi,  
La malediction doit retomber sur moi.  
Au bord de ce tombeau.... C'est celui de ton pere.  
Là, mon fils & la mort épuisant leur colere,  
D'un crime renaissant vont venger l'univers.  
Je meurs, Caïn, je meurs : l'Ange du haut des airs,  
A prédit de ma mort les tourmens effroyables.

Caïn l'interrompt, & demande quel est cet autel? Seth le découvre, & lui montre le sang de son frere. Caïn entre en fureur, maudit Adam, appelle sur lui tous les tourmens de la vengeance éternelle. Adam l'interrompt. Il le conjure de cesser d'irriter ses douleurs. Caïn sent de nouveaux remords; il invoque les abîmes du néant; il croit avoir donné la mort à son pere, & entendre son ombre lui reprocher ses fureurs. Il fuit : Adam con-



jure Seth, son fils, d'aller le consoler, de lui dire que son pere lui pardonne tout, de lui cacher surtout le tableau de sa prochaine mort. Adam se sent un peu soulagé. Seth revient ; Adam profite de ce moment de calme pour exhorter son fils à la vertu ; il lit dans l'avenir ; il frémit en jettant les yeux sur le tableau des misères humaines.

O, spectacle effrayant ! de sa fille expirée ,  
 Le pere ensevelit la dépouille adorée ;  
 La mere, de son fils embrasse le cercueil :  
 Sur les pas chancelans de la nature en deuil ,  
 Des enfans éplorés viennent couvrir de terre  
 Les cadavres hideux de leur pere & leur mere.  
 Sur son sein palpitant l'épouse attend les coups ,  
 Qui menacent les jours de son fidele époux.  
 O, d'une tendre sœur inutiles allarmes !  
 Ton frere expire , hélas ! arrose de tes larmes :  
 Jeune vierge , la mort brise ton nœud nouveau ,  
 Et ton lit nuptial se change en un tombeau :  
 Et toi , douce amitié , que la vertu reclame ,  
 La mort éteint aussi ton innocente flamme , &c.

Il prédit la rédemption du genre humain : si dieu, dit-il, ne m'ent annoncé ce mystère, il y a longtems que je ne serois plus. Adam s'assied sur l'autel auprès de sa fosse ; sa tête se penche ; il s'endort, Seth lui couvre la tête. Il voit le soleil prêt à finir sa carrière ; pour comble de douleur, sa mere va venir : il prie le ciel de suspendre son retour. Voilà le premier vœu formé pour son absence.

Dans



Dans le troisieme acte , Eve vient avec Sélime , contente d'avoir retrouvé un fils qu'elle avoit perdu : elles cherchent Adam : Seth lui dit qu'il sommeille ; elle veut l'éveiller , son amour ne peut différer plus longtems ; Seth la conjure de le laisser reposer. Elle est transportée de joie ; elle raconte à Seth comment Sunim s'étoit égaré dans le fond d'un désert , comment le ciel l'a ramené : cet événement & celui du mariage de sa fille , lui font trouver encore plus extraordinaire la tristesse dont Seth paroît accablé. Elle voit venir Sunim & les meres de sa famille ; elle se tourne vers l'endroit où Adam reposoit ordinairement. Seth lui fait voir celui où il s'est endormi ; elle souleve la natte qui le couvre. Elle voit une fosse ; quelles mains ont fouillé cette terre ? Elle y cherche les ossemens d'Abel ; ils n'y sont plus : les vers les ont réduits en poussière. Elle voit le visage & les mains d'Adam pâles & livides. Seth , qui voit le soleil presque à la fin de sa course , révèle à Eve le secret de la prochaine mort d'Adam. Elle tombe évanouie de l'autre côté de l'autel. Adam s'éveille. Il aperçoit Eve ; il croit parler à Sélime. Eve le détrompe par ses pleurs. Adam est abîmé

*Tom. IV. Part. II. M*



dans la douleur ; il la reconnoit , elle veut mourir avec lui ; la famille d'Adam arrive. Seth annonce aux meres & aux enfans qu'Adam doit mourir avant la fin du jour , leur fait voir sa tombe. Adam entend une voix inconnue ; c'est Sunim ; il l'embrasse , lui dit de se jeter dans les bras de sa mere ; hélas ! mon fils , dit Eve , tu n'en a plus. Sunim va se précipiter dans les bras de Seth , qui dit à Adam que le soleil va se cacher , & le prie de les bénir. Moi , que je vous bénisse , dit-il ; que plutôt la malediction dont l'univers gémit , rejaillisse sur moi.

✓ De mon propre péché vous portés tous les fers.  
O mes enfans , que Dieu vous bénisse lui-même.

Ils le pressent de les bénir. La bénédiction , dit-il , n'approche plus de moi.

Honteux ressouvenir de ma gloire passée ,  
J'obéis à la mort , & j'étois immortel.

L'avenir s'ouvre encore à ses regards.

Quel théâtre d'horreur ! campagnes gemissantes ,  
Hélas ! du sang humain je vous vois rouissantes.  
Je plonge , cher Abel , le poignard dans ton flanc.  
Dirige ailleurs ton cours , vaste ruisseau de sang :  
Caches sous vos debris , montagnes écroulées ,  
Les cadavres épars dans ces vastes vallées ;  
Des cranes desséchés , des sepulchres ouverts ,  
Des membres en lambeaux & rongés par les vers ;  
Eloignes vous d'Adam , objets épouvantables.

Il entend Seth. Cette voix le console.



Eternelles puissances , s'écrie Seth , suspendez le cours de ses maux. Il fourit : venez , accourez tous.

Merez approchés vous , c'est son dernier fourire.  
O mon pere ! écoutez l'amour qui nous inspire :  
Nous sommes tous ici , benissez vos enfans.

Adam met la main droite sur la tête de Seth , la gauche sur celle d'Eman. Mères inconsolables , dit-il , repetez mes dernieres paroles à vos enfans. Ils se mettent tous à genoux , Eve y tombe la derniere.

Tendre épouse que j'aime ,  
Ce que de mon côté Dieu fit sortir lui-même ;  
Je commence par toi mes benedictions :  
C'est tout ce que je puis... Mere des nations ,  
Peu de tems après moi , tu vins à la lumiere ;  
Peu de tems après moi , tu deviendras poussiere.  
Voilà ma tombe.

Eve se félicite de cet arrêt ; elle se leve , & soutient Adam. Il benit tous les hommes dans ses enfans ; il prie l'être qui le créa , d'étendre sa main sur eux.

Que de la mort souvent le tableau médité  
Rappelle à votre esprit votre immortalité.  
Aimez vous mes enfans , car vous êtes tous freres &c.

A la fin de cette exhortation pathétique , on entend un bruit sourd ; Seth se leve effrayé ; le rocher se brise , & Adam expire.

Le Traducteur a très-bien conservé le pathétique de son modèle ; quelquefois



même il ajoute. Il a jetté sur le personnage de Selime, l'intérêt le plus tendre. Seth est rempli d'une vertu douce & aimable. Caïn a toute la force de l'original. Cette traduction honore beaucoup Klopstock & le Traducteur.

---

LES ÉLÉMENTS. *Poème in-8°*. A La-Haye, chez P. Goffe Junior & Pinet, & à Paris, chez J. P. Costard. 1770.  
Par M. D. L. V.

**Q**UOIQUE ce poème ne fut connu que par quelques copies informes & par quelques morceaux insérés dans le *Mercur de France*, il jouissoit parmi les Gens de lettres d'une certaine célébrité. M. D'Arnaud à qui il avoit été confié avant l'impression, avoit écrit que cet ouvrage respiroit une heureuse facilité, & qu'il y trouvoit une harmonie peu commune; qu'enfin depuis les *Quatre Parties du jour*, il n'avoit lu rien de plus agréable. Nous applaudissons à ce jugement, que nous justifierons par les morceaux que nous allons extraire. C'est moins les élémens que chante le Poète, que l'amour qui les débrouilla,



Toi qui, d'une nuit si profonde,  
 Percant les voiles éternels,  
 Devins l'Architecte du monde,  
 Et le vrai pere des mortels;  
 Puissant amour, source féconde,  
 Reçois l'hommage de mes vers,  
 Et daigne mettre dans mon ame,  
 Une étincelle de la flamme  
 Dont tu débrouillas l'univers.

Il commence par la terre; il la peint  
 sortant des ombres du cahos.

Amour, elle est sterile encore,  
 Hâte-toi de remplir ses vœux.  
 Le ciel qui l'embrasse & l'implore,  
 N'attend qu'un rayon de tes feux.  
 C'en est fait, il part, il s'élance;  
 Et déjà de son influence  
 Goûtant les fécondes chaleurs,  
 La Déesse au Dieu qui l'anime,  
 Rend, par un retour légitime,  
 Un tribut de fruits & de fleurs.

Parmi les tableaux agréables qu'offre  
 cet élément, nous choisissons le suivant.  
 C'est Jupiter & Leda. —

Je vois un cygne qui s'égare,  
 Effrayé d'un aigle *inhumain*,  
 Aimable épouse de Tyndare,  
 Il vient se cacher *dans* ton sein.  
 Que d'attraits! Quel amas de charmes!  
 Dieux! Que cet azyle a d'appas!  
 Cygne heureux, calmez vos allarmes;  
 Leda vous reçoit dans ses bras.



Pour profiter de sa foiblesse,  
 Qu'attends-tu, Monarque des cieux ?  
 La ruse a servi ta tendresse,  
 Les momens sont chers, le-tems presse  
 D'en cueillir les fruits précieux.  
 Vois sur sa gorge demi nue,  
 L'amour qui donne le signal ;  
 Son cœur palpite, elle est émue ;  
 Parois, saisis l'instant fatal ;  
 Que vois-je ? O ciel ! sa voix expire ;  
 Ses beaux yeux semblent fuir le jour ;  
 Son ame incertaine soupire  
 De dépit, de honte & d'amour.

Le Poète termine ce chant par quelques autres tableaux des amours de Jupiter, & passe ensuite à l'air qui ne lui fournit pas des peintures moins animées.

La terre a pris sa place au centre de l'univers ; elle se couvre d'animaux.

L'instinct, cette foible lumière,  
 Dont la nature les éclaire  
 Pour les instruire de ses loix,  
 N'est sans doute qu'une étincelle  
 De ce feu pur, flamme immortelle,  
 Réservée à ses premiers Rois.

Ainsi, suivant l'Auteur, comme l'ame humaine est une émanation, un souffle de la divinité, l'instinct est une étincelle de l'ame humaine.

Le Poète célèbre les habitans des airs, les chants de Progné, les amours de Phi-



l'omèle ; les airs se troublent , les vents soulèvent les mers.

Lassé des rigueurs d'Orithie ,  
 Borée en amant irrité ,  
 N'écoute plus que sa furie  
 Contre une trop fière beauté :  
 Volez , secondez ma vengeance ,  
 Dit-il , aux Aquilons fougueux :  
 Venez servir la violence  
 De ma colère & de mes feux.  
 Il parle , les vents applaudissent  
 Par mille horribles sifflemens ;  
 Les monts au loin en rétentissent ,  
 Les cieux étonnés en pâlisent ;  
 Vous seul riez , Dieu des amans ,  
 Vous sçavez que c'est votre ouvrage ,  
 Et que facile à défarmer ,  
 Si l'amour excite l'orage ,  
 L'amour aussi peut le calmer.  
 Déjà dans les bras de Borée ,  
 La Nymphe a vaincu ses remords ;  
 Déjà les plus ardens efforts  
 Du Dieu dont elle est adorée ,  
 Ont justifié les transports.

L'Auteur passe aux amours de Zéphire & de Flore , & finit par le triomphe de ce dieu.

L'eau est le sujet du troisième chant.  
 Il trace les images les plus agréables de l'amour , des nymphes & des divinités des mers.

Tandis que tout l'empire humide



Se range à l'envi sous ses loix,  
 Quelle insensible Néréide  
 Suspend le cours de ses exploits ?  
 Pour en disputer la conquête,  
 Jupiter a quitté les cieux,  
 Et Neptune irrité s'apprête  
 A l'emporter sur tous les Dieux.  
 Quel bruit ! Le trident & la foudre  
 Confondent leurs feux & leurs eaux.  
 Les élémens, réduits en poudre,  
 Vont-ils rentrer dans le cahos ?  
 La terre inondée & brulante,  
 Jouet des flots & des éclairs,  
 Dans le désordre & l'épouvante,  
 De ses clameurs trouble les airs.  
 Finis cette auguste querelle,  
 Amour, il y va de tes droits.  
 Que Thétis trop longtems rebelle,  
 Soupire enfin & fasse un choix !  
 C'en est fait : ô sacré présage !  
 J'ai vu partir le trait vainqueur.  
 Fiers rivaux, calmez votre rage ;  
 Un mortel a touché son cœur.  
 Le goût décide quand on aime,  
 Il est le pere du désir :  
 Et jusqu'à la grandeur suprême,  
 Tout en amour cède au plaisir.  
 Mais que l'aveu de sa foiblesse  
 Coutera cher à son amant !  
 Tour-à-tour arbre, oiseau, tygresse,  
 Thétis, nouvelle enchanteresse,  
 Echappe à son empressement,  
 Et se dérobe à sa tendresse.  
 Sommeil, fournis des traits nouveaux  
 Au Dieu que l'inhumaine offense,



Et qu'une douce violence  
S'unisse enfin à tes pavots.  
Thétis repose, accours, Pelée :  
Venge l'amour, & sers ses feux.  
Qu'à la lumière rappelée,  
Ta bouche à la sienne collée,  
L'oblige à resserrer ses nœuds ;  
Et que dans tes bras consolée,  
Au milieu des ris & des jeux,  
La Déesse à qui tu scus plaire,  
Pour premier gage de ta foi,  
Prince, te rende encor le pere  
D'un fils plus grand encor que toi.

Le Poète passe à l'élément du feu, &  
commence ainsi ;

Maitre des cœurs, vive lumière,  
Amour, seconde enfin mes vœux :  
Je vais terminer ma carrière,  
Et la consacrer à tes feux.

Promothée apporte le feu sur la terre :  
ce feu agissant sur l'air & sur les eaux la  
féconde. L'Auteur chante l'union mal-  
heureuse de Vulcain & de Venus, & les  
amours de Mars & de cette Déesse. Il ter-  
mine l'ouvrage par ces vers.

O toi, Dieu charmant, dont ma lyre  
Vient de chanter les doux exploits,  
Peux-tu souffrir dans ton empire  
Un objet rebelle à tes loix ?  
Envain au char de ma bergère,  
Tu fixes sa troupe légère  
De l'enjouement & des attraits :

M 5



Faut-il qu'au printems de son âge,  
 L'insensible ignore l'usage  
 Et tout le prix de tes bienfaits ?  
 Venge mes feux & ton injure :  
 Amour, fers-toi du trait vainqueur  
 Qui, par la route la plus sûre,  
 Sçut parvenir jusqu'à mon cœur.  
 Surtout ménage avec adresse  
 Les intérêts de son amant  
 Et ceux de sa délicatesse ;  
 Et souviens-toi que ma tendresse  
 Est la fille du sentiment,  
 Et non celle de la foiblesse.  
 Amour pourroit-elle à ce prix  
 Te refuser une victoire  
 Qui mette le comble à ta gloire,  
 Sans offenser celle d'Iris.

Les peintures qu'offre ce poëme, sont vraies & agréables ; mais il nous semble que l'Auteur n'a pas tiré de son sujet tout le parti qu'il auroit pu en tirer.

*Épître écrite de la campagne, à Mlle. Ch\*\*.*  
*Adrice de la comédie de Marseille. Par M.*  
*de Voltaire.*

**D**E P U I S que mon barbare sort  
 De tes yeux m'ôta la lumière,  
 J'erre dans ma triste carrière  
 Parmi les ombres de la mort.  
 Envain tu prétendrois Aglaure,  
 Que de ces lieux, jadis charmans,



Dorés par la naissante aurore,  
 Ma main traçât les agrémens.  
 Ces bois, ces fleurs & ces prairies  
 Dont je faisois ma volupté,  
 Par ma plainte à jamais flétries,  
 Ont perdu toute leurs beauté.  
 Zéphire, dont la douce haleine,  
 Formoit, égayoit leurs attraits,  
 Messager, plaintif de ma peine,  
 Ne leur porte que mes regrets;  
 Ou si de leur beauté première,  
 Ces lieux ont encore les appas,  
 Pour moi dans la nature entière,  
 Rien n'est aimable où tu n'es pas.  
 Envain la tendre poésie  
 M'offre un remède à mes douleurs;  
 Dans ma profonde léthargie,  
 Puis-je me parer de ses fleurs !  
 Mort aux plaisirs, mort aux douleurs;  
 S'il me reste un souffle de vie,  
 Le cœur flétri, l'ame assoupie,  
 Je ne vis que pour les malheurs,  
 Art des dieux, puissante manie,  
 Charmante yvresse, sons vainqueurs,  
 Doux délire, heureuse fo'ie,  
 Aimables vers, charme des cœurs,  
 Puis-je prétendre à vos faveurs;  
 Moi, qui dans ma foiblesse extrême,  
 Accablé du poids de moi-même,  
 Vis absorbé dans les langueurs.  
 Non, aux poétiques ardeurs,  
 Mon ame ne pourroit atteindre;  
 Ma muse qui viendrait se plaindre,  
 Eteindroit son feu dans les pleurs.  
 Jamais sous la zone torride

M 6



Sentit-on les moindres frimats ?  
 Vit-on dans un champ , sec , aride ,  
 Les fleurs éclore sous les pas ?  
 Si dans ce jour j'osois t'apprendre ,  
 Quel sort je traîne loin de toi ;  
 Dans ton sein ce seroit répandre  
 La douleur , la plainte & l'effroi.  
 Je voudrois pourtant entreprendre  
 De te crayonner ce portrait ;  
 Mais , Aglaure , comment m'y prendre  
 Pour t'offrir un pareil objet.  
 Il faut que seule je t'implore ,  
 Ma Minerve , ma chere Aglaure ,  
 Si je ne veux pas m'égarer ,  
 Et si tu veux que je t'amuse ,  
 Quoiqu'absente , mieux que ma muse ,  
 Tu sauras encor m'inspirer.

Dans une plaine solitaire ,  
 Rustique citoyen des bois ,  
 A l'unique Dieu Cythère  
 Je consacre ma triste voix.  
 Dans les forêts, sous tes auspices ,  
 Et dans maint champêtre réduit ,  
 Je vais t'offrir à petit bruit  
 De mystérieux sacrifices ,  
 Dont je goûtois mieux les délices  
 Quand nous en partagions le fruit.  
 Où sont ces tems doux & propices ?  
 Jour heureux , plus heureuse nuit !  
 Tu ne couvres plus de ton ombre  
 Des plaisirs parfaits & sans nombre  
 Dont l'amour venoit m'inonder ,  
 Lorsqu'entre les bras de sa mere ,  
 Et dans les ombres des bosquets ,



JUIN 1770.

273

Couché dans les flots de Cithère ,  
Sur son sein j'allois reposer :  
Mais de cette image charmante  
Rappeller le trait effacé ,  
C'est redoubler l'horreur présente ,  
Par le souvenir du passé :  
Déjà même je vois Aglaure ,  
Que , m'égayant de mon sujet ,  
Je commence à me plaindre encore ;  
Reprenons donc notre projet.

Souvent au sommet des montagnes ,  
Grimpant du creux de mon vallon ,  
J'y vais attendre qu'Apollon  
Vienne illuminer nos campagnes.  
Là , j'admire du Dieu des jours ,  
L'éclatante & vive lumière ,  
Qui de sa brillante carrière  
Jamais n'interrompt le cours ;  
Et parcourant d'un œil agile  
Tant d'objets , tant d'êtres divers ,  
Je rends hommage au maître habile  
Qui forma ce vaste univers.  
Convaincu de son existence ,  
J'ose vers lui porter mes vœux ;  
Car les cieux sont de sa puissance  
Les monumens sûrs & pompeux ;  
Et bientôt songeant à tes charmes ,  
Que pour moi seul sa main forma ,  
Au pouvoir qui les anima ,  
Que tout pouvoir rende les armes ,  
Dis-je , fléchissant les genoux.

Qui que tu sois , accepte un gage ,  
Grand Dieu , de mon sincère hommage ,  
Et de mon transport le plus doux ;



Tu nous dérobes ton image,  
 Sa splendeur éblouit nos yeux ;  
 Souffre que mon cœur amoureux  
 T'adore en ton plus bel ouvrage.

Ainsi d'un souverain mobile  
 Je connois la réalité,  
 Sans vouloir en docte imbécile  
 Creuser dans son immensité.  
 Si du monstrueux athéisme,  
 Je sçais garantir ma raison,  
 De la coupe du fanatisme  
 J'évite aussi l'affreux poison ,

. . . . .

Croire en Dieu, vouloir le connoître ,  
 A ses volontés me soumettre ,  
 A lui seul adresser mes vœux ,  
 Etre à tous égards vertueux ,  
 Plein de douceur & de tendresse ,  
 De justice & de bonne foi ,  
 Traiter les autres comme moi ,  
 Excuser l'humaine foiblesse ,  
 Voilà-tous les points de ma loi  
 Et la véritable sagesse.

Je fuis d'un peuple de bigots  
 La superstitieuse yvresse ;  
 Et quoiqu'il m'obsède sans cesse ,  
 Je ris tout bas de ses propos ;  
 De son erreur héréditaire,  
 Ne pouvant couper le bandeau ,  
 Je ne combats point la chimère  
 Qu'il portera dans le tombeau ,



Et cache à ses yeux le flambeau  
 Dont les miens suivent la lumière.  
 Que sert de porter ce qui luit  
 Devant une paupière éteinte,  
 Qui ne reçoit aucune empreinte  
 Que des ténèbres de la nuit ?  
 Ou de vouloir à l'œil sans vie,  
 Offrir des rayons de clarté,  
 Dont ne voyant pas la beauté,  
 Il la méconnoit & la nie.  
 Laissons à ces aveuglés nés  
 Et leur système & leur folie,  
 En combattant des obstinés,  
 J'aurois à craindre leur furie ;  
 Mais aussi de leurs entretiens  
 J'évite la fadeur extrême,  
 Et sçais me suffire à moi-même,  
 Tantôt en rimant quelques riens,  
 Tantôt franchissant les campagnes,  
 Les rocs, les antres, les montagnes,  
 Et les champs du Dieu des raisins,  
 D'où je vois la perdrix craintive,  
 Voler, timide, fugitive,  
 Dans les demeures des Sylvains.  
 Souvent d'une retraite obscure  
 Je goûte la tranquillité :  
 Ignoré de l'humanité,  
 J'aime à contempler la nature,  
 Et me livrer sur la verdure  
 Aux charmes de l'oisiveté  
 C'est ainsi, ma divine Aglaure,  
 Que je sçais adoucir mes maux,  
 Depuis le retour de l'aurore  
 Jusques à celui des pavôts,  
 Qui s'épaississant sur ma vue,



Forme l'assoupissante nue  
 Qui me rend plus heureux qu'un Roi ;  
 Puisque par mille doux mensonges ,  
 Je goûte dans d'aimables songes ,  
 Le plaisir de rêver à toi.  
 Quand ces illusions flatueuses  
 Se changeront en vérités ,  
 O que d'heures voluptueuses !  
 Que de tendres réalités !  
 Un charmant espoir me soulage ,  
 Par cette consolante image  
 Qui m'aide à porter mes malheurs ;  
 Bientôt , malgré les Tisiphones ,  
 Qui n'ont pu désunir nos cœurs ,  
 L'amour unira nos personnes.

---

*Observations , en forme de lettre , sur la réponse de M. Goetzmann à la critique d'un de ses mémoires , couronné par l'académie de Metz ; adressées aux Auteurs de ce Journal.*

A \*\*\* , le 8 Fevrier 1770.

MESSIEURS ,

**I**L a fallu que j'aie trouvé cette réponse dans le Journal Encyclopédique , pour me résoudre à la lire d'un bout à l'autre. On me l'avoit communiquée manuscrite. J'en ai parcouru les deux premières pages , & je l'ai envoyée comme une pièce qui n'étoit pas écrite pour des personnes qui ne se plaisent pas aux invectives. Vous avez bien voulu élaguer cette nouvelle production de l'Académicien de Metz. C'étoit allier les procédés les plus



honnêtes à la justice qu'il étoit en droit d'exiger de vous. Mais je ne sçais pas si M. Goetzmann vous sçaura beaucoup de gré de cette opération fastidieuse. Nous autres Auteurs, nous nous affectionons aux enfans de notre plume, dont nous sommes effectivement les peres; & les injures que M. G. m'a dites, sont très-exactement de lui seul. Je jurerois & je parierois qu'il ne les a pas traduites de Besoldus, ni de Knichenius, pas même de Buderus. J'ai l'honneur, Messieurs, de vous envoyer ma justification : vous la rendrez publique, si vous croyez qu'elle puisse encore jeter quelques rayons de lumiere sur un sujet que M. G. a déjà éclairé du flambeau de son érudition.

La premiere question que l'académie de Metz a proposée, étoit de déterminer, *Quand la ville de Metz est passée sous l'empire d'Allemagne ?*

M. G. a répondu que c'étoit en vertu du traité d'*Inprocapside*, de l'année 870. Il prétend que mes observations sur cet objet pechent également contre la bonne logique, contre la politique & contre la vérité. Voilà bien des reproches; voyons comment M. G. s'y est pris pour les justifier.

M. G. nous dit d'abord que le bâtard Zuentebold n'a jamais été Roi de Lorraine, mais un simple Duc, soumis à la souveraineté des Empercurs d'Allemagne. Il prouve cette vérité par l'*Annaliste de Fulde* (ad ann. 890). J'ai lu & relu cet Auteur à l'endroit indiqué. Il n'y est pas plus question de Zuentebold, Duc de Lorraine, que de Nabuchodo-



nosor. L'Annaliste parle d'un Zuentebold , Roi de Moravie, que l'Empereur Arnoul a créé *Duc de Bohême*. C'est ce Zuentebold, Duc de Bohême, qui reparoit dans les annales de Fulde, sous l'année 892, d'une manière à ne s'y point tromper. C'est lui sans doute que M. G. a transformé subitement en *Duc de Lorraine*. S'il y a eu de la logique ou de la politique dans cette citation, c'est ce que je ne sçaurois pas dire ; mais il faut avouer qu'elle peche du côté de la vérité. Achéons d'en convaincre M. G. & le public.

L'Annaliste de Metz nous apprend, sous l'année 890, que l'Empereur Arnoul a conféré le *Duché de Bohême* à son ancien ami, le Roi Zuentebold de Moravie, qu'il avoit déjà choisi pour parrain de son fils aîné ; & que le Roi des Moraves lui avoit donné son nom de *Zuentebold*. Convenez, Messieurs, qu'il eût été difficile de distinguer plus clairement les deux Zuentebolds. Continuons. Le même Annaliste de Metz & l'Abbé Reginon, Auteur contemporain, rapportent, pour ainsi dire, dans les mêmes termes, sous l'année 896, que l'Empereur Arnoul a créé son fils Zuentebold Roi de Lorraine, de l'aveu & du consentement unanime des états assemblés à Worms. C'est de cette année 895 que *Zuenteboldus, divini favente clementia, REX*, compte les années de son règne, dans une douzaine de chartes que l'Evêque Hontheim a recueillies dans le premier vol. de son *Histoire de Trèves*. Il s'en trouve plusieurs autres dans l'histoire de Dom Calmet & dans la collection d'Aubert le Mire. M. Schoëpflin nous



en fournira quelques unes dans son *Code diplomatique de l'Alsace*. Il y en a 2 ou 3 dans les archives de Liège & d'Utrecht &c. Toutes ces chartes confirment d'une manière invincible la royauté de Zuentebold. Je puis même assurer, & M. G. peut m'en croire sur ma parole, qu'il m'a passé par les mains 7 titres originaux, munis du sceau royal & du monogramme *Signum Zuenteboldi Regis*, & datés *anno Zuenteboldi, serenissimi ac piissimi Regis*. . . .

Je suis bien fâché qu'il me faille encore apprendre ces vérités triviales à l'Académicien de Metz; mais j'aime encore mieux croire que M. G. étoit dans la bonne foi, que de l'accuser d'avoir voulu en imposer au public par des réticences frauduleuses & par de fausses citations.

M. G. passe sous silence l'événement remarquable de l'année 912. Quand tous les états du royaume de Lorraine se soumirent au Roi Charles le simple, après la mort du dernier Roi d'Allemagne de la race Carlovingienne. Cette révolution étoit cependant bien propre à couper le fil des droits & de la possession des Rois de Germanie, que notre Académicien fait aboutir à l'année 870. Mais il n'y avoit pas moyen d'aller contre l'ère *largiori hereditate indepta*, ni de nier une chose que Frodoard a dite avant moi.

M. G. se dédommage de cette contrainte, lorsqu'il vient à parler du traité de Bonn. Il fait des prodiges d'érudition & de logique pour me prouver, pour me démontrer que la convention qu'Aubert le Mire, le P. Sirmond &



Baluze ont rapportée, & que j'ai placée en l'année 921, a été conclue en 921. Il ne valoit vraiment pas la peine de prodiguer de si vastes connoissances, pour nous convaincre d'une vérité qu'on trouve dans tous les abrégés de l'histoire d'Allemagne. Tout le monde sçait que la 29e. année du règne de Charles le simple, la 10e. de *largiori hæreditate indepta*, la 3e. du règne de Henri l'Oiseleur, & la 9e. indiction conviennent exactement à l'année 921 de l'ère vulgaire ; & que par une conséquence bien naturelle, la convention de Bonn, qui réunit toutes ces dates, ne sçauroit être renvoyée en 926. Aussi me suis-je bien gardé de débiter une ineptie pareille : j'ai remarqué tout au contraire, que le traité de Bonn n'a rien changé au sort de la Lorraine, & que ce royaume doit avoir été cédé à l'Allemagne par un traité *postérieur*, que j'ai placé entre les années 925, 926 & 927. Vous voyez, Messieurs, que M. G., plutôt que de paroître se ranger à mon sentiment, me prête ses propres idées, pour avoir le plaisir de les réfuter. Au reste, je ne sçaurois m'empêcher de prier tous nos Lecteurs, qui prennent quelque intérêt à mon grave différend avec cet Historien - Jurisconsulte, de vouloir bien comparer les principes actuels de cet Académicien avec ceux qu'il a établis dans son mémoire couronné. Je suis persuadé qu'ils y trouveront un changement considérable, & je m'en applaudis : mais quand un Académicien veut bien mettre des restrictions à des principes couronnés, c'est alors qu'on peut s'écrier :



*Ite triumphales circum mea tempora lauri.*

Revenons à M. G. L'Auteur de la critique, dit-il, qui soutient que Charles le simple, traîné à la suite du Comte de Vermandois, a donné à Henri l'Oiseleur une renonciation sur l'intégralité du royaume de Lorraine, où a-t'il trouvé les actes nécessaires pour appuyer un système aussi étrange ? On lui porte le défi de les produire.

Je pourrois répondre à M. G. que je les ai trouvés écrits au dos des constitutions de Conrad I & de Henri l'Oiseleur, & dans plusieurs autres actes publics, qu'il a cités dans son mémoire. Mais je mettrois la renonciation de Charles le simple en trop mauvaise compagnie.

Je demanderai donc, avant toutes choses, à M. G. s'il croit que tous les traités dont le moyen âge fait mention, mais dont les actes n'existent plus, doivent être pour cela déclarés faux, supposés non avenus ? Je ne puis me persuader que cet Académicien ose soutenir l'affirmative. S'il le fait, je n'ai plus rien à lui dire, & je l'abandonne à tous les sarcasmes vengeurs de tous les *Publicistes* de France & d'Allemagne. Mais s'il rend hommage à la vérité des faits que les Auteurs du moyen âge rapportent, & que l'histoire des siècles suivans justifie, j'accepte le défi, & je le renvoie au Continuateur de Reginon, sous l'année 924, & surtout à Sigebert de Gemblours, qui dit nettement qu'après la bataille de Soissons, arrivée en 923, le Roi Charles le simple se mit sous la protection de Henri l'Oiseleur contre le Roi Raoul, & qu'en 924



il lui céda le royaume de Lorraine. Le Chroniqueur Radulf de Diceto dit exactement la même chose, & tous les historiens du royaume de Lorraine en conviennent après eux. Mais ce n'est pas tout : je vais prouver à M. G. que le Roi Charles le Simple *trainé prisonnier à la suite du Comte de Vermandois*, a contracté l'engagement qui a fait passer le royaume de Lorraine sous la domination germanique. Ouvrons d'abord les annales du Moine Wittikind de Corvey, qui comprennent la vie de Henri l'Oiseleur (liv. 1 pag. 639) : nous y trouverons la harangue que l'Envoyé de Charles le Simple, de ce Roi emprisonné, a prononcée *dans sa première audience*, pour requérir l'assistance du Roi d'Allemagne. Ouvrons ensuite l'Evêque Ditmar de Mersebourg, un des Chanceliers & des Ministres d'état de l'Empereur Henri II : il nous apprendra (liv. 2) que Charles le Simple a envoyé au Roi d'Allemagne un *riche reliquaire*, sur lequel il lui a promis, *sous serment*, de renoncer à perpétuité au royaume de Lorraine, s'il le faisoit relâcher. Et si ces témoignages sont suspects à notre Historien-Jurisconsulte, ouvrons le fameux Dudon, Doyen de Saint-Quentin (*de gestis & moribus Normanorum*. lib. 3 p. 123), nous y lisons que le Comte de Flandre a rappelé au Roi Louis d'Outremer, que son pere, Charles le Simple, abandonné de tous ses sujets, a imploré l'assistance de Henri l'Oiseleur, & qu'il s'est engagé de lui abandonner la Lorraine, s'il le tiroit de captivité. Enfin, l'Evêque Ditmar nous dit en termes clairs & positifs, & Frodoard laisse



entendre que Henri l'Oiseleur avoit satisfait à ce que Charles le simple exigea de lui pour prix de sa renonciation ; & que la délivrance momentanée de ce Prince a été l'effet des instances & des menaces du Roi de Germanie. Voilà, Messieurs, les autorités sur lesquelles j'ai fondé le système que M. G. a trouvé si étrange & si absurde. Vous pouvez juger à présent si j'ai péché en tout cela contre les regles de la saine logique, ou si M. G. n'outre pas la philosophie de l'histoire, en niant tout ce qu'il n'a pas trouvé dans Frodoard. Je me fais fort avec cette méthode, de lui prouver qu'il n'est pas Membre de l'académie de Metz, & que son mémoire n'a jamais été couronné.

M. G. nous ramene toujours au pacte de 870 & à la confirmation de ce pacte par le traité de Furon de 879 : & il ne dépend pas de lui que nous ne croyons que le partage du royaume de Lorraine, qu'il renferme, n'ait encore subsisté en 921. S'il vouloit consulter l'Annaliste de S. Bertin, il apprendroit que ce traité de partage a été aboli en 880 par le traité de Verdun, & que nos Rois Carloman & Louis III ont renoncé, 12 ans avant l'avènement du Roi Charles le Simple au trône de France, à tous les droits que les conventions d'*Inprocapside* & de *Furon* avoient donnés à Charles le Chauve & à Louis le Begue sur la moitié gallicane du royaume de Lorraine. Il me paroît, Messieurs, qu'après un acte aussi formel, M. G. a tort de se faire encore un bouclier du traité de 870, & que Henri l'Oiseleur auroit été un imbécile, s'il l'eût recla-



mé pour fonder ses prétentions sur le royaume de Lorraine.

L'Académicien de Metz a cru me confondre par un passage de l'Evêque Otton de Freisingue; mais il ne prévoyoit pas que cette citation tourneroit encore contre lui.

L'Evêque de Freisingue parle (liv. 2. ch. 18. de sa chronique) de la renonciation que Charles le Simple a faite touchant le royaume de Lorraine; & voici les expressions de cet estimable historien : *Die Bunnæ constitutâ, Gallia-BELGICA HENRICO cessit, ac CAROLO Celtica tantum & Aquitania & pars Lugdunensis remansit; & sic regnum, quod Francorum dicitur, ex paternâ hæreditate, Belgicam-Galliam cum palatio Aquis & majori parte Franciæ perdidit.* Rien n'est plus clair, plus précis que ce passage. Toute la Gaule-Belgique (elle comprenoit exactement tout notre royaume de Lorraine) a été cédée à Henri l'Oiseleur; & la Gaule-Celtique, l'Aquitaine, & une partie de la Lionnoise seulement, sont demeurées au Roi de France. Croiroit-on que M. G. ait osé appeler à son secours un Auteur qui lui est si parfaitement contraire? Il n'a eu garde de rapporter le passage décisif qu'on vient de lire; mais il nous conduit fort prudemment au chap. 30 du même livre, où Otton de Freisingue parle, à propos du royaume de Bourgogne, des anciennes divisions de la Gaule.

Suivant certains Auteurs, dit-il, la Gaule a été partagée en trois grandes provinces, la Celtique, la Belgique & la Lionnoise; & alors l'Aquitaine étoit comprise sous la Celtique.



que. Mais Orose compte ces trois provinces autrement. Il les nomme la Lionnoise, l'Aquitaine & la Belgique; & dans ce sens la Celtique est comprise sous la Belgique. Or, dit-il, *regno Franciæ, juxta priorem divisionem Celtica, juxta sequentem verò Aquitania & pars Belgicæ tantum remansit*: c'est-à-dire, qu'en appliquant ces différens systèmes au traité conclu entre Charles & Henri l'Oiseleur, il en résulte que, suivant la première opinion, qui fait de la *Gaule-Celtique* & de la *Belgique* deux provinces séparées, la *Celtique* seule est restée à Charles le Simple; & suivant la seconde opinion, qui fait de la *Celtique* & de la *Belgique* une seule province, Charles n'a eu qu'une partie de la Belgique. Je demande à présent si Otton de Freisingue ne dit pas ici précisément la même chose que ci-dessus, c'est-à-dire, que Henri l'Oiseleur a obtenu par son traité avec Charles le Simple la *Gaule Belgique*, & que la *Celtique* seulement est restée au Roi de France. M. G. est trop clairvoyant pour ne pas l'avoir senti; & il a eu assez bonne opinion de ses Lecteurs pour craindre qu'ils ne le sentissent de même. Notre Académicien retranche avec un sang froid merveilleux, du passage d'Otton de Freisingue, les mots *regno Franciæ, juxta priorem divisionem Celtica, juxta sequentem verò...*; & après avoir purgé de cette manière l'historien bavarois de tout ce qui contrarieroit son système, il s'appuie de son suffrage: *Otton de Freisingue, dit-il, s'exprime dans ces propres termes: REGNO FRANCIAE AQUITANIA ET PARS BELGICÆ TANTUM REMAN-*  
**Tom. IV. Part. II. N.**



*SIT. Or, Messieurs, n'en doutez pas ; cette partie de la Belgique étoit une partie du royaume de Lorraine, qui est restée au pouvoir de Charles le Simple.*

Je ne releverai point les raisonnemens présumptueux que notre Académicien fait sur ce que Henri l'Oiseleur n'a pas demandé à Charles le simple une renonciation pareille au royaume de Germanie. Nous sçavons que Charles le simple a possédé *effectivement* le royaume de Lorraine *aux titres les plus légitimes* ; il importoit donc au Roi d'Allemagne d'en obtenir la cession, lui qui n'y avoit d'autre droit que celui de la guerre & la soumission de quelques rebelles. Mais il pouvoit fort bien se passer de la renonciation de Charles, quant au royaume d'Allemagne, qui formoit depuis plus de 80 ans un corps entierement séparé de la France, & que Charles le simple n'a jamais réclamé.

M. G. finit par m'accuser d'être un très-mauvais politique, en soutenant que Charles le Simple a renoncé scéormellement au royaume de Lorraine, au lieu de fonder sur le traité de 870 un droit inextinguible de la couronne de France sur la moitié de ce royaume. Hélas, Messieurs, qui l'eût cru que je commettois un crime d'état en contredisant M. G ? *Qui n'aime pas Cotin, n'aime non plus son Roi.* J'avouerai au reste que ma politique est, on ne peut pas, plus moderne : qu'elle se borne aux traités de Munster, de Riswick & de Vienne, relativement aux pays qui composoient l'ancienne Lorraine - Germanique ; & que les traités d'Utrecht, d'Aix-la-Chapelle



JUIN 1770.

287

& la convention du 16 Mai 1769 forment toute ma bibliothèque politique, concernant les Pays-Bas & l'ancienne Lorraine-Françoise.

Voilà, Messieurs, ma réponse aux reproches amers que M. G. m'a faits pour se venger des remarques historiques que j'ai osé publier contre son mémoire. Il me reste encore à justifier mes observations, qui se rapportent au droit public & à l'ancien droit civil de la Germanie. J'en ferai, Messieurs; s'il vous plaît, la matière d'une seconde lettre, supposé que vous vouliez l'insérer dans votre Journal.

J'ai l'honneur d'être, &c.

---

*Lettre sur le prisonnier masqué.*

MADAME,

J'AI écrit à Arras, comme vous le désiriez, pour sçavoir positivement ce qui se passa aux funérailles du Comte de Vermandois, ou de la buche qu'on enterra, dit-on, au lieu de ce Prince, tandis qu'on le transféroit à la citadelle de Pignerol : voici ce qui est constaté par les registres capitulaires de la cathédrale de cette ville.

DE PAR LE ROI.

*A nos très-chers & bien amés, le Doyen Chanaines & chapitre de notre église d'Arras.*

*Très-chers & bien amés, ayant appri avec un très-sensible déplaisir que notre*

N 2



*très-cher & très-amié fils, le Comte de Vermandois, est décédé en la ville de Courtrai, & désirant qu'il soit mis dans l'église cathédrale de notre ville d'Arras, nous mandons au Sr. Evêque d'Arras de recevoir le corps de notre dit fils, lorsqu'il sera porté dans ladite église, & de le faire inhumer avec les cérémonies qui s'observent dans l'enterrement des personnes de sa naissance, & que vous assistiez en corps à cette cérémonie &c. signé LOUIS, & plus bas LE TELLIER.*

*En 1600, on avoit découvert qu'Elisabeth, Comtesse de Vermandois, femme de Philippe d'Alsace, Comte de Flandres, & arrière petite fille de Henri I, Roi de France, morte en 1182, avoit été inhumée au milieu du chœur de la cathédrale d'Arras; Louis XIV désira que le Comte de Vermandois fut inhumé dans le même caveau, comme dans un caveau de famille, ce qui est expressément exprimé à la fin de l'építaphe de ce Prince, au-dessus de ses armes sculptées en bas relief sur un marbre blanc, au niveau du pavé de l'église.*

*Le 25 Janvier 1684, deux mois après les funérailles du Comte de Vermandois, fut passé contrat à Arras, par-devant Notaires, entre le Sr. de Chauvelin, Intendant, stipulant pour Louis XIV, & le chapitre de l'autre part, par lequel S. M. donne au chapitre la somme de dix mille liv. pour la fondation d'un obit à perpétuité dans l'église d'Arras, pour le repos de l'ame dudit Comte de Vermandois.*

*En 1687, Louis XIV donna au chapitre d'Arras un ornement complet de velours noir & de moiré d'argent avec un dais, aux ar-*



*viens du Comte de Vermandois , brodées en or. Cet ornement ne sert qu'aux enterremens des Evêques & des Chanoines , & le jour de l'anniversaire dudit Prince , qui se fait très-solemnellement , le 25 Novembre , & auquel les Magistrats & Officiers municipaux de la ville sont avertis d'assister , ainsi que le Lieutenant du Roi , qui est obligé de certifier la cour que ledit service a été célébré.*

Dans le Mercure du mois dernier , p. 116 , on dit que la querelle entre M. le Dauphin & M. de Vermandois , arriva au siège de Courtrai. Le Maréchal d'Humieres fit investir cette place le 31 Octobre 1683 ; l'assiégea le 2 Novembre : elle capitula le 7. La gazette de France , Octobre & Novembre 1683 , fait mention des Princes & des principaux Seigneurs qui firent cette campagne de Courtrai. Elle auroit commencé par nommer M. le Dauphin ; on y voit aucontraire qu'il étoit à Versailles le 31 Octobre , qu'il y communia le jour de la Toussaint , 1er. Novembre , & que le 8 & le 10 du même mois , il y reçut des complimens de condoléance de quelques Ambassadeurs sur la mort de la Reine. Le P. Anselme ( Tom. I. p. 177 ) parle de toutes les campagnes qu'avoit faites M. le Dauphin ; ni lui ni aucun autre n'ont jamais dit que ce Prince ait fait celle de Courtrai.

Pour tacher d'appuyer un fait aussi faux que celui de la querelle entre M. le Dauphin & M. de Vermandois , au siège de Courtrai , on ose ajouter , dans ce même Mercure de Mai , que c'est de cette querelle dont Mlle. de Montpensier a voulu parler , en disant que



ce sont de ces histoires que l'on ne sçait pas, & qu'on ne voudroit pas sçavoir : voici ce que rapporte Mlle de Montpensier. „M. de Vermandois partit pour aller au siège de Courtrai. Il y avoit peu de tems qu'il étoit revenu à la cour; le Roi n'avoit pas été content de sa conduite, & ne vouloit point le voir; il s'étoit trouvé dans des débauches; il étoit fort retiré, sans voir personne; il ne sortoit que pour aller à l'académie, & le matin pour aller à la messe; ceux qui avoient été avec lui, n'étoient pas agréables au Roi : *ce sont de ces histoires que l'on ne sçait pas, & que l'on ne voudroit pas sçavoir.* Cela donna beaucoup de chagrin à Made. de la Valiere; il fut fort prêché. Il fit une confession générale, & l'on croioit qu'il se fut fait un fort honnête homme. Après que le Roi fut guéri, j'allai à Eu. Made. de Montespan m'écrivit que M. de Vermandois étoit mort; il tomba malade au siège de Courtrai, pour avoir bu trop d'eau-de-vie”.

Il n'y a personne qui ne voye que ces mots (*ce sont de ces histoires que l'on ne sçait pas, & que l'on ne voudroit pas sçavoir*), se rapportent à une partie de débauche, & d'une débauche infâme où le Comte de Vermandois s'étoit trouvé; que ce fut à cause de cette partie de débauche, que Louis XIV le bannit de la cour & plusieurs autres jeunes gens, neuf mois avant le siège de Courtrai (\*), comme le rapportent tous les mémoires de

---

(\*) M. le Président Hainault. 1682.



de tems-là. N'est-il pas assez singulier d'imaginer qu'on auroit fait faire une confession générale à ce jeune Prince, pour avoir voulu se battre avec M. le Dauphin.

L'Auteur de l'extrait inséré dans le *Mercur*, n'a pas pu se tromper sur ce que dit Mlle. de Montpensier; il a donc écrit le contraire de ce qu'il voyoit, & de ce qu'il pensoit; quels noms donne-t'on à un pareil procédé?

Il est constaté par le *Journal* de M. de Jonca, que le prisonnier masqué étoit à Pignerol en 1685, puis que M. de St. Mars l'emmena avec lui aux îles Ste. Margueritte, lorsqu'il en alla prendre le gouvernement en 1686 (\*\*). L'Auteur de l'extrait, malgré ce *Journal*, pièce authentique, & qu'il connoissoit, dit qu'il ne désespere pas de voir soutenir que le prisonnier masqué étoit Mahomet IV détroné en 1687. On le croit très-capable de le soutenir, & par des citations aussi vraies que celle qu'il a faite des mémoires de Mlle. de Montpensier, il nous fera voir ce Sultan allant régulièrement à la messe, & lorsqu'il se sentit prêt de mourir, demandant un Confesseur, comme M. de Jonca le rapporte du prisonnier masqué.

J'ai l'honneur d'être &c.

\*\*\*\*\*

---

(\*\*) *Etat de la France. 1686.*





*Abrégé de quelques mémoires concernant les écrits & la vie de Mr. Pierre Collinson, membre de la société royale de Londres.*

**C**Elèbre par son érudition autant qu'il se rendit illustre par ses nombreux écrits, M. Collinson acquit sur la reconnoissance & l'estime de la postérité des droits trop bien fondés, pour que nous ayons à craindre que son nom tombe dans l'oubli; mais il y a près de deux ans qu'il n'est plus, & nous voyons avec douleur qu'on n'a guère parlé de lui que dans sa patrie, quelque étendue néanmoins qu'ait été sa réputation. Il est une compilation de noms d'auteurs, vivans & morts, d'hommes célèbres & non célèbres, de personnalités illustres & obscurs, dans laquelle on a entassé fort précipitamment, fort inexactement des portraits fort peu ressemblans d'hommes célèbres, des jugemens fort hazardés sur des ouvrages dont les compilateurs de ces notes rédigées par ordre alphabétique, n'ont eu aucune connoissance; & toutefois dans ce dictionnaire si énormément défectueux, & qui, malgré les fautes de toutes les espèces qui y abondent, n'a pas laissé d'avoir quatre ou cinq éditions consécutives, on n'y trouve aucun article, aucune note, soit sur la vie, soit sur les ouvrages de M. Collinson. Cet oubli n'a rien qui nous surprenne, il y a tant d'autres lacunes dans ce dictionnaire, que les lexicographes sont très-excusables d'avoir ignoré l'existence de M. Pierre



**Collinson.** Cependant comme la vie de ce respectable Scavant a été toute consacrée à l'avantage de la société, nous nous croirions coupables d'ingratitude, si nous négligions de jeter quelques fleurs sur sa tombe. La famille de Collinson est très-ancienne dans le nord de l'Angleterre. Pierre dont nous parlons, & Jacques, son frere & son ami, étoient les petits fils de Pierre Collinson, qui vivoit fort honorablement sur ses terres de Hugal-Hall, & Height of Hugal, pris de Windermere-lake, dans la paroisse de Stavelly, à environ dix milles de Kendal en Westmoreland. Pierre, dans l'enfance encore, donna les marques les plus frappantes de son attachement à l'histoire-naturelle. Ses momens de recreation & d'amusement, il les employoit à observer les insectes & leurs métamorphoses; il étudia en même tems la conformation des plantes, & se forma une collection de végétaux desséchés. Jacques & Pierre unis par les liens de la plus vive & de la plus tendre amitié, se prêtoient l'un à l'autre des secours mutuels, d'autant plus agréables pour ces deux amis, que chacun d'eux pouvoit s'abandonner sans contrainte à son penchant : en effet, tandis que Pierre n'étoit occupé que de recherches d'histoire-naturelle, Jacques se chargeoit seul de l'administration de leur patrimoine commun. Mr. Pierre Collinson ne tarda point à se lier avec Mrs. Derham, Woodward, Dale, Lloyd, & fort intimement avec le célèbre Sloanne, dont la vaste & magnifique collection fut le cabinet où Pierre alloit étudier les merveilles & les opérations de la nature.

N 2



M. Collinson, élu membre de la société royale, s'appliqua tout entier à fournir à cette compagnie les observations les plus intéressantes, & dans cette vue, il étendit fort loin sa correspondance; d'ailleurs, tout ce qu'il apprenoit, soit en s'entretenant avec des Scavans, soit en lisant les anciens, en portant ses pas dans les campagnes, il avoit soin de l'écrire, & c'étoient là les matériaux de ses mémoires. Dans le grand nombre de correspondans de M. Collinson, on compte Mr. Cadwallades, Colden, Ectryer, dans la Nouvelle-Yorck, & le célèbre M. Francklin, qui lui communiqua ses premières expériences électriques, dans une suite de lettres qui ont été publiées depuis. Nous avons rendu compte aussi dans nos Journaux, en 1764, des observations de M. Collinson sur *la manière de traiter & conduire, en Espagne, les moutons des bergeries royales*. Lorsque l'Amérique sera mieux peuplée, dit l'Auteur des *Mémoires sur la vie de M. Collinson*, lorsque ses montagnes pourront être habitées, quand ses plaines débarrassées des forêts immenses qui les couvrent, seront cultivées, alors on pourra voir les plus beaux troupeaux de moutons remplir les champs de la Caroline, de la Georgie, & de la Floride en hyver, & retourner aux montagnes, lorsqu'en été, les rayons du soleil dessèchent l'herbe &c.

M. Collinson étoit de la plus douce & de la plus délicieuse société; rempli de connoissances, il donnoit, sans qu'il parut vouloir instruire, sans même que l'on se doutât qu'il instruisoit, les éclaircissemens les plus utiles



sur différens objets d'histoire - naturelle ou d'économie rurale : cette manière de converser attira beaucoup d'amis à M. Collinson ; il fut surtout recherché par les grands les plus distingués de l'état , qui , curieux de plantes rares , retenoient , autant qu'ils le pouvoient , notre Scavant dans leur château. Aussi est-ce à M. Collinson que les Anglois sont redevables de ce grand nombre de plantes étrangères qui depuis ont constamment fait l'ornement des jardins de la G. B., & c'est encore à lui à qui bien des Seigneurs sont redevables du plaisir de voir dans leurs jardins des bosquets qu'on pensoit ne pouvoir venir que dans les pays méridionaux.

Mr. Collinson s'appliqua singulièrement à la science du commerce de l'Amérique septentrionale & des Indes occidentales. Il lut ensuite fort attentivement tous les ouvrages d'histoire naturelle, dans lesquels il étoit question des productions des indés. La quantité de graines de toutes les especes qu'il reçut d'Amérique , fut si considérable, qu'elle suffit non-seulement à fournir son jardin de ce qu'il y avoit de plus curieux ; mais aussi qu'elle lui procura le moyen de faire des échanges contre des graines de toutes les autres especes qui croissent dans les différentes parties du globe. Il n'y avoit point en Europe de nation où il n'eut des correspondans ; il en avoit aussi en Asie & jusques dans Pekin. M. Linné , pendant son séjour en Angleterre, y acquit un excellent & digne ami, & cet ami fut M. Collinson : ces deux Naturalistes se rendirent mutuellement de très-grands services. La patrie fut



sans contredire le premier & le plus cher objet des travaux de M. Collinson; mais elle ne fut point l'objet exclusif de ses soins : il travailla beaucoup aussi à éclairer les habitans des colonies , & à leur inspirer le goût de l'histoire-naturelle : il les exhorta à cultiver le chanvre , le lin , le vin , la soie &c. Il tenta aussi de porter les Virginiens à s'attacher à cultiver la vigne ; mais d'une toute autre manière qu'elle ne l'est partout ailleurs. La vigne, dit-il, végètera à merveille chez vous ; mais il faut qu'en la cultivant, vous imitiez la nature d'aussi près qu'il vous sera possible. Ne la faites pas ramper près de terre, comme nous sommes obligés de la tenir rampante dans nos cantons septentrionaux d'Europe , afin que les rayons du soleil réfléchis de plus près, acquièrent d'autant plus de force pour faire murir le raisin. Dans votre pays, la chaleur d'été est aussi excessive qu'elle est faible chez nous. Laissez-donc prendre à la vigne des tiges plus longues , laissez-la traîner à terre , s'entortiller autour des arbres, & cacher ses beaux fruits dans leurs feuilles. Dans nos contrées les plus septentrionales on voit des vignes sauvages qui donnoient un très-bon vin , si l'on y apportoit les soins nécessaires &c.

Outre ces connoissances en histoire naturelle , M. Collinson étoit très-profond dans les antiquités d'Angleterre ; aussi fut-il l'un des premiers sur qui l'on jeta les yeux lors de l'institution de la société des antiquaires.

Malgré ses travaux , ses voyages , ses veilles , M. Collinson , à quelques attaques de



goutte près, jouit d'une santé très-vigoureuse jusqu'à l'âge de 75 ans, qu'étant en visite chez Mylord Pêtre, en Essex, il fut attaqué d'une suppression d'urine, qui, résistant à tous les remèdes, termina les jours de cet homme utile & sçavant, le 11 Août 1768.

## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

### F R A N C E.

**D**ictionnaire historique des cultes religieux établis dans le monde, depuis son origine jusqu'à présent ; ouvrage dans lequel on trouve les différentes manières d'adorer la divinité, que la révélation, l'ignorance & les passions ont suggérées aux hommes dans tous les tems ; l'histoire abrégée des Dieux & des demi-Dieux du paganisme, & celle des religions chrétienne, judaïque, mahométane, chinoise, japonoise, indienne, tartare, africaine &c. leurs sectes & hérésies principales ; leurs ministres, prêtres, pontifes & ordres religieux ; leurs fêtes, leurs sacrifices, leurs superstitions & leurs cérémonies ; le précis de leurs dogmes & de leur croyance : orné de figures en taille-douce. 3 vol. in-8°. A Paris, chez Vincent. 1770. L'histoire des cultes religieux est la partie la plus intéressante, & peut être la plus étendue de l'histoire universelle. C'est dans son culte & ses cérémonies que se manifestent les caractères & les mœurs d'une nation. Les erreurs & les égaremens de l'esprit



-prennent presque toujours leur source dans le cœur. *Les cérémonies religieuses* sont un ouvrage trop immense & trop dispendieux pour les gens de lettres; d'ailleurs, il n'est point universel. Il étoit difficile d'aller puiser dans l'histoire des peuples celle de tant de religions, de sectes différentes. On a donc rendu un service essentiel aux gens de lettres, en rassemblant dans un seul ouvrage tout ce qui a rapport à cette matière, & la forme de dictionnaire étoit la plus commode.

*Lettres hebdomadaires sur l'utilité des minéraux dans la société civile; pour servir de suite aux lettres sur les animaux & les végétaux.*

-Par M. Pierre-Jean Buchoz, Médecin du feu Roi de Pologne, Membre du collège royal des Médecins de Nancy, & de plusieurs académies. Tom. I. in-8°. A Paris, chez Durand, neveu. 1770. M. Buchoz a déjà publié 3 vol. de lettres sur la méthode de s'enrichir promptement & de conserver sa santé par la culture, des végétaux; in-8°. chez le même Libraire. Nous annonçames ces lettres, lorsque les premières parurent; elles continuent, & il en paroît une tous les mardis. La souscription est de 16 liv., franche de port, pour tout le royaume; 14 liv. aussi franche de port pour Paris, & 10 liv. 8 sous pour ceux qui les prendront chez le Libraire. Il paroît aussi tous les mardis, aux mêmes conditions, & du même Auteur, une lettre périodique, curieuse & intéressante, sur les avantages que la société économique peut retirer de la connoissance des animaux, pour servir de suite aux lettres précédentes in-8°. Il y en a déjà deux tomes: en fin



Les lettres hebdomadaires sur les animaux &c. qui paroissent le samedi de chaque semaine. Elles contiennent des phénomènes rares & bien intéressans. Nous nous proposons de parcourir quelques unes de ces lettres, d'autant plus estimables, que la manière dont elles sont écrites & dont les objets sont envisagés, les met à la portée de tout le monde.

*Nouveaux mélanges de littérature, d'histoire & de philosophie d'un centenaire; in 8°. chez Costard. 1769.* C'est un recueil très-varié de pensées, de réflexions, d'anecdotes, sur une immense quantité de sujets, surtout sur l'astronomie, la physique, la géométrie, la médecine, la chymie. Le tout est extrait des ouvrages de Fontenelle, &c.

*Ecole de l'Officier, contenant une méthode facile & abrégée de lever un plan sans l'usage de la géométrie ordinaire, un petit traité de la fortification passagère, & des réflexions sur l'art de la guerre; traduit de l'allemand par Maurice, Comte de Bruhl. A Paris, chez Cl. Ant. Jombert, fils aîné 1770.* On peut avoir un esprit très géométrique, sans être géomètre; il y a même des esprits qui ont toute la justesse du mathématicien le plus appliqué, & qui ont la plus grande répugnance à étudier la géométrie. C'est pour ce genre d'Officiers que cet ouvrage paroît fait. M. le Comte de B. élevé, presque au sortir du berceau, dans les camps, Colonel de dragons en Saxe à l'âge de 15 ans, & appelé en France, où S. M. l'a nommé à une compagnie dans le régiment d'Anhalt, a eu occasion de voir combien il étoit important à un Officier de savoir dessi-



ner & lever un plan. Le petit ouvrage qu'il a traduit dans cette vue, est de la plus grande utilité. Il n'y a point de militaire qui ne puisse, après l'avoir lu avec attention, être en état, sans le secours des mathématiques, de dessiner un terrain quelconque, & de rendre compte de celui qu'il aura été obligé de reconnoître.

*Instituts de chymie.* Par M. Jacques Reinbold Spielmann, Docteur en philosophie & en médecine, Professeur public ordinaire en chymie; en botanique & en matière médicale dans l'université de Strasbourg; Associé des académies impériales des curieux de la nature, de Pétersbourg, de celles de Berlin, de Mayence & de Heidelberg, & Chanoine du chapitre de S. Thomas. Traduits du latin sur la seconde édition, par M. Cadet le Jeune, ancien Apothicaire-Major de l'hôtel-royal des Invalides. 2 vol. in-12. A Paris, chez Vincent. 1770. M. Spielmann est un des chymistes les plus sçavans & les plus célèbres de l'Europe. Un livre élémentaire fait par un tel maître, ne peut être que de la plus grande utilité; mais il falloit un chymiste presque aussi sçavant, pour le rendre d'une manière digne de l'Auteur; & personne n'étoit plus en état de former une telle entreprise, que M. Cadet, soit par les connoissances, soit par les conseils qu'il a puisés dans sa famille. La méthode de M. Spielm. est nouvelle; ses citations sont nombreuses; M. Cadet les a séparées du texte. Il a plus fait; pour rendre sa traduction digne de l'ouvrage, il a consulté M. Spielmann lui-même, qui a reçu & qui a adopté ses notes. Cette traduction a plusieurs autres avantages,



que nous ferons connoître , en faisant l'analyse des élémens.

*Les trois coups d'essais géométriques , contenant 1°. l'analyse angulaire de la 47e. proposition d'Euclide ; suivis de deux propositions générales , dont elle n'est qu'un cas particulier ; 2°. une nouvelle propriété des polygones inscrits au cercle , suivie de la loi générale que suivent entr'eux les mêmes polygones & de plusieurs théorèmes curieux , avec une nouvelle théorie générale des figures isopérimètres : 3°. une solution illusoire du fameux problème de la quadrature du cercle , accompagnée de six théorèmes fort curieux , de quelques observations sur les sections coniques , & d'un mémoire dans lequel on détermine quelle est la meilleure forme possible que l'on peut donner aux chambres des mortiers , pour que leur portée soit la plus grande dont la charge est capable , sans nuire à la durée de ces bouches à feu. Par M. J. G. Marsson. in-4°. A Strasbourg , & se trouve à Paris chez Jombert , fils. 1770. Le titre de cet ouvrage en annonce assez l'utilité. M. M. , après s'être convaincu que nos systèmes d'élémens de géométrie ne sont point dans l'ordre naturel , parceque chaque Auteur , au lieu de suivre l'ordre des idées & des choses , prépare d'avance un échaffaudage qui lui est propre , afin de parvenir à démontrer d'une manière différente de ceux qui l'ont précédé les propositions générales & fondamentales de la géométrie , a cherché la cause de ce défaut d'ordre & de simplicité , & a trouvé que c'est parcequ'aucun des Auteurs n'a établis ses premiers principes sur la manière dont la nature*



nous donne les premières idées de l'étudier. Ce sont ces principes que l'Auteur se flatte d'avoir trouvés. Cet ouvrage est très-estimé, & nous sommes persuadés qu'il mérite de l'être.

*Discours sur le danger de la lecture des livres contre la religion, par rapport à la société.*

A Paris, chez le Jay & chez Edme, in-8°. 1770. Ce discours, dont le sujet avoit été proposé par l'académie de Rouen, n'a pas obtenu l'honneur du triomphe; l'Auteur l'expose au jugement du public, moins pour faire réformer l'arrêt de l'académie, que par ce que la cause qu'il soutient, ne sauroit avoir trop de défenseurs. Il y prouve que la lecture des livres contre la religion, & l'incrédulité qui en est la suite, sont funestes au bonheur des particuliers, à la paix des familles & à la sûreté de l'état.

*Sophie, ou le triomphe des grâces sur la beauté: imitation de l'anglois de Mistriss Charlotte Lennox. 2 part. in-12. A Londres & à Paris, chez la veuve Duchesne, le Jay, Merigot le jeune & Costard. 1770. Henriette & Sophie, filles de Made. Darnley, belles l'une & l'autre, ont un genre de beauté tout différent: la première étoit exactement régulière; l'autre l'étoit moins & plaisoit davantage. Un jeune Baronnet est amoureux d'Henriette; mais dès-qu'il a connu Sophie, il éprouve un sentiment de respect & de plaisir inconnu jusqu'alors; les grâces de Sophie triomphent; mais sa vertu, la fierté de sa sœur les conséquences de sa mere, & quelques méprises qui rendent le Baronnet jaloux, &*



Ils font paroître inconstant & bizarre aux yeux de Sophie, lui font essayer mille peines qu'elle surmonte par sa vertu & par les conseils d'un ami respectable, auxquels elle s'abandonne : enfin elle parvient au comble de ses vœux. Tous les événemens de ce roman sont simples & naturels, & n'en sont pas moins intéressans.

*Almanach des Marchands, Négocians & Commerçans de la France & du reste de l'Europe ; contenant par ordre alphabétique les principales villes commerçantes, les adresses des principaux négocians, commerçans, fabricans & manufacturiers de l'Europe, aussi par ordre alphabétique ; la nature de leur commerce, les voies les plus faciles & les moins dispendieuses pour le transport des marchandises ; la réduction des poids, mesures & aunes à ceux & à celles de Paris ; la réduction des monnoies étrangères au cours de celles de France ; les usances des lettres de change de chaque ville commerçante, les jours de grace qu'on y accorde, & la diligence à faire en conséquence &c. Par M, Thomas. in-8°. A Paris, chez Valade, & dans toute l'Europe, chez les principaux libraires. 1770. C'est un manuel du commerçant de la plus grande utilité, au moyen duquel tout négociant peut se procurer l'avantage de se faire connoître de tous les négocians de l'Europe, & les connoître tous. Un plus grand avantage encore, est celui de savoir dans quel pays telle ou telle marchandise est à meilleur marché, & de faire, relativement à ces connoissances, les spéculations les plus utiles. Les autres avantages*



sont suffisamment indiqués dans le titre. M. Thomas invite tous les négocians, fabricans &c, à lui communiquer leurs réflexions, & à lui donner tous les ans, franc de port, leurs adresses : il ne manquera pas d'en faire usage. Il demeure à Paris, rue des Bourguignons, faubourg S. Marcel. Le prix de son ouvrage est, pour les abonnés, de 6. liv. pour Paris, & de 7 liv. pour la province.

*Épître à M. Petit, Docteur Régent de la faculté de médecine, en l'université de Paris, Membre des académies royales des sciences de Paris & de Stokholm, de la société d'agriculture, ancien Professeur public d'anatomie, de chirurgie & de l'art des accouchemens &c. Par M. Le Clerc de Montmerci, Avocat au parlement & Docteur en droit de la faculté de Paris. 1770.* Cette épître contient près de mille vers. L'Auteur, à l'occasion des différentes parties de la médecine, qu'il parcourt, y parle de plusieurs objets divers, qui viennent heureusement à son sujet. Il badine quelquefois légèrement avec M. Petit, s'élève avec M. de Voltaire, il peint avec force le caractère de différentes maladies, tantôt la source, tantôt l'effet des passions, toujours la cause des affections de l'ame. La versification en est facile, & l'on y trouve d'excellens morceaux.

*Catalogue des livres du Magasin littéraire, avec les supplémens. In-12. A Paris, chez J. F. Quillau. 1770.* Le magasin littéraire est une bibliothèque publique, dans laquelle, pour la somme de 3 liv. par mois, chaque particulier peut se procurer la lecture de tous les



livres dont il a besoin, soit pour son instruction, soit pour son amusement, soit pour des recherches. Cet établissement fut fait par le Sr. Quillau, il y a plusieurs années, & a été imité par d'autres dans différens quartiers de Paris. Le Sr. Quillau n'a cessé depuis d'approvisionner son magasin, & à mesure qu'il fait de nouvelles acquisitions, il a soin d'en informer le public par des supplémens à son catalogue.

*Discours prononcé à l'ouverture des états de Languedoc, dans l'église paroissiale de Montpellier, le 3 Décembre 1769, par Mr. l'Abbé Marquez, Professeur d'éloquence au collège-royal de Toulouse in-8°. A Touloufe, chez Joseph Dalles & Fris Vitrac. 1770.* Ce discours, prononcé dans la chaire de vérité, roule sur l'amour de la patrie. Ce sujet est heureusement choisi, & plus heureusement traité. L'Orateur s'attache à faire voir la nécessité de cette vertu, & à tracer ses principaux caractères. Il établit les motifs sur lesquels l'amour de la patrie est fondé, & il entre dans le détail des qualités qu'il exige du véritable citoyen.

*Le jugement de Paris, dédié à Madame la Duchesse de Choiseul, gravé d'après le tableau de François Trevisani. A Paris, chez Lacombe & chez Vernet le jeune.* Cette estampe de 15 pouces de hauteur sur 18 de largeur, fera suite à la collection que le Sr. Lacombe a déjà ouverte. Le Burin n'a rien fait perdre de l'esprit & des beautés du tableau de Trevisani; le Graveur lutte avec le peintre, surtout dans la tête de Pallas, dont l'air piqué & menaçant annonce à Paris les malheurs



dont ce jugement sera suivi. On lit au bas de l'estampe ces deux vers en françois & en latin.

Sur Junon, sur Pallas, Venus a l'avantage :

Quand la beauté sourit, il faut lui rendre hommage.

*De formâ certans Venus, & cum Palladé Juno,*

*Judicio Paridis vincit utramque Venus.*

*Essai sur une amitié patriotique, où l'on propose des moyens infaillibles pour rendre les hommes plus vertueux & meilleurs citoyens.* in-12. A Londres, & se trouve à Paris, chez J. P. Costard. 1770. L'amitié que l'Auteur desire inspirer à tous les cœurs, c'est l'art d'aimer ses concitoyens en faveur de la patrie : on ne remplira les devoirs que cette amitié impose, qu'autant qu'on fera pour le citoyen & pour l'état ce que l'ami doit faire pour son ami. Le premier moyen qu'on propose pour inspirer aux hommes le désir de s'aimer mutuellement, pour mieux servir sa patrie, c'est l'honneur; c'est-à-dire, la crainte du blâme pour le peuple, la force de l'exemple pour les citoyens vertueux. L'amitié civile sera donc la loi imposée à tous, de porter des secours partout où il est des besoins; de rappeler aux devoirs, de ranimer par des exemples le patriotisme qui s'éteint dans les cœurs mols & abattus. L'Auteur traite de l'éducation relativement à cette amitié patriotique des avantages qui résulteroient de l'éducation relative à l'état que l'on embrasse, de cette éducation relativement aux mœurs &c. On ne sauroit trop louer les intentions de l'Auteur, ni trop désirer que son ouvrage opère les meilleurs & les plus prompts effets.

GRANDE-BRETAGNE.

*Letters from snowdon &c. C'est-à-dire, Let-*



*tres à Snowdon, ou relation d'un voyage fait dans les contrées septentrionales du pays de Galles, avec des observations sur les mœurs & les coutumes des habitans. A Londres, chez Ridley. 1770.* L'Auteur de ces ingénieuses lettres paroît n'avoir eu d'autre but que celui d'égayer l'imagination, d'amuser & de plaire, & il a réussi. Ce ne sont point de beaux morceaux de peinture, de sculpture & d'architecture, qu'il a cherchés; ce ne sont point des monumens qu'il interprète, des inscriptions auxquelles il suppose tel ou tel autre sens; il a laissé aux érudits les recherches sur les antiquités, l'origine, les mœurs & les usages des peuples qui ont successivement habité le pays qu'il traverse: quant à lui, il n'annonce qu'une riche campagne, un peuple industrieux, & il peint, d'après la vérité, les riens paysages qu'il a parcourus, comme il fait des remarques aussi justes qu'impartiales, sur le génie & les dispositions naturelles des habitans de la partie septentrionale du pays de Galles.

*Historical extracts &c. C'est-à-dire, Extraits historiques concernant les coutumes, les loix, les mœurs, le commerce, la littérature, les arts, les sciences, les événemens remarquables, civils militaires & ecclésiastiques, traduits de la nouvelle Histoire de France commencée par M. Velly, continuée par M. Villetardet & par M. Garnier, Prof. roy. A Londres, chez Owen. 1770.* Ces extraits sont faits avec beaucoup de soin; il paroît que l'Auteur s'est proposé de faire connoître les mœurs & les usages de nos ancêtres: il y a réussi, & a



conservé à la vérité historique toute son intégrité.

*Theocriti syracusii quæ super sunt cum scholiis græcis auctioribus, emendationibus & animadversionibus in scholia editoris & Joannis Toupîi, Glossis selectis ineditis, in dicibus amplissimis. Præmittitur Editoris dissertatio de poesi bucolica Græcorum; cum vitâ Theocriti à Josue Barnasio scriptâ, & non nullis aliis auctuariis. Accedunt editoris & variorum notæ perpetuæ, Epistola Joannis Toupîi de Syracusiis, ejusdem addenda in Theocritum, nec non collationes 15 codicum. Editi sit Thom. Warton S. T. B. coll. S. Trin. socius, nuper Poeticæ publ. Prælector. A Oxford, de l'imprimerie de Clarendon. 2 vol. in-4<sup>o</sup>, & se trouve à Londres, chez Nourse, Payne Davies, Whitte, &c. 1770. Cette édition de Théocrite est incomparablement au-dessus de toutes celles qui ont paru, soit par les soins, la correction & la partie typographique, soit par les notes récemment ajoutées par M. Warton, qui, au reste, dans un discours sur la poésie bucolique, donne la préférence à Théocrite sur Virgile. Cette proposition étonnera; mais l'Auteur en prouve la justesse par des raisonnemens & des exemples auxquels on a bien de la peine à se refuser.*

*An essay on the east india trade &c. C'est-à-dire, Essai sur le commerce des indes orientales & sur son importance pour la G. B., avec une comparaison exacte & impartiale entre les compagnies des indes hollandaise, françoise & angloise, & un tableau fidelle des secours qu'elles ont tirés de leurs états respectifs &c. A*



Londres, chez Payne. 1770. Rien n'est assurément moins neuf que ce sujet; mais l'Auteur a l'avantage de l'avoir présenté sous un nouveau point de vue; d'ailleurs cet ouvrage est rempli de sages réflexions sur les causes ordinaires de la décadence de semblables compagnies, & sur leur inévitable ruine, pour peu que l'on ferme les yeux sur le vice trop actif de ces causes.

**A. L. L. E. M. A. G. N. E.**

Antonii Schultingii J. Cti. & in illustri Acad. Lugd. Bat. antecess. primarii, annotationes academicae, quibus selectissima juris materia pertractantur. A Halle, chez Hemmerde 1770. Encore des ouvrages de droit! encore des traités de jurisprudence! est-il donc si difficile aux hommes de fixer leurs intérêts & leurs droits mutuels, qu'il faille rassembler tant de volumes pour décider, ou plutôt pour mettre les Juges à portée de débiter sur les contestations? Quoiqu'il en soit, ce livre renferme des raisonnemens fort scavans. C'est M. Uhl qui a rassemblé les dissertations de Mr. Schulting, & qui les a fait imprimer sous ses yeux. Ces dissertations sont au nombre de six; 1<sup>o</sup>. de naturali obligatione; 2<sup>o</sup>. de recusatione judicis; 3<sup>o</sup>. de rescriptis Imp. Rom. 4<sup>o</sup>. de transactione super controversis quae ex ultimis voluntatibus profisciscuntur, etiam non inspectis vel cognitis eorum verbis recte ineunda. 5<sup>o</sup>. ad l. 1 §. ult. ff. de quaest. de eo qui crimen capitale ultro confessus & condemnatus est, comperta. Tom. IV. Part. II. Q



*postea innocentia liberando. 6°. de testamentis rescissis ad. Val. Max. l. VII c. 7.*

*Observationes juris publici auctore Christ. Gottfr. Dom. Vagnero. A. Leipzig, chez Hollen 1770. Le droit public devoit être tout aussi facile à connoître que le droit naturel ; mais les hommes l'ont hérissé de tant de difficultés , que bientôt le droit public sera la plus épineuse peut-être des connoissances humaines. Quoiqu'il en soit , le sçavant Auteur de cet ouvrage parle dans ce volume, 1°. de jure Archi-Marechalli , si sedes Moguntina vacet vel impedita sit, dirigenda civitas ; 2°. de simultaneo religionis exercitio , paci Ofnabrugensi adverso ; 3°. de ratione querelarum nullitatis in quibus appellationes ad summa Imperii tribunalia prohibita sunt ; 4°. de modo peragendi visitationes camerales. Il y a beaucoup d'érudition dans ce volume, des recherches profondes & fort intéressantes pour la nation germanique.*

*Wichtige Entdeckungen fur die zukunfft, C'est-à-dire, Découvertes importantes pour l'avenir. Traduit d'un manuscrit françois. A. Leipzig, chez Buschel 1769. L'anonyme, qui voudroit bien être plaisant, prétend avoir trouvé ce manuscrit françois, & l'on conviendra, en y jettant les yeux, que le hazard & son goût ne l'ont pas bien servi. Nous ne concevons pas comment le Traducteur a pu s'oublier jusqu'à traduire ces insipides prédictions.*

La chambre Aulique, dans les affaires des Domaines, vient de faire publier, par ordre de L. M. I. & R., les questions suivantes : 1°. Quelle seroit la meilleure méthode de semer a graine de navette, & d'en titer de l'huile qui



*se conserve en la dépouillant du mauvais goût qu'elle a ordinairement ? 2<sup>o</sup>. Quelle méthode seroit la meilleure pour la culture de la graine de chou , & pour en tirer de l'huile qui se conserve dépouillée du goût désagréable qu'on lui trouve ordinairement ?* Il y a un prix de 50 ducats destiné à la meilleure dissertation pour chacune de ces deux questions. Ceux qui voudront les résoudre , peuvent adresser leur mémoire, sous leur nom propre , ou sous un nom emprunté , soit à Vienne , immédiatement à cette chambre, ou au Comte de Neiperg , ou à Cologne, au Sr. de Boffard, Résident de LL. MM. I. , ou enfin à Bruxelles au Prince de Stahremberg. Le terme fixé pour l'envoi de ces dissertations est au plus tard à la fin de Novembre 1770; après lequel terme, on n'en admettra plus.

## N O R D.

*Vollständigen staats beschreibung &c.* C'est-à-dire, *Description politique & complete du Duché de Schleswig.* Par M. J. F. Hansen. A Flensbourg, chez Korte. 1770. M. Hansen a voulu faire connoître sa patrie, & il a trouvé le moyen d'intéresser pour elle tous les étrangers qui liront sa description. Il l'a divisée en 3 parties ; les deux premières reprennent une description exacte & fort étendue , générale & particulière , politique & géographique du Duché de Schleswig ; dans le 3<sup>e</sup> me., on lit les preuves de tout ce que l'Auteur a avancé dans sa description.

*Swenske anecdotes &c.* C'est-à-dire, *Anecdotes suédoises*, 1<sup>re</sup>. , 2<sup>de</sup>. & 3<sup>me</sup>. partie. A Stockholm, chez Salvius. 1770. Ceux qui croi-



font trouver sous ce titre d'*Anecdotes*, des traits très-piquants, & qui regardent seulement quelques particuliers, se tromperont. L'Auteur a donné fort modestement le nom d'anecdotes à des éclaircissemens sur différens points de l'histoire suédoise : & ces éclaircissemens sont aussi scavans que curieux, bien écrits & présentés avec un art qui fait l'éloge des talens littéraires & des connoissances historiques de l'Auteur.

*Opyt Kasanskoi Istorii &c.* C'est-à-dire, *Essai d'une histoire Kasan des tems les plus reculés & du moyen âge.* Par M. Pierre Ritshkov, Conseiller d'état, Correspondant de l'académie des sciences & Membre de la société libre & économique de St. Pétersbourg. A St. Pétersbourg, aux dépens de l'académie. 1769. Chez la plupart des nations de l'Europe, en Italie surtout, en Allemagne, en France même, on vit paroître, lors de la renaissance des lettres, de prodigieux essaims de très-mauvais ouvrages, infectés de la barbarie sous laquelle on avoit languï pendant une longue suite de siècles. Il n'en est pas de même, il s'en faut bien, de la Russie ; à peine la lumière des arts & le flambeau des lettres l'ont éclairée, qu'on n'a vu sortir de dessous les presses de St. Pétersbourg, que des ouvrages utiles, scavans, ou vraiment agréables. M. Rytshkov mérite à tous égards, d'être mis au nombre des gens de lettres qui illustrent de nos jours ce gouvernement. L'ancien royaume de Kazan meritoit les soins que ce scavant a pris pour le faire connoître. On lit avec le plus grand intérêt cet essai, où l'auteur n'a rien mis qui n'attache singulièrement.



*J. G. Schenkbechen Bericht von den heilsamen Wirkungen der Kinkina &c.* C'est-à-dire, *Relation des effets salutaires du quinquina, ou de l'écorce du Perou, avec un appendice sur l'usage interne de la cigüe, de la jusquiame & de l'aconit.* Par M. Schenkbechen, Médecin de l'état-major à l'armée russe. A Riga & Mittau, chez Hartknoch. 1767. Il résulte de cette relation que la cigüe, l'aconit, la jusquiame & le Kinkina ordonnés & dirigés par M. Schenkbechen ont produit les plus grands effets. Cet Auteur assure, & il mérite qu'on le croie, que bien loin de produire aucun mauvais effet, le Kinkina a guéri radicalement les fièvres intermittentes & compliquées qui ont régné dans l'armée russe : l'extrait de cigüe a fondu les squirres, sans causer aucun accident fâcheux; l'aconit, plus puissant encore que le kinkina, a fait cesser les fièvres intermittentes les plus opiniâtres, & la jusquiame a guéri les vertiges les plus enracinés. Tous ces effets sont admirables; mais heureux qui n'a besoin ni d'aconit, ni de cigüe, ni de jusquiame, ni d'écorce du Perou!

# I T A L I E.

*Confutazione della storia &c.* C'est-à-dire, *Réfutation de l'histoire du gouvernement de Venise.* Par M. Amelot de la Houffaye; divisée en trois parties. A Florence, 1770. On dit dans cette réfutation, tant de mal de M. de la Houffaye & de son histoire, cet écrivain & ses ouvrages sont traités avec tant d'injustice & d'animosité, que c'est lui concilier les suffrages du public, & non le réfuter. La critique éclaire; la satire revolte.



*Considerazioni sulle compagnie &c.* C'est-à-dire, *Considérations sur les compagnies, la société &c.* Ouvrage traduit du françois. A Venise, chez Buffaglia. 1769. La traduction de cet ouvrage est exacte; mais le Traducteur eut pu choisir encore de meilleurs ouvrages à traduire.

*Discorso filosofico-politico &c.* C'est-à-dire, *Discours philosophique & politique sur l'emprisonnement des débiteurs.* A Modène. 1770. L'Anonyme n'a fait, dans cet ouvrage, que commenter le 34<sup>e</sup>. paragraphe du *Traité des délits & des peines*, par M. le Marquis de Beccaria; & dans ce paragraphe, M. Beccaria soutient avec raison & prouve que les débiteurs que des malheurs inattendus & non leur inconduite ont rendus insolubles, ne doivent point être emprisonnés. A ce sujet, le Commentateur fait voir l'injuste rigueur des loix toscanes; mais par malheur cette même rigueur a lieu ailleurs, où l'on confond également les malheurs imprévus avec les fautes personnelles.

Les Libraires Allegrini, Pisani & compagnie débirent à Florence une excellente traduction de *La foi justifiée &c.* Par Mr. Joseph Landi; cet ouvrage est trop généralement connu, il est trop estimé, pour que nous pensions devoir prouver ici sa grande utilité: nous dirons seulement qu'il n'a rien perdu de son prix dans la traduction.

Il a paru dans la même ville chez les Libraires Louis & Benoit Bindi une traduction exacte & faite avec le plus grand soin, du *Traité des opérations de chirurgie, avec la des-*



*description des instrumens nécessaires.* Par Mr. Sharp. Cette traduction est enrichie des notes de M. Nannoni, scavant & très-industrieux Chirurgien de l'école royale de Florence.

## NOUVELLES POLITIQUES.

CONSTANTINOPLE ( le 22 Avril. )

**L**E Capitan Pacha fut déposé le 4 de ce mois, & envoyé au Capigi Bachi ou chef des Officiers employés à l'exécution des ordres du Sultan, afin de vérifier ses comptes. Ensuite, il sera transféré à l'île de Négrepont pour y lever des recrues. Bien des gens croient que peu de tems après son départ, il sera la victime du ressentiment du Grand-Seigneur, pour avoir si longtems retardé l'équipement de la flotte. Le même jour, S. Honomma Grand-Amiral le Lieutenant du Capitan Pacha déposé, & le créa Pacha à trois queues, avec ordre de mettre dès le lendemain en mer avec la flotte, ou du moins de prendre congé de S. H. : ce qu'il fit, & il eut chez le Vice-Visir le repas d'adieu, suivant la coutume ; de sorte qu'il n'attend plus que le vent, qui depuis 4 mois est au sud, change de direction, & permette à la flotte de sortir du canal, où elle est détenue au nombre de dix vaisseaux de ligne, trois frégates & quatre galères. On évalue nos forces maritimes actuelles à 70, tant vaisseaux de guerre que frégates, compris les bâtimens de nos districts en Barbarie, les vaisseaux marchands de la ré-



gence & ceux des Albanais.

Tout ce qu'on apprend du Grand-Visir , c'est qu'il est toujours à Babadagh , où il attend l'arrivée des milices des diverses provinces de l'empire , qui doivent le joindre successivement : mais on mande qu'Ibrahim Pacha est actuellement dans les environs de Bucharest , à la tête de 30 mille hommes , & qu'il se dispoit à passer en Moldavie par la partie de Fockhani ; il doit être soutenu par le Kan des Tartares , qu'on dit être déjà à Khan-Tepesi avec 80 mille hommes.

On assure que 30 mille hommes ont marché de la Macédoine & des contrées voisines , pour s'opposer aux progrès des Russes en Morée , ainsi qu'aux Mainotes & Grecs qui se sont joints à eux , & pour secourir le Pacha Muhzun Oglu , qui s'est retiré de Tripolizza , lieu de sa résidence ordinaire , dans le château de Naples de Romanie. On ajoute qu'on mettra 10 mille hommes dans les 4 châteaux des Dardanelles ; qu'on en enverra mille à l'île de Tenedos , 1500 au château de Scio , & autant à celui de Smyrne.

PETERSBOURG ( le 3 Mai. ) Depuis 8 jours il est arrivé ici , des frontières de Pologne , quatre couriers , dont les dépêches annoncent que l'armée du Général Comte de Panin étoit en pleine marche , mais que ses mouvemens étoient très-lents , à cause des mauvais chemins , & faute de fourrages ; que l'on avoit détaché de la grande armée , qui se dispoit à se porter en avant , un corps considérable de troupes , commandé par le



Lieutenant-Général Comte de Repnin, & destiné à renforcer les postes avancés en Moldavie & en Valachie.

COPPENHAGUE ( *le 23 Mai.* ) La flotte qui , comme on l'a déjà dit , a mis à la voile le 2 de ce mois , a à bord 400 h. de troupes de terre , avec le Consul danois qu'on veut rétablir à Alger , & les présens destinés pour cette régence. Elle dirige sa marche sur Cadix & Mahon, où elle doit prendre de nouvelles instructions relativement aux opérations dont elle est chargée.

Le 1er. de ce mois , le Roi approuva un plan pour l'emprunt d'une somme de 2 millions de florins courans de Hollande , dont la souscription consistera en 20 mille billets , chacun de 100 florins , & un tirage d'autant de prix , pour l'usage des îles de Ste. Croix , de St. Thomas & de St. Jean en Amérique.

WARSOVIE ( *le 16 Mai.* ) Le 7 de ce mois , fête de S. Stanislas , dont le Roi porte le nom , Sa Majesté , après avoir reçu des Sénateurs , Ministres & Grands-Officiers du royaume les complimens de félicitation , se rendit en carrosse , accompagnée d'une nombreuse cavalerie & d'un détachement de dragons , à l'église paroissiale des Peres Missionnaires sous le titre de Ste. Croix , où elle assista à l'office divin , célébré par l'Evêque de Posnanie. Ensuite ce Prélat , comme Grand-Chancelier de la couronne , déclara les nouveaux Chevaliers de l'ordre de S. Stanislas , qui avoient été nommés à la dernière création , les



quels requrent du Roi les marques de cet ordre.

Le Prince Wolkonski, Ambassadeur de Russie, eut le 5, une audience du Roi, à qui il remit la déclaration qu'il avoit reçue de sa cour. On n'en sçait pas le contenu; mais on juge de son importance par l'assemblée du conseil d'état qui a été convoquée aussitôt, & continuée le 7 & le 8. On en augure bien pour la tranquillité du royaume, surtout depuis que le Sr. Zbiefcowski, Castellan de Kalisch, & l'un des chefs de confédération, est arrivé ici, accompagné de quelques autres Confédérés, sous une escorte russe qu'il avoit fait demander au Général Weimann, & qui doit le reconduire au lieu de sa résidence ordinaire.

La confédération-générale a fait imprimer des universaux dont elle a envoyé plusieurs exemplaires au Prince Grand-Maréchal de la Couronne. On y trouve une ordonnance qui défend à toute personne de fournir des vivres ou fourrages à ceux des Confédérés qui les demanderoient sans un ordre de cette confédération, & enjoint d'arrêter & de lui remettre, comme gens sans aveu, tous ceux qui oseront former de pareilles demandes sans une permission expresse.

L'armée de Romanzow est en mouvement : le quartier-général a dû se déplacer le 9 de ce mois. Celle du Comte Panin est en marche vers Bender : elle a à sa suite un nombre prodigieux de voitures employées au transport de ses magasins; on en compte 10 mille du seul Duché de Lithuanie.

Les lettres de Kamienieck portent qu'un



corps de 20 mille Turcs avoit risqué de passer le Danube, dans le dessein d'attaquer le Lieutenant-Général de Stoffeln, qui est dans les environs de Bucharest; mais ce Général en ayant été averti à tems, il disposa si bien sa marche, qu'il attaqua lui-même les Turcs, dans le tems qu'ils y pensoient le moins, & les mit en fuite avec perte de 3 mille morts & d'un grand nombre de prisonniers, ainsi que d'une bonne partie de leur artillerie & de leur bagage. Cette affaire s'est passée la nuit du 5 au 6, aux environs d'Ibrahimow.

Le Sr. Bierzinski, Maréchal de la confédération de Siradie, n'a pas été arquebuse comme on l'avoit dit; il est vrai que le conseil de guerre des Confédérés l'avoit condamné à ce supplice; mais il a eu le bonheur de s'échapper de leur camp, d'où il s'est rendu dans la Petite-Pologne.

CRACOVIE (le 11 Mai.) Le Sr. Bierzynski Maréchal des Confédérés, est arrivé en cette ville, avec environ 200 hommes, le 4 de ce mois, non comme ennemi des Russes, mais comme leur ami. Il a d'abord eu une entrevue avec le Colonel Drewitz, qui commande ici, & s'est réconcilié avec lui. Il lui a donné, ainsi qu'à plusieurs autres Officiers de la même nation, un grand dîner, à l'occasion de la fête de St. Stanislas, dont le Roi porte le nom. Le Sr. Tzebinski, qui a joué un rôle parmi les Confédérés, est aussi arrivé, & a fait sa paix avec les Russes, & l'on prétend que le Sr. Pulawski se propose d'en faire autant. Les détachemens du régiment des



Gardes de la couronne, qui sont répartis dans quelques endroits de ce palatinat, sont fort tranquilles dans leurs quartiers, sans que les Confédérés paroissent avoir dessein de les attaquer. Toutes ces circonstances sont bien augurer du rétablissement du repos public.

Les échecs que les Turcs ont essuyés en Valachie, la descente des Russes dans la Morée, le soulèvement des Grecs ; l'approche du Général Tottleben par Trébisonde & la mer noire vers Constantinople ; la flotte russe prête à partir d'Asoph ; le départ de la flotte vénitienne, sans en avoir rien communiqué à la Porte ; tous ces objets joints à la révolte de l'Egypte entière, portent le découragement chez les Turcs, & répandent la consternation dans la capitale de l'empire.

VIENNE ( le 24 Mai. ) L'Impératrice-Reine, voulant donner au chapitre de l'église métropolitaine de Saint Etienne de cette ville une marque de sa bienveillance, a permis aux Chanoines de porter à leur col, comme une marque distinctive, une croix d'or suspendue à une chaîne de même métal, & représentant d'un côté l'effigie de Saint Etienne, gravée en relief sur un émail blanc, & de l'autre, les lettres initiales de *Marie-Thérèse*. Ces Chanoines l'ont portée pour la première fois, le 13 de ce mois, jour anniversaire de la naissance de S. M. I. & R.

Le 14 de ce mois, le Sr. Zylagyi, ci-devant Ministre-réformé de Transylvanie, qui, l'année dernière, a fait profession de la foi catholique, a célébré sa première messe dans la



grande chapelle de Schombrun, en présence de S. M. l'Impératrice-Reine & de Leurs Alt. Roy. Mgrs. les Archiducs & Mefd. les Archiduchesses ; & deux personnes de la même religion , & aussi de Transylvanie , ont en même tems fait, entre ses mains, profession de la religion catholique.

Suivant les derniers avis de Hongrie, l'Empereur , qui continue son voyage , y jouit d'une santé parfaite. On attend S. M. I. en cette capitale , vers le 13 ou 14 du mois prochain.

ROME (le 19 Mai.) Le 6 & le 7 de ce mois, le Pape donna aux Ministres des cours de Bourbon de longues audiences , après lesquelles ils eurent entr'eux plusieurs conférences. On ignore les objets qui y ont été traités ; mais on espere que le consistoire se tiendra dans le courant de ce mois , & qu'on apprendra alors les résolutions du St. Pere sur le sort des Jésuites. On assure que les cours de Bourbon ne veulent se relâcher en rien de leurs premières demandes à ce sujet.

Aujourd'hui on a célébré l'anniversaire de l'exaltation de S. S. ; mais les Cardinaux , les Ministres étrangers &c. ont été dispensés des complimens qu'ils faisoient en pareil cas.

Le Roi de France en remerciant S. S. de ce qu'elle a consenti à ce que S. M. nommât aux trois Evéchés vacans dans l'isle de Corse , l'a prié d'y nommer pour la première fois , & en conséquence , le St. P. a nommé à l'Evêché d'Aleria l'Abbé de Guenes , Vicaire-Gén. d'Auxerre , à celui de Sagone l'Abbé



## 322 JOURNAL ENCYCLOP.

Stefanini Vic. Gén. de Mariana, & le Pere Guasco Mineur-Observantin, a été nommé à celui de Nebbio.

Le Grand-Maitre de Malte a représenté au Pape que le clergé s'étoit opposé à ses résolutions, parcequ'il se croyoit lésé par quelque nouvelle imposition : S. S., après avoir examiné la chose, a trouvé que le clergé avoit tort : en conséquence, il a envoyé ordre au Grand-Inquisiteur de Malte d'ordonner au clergé d'aller en corps faire ses soumissions à S. Alt. Eminent.

Madame Louise de France, actuellement novice dans un couvent de Carmélites, ayant fait demander au Pape son portrait, S. S. se dispose à le lui envoyer.

VENISE ( *le 19 Mai.* ) Notre escadre, aux ordres du Chevalier Emo, a fait voile pour le Levant.

Les dernières nouvelles du Levant portent qu'un Pacha marchoit à la tête de 80000 hommes, vers la morée, pour défendre cette province ; & que les Russes en étant instruits, faisoient tous leurs efforts pour pénétrer dans l'isthme de Corinthe, afin d'en disputer le passage aux Turcs. Ces nouvelles ajoutent que, le vendredi-saint, pendant que les Grecs de Patras faisoient la procession, 4000 Turcs surprirent la ville, & que, secondés par ceux qui étoient dans la citadelle, ils mirent tout à feu & à sang ; qu'il ne s'est pas échappé un seul de ces rebelles ; qu'à peine les Consuls étrangers avoient pu se dérober à leur fureur, & se sauver à Zante ; qu'ils avoient repris Coran,



& se flattoient de reprendre sur l'ennemi toutes les places qu'ils avoient perdues , à moins que les troupes russes, qui étoient occupées au siège de Navarino, n'abandonnassent cette place, pour s'opposer à la rapidité de leur marche. On dit que le Comte d'Orlow a beaucoup désapprouvé qu'on eut ouvert la campagne sans avoir attendu l'arrivée de toute la flotte ; & l'on croit qu'il va marcher vers Salonique.

**TURIN** ( *le 12 Mai.* ) Le Roi commence à jouir d'une parfaite santé : il sortit dernièrement pour la première fois depuis sa maladie, qui nous avoit tant alarmés, pour aller à la vénérie.

Le 29 du mois dernier, jour de dimanche, un caporal d'un régiment suisse, poursuivit son sergent, l'épée à la main, jusques dans la cathédrale, où un monde infini assistoit à la prédication. Cet homme étoit si furieux, qu'avant qu'on pût l'arrêter, il blessa dans l'église même 34 personnes : le Roi & toute la famille royale virent de leur tribune cette scène tragique. On fait le procès à ce forcené, qui sera renvoyé à son canton, où on lui fera subir la peine à laquelle il sera condamné.

**MADRID** ( *le 18 Mai.* ) Le tribunal de l'inquisition s'occupoit, il y a quelques jours, à instruire le procès d'un invalide, atteint & convaincu du crime de polygamie ; le Roi en ayant été instruit, a ordonné de le suspendre. Ayant appris que l'inquisition prétendoit que la connoissance de ce procès lui appartenoit, au préjudice de la jus-



tice militaire, qui avoit déjà prononcé un jugement sur cette affaire, il a fait publier une ordonnance dans laquelle il déclare que le crime de poligamie, ainsi que tous les autres, à l'exception de l'hérésie & de l'apostasie, sont du ressort de la juridiction ordinaire, & que les Ministres de l'inquisition doivent, en tout, être soumis aux loix de l'état : il leur défend en conséquence d'arrêter & de faire conduire dans leurs prisons aucun de ses sujets, même dans le cas des deux crimes réservés, sans avoir auparavant informé les tribunaux du Roi, de la nature du délit, & sans avoir obtenu une permission expresse de procéder contre les coupables.

Il paroît depuis peu un édit qui a pour objet le rétablissement des études, dans lequel il est dit, qu'après avoir anéanti dans ses états les Jésuites, les principaux soins de S. M. ont été non-seulement de conserver les fondations qui avoient été faites en faveur de leur église & leur college, mais encore de donner aux Professeurs toute sorte d'encouragemens : en effet, il n'y a point de nation où ils soient récompensés comme ils le sont aujourd'hui dans notre college impérial. Suivant cet édit, les Régens des basses-classes ont par année 600 ducats de Vellon, les Sous Régens 300, les autres 800 ducats, & 400 pour les Sous-Régens, ainsi à proportion tous les autres professeurs, qui en ont jusqu'à deux mille, ainsi que le Bibliothécaire.

VERSAILLES ( *le 4 Juin.* ) Le 18 du mois dernier, le corps de la ville, en



robes de cérémonies, & ayant à sa tête le Duc de Chevreuse, eut l'honneur de complimenter Mgr. le Dauphin & Mme. la Dauphine, à l'occasion de leur mariage, & de leur offrir les présens que la ville est dans l'usage de faire en pareille circonstance. Le Sr. Bignon, Pré-vôt des Marchands, porta la parole au nom corps de ville.

Le 29, le Roi, accompagné de la famille royale, se rendit dans le salon qui avoit été préparé pour le bal paré sur le théâtre de la nouvelle salle de Spectacle. Cette magnifique salle avoit été disposée pour cet objet, en moins de 24 heures, par les ordres du Duc d'Anjou, premier Gentilhomme de la chambre en exercice, sous la conduite du Sr. Pappillon de la Ferté, Intendant des menus plaisirs du Roi. La cour fut très-nombreuse & très-brillante. Mgr. le Dauphin & Mde. la Dauphine ouvrirent le bal, qui dura jusqu'à dix du soir.

S. M. revint ensuite dans la galerie, d'où elle vit tirer le feu d'artifice, qui avoit été préparé pour le 16, jour du mariage, & dont le mauvais tems avoit fait retarder l'exécution. Après ce feu, toutes les parties de la décoration, qui le composoient, furent enlevées en moins d'une heure & firent place à une illumination de plus de 1800 toises, terminée à l'extrémité du canal par une façade représentant le temple du soleil, & élevée de plus de 100 pieds. Ce canal étoit couvert de gondoles & d'une grande quantité de petits bateaux garnis d'un grand nombre de lanternes, dont les différens mouvemens of-



froient aux spectateurs le coup d'œil le plus agréable. Le jeu de toutes les eaux jaillissantes des jardins ajoutoit encore à l'agrément de ce spectacle. Tous les bosquets du parc étoient aussi illuminés, ainsi que toutes les avenues qui y aboutissent : plusieurs théâtres de Bateleurs, de Danseurs & de Voltigeurs étoient dispersés dans le parc ; & le peuple, dont la multitude étoit prodigieuse, dansoit dans les différens bosquets. Dans cette même nuit, toutes les maisons de la ville furent illuminées.

Le 21, il y eut, le soir, un bal masqué dans le grand appartement, lequel étoit éclairé par un très-grand nombre de lumieres distribuées dans des lustres & dans des girandoles posées sur de superbes guéridons. Ce bal se passa avec beaucoup d'ordre, malgré le nombre prodigieux de masques.

Le 23 au soir, le Roi & la famille royale assistèrent à une représentation d'*Athalie*, avec les chœurs exécutés en musique.

Le Roi a fait frapper deux médailles à l'occasion du mariage de Mgr. le Dauphin. La première a pour type la tête du Roi avec ces mots : *Ludovicus XV, Rex Christianiss.* & pour revers, un autel sur lequel brûle le feu sacré : devant l'autel, on voit les deux augustes époux se donnant la main ; & , derrière, la France & l'Autriche se tenant embrassées. Elle porte pour légende : *Sacram æternæ concordæ pignus*, & on lit à l'exergue : *M. Antonia August. Lud. Delphino nupta M. DCC. LXX.* La seconde médaille a également pour type la tête du Roi avec la même légende que la



premiere, & pour revers la tête de Mgr. le Dauphin & celle de Mde. la Dauphine. On lit tout autour ces mots : *Lud. Aug. Delphini & M. A. Jos. II Imp. Sororis connubium*; & au bas ceux-ci: *Die XVII Maii M. DCC. LXX.*

(On donnera dans le Journal prochain la description des illuminations faites dans le jardin du château de Versailles le 19 Mai, & qui étoient de la plus grande magnificence.)

PARIS ( le 5 Juin. ) Tous les corps & compagnies s'empresrent, tant dans la capitale que dans les provinces, de témoigner leur allégresse au sujet du mariage de Mgr. le Dauphin; & comme il n'y a pas de François que cet heureux événement n'intéresse vivement, il n'est pas possible de rapporter toutes les fêtes qui ont été données à ce sujet. Mais on donnera ci-après quelques détails de la magnificence que cette capitale a fait éclater en cette occasion. Le 30, jour de la seconde fête que la ville a donnée à l'occasion du mariage de Mgr. le Dauphin, cette fête fut annoncée au peuple, à six heures du matin, par une salve d'artillerie de la ville & à midi par une pareille salve. Vers les sept heures du soir, on commença à faire couler les fontaines de vin & à distribuer au peuple du pain & de la viande dans les différens endroits de cette ville & à différens carrefours donnant sur les remparts du nord. Vers les 9 heures du soir, il y eut une nouvelle salve de l'artillerie de la ville, pendant laquelle on tira un feu d'artifice, préparé dans la place de Louis XV, & après lequel on illumina les deux grands bâtimens & le pourtour de cette place, ainsi que les fontaines de vin & les orchestres qu'on y avoit établis. Les remparts du nord furent illuminés comme les jours précédens par les deux cordons de lanternes en reverberes: on avoit ajouté une illumination à chaque arbre, d'un bout à l'autre de ces remparts. On illumina aussi les boutiques de la foire. Il y eut là, pendant toute la nuit, un grand concours de peuple. On avoit construit des orchestres devant l'hôtel de ville, celui du Gouverneur de la ville, celui du Prevôt des marchands & les maisons



des Officiers du bureau de la ville , & l'on fit au peuple , dans ces différens endroits , une distribution de pain & de viandes. A l'entrée de la nuit , toutes les maisons de cette capitale & des faubourgs furent illuminées.

Les plaisirs de cette fête ont été troublés par un malheur qu'on ne pouvoit ni prévenir ni prévoir. La rue par laquelle le peuple se porta avec le plus d'affluence , après le feu d'artifice , s'étant trouvée embarrassée par différens obstacles , & la foule étant prodigieuse , un grand nombre de personnes de tout sexe & de tout âge ont été étouffées. Le nombre des morts monte à 132 , savoir , 49 hommes ou garçons & 83 femmes ou filles. Celui des blessés est de 26 : ces derniers ont été portés à l'hôpital de Dieu & à la charité , & la plupart sont actuellement hors de danger.

On ne peut exprimer la douleur que cet événement a causée au Roi & à la famille royale. S. M. a donné des ordres précis pour qu'il fut pourvu au soulagement des familles comprises dans le désastre de cette journée. Mgr. le Dauphin a donné en cette occasion une marque , à jamais mémorable , de la bonté & de la sensibilité de son cœur. Ce jeune Prince , instruit des malheurs arrivés dans un jour consacré à la joie que son mariage inspire à tous les François , ayant reçu , le lendemain , les six mille livres que S. M. lui a assignées par mois pour ses menus plaisirs , les a envoyées au Sr. de Sartine , Lieutenant-Général de police , à qui il a écrit de sa main , lui mandant de distribuer cette somme à ceux qui avoient le plus pressant besoin d'être secourus. Mad. la Dauphine a suivi cet exemple respectable. Le bureau de la ville a pris aussi les mesures les plus détaillées pour faire soigner les blessés , & procurer du soulagement aux familles de ceux qui ont péri.

L'Impératrice Reine a écrit à Mgr. le Dauphin une Lettre dont voici la copie.

*Votre épouse , mon cher Dauphin , vient de se séparer de moi. Comme elle faisoit mes délices , j'espère qu'elle fera votre bonheur. Je l'ai élevée en conséquence , parceque depuis longtems je prévoyois qu'elle devoit partager vos destinées. Je lui ai inspiré l'amour de ses devoirs envers vous , un tendre attachement à votre person-*



ne, l'attention à imaginer & à mettre en pratique les moyens de vous plaire. Je lui ai toujours recommandé avec beaucoup de soin une tendre dévotion envers le Maître des Rois, persuadé qu'on fait mal le bonheur des peuples qui nous sont confiés, quand on manque envers celui qui brise les sceptres & renverse les trônes, comme il lui plaît. Aimez donc vos devoirs envers Dieu, je vous le dis, mon cher Dauphin, & je le dis à ma fille Aimez le bien des peuples sur lesquels vous regnerez toujours trop tôt. Aimez le Roi votre aïeul; soyez bon comme lui, rendez vous accessible aux malheureux. Il est impossible qu'en vous conduisant ainsi, vous n'ayez le bonheur en partage. Ma fille vous aimera, j'en suis sûre, parce que je la connois; mais plus je vous réponds de son amour & de ses soins, & plus je vous recommande de lui vouer le plus sincère attachement. Adieu, mon cher Dauphin, je suis baignée de larmes.

LONDRES (le 1 Juin.) Le 19 du mois dernier, le Roi se rendit à la chambre avec les cérémonies ordinaires, & y ayant mandé les Communes, S. M. donna son consentement royal à 34 bills publics & à 23 bills particuliers. Elle termina la séance du parlement.

Le 23, le Roi reçut à Saint-James les complimens de la noblesse sur l'heureux accouchement de la Reine & la naissance d'une Princesse.

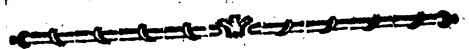
Le même jour, le Lord-Maire de la Cité de Londres, accompagné de quatre Aldermans, des deux Sherifs & de soixante-quinze Membres du conseil commun de la bourgeoisie, se rendit en grand cortège à Saint-James, & présenta au Roi la nouvelle remontrance de la Cité. S. M. assise sur son trône, la reçut des mains du Lord-Maire, & le Greffier en ayant fait la lecture, elle y fit la réponse suivante.

*J'aurois manqué à ce que je dois au public & à moi-même si je n'eusse témoigné mon mécontentement touchant la dernière remontrance de la Cité. Mes sentimens sur ce sujet sont toujours les mêmes & je ne mériterois pas le titre de pere de mon peuple si je me laissois séduire au point d'employer ma prérogative à un usage que je ne peux m'empêcher de regarder comme incompatible avec l'intérêt de mes sujets, & très-dangereux pour la constitution de ce royaume.*



Après cette réponse, le Lord-Maire adressa au Roi un discours. Ayant cessé de parler, il attendit une minute; mais S. M. n'ayant fait aucune réponse à son discours, il se retira avec toute sa suite. Les environs du palais étoient remplis de peuple; mais il n'est arrivé aucun désordre.

Dans l'assemblée générale du Magistrat de cette ville, tenue le 25, on proposa de présenter au Roi une adresse de félicitation au sujet de l'accouchement de la Reine. Le Sr. Wilkes prit la parole, & dit qu'il ne s'opposeroit pas à cette démarche, qu'il n'y avoit pas dans l'assemblée ni dans toute la nation un homme plus fermement attaché que lui à la maison de Brunswick & au Prince régnant; mais que la conjoncture présente sembloit ne devoir pas permettre beaucoup de complimens au trône de la part de la ville de Londres; que les bourgeois de cette ville venoient d'être traités avec beaucoup d'indignité; que sa requête avoit été reçue avec mépris, & sa remontrance avec insulte; que l'administration sembloit s'étudier à humilier la ville, & provoquer le peuple. Qu'en conséquence l'adresse au Roi devoit être simple, modérée & réservée, & se borner uniquement à ce qu'il croyoit devoir toujours être un sujet de joie véritable aux Anglois, savoir, l'accroissement de la famille de Brunswick. Ces idées furent appuyées du sentiment de plusieurs des assistans, & l'adresse fut rédigée & approuvée. Les Echevins se rendirent tout de suite à St. James pour demander quand le Roi voudroit la recevoir, & S. M. indiqua le 30 du mois dernier, à deux heures après-midi.



*J'ai lu le présent Journal, & n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression.*  
*A Bouillon, ce 13 Juin 1770.*

THIBAUT.



**Table de la 2e. partie du quatrieme  
tome.**

**E** Ncyclopédie , ou Dictionnaire raisonné  
des sciences , des arts & des métiers &c.

*Recherches sur la représentation de la mort chez  
les anciens.* 180

*Dictionnaire de littérature , dans lequel on traite  
de tout ce qui a rapport à l'éloquence , à  
la poésie & aux belles-lettres , & dans lequel  
on enseigne la marche & les regles qu'  
on doit observer dans tous les ouvrages d'es-  
prit.* 185

*Le manuel des enfans , ou les maximes des  
vies des hommes illustres de Plutarque ; ou-  
vrage dédié à Mgr. le Dauphin.* 199

*Dialogues de Platon.* 209

*Les économiques.* 220

*Zoologie indienne.* 233

*Le Nécrologe des hommes célèbres de Fran-  
ce.* 239

*La mort d'Adam. Tragédie.* 252

*Les élémens. Poème.* 264

*Epître écrite de la campagne par M. de Voltai-  
re , à Mlle. Ch\*\* . Actrice de la comédie de  
Marseille.* 271

*Observations , en forme de lettre , sur la ré-  
ponse de M. Goetzmann à la critique d'un  
de ses mémoires , couronné par l'académie  
de Metz ; adressées aux Auteurs de ce Jour-  
nal.* 276

*Lettre sur le prisonnier masqué.* 287

*Abrégé de quelques mémoires concernant les*



*écrits & la vie de Mr. Pierre Collinson,*  
*membre de la société royale de Londres.*

**Nouvelles Littéraires.**

<i>France.</i>	297
<i>Grande-Bretagne.</i>	306
<i>Allemagne.</i>	309
<i>Nord.</i>	312
<i>Italie.</i>	313
<b>Nouvelles Politiques.</b>	315



1770 / N° 17740  
**JOURNAL**

**ENCYCLOPÉDIQUE,**

*Dédié à SON ALTESSE  
SÉRÉNISSIME, Mgr. le  
Duc de Bouillon, &c. &c. &c.*

**ANNÉE 1770.**

**TOME IV.**

**PARTIE III.**



**A BOUILLON.**

**De l'Imprimerie du Journal.**

**Avec Approbation & Privilège.**



**I**L paroît chaque mois deux volumes de ce Journal ; l'un au milieu du mois , & l'autre à la fin. La souscription n'est ouverte que pour l'année entière : elle est de 24 l. de France , prise à Bouillon , & par la poste 33 l. 12 s. franche de port pour toute la France.

L'abonnement du port dans les postes du Généralat de l'Empire étant de 6 l. , il n'en coutera que 30 liv. pour recevoir ce Journal franc de port dans cette partie de l'Allemagne.

Pour tout ce qui regarde la correspondance de France , on aura la bonté de s'adresser au Sr. LUTTON, rue Ste. Anne Butte St. Roch , à Paris , chargé de tout ce qui regarde ce Journal. On aura soin d'affranchir les lettres ; autrement elles resteront au rebut. La souscription doit être payée d'avance , ainsi que le port du Journal.

On s'adressera aussi au Sr. WEISSENBRUCH, Directeur du bureau de ce Journal à Bouillon , où la poste de France arrive & part tous les jours.

On trouvera dans son bureau le *Mercure de France*, le *Journal des Sçavans*, le *Journal de médecine*, les *Ephémérides du Citoyen*, le *Journal de Commerce*, d'*Agriculture*, & généralement tous les Journaux françois , au même prix qu'à Paris.

Les Directeurs des Postes étrangères , ainsi que les particuliers qui désireront avoir ces ouvrages périodiques , sont priés de vouloir bien adresser leurs lettres à Mr. WEISSENBRUCH, Directeur des Journaux , à la poste restante à Liege. Ils seront servis avec toute l'exactitude possible. On pourra joindre ces Journaux aux paquets des Libraires ou des Directeurs des postes qui sont déjà en correspondance avec le bureau des Journaux de Bouillon.





# JOURNAL ENCYCLOPÉDIQUE,

45<sup>e</sup> JUIN 1770

TOME IV.

PARTIE III.



ENCYCLOPÉDIE, ou, Dictionnaire  
raisonné des Sciences, des Arts &  
des Métiers, &c. Tome XVII.



RIEN des causes sont connues,  
ou, ce qui est pour les Scavans  
à peu-près la même chose, ils  
croient connoître les causes  
de la plupart des événemens naturels; ils  
disent d'où proviennent les tremblemens  
de terre; ils ont ou découvert ou deviné  
la nature des matières inflammables.

P-2 ,



qui forment les foyers des volcans ; ils n'ignorent ni la formation de la foudre , ni l'essence de la matiere ignée qui produit les éclairs. De découverte en découverte , ils se sont flattés , sans doute avec raison , d'être enfin parvenus jusqu'à l'exacte connoissance du mouvement rapide des atômes enflammés qui , dans le disque du soleil , perpétuent la lumière. Ces découvertes sont très-satisfaisantes : c'est dommage qu'avec tant de talens , de lumières , ils nous laissent ignorer les causes de bien des phénomènes plus communs , & en apparence , infiniment plus faciles à expliquer ? D'où vient cette prodigieuse variété de couleurs qui nuancent de mille différentes manières les mêmes espèces de fleurs écloses sur le même sol ? Quelle cause les produit , ces couleurs , ou , en général , à quelle cause attribuer le verd plus ou moins marqué des plantes , des arbres , des prairies , & l'éclat de la rose , & la blancheur du lis ? N'est-ce pas le même suc qui circule dans ces végétaux divers ? & si c'est la même sève ; d'où peut venir cette variété ? Les Physiciens parlent beaucoup de végétation , mais qu'est-ce que la végétation , & comment s'opère-t-elle ? Quelle cause la détermi-



ne? Quel est son mécanisme? On parle aussi perpétuellement de mouvement; un Auteur même a été, dans son délire antiphilosophique, jusqu'à substituer le mouvement à Dieu; il a dit qu'il n'y avoit sur la terre, dans l'univers entier, nulle divinité; mais seulement du mouvement: il a revêtu cette impie absurdité du nom fort imposant de *système de la nature*; mais son système ne prouve que la perverse intention de l'Auteur & son insuffisance; car quelle plus forte preuve d'insuffisance que de substituer à toutes les notions connues, à toutes les idées reçues, un mot vuide de ses, & qui ne dit absolument rien. Qu'est-ce, en effet, que le mouvement en lui-même, & tel que ce prétendu interprète des loix de la nature le conçoit, c'est-à-dire, un mouvement sans moteur; car il ne reconnoît ni ne veut reconnoître aucune cause motrice; & c'est-là, sans contredit, le comble du délire. Mais sans remonter à ces causes, peut-être trop éloignées de nous, pour qu'il nous soit permis de nous élever jusqu'à elles, combien ne voyons-nous pas de pays changés, bouleversés par des phénomènes dont à-peine notre œil peut considérer les effets, & dont no-



tre raison ne ſçauroit pénétrer les cauſes : tel eſt l'événement dont il eſt parlé dans l'article ſuivant , & qui s'eſt paſſé dans bien d'autres contrées.

WEST-HAM (*Geog. mod.*) Paroiſſe d'Angleterre , dans le Comté de Kent. Le Darent traverse cette paroiſſe , où il arriva dans le ſeizieme ſiècle au bouleverſement étrange. A un mille & demi de Weſt-Ham , du côté du ſud , une piece de terre de 12 toiſes de longueur , s'enfonça de 6 pieds & demi le 18 Décembre 1595. Le lendemain de 15 pieds , & le troiſieme jour de plus de 80. Par cet enfoncement , une portion de terre de 80 perches de longueur & de 30 de largeur , qui comprenoit deux grands clos , ſéparés l'un de l'autre par une rangée de frênes , commença à ſe détacher du reſte de la terre qui l'environnoit , & changea de place , ſe pouſſant au midi pendant onze ſois 24 heures avec les arbres & les haies qui étoient deſſus. Cette portion de terre emporta avec elle deux creux pleins d'eau ; l'un profond de ſix pieds , l'autre de douze , & larges de quatre perches , avec pluſieurs aulnes & frênes qui étoient ſur le bord , & un grand rocher. Tout cela fut non-ſeulement arraché de ſa place , & tranſplanté à quatre perches delà ,



mais encore poussé en haut, de sorte qu'il s'en forma une petite butte élevée de 9 pieds au-dessus de l'eau, sur laquelle le tout avoit glissé. Il vint une autre terre à la place que toutes ces choses avoient occupée, & qui étoient néanmoins plus hautes auparavant. On a vu dans ce même quartier plusieurs autres exemples de pareils bouleversemens; & c'est pourquoi on trouve quantité de creux pleins d'eau, qui occupent la place des terres abimées: delà vient encore qu'il y a des vallées profondes dans les endroits où il y avoit autrefois des montagnes, & au contraire des hauteurs où l'on ne voyoit autrefois que des plaines.

Nous avons reproché plus souvent que nous ne l'eussions désiré, mais moins souvent aussi que nous n'en avons eu l'occasion, aux Editeurs des six derniers tomes de ce Dictionnaire, beaucoup de négligence dans bien des articles, où l'on ne trouve aucun des éclaircissmens que l'on devoit espérer d'y trouver; mais à la place une foule de réflexions fort étrangères au sujet principal qui devoit y être traité, des observations isolées, & qui n'ont aucun rapport avec le mot sous lequel on les a insérées. C'est surtout sous les noms



des villes que ces récits de remplissage abondent ; ils supposent quelquefois un peu trop de précipitation dans l'édition des derniers volumes de ce grand ouvrage ; & ces récits finissent quelquefois par être fatiguans , surtout dans le dernier tome. Tel est, entre mille autres, l'article Westminster , ville célèbre par les tombeaux des Rois & des plus illustres personnages de la Grande-Bretagne. A-peine l'Auteur de cet article donne-t'il trois lignes à la description de Westminster , à son antiquité , & fort peu à la description de l'édifice où reposent les mânes de tant de Souverains & de tant de grands hommes : mais au lieu de tout cela , on y lit fort au long l'histoire de la vie & l'analyse des ouvrages de Johnson , de Betterton , de Beverdge , de Lee & de Folkes , quoique ce ne soient pas là , il s'en faut bien , les plus illustres des Anglois qui ont mérité & obtenu les honneurs de Westminster.

WESTMINSTER. ( *Géog. mod.* )  
 Nous ne rapporterons de cet article, qui pouvoit & devoit être si différent , que ce que l'on y dit de Johnson & quelques traits de la vie de Betterton. C'est à Westminster qu'est né , vers l'an 1575, Benja-



Ben Johnson ou Jonson, illustre Poète dramatique, & c'est dans l'abbaye de ce lieu qu'il fut enterré en 1637 : il possédoit tout le sçavoir qui manquoit à Shakespear, & manquoit de tout le génie dont l'autre étoit partagé. Tous deux étoient presque également dépourvus d'élégance, d'harmonie & de correction : Johnson, servile copiste des anciens, traduisit en mauvais anglois leurs plus beaux passages ; mais Shakespear créa & prévalut par son génie sur l'art grossier de ses contemporains. Johnson étoit né fort pauvre, & n'ayant pas de quoi poursuivre ses études, travailloit au bâtiment de Lincolns-Inn avec la truelle à la main & un livre à la poche : Shakespear ayant vu une de ses pièces, la recommanda, & cette recommandation introduisit Johnson dans le monde. Il donna la première édition de ses œuvres en 1616, in-fol. : elles ont été réimprimées plus commodement à Londres en 1716, en 6 vol. in-8°. Dans cette collection, se trouve une pièce intitulée : *Humble Requête du pauvre Ben au meilleur de tous les Rois, de tous les maîtres, de tous les hommes, le Roi Charles*. Il expose à ce Prince, que le Roi son pere lui a donné une pen-



sion annuelle de cent marcs , & le supplie d'en faire des liv. sterl.. On sçait sa reponse au sujet du présent modique qu'il reçut de Charles I. *Je suis logé à l'étroit*, dit ce bel esprit, lorsqu'on lui remit la somme ; *mais je vois par l'étendue de cette faveur que l'ame de S. M. n'est pas logée plus au large.* Il parle dans ses découvertes avec une vérité charmante , de toutes sortes de traverses auxquelles il avoit été exposé de la part de ses ennemis. Ils me reprochoient, dit-il, de ce que je m'occupois à faire des vers, comme si je commettois un crime dans cette occupation ; ils produisirent contre moi mes écrits par lambeaux ; odieuse mechanceté, puisque les écrits de l'Auteur le plus sage paroîtront toujours dangereux, lorsqu'on en citera quelques périodes hors de leur liaison avec le reste. Ils m'ont aussi reproché ma pauvreté ; j'avoue qu'elle est à mon service, sobre dans ses alimens, simple dans ses habits, frugale, laborieuse, & me donne de bons conseils, qui m'empêchent de tomber dans les vices des enfans chéris de Plutus. Qu'on jette les yeux, continue-t'il, sur les plus monstrueux excès, on ne les trouvera guère dans les maisons de l'indi-



gence. Ce sont les fruits des riches géants & des puissans chasseurs ; tandis que tout ce qu'il y a de noble, de digne de louange & de mémoire, doit son origine à de chétives cabanes. C'est l'ancienne pauvreté qui a fondé les états, bâti les villes, inventé les arts, donné des loix utiles, armé les hommes contre les crimes ; c'est elle qui a fait trouver aux mortels une récompense dans leur propre vertu, & qui a conservé la gloire & le bonheur des peuples jusqu'à ce qu'ils se soient vendus aux tyrans ambitieux ”.

» Thomas Betterton, le meilleur Acteur qui ait paru sur le théâtre anglois, avant le fameux Garrick, naquit dans le Tutle-Stréet à Westminster en 1635 ; son pere qui étoit Sous-cuifinier de Charles I, voulut en faire un Libraire ; mais la plûpart de ceux qui ont excellé dans les arts, y ont été conduits par leur génie, malgré les vues & les oppositions de leurs parens. Comme la nature avoit formé Betterton pour le théâtre, il s'y distingua bientôt avec éclat, & enleva tous les suffrages dès l'âge de 22 ans. Il est le premier qui ait joué à Londres des rôles de femme, & il s'en acquitta avec beaucoup d'applaudissement. Il entra d'abord



dans la troupe du Roi ; mais comme la plupart des comédiens avoient été chassés de leurs trônes imaginaires, lorsque Charles I en perdit un réel, plusieurs d'entr'eux prirent les armes pour le service de leur Souverain , & firent paroître beaucoup de valeur pour sa défense. Entr'autres exemples , le fameux Docteur Mohun se conduisit avec tant d'intrépidité , qu'on l'honora d'une commission de Major , qu'il remit à la révolution , pour retourner au théâtre. . . Au milieu des révolutions du théâtre anglois, Betterton en éprouva dans sa fortune; il perdit, par un prêt inconsidéré, la plus grande partie de ce qu'il avoit gagné, 8 mille liv. sterl. Un bon Acteur n'est point à Londres dans la misère: Betterton réunissoit en lui tous les talens, la figure, la beauté du geste & de la voix, la netteté de la prononciation & la sûreté de la mémoire; son action étoit juste, touchante, admirable. . . Il réussissoit également dans le comique & dans le tragique, & ce qu'il y a de plus singulier, il faisoit le libertin en perfection, caractère fort opposé au sien. On trouve assez de gens qui savent emprunter les manières d'un honnête homme; mais il y a peu d'honnêtes.



gens qui sçachent contrefaire le faquin. Le dernier rôle qu'il fit fut le personnage d'un jeune homme, & quoiqu'il eut déjà près de 70 ans, il le joua avec tout le feu, l'audace & la vivacité d'un homme de 25 ans. Il mourut en 1710, âgé de 75 ans, & fut enterré dans le cloître de l'abbaye de Westminster... Madame Betterton survécut à son mari, & peut-être n'a-t'il jamais représenté de scène aussi touchante que celle qu'offroit l'état où il laissa ses affaires & son épouse : elle languit longtems, s'échant de chagrin de voir le délabrement de sa santé & de sa petite fortune. La mort de son mari, jointe à son âge & à ses infirmités, rendoit son état pitoyable ; mais l'excès de son malheur devint en quelque sorte sa ressource, puisqu'il la priva de son bon sens & de la raison".

» Nathanael Lee, célèbre Poète, naquit à Westminster vers le milieu du dernier siècle, & fit onze pièces de théâtre, qui ont été jouées avec beaucoup d'applaudissement. Sa dernière tragédie, intitulée *le Massacre de Paris*, fut représentée sur le théâtre royal en 1690. Les pensées de cet Auteur sont admirables pour le tragique ; mais si noyées dans une



multitude de paroles , qu'elles perdent la plus grande partie de leur beauté. Il réussit merveilleusement dans le pathétique , lorsqu'il ne s'abandonne point à la violence de son imagination. Le Comte de Rochester dit plaisamment que ce Poëte ne chantoit pas mal , mais qu'il forçoit sa voix , de manière qu'il s'enrouoit. Il perdit l'esprit à l'âge de 50 ans , & fut confiné quelques années à l'hôpital de Bethlem. Il en sortit , sans s'être parfaitement rétabli , & mourut pendant la nuit dans une des rues de Londres".

WILTON (*Geogr. mod.*) L'Auteur de cet article se contente de dire que cette ville d'Angleterre a été autrefois la capitale de Wiltshire ; mais quelle est son ancienneté , quelle est sa forme , est-elle située dans un canton fertile , quel est son commerce , quelle est l'industrie de ses habitans ? Voilà ce que l'Auteur ne dit point ; mais à la place de tout cela , il nous apprend que Wilton est la patrie du célèbre Addison , homme de goût , grand Poëte , célèbre critique & l'un des meilleurs écrivains de son siècle. Son style est pur , noble , élégant. Ses sentimens sont délicats , vertueux ; & partout on trouve dans l'Auteur un ami du genre hu-



main. Il naquit le 1<sup>er</sup>. de Mai 1672, & comme il ne promettoit pas de vivre, il fut baptisé le même jour de sa naissance. Il eut l'honneur, pendant le cours de ses études, de connoître à Oxford Mylord Halifax, le grand protecteur des gens de lettres, qui n'a pas laissé d'être dépeint d'une manière très-satyrique par un autre homme de qualité. Nous donnerons quelques traits de cette satire, à cause de l'esprit qui y regne, de la finesse du tour & de la beauté du style (à la vérité cette satire n'a aucune sorte de rapport avec Addison, encore moins avec Wilton); elle est intitulée *la Faction démasquée*. Mylord Halifax y est dépeint sous le nom de Bathille, conjointement avec les Pcètes auxquels il donnoit pension. Enfin Bathille se leve paré des plumes d'autrui, & noblement illustre par les projets des autres. Plein de bonne opinion & ridiculement fou, demi-politique, babillard, bruyant; ardent sans courage, orgueilleux sans mérite, & propre à conduire des têtes sans cervelle. Avec des gestes fiers & un air assuré il tient à ses compagnons de débauche le discours qui suit: Ayez soin de ce qui regarde la politique; j'aurai soin moi que les mûses nous secon-



dent. Tous les Poètes sont à ma dévotion ; dès que je parle , ils écrivent ; je les inspire. C'est pour moi que Congrève a déploré en vers lugubres la mort de Pastora. Rowe qui a chanté l'immortel Tamerlan , quoiqu'il soit réduit à-présent à prendre un ton plus bas ; Rowe est à moi , & au parti de Wighs. J'aide à Garth à polir ses pièces un peu grossières ; & je lui apprends à chanter en beaux vers les louanges de notre parti. Walsh qui , sans avoir jamais rien donné , passe pour un homme d'esprit , Walsh vote pour nous. Les comédies obscènes & sans intrigue de Vane célèbrent nos talens. . . . Nous pouvons sûrement compter sur Addison : à la faveur d'une pension , l'on gagne toujours un ami. Il fera retentir les Alpes de mon nom , & fera connoître son protecteur dans le pays des classiques. Tous ceux dont je viens de parler m'appellent leur Mecène. Les Princes ne sont point fermes sur leur trône , qu'ils n'y soient soutenus par les enfans d'Apollon. Auguste eut Virgile , & Nassau plus heureux encore eut ses Montagnes pour chanter ses victoires ; mais Anne , cette malheureuse Reine Tory , sentira les traits de la vengeance des Poètes. . . . Le Roi nomma



Addisson Secrétaire d'état en 1717; mais sa mauvaife santé l'obligea bientôt de réfigner cet emploi. Il mourut en 1719 à 47 ans, & fut enterré dans l'abbaye de Westminster. . . . Un grand Poëte de notre tems a été accusé d'avoir mis au jour, après la mort de M. Addisson, une critique amère & pleine d'esprit contre lui. Voici ce qui le regarde dans cette piece, où l'on attaque aussi d'autres écrivains. Laissons de pareilles gens en paix! mais s'il se trouvoit un homme inspiré par Apollon lui-même & par la gloire, enrichi de toutes sortes de talens & de tout ce qu'il faut pour plaire; né pour écrire avec agrément, & pour faire trouver des charmes dans son commerce; porteroit-il l'ambition jusqu'à ne pouvoir souffrir, à l'exemple des Ottomans, un frere près du trône? Le regarderoit-il avec mépris ou même avec frayeur? Le haïroit-il, parcequ'il apercevrait en lui les mêmes qualités qui ont servi à sa propre élévation? Le blâmeroit-il en feignant de le louer? applaudiroit-il en les regardant de mauvais œil? & apprendroit-il aux autres à rire, sans fourire lui-même? souhaiteroit-il de blesser, tandis qu'il craindrait de porter le coup? Habile à démêler les fautes, feroit-



il timide à les désapprouver ? seroit-il également réservé à distribuer le blâme & la louange, ennemi craintif & ami soupçonneux ? Rédouteroit-il les fots, & seroit-il assiégé de flatteurs ? obligerait-il de mauvaise grace ? & lorsque deux rivaux se disputent le prix, leur donneroit-il raison à tous deux, en préférant toutefois le moins digne ? Tel que Caton, ne seroit-il occupé qu'à donner la loi dans son petit sénat, & à relever son propre mérite ; tandis que ceux qui l'environnent, admirent tout ce qu'il dit, & s'épuisent en louanges extravagantes ? Ciel, quel malheur, s'il se trouvoit un tel homme ? & qu'il seroit affligeant que ce fut *A-n.*

« On accusa fortement, à l'occasion de ces vers, Pope d'ingratitude vis-à-vis de M. Addisson ; cependant l'Auteur de la *Dunciade* a défendu Pope de cette grave accusation, en attestant toutes les personnes de probité, qui, dit-il, plusieurs années avant la mort de M. Addisson, ont vu & approuvé les vers dont il s'agit ici, non à titre de satire, mais de reproche d'ami, envoyés de la main même du Poète à M. Addisson, & d'ailleurs ce sont des vers que l'Auteur n'a jamais publiés ».



WINFRIEDS WELL. (*Geog. mod.*)

C'est-à-dire, *Fontaine de Winfride*; c'est une fontaine d'Angleterre au pays de Galles, dans le Comté de Flint, à l'occident de la ville de ce nom, & dans un petit bourg nommé Holy Well, c'est-à-dire, *Fontaine sacrée*, ainsi dite en conséquence de la fontaine de Winfride. La superstition raconte qu'anciennement un tyran du pays ayant violé, & ensuite égorgé une sainte fille appelée Winfride, la terre poussa dans le même endroit la fontaine dont nous parlons : comme il se trouve au fond de cette fontaine de petites pierres semées de taches rouges, la tradition superstitieuse du pays fait passer ces taches pour des gouttes de sang de Sainte Winfride, qui ne s'effaceront jamais. On a bâti une petite église sur cette fontaine, & l'on a peint sur les fenêtres de cette église la mort tragique de la sainte : mais le sçavant Evêque d'Ely, Guillaume Fleetwood, étant encore Evêque de St. Asaph, a détrompé le public sur l'histoire de Sté. Winfride, en publiant en 1713, la légende de cette Sainte, avec des observations qui démontrent la fausseté de cette légende. La Reine Marie d'Est, femme de Jacques II, est



la dernière personne de haut rang qui ait été en pèlerinage à Winfried's-velt.

---

*Elémens de l'Histoire des Rois de France, à l'usage de l'institution de la jeunesse dans la ville d'Angers. Par M. Serane, l'un des associés pour cette institution. A la Flèche, chez de la Fosse, & se trouve à Paris, chez le Jay. 1770.*

**C**Hargé de l'éducation de quelques jeunes gentilshommes, c'étoit pour eux que M. Serane avoit, dit-il, jetté sur le papier le plan de ces élémens : le succès des soins qu'il prit pour former ces jeunes élèves l'engageant à se consacrer tout entier à ce genre d'occupation, il s'est étroitement uni depuis à quelques gens de lettres, avec lesquels il s'est associé pour établir une pension qui réunisse tout ce qui doit entrer dans une éducation physique, morale & chrétienne. Ces associés ont déjà employé plusieurs années à l'enseignement public dans des collèges célèbres, & ont gouverné avec éloge des pensions nombreuses & brillantes. Il n'en est aucun parmi eux qui ne soit connu par des ouvrages généralement applaudis, &



par des prix d'éloquence & de poésie, qu'ils ont remportés en différentes académies. M. Serane, l'un de ces estimables associés, donne dans un discours en forme de prospectus, le plan des exercices suivis dans cette pension, & ce plan qui nous paroît très-sage, est très-propre à former d'excellens sujets dans tous les genres, & ce qui vaut encore mieux, d'utiles citoyens. Les gens de lettres associés pour cette entreprise, qui a mérité l'estime & la confiance du ministère de France, ont préféré la ville de la Flèche à tout autre, soit à cause de la salubrité de l'air & la beauté du pays, soit par la facilité des correspondances. Dureste, cette pension ne paroitra point chere; elle n'est que de 400 liv. pour les enfans qui de la pension iront au collège, & sur ce prix même on leur donnera un maître de géographie & d'histoire : quant à ceux qui voudront faire toutes leurs études dans la pension même, & y avoir toutes sortes de maîtres particuliers, les associés ne demandent que six cens livres.

A juger des talens des associés de M. Serane par les siens, on ne peut que s'en former une très-favorable idée, & les études que les jeunes-gens feront dans cet



re pension , seront aussi bonnes qu'utiles , pour peu que les leçons qu'ils y recevront réunissent les avantages que présentent ces élémens : ils sont simples , exacts , mêlés de sages réflexions , fort concis , & cependant l'Auteur y parcourt , époque par époque , & regne par regne , tous les tems de la monarchie depuis sa fondation jusqu'à l'avènement de Louis XV. au trône : aucun événement n'y est omis , pour peu qu'il soit intéressant. Le petit nombre de fragmens que nous allons rapporter de ces élémens , suffiront pour donner une idée de leur mérite & des talens de M. l'Abbé Serane.

Clotilde , Princesse chrétienne , ayant épousé le Roi Clovis ; en 493 , lui donna l'exemple des plus sublimes vertus & de la plus éminente piété ; mais ne le convertit pas. Ce que son exemple , ses prières & ses sollicitations ne purent faire , un apôtre plus persuasif , le danger , le fit. Se trouvant pressé par ses ennemis à la journée de Tolbiac , & ne voyant point de ressource , il se souvint du Dieu de Clotilde , il lui promit de se faire chrétien , s'il demeurait vainqueur , & il tint sa promesse. St. Rémi , Archevêque de Reims , le baptisa la même année 499. Il est inutile de décrire ici la pompe de ce



baptême , encore plus de rappeler l'ancienne tradition de l'ampoule envoyée du ciel pour le sacre de nos Rois. Dans des tems d'ignorance & de troubles , ces histoires miraculeuses pouvoient être de quelqu'utilité aux princes. Dans nos siècles , la majesté des Rois n'a aucun besoin de ces secours pour être respectée. Clovis , en changeant de religion , ne changea point de mœurs : il trempa ses mains dans le sang de presque tous les parens , & fut le ministre, l'auteur, ou le conseiller des plus grandes cruautés. Il étoit d'ailleurs bon guerrier ; il le fit bien voir aux Romains , aux Goths , aux Bourguignons & aux Visigoths ».

« Clovis II eût été peut-être un excellent Roi , s'il n'eut pas eu des maitres ; mais alors les Maires du palais étoit infiniment au-dessus des Rois. Sous la domination , ou pendant les brigandages de ces especes de ministres , la misere devint affreuse. Clovis , né avec un cœur tendre & compatissant : voyant en 657 ses coffres vuides , fit enlever les lames d'or & d'argent qui couvroient le chœur de l'église de St. Denis , & les fit distribuer aux pauvres. Cette action , la plus glorieuse du regne de ce Prince , ne parut pas



telle aux moines, qui, prenant la plume, firent de Clovis le portrait le plus affreux : les noms d'*ivrogne*, de *brutal*, de *lâche*, de *débauché* ; les titres les plus odieux lui furent donnés. Ce Prince, assez foible pour s'abaisser à capituler avec ces moines audacieux, les exempta de toute juridiction ; il ouvrit ainsi chez eux la porte à toutes sortes d'abus, & ternit, par cette lâcheté, l'éclat de la première action. Les moines, que cette indépendance des légitimes pasteurs, consolait de la perte de leurs trésors, se retractèrent. Dès cet instant, Clovis, qui n'a-guere étoit abandonné à toutes sortes de vices, fut *un Roi sage, vaillant, plein de religion, agréable à Dieu & digne de commander aux hommes*. Quelque tems après, ayant fait détacher un bras de St. Denis, pour le mettre dans son oratoire, il fut déclaré par ses insipides historiens, coupable d'un attentat que le ciel ne pouvoit punir qu'en lui otant la raison. Clovis perdit réellement l'esprit, qu'il avoit eu toujours foible ».

Les événemens du regne de Thierry sont rapportés ainsi en peu de mots. Thierry sortant du cloître, où Childeric l'avoit enfermé, monta sur le trône à la place



place de Daniel , fils de Childeric. Ce succès reveillant l'ambition du moine Ebroin , ci-devant Maire , il sort aussi de son monastère , & vient à la tête d'une armée , demander au nouveau Roi la mairie , qui lui est aussitôt accordée. Ces deux apostats ne jouirent pas longtems de leur bonheur. L'air du cloître n'ayant pas donné à Thierry plus de grandeur d'âme , ni plus de douceur à Ebroin , celui-ci renouvela ses vexations avec une nouvelle fureur , & en fut enfin puni par Hermanfroï , qu'il avoit dépouillé de ses biens , & qui l'en récompensa d'un coup d'épée , dont il lui fendit la tête. Celui-là n'ayant pas la force de tenir les rênes de l'état , est regardé comme incapable de gouverner par la nation , qui donne la mairie & l'administration de l'état à Pepin Heristal. Il vient en 690 , se rend maître de la ville de Paris , du trésor royal & de Thierry , auquel il laisse , par pitié , le titre de Roi , un modique revenu , & nulle autorité. C'est dans cet état d'avilissement que mourut Thierry ».

Philippe le Hardi , raconte ailleurs M. Serane , réunit à la couronne le Comté de Toulouse à la mort d'Alphonse , qui le possédoit , & donna , en faveur de l'or-

*Tom. IV. Part. III. Q*



fevre Raoul, les premières lettres d'ennoblissement qui aient paru dans le royaume. Cette observation, exacte dans tous les points, prouve deux choses ; la première , que la noblesse n'est pas aussi essentielle à la constitution monarchique que bien de gens le pensent, puisque la monarchie françoise subsistoit depuis plus de 860 ans, sans que l'on y connut les ennoblissemens ; la seconde , que cet ennoblement de Raoul devant être rapporté à environ l'an 1275, il n'y a point de familles ennoblies par nos Rois qui comptent 500 ans de noblesse. « Le regne de Philippe le Long, dit M. S., fut de courte durée & assez vuide d'événemens. Jean, fils de Louis, n'ayant vécu que huit jours, les droits de Philippe à la couronne furent longtems contestés. Une assemblée extraordinaire fut convoquée le jour de la purification, & là, les grands du royaume exclurent du trône Jeanne de Bourgogne, & décidèrent que la *loi salique* ne permettoit pas que les femmes héritassent de la couronne. Voilà la première fois qu'on a parlé en France de cette loi, qu'on dit avoir été portée par Pharamond ». Mais comment cette loi pourroit-elle remonter si haut, & être restée inconnue de-



puis Pharamond, qui monta sur le trône en 420, jusqu'à l'an 1316, qu'on en a parlé pour la première fois? Les éloges très-mérités que M. S. donne à Louis XII, portent sur des objets qui rendront toujours les imitateurs de ce bon Prince chers aux peuples qui auront le bonheur de vivre sous leurs loix. « Louis XII dut le glorieux titre de *Pere du peuple* à son amour réel pour ses sujets, qu'il chercha toujours à rendre heureux, en diminuant les impôts, & ne les retabliant jamais, en rendant la justice, en protégeant les lettres, & en saisissant toutes les occasions de procurer du repos à son peuple, de la considération aux grands, & de la gloire à l'état. A peine fut-il parvenu au trône, qu'il fit connoître son grand cœur par cette parole célèbre & favorable au Duc de la Trimoille, jadis son vainqueur, & alors son sujet : *Ce n'est pas au Roi de France à venger les querelles du Duc d'Orléans* ».

Les mêmes causes, observe M. S., produisent quelquefois des effets contraires, & c'est ce qui arriva en France, sous le Roi François II. « Sous le court regne de ce Prince, les grands-hommes, plus nombreux qu'ils n'avoient été sous les plus



longs regnes précédens, mirent la France à deux doigts de sa perte, & jetterent la sémence des troubles & des malheurs qui désolèrent l'état sous les trois ou quatre regnes suivans. Sous Louis XIV, les grands-hommes, plus nombreux encore, firent le bonheur de la France, dont ils éleverent la gloire au-dessus de tous les états de l'univers. Deux effets si contraires, produits par des causes semblables, n'ont rien qui puisse étonner ceux qui font attention aux circonstances qui les ont accompagnés. Sous François II, Prince bien intentionné, mais indécis & timide, les Guises, les Princes du sang, & les autres grands personnages de l'état prétendoient tous à l'autorité qui n'appartenoit qu'au Roi, mais qu'il n'avoit point. Ces différens partis ne pouvant l'avoir toute entiere, la diviserent & l'affoiblirent d'autant. Sous Louis XIV, Prince né pour commander, & pour se faire obéir & admirer, les héros qui illustrerent ce siecle, ayant à leur tête un héros plus grand encore qu'eux, se contenterent de marcher sur ses traces, & de concourir à l'exécution de ses sublimes projets ; l'émulation prit la place de la révolte, & l'état parvint par eux au comble de la grandeur ».



Tous les auteurs qui ont parlé de Charles IX , ont voué sa mémoire à l'exécration publique, & ils se sont trompés, lorsqu'ils ont donné à ce Prince une ame atroce, un cœur barbare ; il eut sans contredit des défauts & des vices, ses crimes sont énormes ; mais ce n'est point à lui seul qu'il faut les imputer. « Ce Prince, comme l'observe avec beaucoup de vérité M. S., plutôt bon que cruel, ne mérita pas tous ses malheurs. Sobre, libéral, courageux, secret & prompt dans ses entreprises, il aimoit d'ailleurs la musique, la poésie, & tous les arts de société. Malheureusement pour l'état & pour lui, les exercices violens lui plaisoient encore plus : il s'y abandonna, & contracta par là une humeur colère & violente, témoin le massacre de la St. Barthélemi, qui est une tâche indélébile dans l'histoire de la nation ».

Ces traits & ces jugemens suffirent pour concilier à l'Auteur l'estime des lecteurs, & à ses associés, la confiance des peres qui les chargeront de l'éducation de leurs enfans.





LES JOURS , *pour servir de correctif & de supplément aux Nuits d'Young.*  
 Par un Mousquetaire noir. A Londres,  
 & se trouve à Paris chez Valade. in-  
 12. 1770.

**P**Réserver ses concitoyens d'un vice qui peut altérer leur caractère, est un des plus grands services qu'on puisse rendre à sa patrie ; c'est ce que l'Auteur paroît s'être proposé dans cet ouvrage : il n'est que trop vrai qu'une certaine tristesse, une mélancolie funeste gagnent tous les esprits. Cette précieuse gaieté nationale est regardée comme le fléau de la raison & comme un obstacle aux progrès de la philosophie. Il semble que la vérité ne puisse plaire, qu'autant qu'elle s'annonce d'une manière effrayante & terrible ; au lieu de verser la consolation & le calme dans l'ame, n'y porte-t-elle que le dégoût de la vie & le désespoir. C'est dans cette circonstance qu'a paru l'excellente traduction des *Nuits d'Young*. L'Auteur de l'*Young-françois* a craint que cet ouvrage n'aggravât le mal. « La manie du misantrophe insulaire, dit-il, s'efforce



Se découvrir le mal au sein du bonheur même ; l'ambition de celui qui l'attaque, est de montrer le plaisir jusques dans les bras de la mort. Young, anglois, ajoutet-il, fait consister la sagesse dans le mépris & la haine du monde ; Young, françois, au contraire, ne voit dans l'amour du monde que sagesse, justice & reconnoissance ». Il a donc essayé de répandre sur les vérités les plus tristes, ou du moins qui paroissent telles, parceque celui qui les envisage, leur prête la teinte sombre de son esprit, les couleurs les plus propres à les faire goûter sans effroi, & même à les faire aimer. « Le peuple, dit-il, se peint la mort sous la forme la plus hideuse, environnée de spectres menaçans, & traînant à sa suite les chagrins, la misère & le désespoir ; moi, je l'envisage sous un aspect bien différent. Philandre est mort. Point d'autout ; il est allé prendre l'air natal. Si c'est par l'ordonnance du Médecin, qu'avez-vous à dire » ? Il s'attache à prouver dans le premier jour, que la mort doit nous être familière, parcequ'il n'y a point d'instant où nous ne puissions dire, *voilà que je meurs*. « Parcourez, dit-il, les révolutions de la vie humaine ; vous y observerez autant d'especes de mort, que



d'états différents. L'enfance éprouve une continuité de métamorphoses bien frappantes : quelques années, quelques mois la rendent méconnoissable. Voyez l'adolescence, sa métamorphose est aussi soudaine, qu'elle est heureuse & surprenante. Toutes ces especes de mort nous frappent sans nous émouvoir : par quelle incon séquence avons nous conçu plus d'horreur pour celle qui les suit ? Le passage de la virilité à la vieillesse, celui de la vieillesse à la caducité, sont mille fois plus cruels à supporter que celui qui nous délivre de l'ennui, du dégoût, des infirmités & de l'impuissance de jouir &c ».

« Gardons-nous, dit-il dans le second jour, en parlant de l'amitié, gardons-nous de prendre un ami, pour être dispensé d'aimer les hommes. En concentrant sa sensibilité sur un objet unique, on s'expose à tous les maux que l'on vouloit éviter. On s'isole dans la société; on est parmi ses semblables comme au milieu d'un désert. On s'expose à voir périr tout ce qu'on aimoit sous le ciel. Young a eu le malheur de survivre en quelque sorte à la destruction universelle. La mort de Narcisse a tout anéanti pour son ame, & l'a laissé seul au milieu d'un vuide affreux.



Absorbé dans sa douleur profonde, réduit à vivre abandonné des mortels, Young a quitté la terre, sans trouver un ami pour recueillir son dernier soupir, & tracer son chiffre sur sa tombe. Voulez-vous prévenir ce malheur, ayez plus d'un ami &c. . . Surtout n'oublions jamais la patrie. Elle est digne de nos hommages; digne de nos sentimens les plus sublimes. Cette amie-là ne meurt point, ne vieillit point, n'est jamais perfide. Noble & belle, sensible & juste, elle nous comblera de jouissances sans remords, sans suites déplorables, de jouissances couronnées par la gloire; jouissances uniques, aussi assorties à l'âge de Nestor, qu'à la jeunesse de l'ardent Achille ».

Dans le troisieme jour, sur la gloire & la vertu, l'Auteur essaye de prouver que la vertu ne consiste pas à ne voir que soi sous le ciel, à être inutile au monde, à charge à sa patrie, en guerre avec soi-même, insensible aux honneurs, à la gloire & aux jouissances qui l'accompagnent. « Tandisque l'industrie veille & s'épuise pour satisfaire tes besoins, le magistrat pour maintenir des loix qui assurent ton repos, le guerrier pour éloigner l'ennemi qui menace tes domaines & ta liberté,

Q 5



que fais-tu pour eux ? Prosterne aux pieds du créateur, Young, le dévot Young, forme contre le monde des actes de mépris & de haine. . . Semblable au rat solitaire de la fable, il a eu le courage d'abandonner ses semblables, de renoncer à la société, pour qui il étoit fait, à qui il appartient ; & par cet effort, il étoit vertueux ! pour avoir osé fouler aux pieds ses devoirs les plus indispensables, l'impudent se vante d'avoir atteint le faite de la perfection ! être mort pour le monde, ou vivre aux dépens du monde, voilà donc l'héroïsme du sage » !

Le monde est le sujet du quatrième jour. « Young a regardé le monde sous l'aspect le plus affligeant ; il le foule aux pieds, & , méprisant cet atôme brillant, il s'élève aux voutes éternelles. L'Auteur des jours s'écrie : Tu t'occupes de l'harmonie des cieux, & tu oublies celle des sociétés ! tu pouvois exalter dans le cœur de tes concitoyens l'amour de leur gouvernement, & tu ne leur parles que des avantages du tombeau ! tu n'as qu'un instant à être sur la terre, & tu t'occupes de ce qui est étranger au bonheur de la terre » ! Il oppose aux peintures tristes, qu'Young fait du monde, les tableaux les



plus rians. Vois-tu ces fleurs ! quelle harmonie entre les couleurs qui les nuancent ! l'aurore a pleuré sur leur sein : nous pleurames quelquefois de plaisir ; doux jasmîns , belles roses , œillets charmans, vos parfums délicieux m'enivrent de sensations voluptueuses & pures comme vous. Tout ici respire l'amour , & m'offre son image. Comme ces forêts se pressent & s'entrelacent &c ». Dans ce même jour , l'Auteur , qui se dit le confrère d'Young, quoiqu'il soit Mousquetaire noir , fait l'apologie des richesses , du luxe , des préjuges même , de tous nos goûts & de nos fantaisies , de tout enfin jusques au tabac.

« L'homme , dit-il , qui a introduit l'usage du tabac parmi nous , jouissance si simple , si rarement dangereuse , & accessible à tous les hommes , mériterait un autel dans nos cœurs , s'il n'en avoit d'assez brillans à l'hôtel des fermes ». Il faut convenir que si l'Auteur anglois a trop rembruni ses peintures , notre Mousquetaire marque quelquefois un peu trop d'affectation à vouloir égayer les fiennes.

L'immortalité qui fait le sujet du 5 me. jour , ne paroïssoit pas une matière propre à la plaisanterie ; l'Auteur a eu le secret d'y trouver le mot pour rire. Il com-



1 mence ainsi. « Malgré ses soixante ans » Uranie a trouvé le secret de sacrifier à l'amour, à l'insçu de la nature : si ce n'est pas là être immortel, je n'entends plus rien à l'immortalité. Chaque jour Uranie se lève avant l'aurore, afin de travailler avec ses femmes au grand œuvre de la résurrection. Le soleil est à peine au milieu de sa course, que les rides de son front commencent à disparaître : on continue le travail, & déjà son squelette a repris la fraîcheur & les contours de l'adolescence. Heureuse Uranie ! ce teint frais & vermeil vous assure la jeunesse & la beauté pour huit heures au moins. . . Ainsi Uranie prolonge nos jouissances en éternisant ses appas ». L'Auteur établit ici que tout ce qui est créé est éternel, & suit les différens changemens de la matière. « Le regne minéral s'*animalise*, le regne animal se *végétalise*, & celui-ci se *minéralise* à son tour. On ne sauroit douter que nos animaux domestiques ne deviennent des hommes dans l'intervalle de quelques années. Le cheval, après avoir servi comme bête de somme dans nos armées, y revient bientôt après comme général, ou, si vous l'aimez mieux, comme aide de cuisine ou comme chirurgien-ma-



jor. .... Un vieillard pourroit compter combien de fois il a mangé les animaux qui l'environnent, & par conséquent combien de fois il a vécu en eux, & s'est remangé lui-même. . . La substance paternelle élaborée dans les viscères des enfans, rentre de même sur la scène du monde, tantôt en aliment, tantôt en molécules organiques. Le pere devenu l'enfant de son fils, lui rend les devoirs, la vénération, l'obéissance qu'il en exigeoit avant sa métamorphose ». Du physique, l'Auteur passe au moral, & y trouve à-peu-près les mêmes métamorphoses. Un Duc, un Lord, un Visir fait passer dans son lit la fille jeune, fraîche & robuste de son jardinier. De cette entrevue résulte un petit amphibie très-bien organisé & capable de vivre dans tous les élémens. La fortune s'empare de l'homme nouveau, le conduit par la main dans la finance ou dans les vivres; bientôt la renommée fera retentir le monde du bruit de son nom &c ». L'Auteur termine ses journées par celle dans laquelle il parle des esprits. Il y tourne en ridicule les apparitions, les forciers, la démonomanie &c.

Nous nous bornerons à cette esquisse; elle suffira pour faire connoître à nos lec-



teurs l'objet de cet ouvrage & la manière dont il est écrit.

---

*Utilité des voyages sur mer , pour la cure de différentes maladies , & notamment de la consommation ; avec un appendix sur l'usage des bains dans les fièvres.* Ouvrage traduit de l'anglois de M. Ebenezer Gil Christ, M. D. Par M. Bourru, Doct. Rég. de la faculté de médecine de Paris. A Londres, & se trouve à Paris, chez Didot le jeune. 1770.

**P**EUT-ÊTRE sommes-nous, ainsi que nous nous en flattons, plus sçavans, plus profonds dans la philosophie, l'histoire-naturelle, dans quelques arts peu importans, que ne le furent les anciens ; mais ils ont inconstablement un très-grand avantage sur tout ce qui concerne les exercices du corps, & ces exercices du corps qui sont si favorables à la santé, influent par cela même beaucoup plus qu'on ne pense sur les facultés de l'ame, sur les qualités de l'esprit ; on étoit même alors si fort persuadé de l'essentielle utilité des exercices, qu'ils faisoient,



dans la pratique, la partie la plus considérable, & toujours, ou presque toujours, la plus saine & la plus lumineuse de la science des Médecins : la navigation surtout tenoit le premier rang parmi ces exercices, & les effets qu'elle ne manquoit jamais d'opérer sur la santé qu'elle rétablissoit, dans les maladies les plus opiniâtres, lui méritoient cette préférence. Toutefois quelque précieux qu'ayent été les effets de la navigation, pratiquée comme remède, elle a eu le sort commun à tous les établissemens utiles, qui n'ont pour l'ordinaire qu'une courte durée, & qui subsistent beaucoup moins de tems que les établissemens inutiles, ou même pernicioeux aux hommes. Les Médecins & les malades ont négligé la navigation, & peu-à-peu elle a été totalement abandonnée aux gens de mer & aux Navigateurs de profession. M. Gil-Christ, habile Médecin anglois, ayant connu par sa propre experience & par celle des malades qui ont suivi ses conseils, combien les voyages sur mer opéroient de bons effets dans la pulmonie & la consommation, publia, il y a quelques années, ses propres découvertes & ses observations sur la grande utilité de la navigation dans



ces deux maladies. Comme la consommation n'est point une maladie particulière aux Anglois, & qu'elle n'est que trop connue en France, & principalement à Paris, où depuis neuf ou dix ans elle a causé plus de ravages que beaucoup d'autres maladies réunies, M. Bourru a cru que ce seroit rendre un important service à ses concitoyens que de traduire les observations du Médecin anglois: ce n'est point, dit-il, l'air des grandes villes qui est préjudiciable aux poumons, mais c'est le genre de vie qu'on y mène. » On ne voit beaucoup de pulmoniques parmi nous, que parceque toutes nos modes tendent à l'affoiblissement de la poitrine; & que peu de personnes ont l'esprit assez fort pour se mettre au-dessus de l'usage... La seule mode de ne point se couvrir la tête & très-peu la poitrine, donne naissance à des rhumes sans nombre, dont la plupart se terminent par la consommation, maladie contre laquelle on n'emploie même le plus souvent que des remèdes vains & infructueux". Il s'en faut bien qu'on puisse faire le même reproche à la navigation, qui, au contraire opère les plus salutaires effets, & que l'on a vu guérir en peu de jours des pulmoniques



& des gens les plus violemment attaqués de la consomption, & dont on désespéroit. Il est beaucoup d'autres remèdes, indiqués par la nature, justifiés par l'expérience, autrefois en usage, & qui sont restés si longtems négligés, qu'un Médecin, quelle réputation qu'il eut acquise, auroit bien de la peine de nos jours à les accréditer. » Je me rappelle, dit à cette occasion M. G., que d'avoir seulement fait mention de l'usage libre du vin dans les fièvres, excita l'étonnement & la surprise de ceux qui étoient présents. Cependant je suis si certain de la bonté de cette pratique, que puisque l'occasion s'en présente, je dirai que dans de grandes maladies le vin & le vin seul a été d'un grand secours, pendant qu'il falloit mettre à part une foule de remèdes nauséabonds, qui n'étoient d'aucun avantage. L'usage du vin n'est pas seulement propre dans les fièvres nerveuses; mais il s'étend à toutes les petites fièvres continues éruptives ou autres, bien entendu sous une restriction convenable, & dans ces cas j'en ai été pleinement satisfait ».

Afin de mieux prouver l'utilité de la navigation, M. Gil Christ donne dans le



premier chapitre une idée exacte & très-satisfaisante de la constitution de l'air qu'on respire sur mer : il est chargé de beaucoup plus de vapeurs que celui qu'on respire sur terre ; car on sçait que la mer méditerranée seule, selon les calculs, fournit en un jour d'été 5280 millions de tonneaux de vapeurs ; ainsi l'air est essentiellement beaucoup plus humide sur mer que sur terre. Ces mêmes vapeurs qui s'élèvent en si grande abondance de la mer & des rivières, engendrent une quantité d'air plus considérable que les exhalaisons qui sortent du sein de la terre ; & c'est par cette raison que les vents sont beaucoup plus fréquens & plus variables en mer, & que respectivement il en vient beaucoup plus du côté de la mer que du côté de la terre. Les exhalaisons de la terre varient comme les régions : en mer, l'air n'est pas empreint de substances si différentes, la vapeur qui s'élève étant toujours de la même espèce, & le sujet qui la fournit, étant uniformément & universellement le même : d'où il résulte que l'air est plus compacte sur mer, parcequ'il y est plus homogène, & qu'il y a conséquemment plus d'élasticité. Son mouvement est encore plus vif.



& plus constant, parceque rien ne s'oppose à son cours ; aulieu que sur terre , perpetuellement arrêté par des montagnes, des forêts, des côteaux &c., il est presque dans un état continuel de stagnation, épais, grossier, impur, comme le prouvent ce brouillard & cette brume qui couvrent dans tous les tems la terre, & qui l'indiquent aux matelots, avant même qu'ils ne puissent appercevoir distinctement la côte. Enfin l'air est plus chaud sur mer que sur terre, puisque c'est à la froidure de l'air que les Marins connoissent qu'ils approchent de quelque continent.

D'après ces observations & l'analyse des vapeurs qui s'élèvent de la mer, M. G. prouve que le séjour de la mer est dans tous les tems, & surtout relativement à plusieurs maladies, infiniment plus salubre que l'air terrestre ; d'où il établit, ( ch. 11 ), 1°. que la navigation, à ne la considérer seulement que comme exercice, est infiniment préférable à tous les autres exercices du corps, même à ceux du gymnase que les anciens prenoient avec tant d'assiduité, & qu'ils regardoient avec tant de raison comme les causes conservatrices de la santé ; & en effet, il n'est



point dans le corps de muscle ni de fibre qui ne participe à cet exercice : cette maniere de s'exercer, dit-il, a beaucoup de rapport avec les promenades, si l'on considère l'action constante & douce des muscles. » Les avantages qu'on retire de l'exercice du cheval dépendent des secousses répétées & continuelles qu'il procure, comme aussi de la vitesse considérable avec laquelle on est porté à travers l'air. Maintenant les vomissemens que l'on souffre à la mer, donnent des secousses plus violentes, & l'on ne peut disconvenir qu'on ne soit porté à travers les airs avec une vitesse beaucoup plus grande que dans tout autre exercice. De plus, en mer, le mouvement continu du vaisseau prête à l'action différente de tous les muscles ; le corps est susceptible à chaque instant d'une variété infinie d'attitudes, comme dans l'exercice de la boule ou autres semblables, & dans les travaux ordinaires. L'exercice que l'on prend dans une balançoire, dans une calèche, qui produit quelquefois des envies de vomir, est celui qui approche le plus de celui de la navigation, comme aussi celui du berceau, qui est notre premier exercice. La navigation peut donc être considérée



comme un exercice composé de celui de la gestation & encore d'une gestation particulière ; d'un mouvement spasmodique & contre nature , qui produit le vomissement , & d'une action singulière de l'air ; avantages auxquels aucun autre exercice ne peut prétendre , surtout dans des circonstances si spéciales & en si grand nombre".

L'utilité des recherches , celle des découvertes & la justesse des raisonnemens de M. G. sont constatées par une foule d'expériences & d'observations sur des maladies qui eussent été désespérées, si les sujets se fussent obstinés à rester sur terre , & qui ont été guéris par la navigation : l'Auteur ne rapporte dans le chap. 3<sup>e</sup>. que 22 de ces observations , qui seules suffiraient pour démontrer l'extrême importance de cet exercice ; nous ne transcrivons ici que deux ou trois de ces observations. « Un jeune - homme , après un violent exercice de cheval , fut pris d'un rhume. En peu de tems la toux devient forte & sèche , fréquente , la respiration courte , la fièvre continue , & il crachoit beaucoup de flegme aqueux , qui venoit des parties voisines de la trachée artère , irritées par la violence de la toux. Non-



obstant tout ce que l'on mit en usage pour subjuguier la fièvre, il se trouva qu'aux bout de six semaines on n'avoit encore avancé en rien, & que la consommation sembloit très-fort menacer le malade. Je lui proposai la navigation. Le vaisseau sur lequel s'embarqua le malade, n'avoit pas encore navigé, qu'il fut obligé de relâcher par les changemens de vents, & de rester ancré douze jours dans une baye ouverte, exposée au Sud. Le tems du reste étoit beau, & la saison favorable. Le malade vivant dans l'air de la mer, & exposé à un exercice fort doux, recouvra la santé, au point que, comme il étoit quitte des symptômes qui l'avoient alarmé, il abandonna le dessein de continuer son voyage, & depuis ce tems il s'est toujours porté de mieux en mieux. Un jeune-homme destiné à la jurisprudence, étoit sujet à une douleur à l'orifice de l'estomac, dont il avoit peut-être hérité d'un de ses parens, sujet aux maladies de nerfs. Une vie sédentaire & beaucoup d'étude augmentèrent son mal, qui devint continuel & violent. Il étoit hors d'état de vacquer à aucune affaire. Deux années se passèrent dans cet état, sans que la douleur diminuât, ou lui laissât à-peine quel-



ques intervalles. On appréhendoit même quelque maladie encore pire. On essaya toutes les remèdes qu'on a coutume de prescrire, & qu'on recommande dans ces sortes de cas; on n'en omit aucun, mais tous furent sans effet. Il s'embarqua vers la fin de Septembre, & fut malade pendant tout son voyage. Cependant il ne fut pas longtemps sans se trouver soulagé, & au bout de trois mois, il revint parfaitement guéri. Deux ans après il eut quelques légères rechutes. Il fit encore un voyage court, depuis lequel il s'est toujours trouvé en état de remplir ses fonctions. Un particulier, dans la dernière guerre, ayant été pris pendant une navigation par les François, & obligé de passer plusieurs nuits humides sur le tillac, fut mis ensuite en prison. Il y fut attaqué d'un rhume violent, d'une forte toux, de fièvre & d'un amaigrissement qui dura plusieurs mois, & avoit toutes les apparences d'une consomption. Il fit un voyage à la Jamaïque, & fut entièrement guéri sur mer.

Les effets de la navigation sur le corps humain & la manière dont elle opère sont les sujets du chapitre suivant, dans lequel M. G. comparant encore l'air marin avec le terrestre & les vapeurs qui s'éle-



vent de la mer avec celles qui s'élèvent de la terre, prouve que toutes les particules salines qui pénètrent dans le corps des navigateurs, sont autant d'excellens remèdes qui peuvent rétablir leur santé attaquée, ou donner de nouvelles forces à leur vigueur naturelle. Ce chapitre mérite d'être lu & consulté par les sages réflexions & les raisonnemens convaincans qu'il renferme. Dans les chapitre 5 me. , l'Auteur considère quel fut chez les anciens, quel est & quel doit être chez nous le véritable usage des voyages sur mer. Après avoir indiqué une foule de maladies qui exigent ce remède, il revient à la consommation, si fréquente en Angleterre, & qui commence à l'être presque autant ailleurs. » Il y a, dit-il, quelques maladies qui sont particulières à un certain période de la vie, passé lequel tems, on court ensuite beaucoup moins de danger. Cela est principalement vrai, quant à la consommation. Peut-être seroit-ce une bonne précaution pour ceux qui tirent leur origine de parens à qui cette maladie a été funeste, de vivre quelque tems en mer, pour prévenir, en eux le même accident, lorsqu'ils sont parvenus à cet âge fatal où on est plus sujet à cette catastrophe.



taïstrophe. J'ai prescrit une fois la navigation en pareil cas, & elle a eu tout le succès que je pouvois en attendre ».

Les objections que l'on peut faire & celles que l'on a faites contre cette méthode, sont combattues & détruites dans le chapitre 6, où M. G. prouve que jusques aux allarmes qu'une excessive timidité, ou même un danger imminent occasionnent, bien loin de détruire l'effet de la navigation, ajoutent encore à son utilité. « La terreur qui naît de l'appréhension du danger, est souvent un des principaux moyens de guérison. Dans les maladies on a soin de garantir ceux qui en sont attaqués, de toute émotion quelconque : mais les grands changemens que causent, quelquefois, en un moment des affections subites de l'esprit, prouvent que ces affections subites excitées avec adresse, peuvent être employées dans certaines maladies avec succès. Elles produisent des révolutions étonnantes, & sont capables d'éloigner, au moins pour un tems, les affections du corps les plus douloureuses. On a vu des fièvres intermittentes & des manies guéries par une peur. Deux personnes attaquées d'une diarrhée obstinée & invétérée, ont été guéries par un

*Tom. IV. Part. III.*

R



accident qui leur fit beaucoup de frayeur, & leur donna une grande inquiétude, après avoir fait envain nombre de remèdes. Quoiqu'il en soit, il est certain que le changement d'air, le mal de mer, l'exercice, la crainte du danger, l'amusement, en faisant différentes impressions sur l'esprit, procurent bientôt aux malades un soulagement réel, & les symptômes cessent en grande partie ».

Dans le chapitre suivant M. G. démontre, par le succès même des expériences qui ont été faites, que la navigation est très-utile, & souvent de la plus grande efficacité dans les maladies communes aux Anglois, telles que l'excessive délicatesse, le scorbut, les vapeurs, les obstructions dans les glandes, les fluxions, l'asthme, la consommation, le crachement de sang, enfin pour hâter les convalescences longues & difficiles. Ces observations sont suivies d'un appendix sur l'usage des bains dans les fièvres, & terminées par un supplément au traité de l'usage de la navigation. Cet ouvrage méritoit d'être connu en France, parcequ'il peut y être utile à bien des gens. Ce n'est ni l'élégance du style, ni l'éloquence, ni même l'agrément du récit qu'il faut & que



d'on doit chercher dans de semblables productions. L'Auteur n'a voulu qu'être utile , & le Traducteur a parfaitement suivi l'intention de l'Auteur.

---

*An Inquiry in the efficacy of Warm bathing in palsies &c. C'est-à-dire, Recherches sur l'efficacité des bains chauds dans la paralysie. Par M. Charleton, Doct. en med. & Médecin de l'hôpital général à Bath. A Londres, chez White. 1769.*

**S**'Il est vrai, comme nous le croyons, que M. Charleton n'ait aucune raison particulière de vanter l'efficacité des eaux de Bath, elles sont merveilleuses, étonnantes, & nous ne concevons pas comment on ne voit pas se rendre à Bath tous les malades de l'Europe. Nous concevons encore moins pourquoi les Anglois préfèrent celles d'Aix-La-Chapelle, de Spa, de Plombières &c. Il entre, quoique l'on en dise, un peu de charlatanerie dans la plupart des cures que bien des gens intéressés, & même, puisqu'il faut tout dire, que quelques Médecins attribuent aux eaux minérales. M. Char-



leton assure que de 969 malades qu'il a vu dans l'espace de 13 années recourir à ces eaux, 813 ont été guéris; assurément il n'y a point dans toute l'étendue du globe des eaux aussi salubres, ni des bains qui opèrent autant de guérisons; car enfin, il faut supposer que ces 969 personnes étoient réellement malades, parcequ'en Angleterre, comme ailleurs, tous ceux qui se rendent aux bains en réputation, sont dans l'usage de se dire malades, & il faut les en croire. Quoiqu'il en soit, on lit dans cet ouvrage des observations curieuses & fort intéressantes sur les paralyties & sur les affections nerveuses, maladies trop généralement répandues, & malheureusement trop peu connues de bien des Médecins: c'est pour cela même que nous croyons devoir rapporter quelques-unes de ces observations.

*Paralytie des extrémités inférieures à la suite des accès convulsifs.* Samuel Manning de Meuching en Hompton, âgé de 22 ans, & jouissant d'une bonne santé, s'échauffa beaucoup un jour, alla se reposer ensuite dans un endroit humide, & ressentit dès le soir même des douleurs si excessives au sommet de la tête & au dos, qu'il perdit entièrement l'u-



sage de ses sens. Il fut saigné, on lui appliqua les mouches cantarides. Enfin on fit tant de remèdes qu'il reprit connoissance; mais pour sentir d'autant plus vivement toute l'intensité de ses douleurs : il lui resta une affection nerveuse, qui pendant quinze jours le tourmenta, & lui occasionna de fréquens accès de convulsions : à la suite de ces accès, il éprouva un engourdissement total des jambes & des cuisses, & cet engourdissement fut précédé d'un malaise inquiétant dans l'os sacrum, & d'une douleur fort aigüe à la plante des pieds. Cet engourdissement commençoit tous les jours à 8 heures du soir, & continuoit jusqu'à 4 heures du matin ; cette espèce de paralysie périodique dura pendant quelques jours, & lorsqu'elle cessa, les accès convulsifs vinrent encore agiter violemment le malade pendant quatre jours sans interruption, & durant toute la crise, Manning perdoit la connoissance, & paroissoit privé de tout sentiment. Deux jours après la cessation de ces accès, les premiers symptômes d'affection nerveuse reparurent ; mais ils durèrent peu, & furent suivis d'une paralysie absolue des extrémités inférieures. Ce fut à l'occasion de cette maladie que Man :

R. 3



ning fut reçu à l'hôpital de Bath. Après avoir fait usage, dit l'Auteur, de nos eaux pendant environ trois semaines, il eut la petite verole, & pensa périr; il en rechappa néanmoins; mais la paralysie ne diminua point. Il recommença à boire les eaux de Bath, & se baigna de trois en trois jours, le matin: impatient de guérir, & se sentant un peu soulagé, il eut l'imprudence d'entrer dans le bain avec un frisson, un grand mal de tête & tous les symptômes d'un rhume violent, il resta même trop longtems dans le bain. A peine il en fut sorti, que la douleur de tête augmenta violemment, & fut suivie d'un délire qui fit craindre pour sa vie: mais la nature surmonta tout; le malade reprit l'usage des eaux, & sa santé fut entièrement rétablie après un séjour de 127 jours à l'hôpital. D'après l'exposition de ces symptômes, M. Charleton observe que les accidens qu'on appelle hystériques ou hypocondriaques, accompagnent souvent la paralysie, à laquelle ils donnent aussi souvent naissance. Cette observation n'est rien moins que neuve. M. C. en tire encore cette conséquence, que l'usage des eaux de Bath est évidemment indiqué dans les maladies hys-



tériques & hypocondriaques : il assure  
 que de huit malades attaqués de la dan-  
 se de S. Vit, trois ont été guéris radi-  
 calement par la vertu de ces eaux, trois  
 autres considérablement soulagés, & que  
 deux seulement n'ont pu en retirer au-  
 cune utilité. Quant aux autres malades  
 atteints d'affections nerveuses, l'Auteur  
 assure que de 146, il y en a eu 113 d'en-  
 tièrement guéris ou de bien soulagés ;  
 18 qui n'y ont trouvé aucun soulagement,  
 5 qui y sont morts, & 3 qui en ont trop  
 tôt discontinué l'usage.

*Utilité des eaux de Bath dans les  
 maladies nerveuses.* Marie Ford, d'u-  
 ne constitution robuste & très-sangui-  
 ne, âgée de 26 ans, entra dans l'hôpi-  
 tal le 29 Septembre 1762. Sa maladie  
 consistoit en un mouvement involontai-  
 re du bras, & cette affection avoit été  
 produite par une frayeur, qui lui avoit oc-  
 casionné des convulsions. Pendant ce pre-  
 mier accès, elle resta si profondément é-  
 vanouie, qu'elle ne sçavoit pas combien  
 il avoit duré. Revenue à elle même, elle  
 ressentit une douleur très-vive à l'esto-  
 mac ; mais cette douleur se dissipa promp-  
 tement, & dans cet instant même son bras  
 commença à se mouvoir involontaire-



ment. Elle fit beaucoup de remèdes; mais il furent tous sans effet pendant plus de 18 mois. Ce mouvement du bras imitoit l'oscillation d'un pendule par sa constance & sa régularité; il étoit si vif, si violent, qu'à chaque vibration la main de la malade étoit portée au-dessus de sa tête. Ce mouvement avoit encore cela de particulier, qu'il ne fatiguoit point la malade, ni ne lui ôtoit les forces. Mais si on en arrêtoit l'activité; aussitôt Marie Ford ressentoit une violente douleur d'estomac, & éprouvoit de fortes convulsions. Un jour, continue l'Auteur, je l'engageai à prendre dans sa main une canne fort légère; aussitôt le mouvement d'oscillation devint irrégulier, inégal; la douleur d'estomac se fit sentir, & les convulsions commencèrent, & ne cessèrent que quand le bras eut repris son mouvement involontaire, après un long accès. Du reste, la santé de Marie Ford étoit vigoureuse; elle avoit de l'appetit, ses digestions étoient bonnes, ses évacuations périodiques bien réglées, les sécrétions & excréctions parfaites. Il n'y avoit que le sommeil qui étoit court, & seulement de trois ou de quatre heures au plus. Le bras restoit immobile pendant le sommeil; mais



à l'instant où la malade s'éveilloit, elle sentoît une grande douleur d'estomac, & les oscillations recommençoient, & dūroient pendant le reste des 24 heures. Après avoir usé des eaux de Bath en boisson & en bains pendant un mois, sans éprouver le moindre soulagement, je lui prescrivis un remède composé d'opium & d'*assa foetida*. Elle ne prit d'abord qu'un grain d'opium, & j'en fis augmenter la dose jusqu'à quatre grains par jour : elle continua ce remède, les eaux & les bains pendant un mois encore, sans effet : au contraire, les jours de bain elle étoit abbattue. Je substituai au bain la douche de deux en deux jours sur le bras & sur l'épine du dos. L'opium n'occasionna ni ivresse, ni relachement des solides, ni aucun dérangement dans les fonctions animales. Trois semaines s'étoient presque écoulées, sans que je m'aperçusse d'aucun amendement ; lorsqu'au bout de ce tems Marie Ford recevant la douche, le mouvement du bras changea tout à-coup, & devint horizontal, de perpendiculaire qu'il avoit été jusqu'alors. A ce changement je conçus que ce n'étoient plus les mêmes muscles qui étoient affectés, & je supposai que continuant les mō-



yens curatifs, cette variation feroit suivie d'une parfaite guérison : je ne me trompai point, car ce mouvement horizontal perdit chaque jour de sa vivacité, & cessa enfin tout-à-fait. Le bras n'éprouvoit plus d'oscillation involontaire; enforte qu'avant même le 30 Mars 1763, jour de la sortie de la malade de l'hôpital, elle portoit de ce même bras un chaudron plein d'eau; Marie Ford, quelques jours après sa guérison, se mit en service; mais deux mois s'étoient à-peine écoulés, qu'elle fut obligée de revenir à l'hôpital, pressée par une douleur d'estomac, & plus encore par la crainte qu'elle avoit de voir renaître les mêmes accidens & le même mouvement convulsif. Je la purgeai avec des pillules d'aloës, & lui ordonnai de boire les eaux de Bath pendant cinq ou six semaines. Son estomac se rétablit entierement, & depuis je n'ai plus entendu parler d'elle, &c.

Voilà à-peu-près tout ce qu'il y a dans ces recherches de plus curieux, de plus utile & de plus intéressant.





---

ANNE BELL, *histoire angloise*. Par M. d'Arnaud. in-12. A Paris, chez le Jay. 1770.

Nous avons rendu compte des différentes pièces qui doivent composer le recueil intéressant auquel M. d'Arnaud se dispose à mettre bientôt la dernière main ; ce recueil formera, sous le titre d'*Epreuves du sentiment*, un corps de morale à l'usage des jeunes personnes qui commencent à sentir l'aiguillon des passions. Chacune de ces pièces, sous le titre d'anecdote, d'histoire, de nouvelle &c, est un effet particulier de quelque une de ces passions, dirigé vers un but moral. Dans Anne Bell, M. D. a voulu prescrire aux pères le degré de sévérité qu'ils doivent employer, quand il s'agit de punir les faiblesses de ces malheureuses victimes d'un âge incapable de réfléchir, privées de la grande leçon de l'expérience, & les malheureux effets de cette sévérité portée trop loin.

Tout respiroit dans anne Bell ce charme au-dessus de la beauté même : cette sensibilité, qui est bien plus la source de



nos chagrins que de nos plaisirs, funeste presque toujours à quiconque la possède, & délicieuse pour ceux qui en sont les objets &c. La mort lui enleva sa mere dès le berceau ; son pere , Mylord Daramby , prit soin de l'éducation de sa fille : elle lui étoit chere ; mais il ne lui parloit jamais qu'avec un ton absolu qui effrayoit sa jeunesse. Bell étoit saisie d'une crainte continuelle : avec ce caractère dur , Mylord étoit d'une hauteur insupportable ; il se prétendoit descendu des anciens souverains de l'isle ; il reservoit sa fille à un des plus éminens Pairs d'Angleterre , & ne doutoit pas que Bell ne fut sensible, lorsqu'il l'auroit ordonné.

Un jeune homme , fils du député d'une petite ville , venoit souvent avec son pere, faire sa cour à Mylord : Bell fut touchée de ses graces : elle le désiroit , soupiroit dans son absence , sans pouvoir se rendre raison à elle-même de son inquiétude. Syndham n'étoit ni riche , ni d'une maison illustre , mais il étoit le plus aimable des hommes. Il partageoit les sentimens de Bell ; son respect ne lui permettoit pas même de se les avouer : le chagrin le consumoit ; enfin il tomba dans une langueur qui le conduisit aux portes du



trépas. Bell n'étoit pas dans une situation moins affligeante. Syndham, à sa convalescence, se traîne au parc de Daramby, fondant en larmes, & résolu de mourir plutôt que de déclarer sa passion à Bell. Elle étoit dans une allée, formant le même projet : elle entend Syndham, jette un cri, & s'évanouit ; Syndham est à ses pieds, & leurs feux, si longtems cachés, éclatent malgré eux. Ils se font mutuellement l'aveu de leur passion, & se repètent mille fois qu'ils s'aimeront éternellement. Bell, plus tranquille & retirée chez elle, effuye les combats les plus cruels ; mais ils se promettent de s'en tenir à une amitié pure ; Bell proteste de ne se marier jamais ; elle espère que son pere ne voudra pas être son tyran. Ils se retrouvent souvent au même endroit ; ils y réitèrent mille fois le projet de s'aimer & de s'en tenir à la tendresse la plus pure ; mais peu à peu leurs désirs deviennent plus ardens, & cedent enfin à la séduction de l'âge : la fille du Lord Daramby tomba dans les bras de Syndham. Elle en fut bientôt punie ; à ses remords se joint naturellement la preuve manifeste de son crime ; elle apprend à Syndham qu'elle est sur le point d'être mere. Il veut se donner la mort ;



elle le rappelle à des sentimens plus généreux , à vivre pour elle & pour le fruit de leurs amours. La terreur que son pere lui inspire , l'empêche de dévoiler son secret; elle se resoud à quitter la maison paternelle, à contracter un engagement secret, & à se retirer auprès de l'oncle de son mari.

Syndham avoit perdu son pere & sa fortune ; l'oncle avare & craignant la haine de Daramby , chasse son neveu & sa femme. Le Lord ne sçait à quoi attribuer la fuite de sa fille : il apprend par un Pasteur vénérable , qui sollicite la grace de Bell , qu'elle demande à se jeter à ses pieds ; il la reçoit. » Milord , dit le Pasteur , voici votre fille expirante de chagrin & de repentir ; elle a osé se marier sans votre consentement. Et à qui ? A qui demande vivement le Lord ; jusqu'alors Daramby avoit resté suspendu entre la tendresse & la fureur ; mais , au nom de Syndham que sa fille lui présente en pleurant : » ce misérable est votre mari , s'écrie-t'il ! Je croyois qu'un Lord... Malheureuse sortez de ma présence... Je t'accable de ma malédiction. Syndham étoit prosterné à ses pieds : Daramby tire son épée, veut le percer, & le blesse même au



bras. Sa fureur redouble aux accens de la voix suppliante de sa fille ; il les chasse indignement. Le bon Ministre les ramène chez lui , leur donne des lettres pour Mistriss Sara , une de ses parentes , à 40 milles de Norwich.

A peine sont-ils partis, que Daramby renvoye chercher le Ministre , le traite de séducteur , & lui ordonne de lui avouer où sont les deux coupables. Le Pasteur lui répond avec une noble fermeté ; ni les menaces, ni les imprécations du Lord ne peuvent lui arracher son secret. Il appelle ses domestiques , le Pasteur Sympton est inébranlable. Le Lord fait chasser ce respectable vieillard. Mistriss Sara avoit une devotion d'un autre genre ; elle se regardoit comme un modèle de perfections , & son mari avoit été la victime de la haute opinion qu'elle avoit de sa vertu : elle accabla les deux époux de ses remontrances amères , de duretés plus humiliantes que les outrages , & les contraignit de s'exiler de sa maison. Ils sont réduits à la plus grande misère ; Bell étoit prête d'accoucher , Syndham sans ressource , voit manquer toutes ses entreprises ; il a recours à la plus affreuse ; à l'infamie de sa femme , il va tous les jours se



louer à un fermier , & labourer la terre ; attelé à une charrue à côté d'un de ces animaux employés à l'agriculture. Bell le surprend dans ce pénible exercice , se jette à son cou , & inonde de ses larmes le sein de Syndham. Elle veut l'obliger à quitter cet accablant exercice ; Syndham se sent assez de forces : le fermier est touché de leur tendresse & de leur misère , il les presse dans ses bras , & ne pouvant mieux faire , il reçoit Syndham comme son fils , & empêche qu'il ne succombe à ce travail.

Daramby s'étoit livré à l'ambition ; une sœur qui devoit hériter de lui , s'étoit emparée de son esprit , & éloignoit de lui ce qui pouvoit lui rappeler la malheureuse Bell. Syndham étoit père d'un fils , & se reprochoit de lui avoir donné la vie ; Bell le consolait , l'aidoit dans ses travaux , malgré lui-même , préparoit ses repas , & se félicitoit quelquefois de sa misère , qui écartoit loin d'eux les méchans & les faux amis : leur enfant & le bon fermier leur tenoient lieu de tout. Le fermier trop vieux se retira ; Richard son fils qui prit la ferme , ne regarda les deux époux que comme des journaliers , & les accabla sous le poids du travail. Bell le supplia de met-



tre un peu plus de modération dans les travaux qu'il exigeoit de son mari. Richard la repousse; envain son pere l'exhorte à l'humanité; il expire sans avoir rien pu obtenir de son fils pour ces infortunés. Syndham est accablé. Bell un jour le trouve à moitié couché dans un fossé, la tête sur ses genoux. Il lui avoue qu'il succombe sous ses efforts. Bell se jette dans ses bras : ma chere Bell, lui dit-il, tu n'embrasses qu'un corps qui sera bientôt glacé. L'idée de l'état où il va laisser la mere & l'enfant, le déchire. Il l'exhorte de reclamer les bontés de Mylord; il espère qu'il s'attendrira. Il lui demande pardon des peines, des opprobres qui ont été les suites de son amour. Il porte ses lèvres défaillantes, tantôt sur la bouche de son fils, tantôt sur celle de son épouse : cette scène est la plus touchante de cette histoire. Syndham expire. Bell évanouie se trouve dans sa miserable retraite avec son fils : un valet en pleurant lui annonce qu'il faut qu'elle quitte le service de Richard. Elle est chassée : dans ce désespoir, elle se refugie dans une hôtellerie de peu d'apparence. C'est de là qu'elle écrit à son pere tous ses malheurs. Daramby étoit dévoré de chagrin, & s'ac-



cusoit d'inhumanité envers sa fille : la lettre tombe entre les mains de la sœur de Mylord , qui se garde bien de la remettre. Quelque tems après , cette sœur se brouille avec son frere ; ils se séparent. Daramby au milieu de ses regrets , a recours au Ministre qu'il avoit tant maltraité ; il lui demande des nouvelles de sa fille ; il voudroit la rappeler , & adopter Syndham pour son fils ; il leur pardonne tout. Le Ministre est attendri du retour & des regrets de cet injuste & malheureux pere ; mais il ignore ce que Bell & son mari sont devenus depuis leur sortie de chez sa sœur.

Bell , qui ne reçoit point de réponse à sa lettre , croit que son pere l'a entièrement abandonnée : elle se livre au désespoir : elle étoit mere , & ne concevoit pas qu'on eut la force d'être inexorable envers ses enfans. Cependant sa misere augmente : elle se résout à solliciter la compassion publique ; Bell , sans son fils , eut mieux aimé perdre mille fois la vie. Un jour qu'elle traverse un cimetière , elle y contemple les dépouilles de la mort ; elle voit une fosse profonde où sont entassés des ossemens ; elle est sur le point de s'y précipiter avec son fils : cet enfant jette



un cri d'effroy, & s'attache au col de sa mere; elle le regarde, s'attendrit, & promet de conserver le seul objet qui lui rappelle son cher Syndham. Elle entend auprès d'elle des gémissemens; la pitié surmonte sa crainte; elle y vole; elle voit un homme étendu sur une pierre, ses deux mains sur son visage, & presque évanoui: elle va puiser de l'eau; il reprend ses sens, leve sa tête, elle reconnoit Richard; il étoit réduit à la plus affreuse misere, & pour comble de maux, il est secouru par la personne qu'il a rendu la plus malheureuse; elle divise en deux parts le morceau de pain qu'elle réservoir à son fils. Richard lui raconte que son avarice l'a porté à s'enrichir par des voies illégitimes; qu'on a saisi sa ferme, qu'on le poursuit pour le mettre dans un cachot, que des voleurs lui ont ravi le peu qu'il avoit sur lui, & qu'enfin il y avoit deux jours qu'il n'avoit mangé. Richard la conjure de lui pardonner les maux qu'il lui a causés. Bell versoit des larmes, elle veut le consoler; mais il expire à ses yeux. Elle fuit de ces lieux épouvantée; mais la rigueur de son sort est toujours la même. Elle se trainoit de village en village; elle alloit s'éteindre de besoin & de maladie;



une pauvre femme la retire dans une étable; elle étoit épuisée, & ne donnoit d'autres signes de vie que ses pleurs & les regards qu'elle donnoit de tems en tems à son fils ; elle fait un dernier effort, demande de l'encre & du papier à sa bienfaitrice, & écrit une nouvelle lettre à son pere. Elle l'exhorte à la délivrer du fardeau de sa malédiction, à venir recevoir son ame prête à s'exhaler. La lettre parvient enfin à Daramby, qui étoit dans ce moment avec le Pasteur. A-peine l'a-t'il ouverte, qu'il s'évanouit; il revint, en s'écriant : ah ! ma fille, à ce comble de misere ! Il prend avec lui le bon Ministre, ils partent ; il craint de la trouver expirante ; il se convainc de la méchanceté de sa sœur, qui a soustrait la première lettre : rien n'égale l'impatience du pere que celle de sa fille ; elle est agitée de l'inquiétude la plus affreuse; elle écrit une seconde lettre, prie sa bienfaitrice qu'on mette cette lettre dans ses mains, & qu'on l'expose dans cette situation aux regards de son pere. Elle meurt en tenant son fils embrassé ; il se jette en pleurant sur son corps. Le pere arrive : quel spectacle ! il cherche à ranimer sa fille par ses embrassemens; il prend



cet enfant , le couvre de ses larmes ; il arrache la lettre des mains de Bell : il la lit ; il veut se donner la mort ; le Ministre le rappelle à d'autres sentimens , & le fait enlever de ces funestes lieux. Il consacre ses jours à la piété, & prend soin de l'éducation de son petit fils , à qui il laisse son nom , son rang & tous ses biens. Ce jeune Lord en consacre une partie à soulager les malheureux. Il fit construire un hôpital à l'endroit même où sa mere étoit morte , & tous les ans il alloit y passer un mois pour y servir les pauvres. Il y érigea la statue de Bell ; souvent il embrassoit ce marbre , & alloit pleurer à ses pieds.

---

*Théâtre espagnol*, 4 vol. in-12. ( Par M. Linguet ) A Paris , chez Déhanfy le jeune. 1770.

**L**E théâtre espagnol , tout informe qu'il étoit au tems de Lope de Vega , de Calderon &c , a été longtems le pere nourricier du nôtre. « Vos écrivains , dit M. Linguet dans son épître dédicatoire à l'académie espagnole , nous ont été plus utiles que ceux même des Grecs & des Romains. Ceux-ci nous



ont offert des modèles plus corrects; mais si les romanciers & les comiques espagnols ne nous avoient préparés à la lecture des Sophocles & des Térences, il est plus que probable que nous n'aurions jamais pensé à imiter ces derniers. . . Il est sûr que les François doivent cent fois plus aux Espagnols, qu'à tous les autres peuples de l'Europe. . . Il est vrai que, par la suite, les disciples se sont trouvés en état de s'acquitter avec usure envers leurs maîtres ».

C'étoit donc une entreprise très-utile pour notre littérature, de faire connoître la mine que nos Corneilles & notre inimitable Moliere ont si heureusement fouillée, mais qu'ils n'ont pas tellement épuisée, que nos jeunes auteurs comiques ne puissent y trouver encore des richesses abondantes. Ils doivent de la reconnaissance à M. L. d'avoir voulu sacrifier à cet ouvrage quelques-uns de ses soins & de ses veilles. Du Perron du Castéra, le traducteur du Camoëns, l'avoit essayé; mais Castéra n'avoit que de l'esprit, & les auteurs du théâtre espagnol étincellent quelquefois de génie; c'est ce génie, cette marche singulière, ces développemens naturels d'une intrigue adroi-



tement tissue, cette force comique, ou ce pathétique qui naît quelquefois des situations préparées de loin, mais qui semblent amenées par le hazard, qu'il n'appartenoit qu'à un homme de génie & de goût de saisir, & de rendre dans sa langue; il suffit de lire les notes de Du Perron du Castéra sur la *Lusiade*, pour sentir combien ce goût & ce génie avoient à souffrir entre les mains de ce traducteur.

M. Linguet s'étend sur le titre de *comédie*, que les Espagnols donnoient indifféremment à leurs drames tragiques & comiques, ne soupçonnant dans ces deux mots d'autre différence que celle du son. Cette confusion lui paroît singulière; nous croyons qu'on ne doit en chercher la raison que dans l'origine même de l'art. L'imitation théâtrale est une suite naturelle de ces arts qui naissent, pour ainsi dire, avec les hommes, la musique, la danse & la poésie; plusieurs voyageurs dignes de foi, rapportent que des peuplades de sauvages ne prennent aucune résolution, soit pour la paix, soit pour la guerre, soit pour d'autres objets relatifs à l'espèce de leur gouvernement, qu'au milieu des chants, des danses & des jeux, où quelques sauvages amusent la compagnie aux



dépens du ridicule de quelques - autres , par des scènes *impromptu* : souvent quand la raillerie est portée trop loin , la scène devient tragique. Lorsque les arts perfectionnés par les nations policées , ont été assujettis à une marche plus régulière , on a distingué les genres ; ce qui n'a pu se faire que par une progression successive. Il y a lieu de croire que lorsque Thespis donna l'idée des jeux scéniques , on ne distinguoit point la tragédie de la comédie : quand ces mêmes arts perdus dans les révolutions des empires , ont reparu chez les nations modernes , ils ont suivi la même marche. Le premier objet des inventeurs des représentations théâtrales a été d'imiter les actions , les événemens les plus remarquables , les mœurs , les ridicules , en mêlant indistinctement le plaisant au sérieux , le terrible au bouffon. Les Espagnols ne sont pas les seuls qui ont donné ce nom générique de *comédie* à leurs drames , & même à leurs grands poèmes ; les Italiens , quoiqu'ils connussent les grands modèles de l'antiquité , ne distinguoient point ces genres dans les commencemens ; le Dante appelle *comédie* , son poème du *Ciel* , du *Purgatoire* & de l'*Enfer* ; & encore parmi



mi nous, le peuple appelle *comédie* toute représentation théâtrale ; l'usage même a prévalu dans tous les ordres, de désigner par le nom de *comédie*, la salle des spectacles, de dire, *je vais à la comédie*, soit qu'on joue le *Tartuffe*, ou *Phèdre*, & d'appeller indistinctement *comédiens*, le Kain & Prévile, Dominique & Baron. Nous nous sommes étendus sur cette matière avec d'autant plus de plaisir, que les auteurs dramatiques de nos jours retrogradant vers l'origine de l'art, affectent de confondre les genres : heureux encore, si, dans leurs terribles comédies, ils laissoient appercevoir un peu de cette gaieté primitive qui tempéroit la tristesse trop continue d'une action atroce.

Nous nous bornerons dans cet extrait au premier volume du *Théâtre espagnol*. Il contient quatre pièces, la *Constance à l'épreuve* ou l'*Esclave de son amant* ; le *Précepteur supposé* ; les *Vapeurs*, ou la *Fille délicate*. Ces trois comédies sont de Lopès de Véga-Carpio. La quatrième est de Dom Pedro Calderon de la Barca, & est intitulée : *Il y a du mieux*. Ces deux auteurs sont, au jugement de M. L., les meilleurs qu'ait eus le théâtre espagnol. Le premier a composé deux mille

*Tom. IV. Part. III.*

S



deux cens pieces : M. Linguet met Calderon au-dessus de Lope, moins riche dans son abondance que son rival.

Dans la premiere piece, divisée en trois actes ou journées, Don Juan, amoureux de Dona Hélène, pour complaire à Don Fernand, son pere, est sur le point de prendre le parti de l'église : Dona Hélène, tendre & sensible, se soumet, en gémissant, à ce sacrifice, parcequ'elle le croit utile à son amant ; mais ce généreux desintéressement touche D. Juan au point qu'il renonce à son projet & à un bénéfice de 5000 ducats de revenu. D. Fernand, qui croit son fils bien décidé pour l'état ecclésiastique, & qui, pour certaines raisons, est au comble de ses vœux, apprend par un de ses amis, que D. Juan est chez l'Official à solliciter la dispense de ses bans pour se marier ; le pere entre en fureur, chasse son fils de la maison paternelle, & fait jeter ses meubles & ses livres par la fenêtre. Envain le fils, qui a fait répandre le bruit qu'il va servir en Flandre, vient-il se jeter aux genoux de son pere, pour lui demander sa bénédiction, avant que de partir ; le pere est inexorable. Don Juan fait ses adieux à Dona Hélène, & espère de se reconcilier avec son pere à



son retour ; mais , après un mois d'absence , il n'est pas plus heureux. Léonard le loge chez lui. Ce Léonard est un gentilhomme ami de D. Fernand ; il a une sœur amoureuse-folle de D. Juan , qui paroît lui avoir donné des espérances de l'épouser. Don Fernand , désespéré de la perte de son fils , cherche un esclave qui ait assez de mérite pour lui en tenir lieu. Albert , déguisé en officier de marine , vient lui offrir une fille qui a tous les talens & toutes les graces ; quoique D. Fernand cherchât un homme , il accepte cependant la jeune esclave , qui se jette à ses genoux ; il est touché des graces de Barbe : c'est ainsi que le faux officier appelle l'esclave. « Les anciens , dit D. Fernand , faisoient souvent usage de l'adoption. Ils donnoient aux enfans de leur choix la préférence sur ceux qu'ils ne tenoient que de la nature : je songeois tantôt à les imiter , & à me donner un fils , en achetant un esclave bien né ; je ne m'en dédis point , & je ferai pour cette belle enfant ce que j'aurois fait pour un garçon ». Barbe , qui n'est autre que D. Hélène , s'informe quelles sont les personnes de la maison ; un valet qui lui en rend compte , lui apprend que D. Fernand a un fils de vingt



ans, qu'une coquine, que Dieu confonde, a trouvé moyen d'enforcer ; que son pere l'a chassé. Tandisque Barbe est exposée à ces humiliations, qu'elle met tout en œuvre pour gagner les bonnes grâces de Don Fernand, qu'il lui accorde toute sa confiance, qu'il lui avoue qu'il aime plus que jamais ce fils qu'il chasse & qu'il persécute, qu'il la charge avec sollicitude de le voir, de l'assister, comme à l'insçu de son pere, d'avoir soin qu'il ne manque de rien, de lui remettre de l'argent, mais surtout de le détourner de ce maudit mariage ; tandisque elle est au comble de la joie, d'un côté l'amoureuse Séraphine fait des reproches à D. Juan, qui, pour se conserver l'azile où il est, lui persuade que sa jalousie est mal fondée, & que c'est elle qu'il veut épouser. Va, lui dit-elle, je me défiois de mon étoile plus que de ton cœur. D. Juan est déchiré de remords. D'un autre côté, Richard, qui a vu l'esclave de D. Fernand, en est devenu amoureux ; il la rencontre, & lui fait les déclarations les plus pressantes : il veut l'acheter ; Hélène le reçoit avec une fierté qui irrite ses desirs. Elle arrive chez D. Juan qu'elle trouve désespéré de ne sçavoir ce qu'elle est devenue. Pedro,



son valet, lui présente Barbe, l'esclave de son pere; il reconnoit Hélène, il est transporté. Oui, D. Juan, dit-elle, oui, c'est moi-même; & quelle autre que moi auroit osé former le projet que j'ai exécuté pour vous rendre le cœur de votre pere, je me suis faite son esclave: pour vous rétablir dans vos droits, j'ai renoncé à tous les miens: je n'y ai point de regret, si vous sentez le prix de ce sacrifice, & si vous m'en donnez la seule recompense dont je suis jalouse, c'est-à-dire, un amour pareil à celui qui en a été le mobile. Dans ce même moment, Séraphine se fait annoncer; elle trouve l'esclave charmante; l'esclave félicite l'ami de D. Juan d'avoir une sœur si belle; Séraphine, par malheur, dit qu'elle veut la demander à D. Fernand, pour la servir quand elle sera mariée avec D. Juan: la sensible Hélène se retire avec le poison de la jalousie dans le cœur, sans que D. Juan puisse l'en dissuader.

Richard a imaginé un moyen d'avoir l'esclave. Don Fernand est reconcilié avec son fils: celui-ci a fait sa paix avec Hélène; il revient de la chasse; son pere ordonne à l'esclave de lui ôter les bottes; D. Juan n'y peut consentir. Voilà bien



des façons, dit le père, est-elle donc ici plus qu'une autre ? Il sort. Après une scène entre Hélène & D. Juan, Hélène, qui reste seule, apprend de la suivante de Séraphine, que D. Juan ne bouge d'auprès de sa maîtresse, & qu'elle lui envoie une lettre, sur laquelle une voisine a jetté un sortilège pour le forcer à se marier avec elle. Hélène se fait donner la lettre, & promet de la rendre à main propre. Elle fait à D. Juan les plus sanglants reproches. Richard s'adresse à D. Juan. Il prétend que l'esclave lui appartient, qu'elle lui a été volée par un soldat qui l'a séduite sous promesse de mariage; il en a des preuves. D. Juan, qui sait bien qui est D. Hélène, se persuade cependant que Richard est de bonne foi, & qu'il est trompé par sa ressemblance avec l'esclave qu'il réclame; c'est ce qui l'engage à se contenir. Il fait des reproches à Hélène du projet de Richard, dont il feint de la croire complice. Enfin D. Fernand, qui est persuadé que Séraphine est la cause de la répugnance de son fils pour l'état ecclésiastique, a consenti à les marier; les parens, le notaire sont mandés; il ordonne à l'esclave d'arranger tout; il la gronde de ce qu'elle marque de l'humeur. Tout est prêt



pour la signature du contract. Hélène l'arrache des mains du notaire, & le déchire; D. Fernand la prend pour folle. D. Juan n'ose déclarer qui elle est : au milieu de tout cela Richard arrive, & reclame l'esclave. D. Hélène de dépit avoue qu'elle lui appartient, & convient de tout : D. Juan s'oppose à son enlèvement, & déclare qu'Hélène est sa femme. D. Fernand s'emporte contre son fils & contre Hélène : « Je ne suis pas si fort au-dessous de votre fils que vous le pensez, dit-elle : instruite du projet de vengeance que vous aviez formé contre lui, j'ai quitté mon rang, ma famille, mes amis, pour venir jouer auprès de vous le rôle de cette esclave heureuse, destinée à conserver à votre propre sang votre succession. Un de mes domestiques m'a vendue à vous : je me suis déguisée. Je me nomme D. Hélène, je demeure près de Seville. J'abandonne sans regret votre fils à cette Dame, à qui il est mieux du qu'à moi; je retourne me renfermer dans ma maison, après avoir donné au monde un exemple rare, peut-être, de courage & de tendresse. Séraphine, pénétrée d'admiration, lui cède tous ses droits sur D. Juan. D. Fernand touché de tant de tendresse



& de générosité, unit D. Juan & Hélène.

Nous avons essayé, en rapportant le canevas de cette comédie, de faire connoître la manière dont Lopès de Véga, intrigue & conduit ses pièces; nous voudrions pouvoir donner une idée de la manière de Calderon, dans la comédie intitulée *Pejoresta que estava*; mais les évènements & les situations sont si multipliés; & se succèdent si rapidement, qu'on auroit plutôt fait de transcrire la pièce en entier, que d'en entreprendre l'analyse: nous nous bornerons à deux ou trois situations.

Laura & Flora se promenoient sur le bord du Danube: elles étoient suivies par Arnaud, à qui Laura, sans se découvrir, faisoit beaucoup d'avances, & de Licio, cousin de Flora, à qui son pere D. César, Podestat, vouloit la donner en mariage. Licio voyant Arnauld bien reçu de Laura, s'est attaché à Flora, qui ne voulant pas se faire reconnoître, a pris la fuite; Licio la suivie. Flora effrayée, a vu un étranger, & lui a demandé du secours; elle rentre précipitamment chez elle; elle raconte à Silvia ce qui vient de lui arriver, lorsqu'elles entendent dans la rue, *qu'il meure, qu'on le tue*; aussitôt Dom



Carlos, l'épée à la main, entre, implore le secours de Flora, qui le cache sous un rideau; au même instant entre Arnould, furieux, qui lui dit qu'elle est intéressée à la vengeance qu'il poursuit contre un traître qui vient d'assassiner l'ami d'Arnould, le cousin de Flora; il s'est jeté, dit-il, dans la maison du Podestat, sans le savoir. Dites moi donc où il s'est caché, afin que d'un seul coup, nous soyons vengés tous deux. Flora est étonnée; mais prenant aussitôt son parti, elle feint d'entrer dans les idées de vengeance de D. Arnould. D. Carlos frémit. Flora ajoute qu'il s'est jeté dans le jardin par une fenêtre. Arnould sort. Flora dit à son prisonnier: vous voyez, Monsieur, combien je manque en votre faveur aux droits du sang & à ceux de l'amour, en consentant à vous délivrer. D. Carlos lui raconte l'histoire de l'événement dont Arnould poursuit la vengeance. Je suis étranger, dit-il; je me promenois sur le bord du Danube; une femme voilée m'a fait signe d'aller la joindre. J'y ai été: elle m'a dit: rendez-moi le service d'arrêter cet homme qui me suit. Elle achevoit à-peine, que le même homme m'a crié: cette Dame m'a refusé la faveur de lui parler, qu'elle



vous accorde ; je veux m'en venger sur vous, si je ne puis autrement. Nous avons tous deux mis l'épée à la main ; il est tombé d'un coup que je lui ai porté, & moi en voyant la justice accourir, je me suis sauvé ici.

Dans le 3<sup>me</sup>. acte ou journée, D. Arnauld est caché dans un bosquet du jardin de Laura, sa maitresse, sœur de D. Fabio, qui la veille avec une sévérité tyrannique ; on profite du sommeil de cet argus, & Laura vient joindre son amant. A peine sont-ils ensemble, qu'un homme se précipite dans le jardin par-dessus la muraille ; Laura est effrayée ; D. Arnauld demande qui c'est : Monsieur, lui dit cet homme, qu'il ne peut distinguer à cause de la nuit, c'est une foible occasion pour montrer votre courage ; je suis de maison en maison le ressentiment d'un mari ; il le prie de l'aider à franchir le mur pour passer dans la maison voisine : c'est celle du Podestat : n'importe, on l'aide & il s'y glisse. A peine est-il passé, que le Podestat lui-même, le pere de Flora, vient dans le jardin de Laura, où on lui dit que D. Carlos s'étoit réfugié. Fabio s'éveille au bruit, & vient avec de la lumière ; Arnauld se cache dans un coin,



le manteau sur le nez ; on le trouve , il refuse de se découvrir pour ne pas compromettre Laura ; il entend que c'est D. Carlos que l'on cherche , son ennemi , le meme qu'il vient d'aider à sortir du jardin. Le Podestat qui prend Arnould pour D. Carlos , veut lui épargner la honte de se découvrir , & le fait conduire à la tour , où Flora a caché D. Carlos. *L'imbroglio* dure depuis le commencement jusqu'à la fin de la piece ; mais tous les incidens sont liés l'un à l'autre ; tout est action & mouvement dans cette piece.

Nous analyserons encore quelques-uns de ces drames , lorsque les spectacles ne fourniront point des nouveautés.

*Mémoire pour un nègre qui reclame sa liberté.* Par Mr. Henrion de Pensy, 1770.

C'étoit la cause de l'humanité outragée, que M. Henrion de Pensy, Avocat au parlement de Paris, avoit à défendre à ce tribunal. Le sujet étoit digne du plus grand orateur, & l'Orateur n'a pas resté au-dessous de son sujet ; aussi a-t'il obtenu tout le succès qu'il pouvoit désirer ;



son mémoire a été généralement applaudi du public, & la cause a été jugée conformément à ses conclusions.

Le nommé Roc est né dans l'isle de Cayenne de Louis & Agnès, nègres, originaires de Guinée, affranchis avant la naissance de leur fils. Celui-ci, âgé de 20 ans, & jettant ses filets à une lieue du rivage, est enlevé par un Capitaine Espagnol, qui, sous prétexte d'acheter son poisson, l'a voit attiré sur son bord. Il est conduit à la Louisiane, où le perfide Espagnol le vend à un François. Envain, depuis huit ans, ce malheureux a-t'il réclamé contre un pareil forfait; l'avarice, l'usage, l'habitude de voir & de faire des malheureux, ont rendu tous les cœurs sourds à son désespoir, & la justice de sa réclamation n'a servi qu'à rendre son joug plus pefant.

Le Sr. Poupet, son dernier maître, l'a choisi pour le servir dans un voyage qu'il a fait en France; il est arrivé à la Rochelle au mois de Juin 1769. De toutes les formalités que la loi prescrit aux maîtres à l'effet de conserver leurs esclaves en France, le Sr. Poupet n'en a rempli qu'une seule, la déclaration au greffe de l'amirauté de la Rochelle. Son esclave a aussitôt interjetté appel de cette dé-



claration ; la cour a reçu son appel , & à mis ce malheureux sous sa protection spéciale. Je demande , dit son défenseur , que la justice repare l'outrage de la force ; il demande qu'elle le fasse jouir d'une liberté qu'il a apportée en naissant ; d'une liberté dont la violence a bien pu suspendre l'exercice , mais qu'il n'est pas au pouvoir des hommes de lui ravir. Il est né libre , & il en offre la preuve : il est en France , & il en reclame la franchise : voilà ses moyens.

Avant d'en venir à l'exposition du fait , M. Henrion a tracé le tableau historique de l'esclavage , « le plus grand des outrages que l'homme ait fait à la nature. A peine , dit-il , les sociétés sont-elles formées , que la terre n'est plus , pour ainsi dire , qu'une vaste prison. Sparte tient sous ses loix féroces , un peuple entier de malheureux ; & les Romains , aussi cruels envers leurs esclaves , que lâches sous leurs tyrans , insultoient depuis six cens ans la nature , lorsqu'elle se vengea en leur donnant les Néron & les Caligula ». Il établit que les Francs n'eurent jamais d'esclaves , & qu'ils ne connurent que la servitude réelle ; qu'enfin la servitude alloit être ensevelie sous les débris du



gouvernement féodal , lorsque l'événement le plus inattendu fit voir à l'Europe étonnée des hommes , des pays & des crimes inconnus jusqu'alors.

L'Espagnol , continue l'Orateur , aussi avare qu'intrépide , aborde dans un monde nouveau. L'or du Pérou , tel qu'un funeste talisman , le change en frénétique ; il massacre tout pour tout avoir. L'instant étoit arrivé où les crimes de l'Europe devoient se déborder sur toutes les parties du globe. Dans le même tems , les Portugais franchissent les obstacles qui avoient jusqu'alors arrêté l'ambition & découragé l'audace de tous les peuples ; ils pénètrent jusqu'au Sénégal , forment des établissemens sur les côtes de Guinée , en enlèvent les habitans , & vont en Amérique échanger l'homme contre un vil métal ».

« Ainsi , ajoute-t'il , s'est formé le plus nouveau & le plus monstrueux des commerces ; ainsi , ce peuple si doux , si humain , le François s'est avili jusqu'à commander à des esclaves. Louis XIII rejettoit avec indignation l'idée d'introduire l'esclavage dans les lieux soumis à son empire. Il fallut intéresser sa piété , il fallut la mettre aux prises avec sa justice ; il fallut



lui persuader que c'étoit l'unique moyen de mettre ces hommes sous le joug de la foi. On a pris sur l'autel, observe M. Henrion, les fers dont on a chargé ces malheureux; on s'est joué de ce qu'il y a de plus sacré sur la terre, la religion des peuples & la justice des Rois... Telle est l'origine de notre législation sur les esclaves; origine impie, qui ajoute encore à l'horreur naturelle de l'esclavage. Celui des anciens dégradoit l'humanité; le nôtre est pis encore; il est contraire à la religion qu'il a jouée, à l'autorité royale qu'il a surprise, & aux mœurs qu'il a détruites, en autorisant le plus grand des crimes, celui d'enlever & de vendre un homme libre ».

Tel est en substance le tableau que M. H. met sous les yeux des juges; après l'exposition du fait, il passe à la discussion des moyens. Sur le premier, *le nommé Roc est né libre*, « on convient, dit-il, que l'on ignore comment on établit une proposition de cette espèce. Prouver à des hommes qu'un homme est né libre : eh ! que pourroit-on ajouter à ce que la nature dit à tous les cœurs ? Il est *homme* ; ce mot ne renferme-t'il pas la preuve la plus victorieuse ? Encore une fois, il est *homme* ;



voilà son titre , titre imprescriptible , inaltérable , titre supérieur aux attentats de la force , aux ravages du tems , au pouvoir même des loix ; titre qui doit au moins imposer à celui qui le conteste , la nécessité de la preuve contraire ; il suffit à l'esclave d'alleguer qu'il est né libre : on ne peut pas l'obliger d'en rapporter la preuve ; il n'est pas possible d'abaisser jusques là la dignité de l'espece humaine ». Ce seroit au Sr. Poupet à prouver que Roc est esclave ; mais Roc offre d'établir que son origine est libre.

Nous n'entrerons point dans le détail de ces preuves, qui consistent en la demande de former une enquête à Cayenne, & de l'offre d'une attestation de tous les habitans de l'isle. Ah ! dit M. Henrion , si un François avoit surpris & vendu le Sr. Poupet à un négociant de Tunis ou d'Alger , tous les tribunaux s'armeroient pour sa défense ; nos supplices, déjà si cruels, ne le feroient pas assez pour punir un crime aussi énorme ; & on ose entreprendre de le justifier , parceque c'est un nègre qui en est la victime ! Est-ce que la moralité de nos actions varie comme les climats ? Est-ce que ce qui est injuste sous une latitude , peut - être juste sous une au-



tre &c » ? L'Orateur s'élève contre ceux qui pensent que les nègres sont d'une espèce inférieure à la nôtre. « Qu'ils apprennent, dit-il, que la plupart sont dignes de commander à leurs tyrans, & d'être les modèles de leurs maîtres. Ils ont le germe de toutes les vertus... Intrépides dans les tourmens, on a vu les bourreaux déchirer leurs membres, sans altérer les traits de leur visage; braves dans les combats, ils ont défendu nos possessions, ils ont versé leur sang pour la gloire de nos armes; & plus d'une fois, l'Anglois libre & fier a été accablé du poids de leurs fers ». L'Orateur tire le voile sur le tableau des outrages dont nous accablons ces malheureuses victimes de notre avarice, de crainte d'offenser la sainteté des tribunaux par de pareilles images.

M. Henrion en vient au second moyen. *Il est en France.* Il fait voir que la France a toujours été la protectrice des Rois infortunés, qu'elle se glorifie surtout d'être la libératrice des esclaves. « *Nul n'est esclave en France.* Voilà la maxime fondamentale : maxime formée par une espèce d'acclamation unanime, respectée par le tems, affermie par l'autorité;



maxime peut-être la plus glorieuse à la nation & au prince. Tous les Rois sont environnés d'esclaves, & il suffit aux esclaves, pour être libres, d'approcher du trône de la France. Une galère espagnole échoue sur nos côtes; trois cens maures y servoient comme esclaves: Henri II, malgré l'opposition de l'Ambassadeur d'Espagne, déclare libres les 300 esclaves, & les fait reconduire dans leur patrie. Louis X avoit consacré cette maxime par une ordonnance solennelle; elle porte: *Nous, considérant que notre royaume est dit & nommé le royaume des Francs, & voulant que la chose soit de la vérité accordante au nom... avons ordonné que toute servitude soit ramenée à franchise.* Cette franchise est donc une loi de la nation... les étrangers eux-mêmes l'ont respectée, & un François travaille à la détruire »!

M. H. discute la prétention du Sr. Poupet, qui se croit dans le cas de l'exception faite à la loi, ou plutôt extorquée à Louis XIII. On lui démontre qu'il ne s'est point conformé aux dispositions de l'édit, & fait voir que d'ailleurs l'édit n'étant point revêtu de la forme de l'enregistrement, devient une loi impuissante.



Le morceau sur les motifs de la formalité de l'enregistrement, rendu nécessaire par nos Rois même, est très-beau. La plus haute sagesse s'est fait entendre par la bouche de nos Rois. Ils ont dit: nous sommes les plus chéris des Rois, soyons les meilleurs; nous sommes les plus grands, soyons les plus justes. Mais, plus nous sommes élevés, plus nous aurons de flatteurs ambitieux, de courtisans avides, de conseils trompeurs & trompés. Un mot surpris peut faire vingt millions de malheureux; si ce mot nous échappe, y aura-t'il un citoyen assez généreux, assez puissant pour faire parvenir la vérité jusqu'à nous? C'est vous, ont-ils dit au parlement, que nous chargeons de ce ministère redoutable & sacré. Né dans le berceau de la monarchie, toujours sage, toujours ferme, toujours incorruptible, environnez le trône, veillez sur la gloire du maître & le bonheur du sujet: soyez le premier dépositaire de notre volonté souveraine, & que la puissance législative parle à nos peuples par votre organe. Ainsi nos Rois se sont montrés plus grands que leur dignité même; ainsi leur prudence s'est faite une égide contre la surprise; ainsi s'est formé notre droit pu-



blic. Mépriser la formalité de l'enregistrement, citer dans les tribunaux une loi qui n'en est point revêtue, c'est choquer la constitution, c'est tout à la fois manquer à la nation, & défobéir au prince.

M. H. examine la loi; il y trouve les marques visibles de la repugnance qu'éprouva le législateur, qui semble avoir voulu la rendre inutile par les conditions auxquelles il l'a assujettie; la plus petite omission de quelqu'une de ces conditions rend le maître indigne de la loi. Or, aucune des conditions n'a été remplie. *Les habitans des colonies, est-il dit dans l'édit, & officiers qui voudront amener ou envoyer en France des esclaves nègres, seront tenus d'en obtenir la permission des Gouverneurs - Généraux ou Commandans dans chaque isle; le Sr. Poupet n'a pas demandé cette permission. Cette permission contiendra le nom du propriétaire qui les amenera, ou de celui qui en sera chargé, celui des esclaves même, avec leur âge & leur signalement; & les propriétaires desdits esclaves seront tenus de faire enregistrer ladite permission, tant au greffe de la juridiction ordinaire ou de l'amirauté de leur résidence, qu'en celui &c.* Ces for-



malités ont été absolument négligées par le Sr. Poupet. Cet édit formant une exception au droit naturel , au droit commun de la France , doit être sévèrement renfermé dans les bornes qu'il s'est prescrites ». M. H. prévient l'objection *que ces formalités ne sont pas de rigueur , & que cette disposition de l'édit est tombée en désuétude*. Il oppose à cette objection un jugement solennel , rendu contre un maître en faveur de l'esclave , pour la légère omission d'avoir fait enregistrer dans le lieu de sa résidence la permission du Gouverneur des isles. Il s'élève contre les loix romaines sur l'esclavage , que le Sr. Poupet réclame ; « dans un gouvernement pareil au nôtre , dit-il , où regnent avec l'humanité , la justice & la paix , de quel poids peuvent être les maximes de ces hommes qui , pendant tant de siècles , ont tenu l'espece sous leurs pieds ? qui , dans le délire de leur ambition , croyoient que toutes les nations étoient faites pour servir , Rome seule pour commander ; qui , par un assemblage monstrueux des plus grands crimes & des plus sublimes vertus , ont inondé la terre de sang , écrasé tous les peuples , avili tous les Rois , & dont toutes les nations ont été



tour-à-tour, les ennemis, les alliés, & toujours les dupes & les victimes » ?

Le Sr. Poupet fait une autre objection, prise de l'utilité que le commerce retire de l'esclavage des nègres, sans lequel l'exploitation des colonies lui paroît impossible. Après s'être élevé contre ce raisonnement de l'avarice, qui met dans la même balance, l'intérêt de quelques commerçans & la destinée de nos semblables : M. H. s'attache à faire voir que l'esclavage des nègres n'est pas nécessaire à la prospérité de nos colonies. « La servitude, dit-il, telle qu'un volcan destructeur, dessèche, brûle, engloutit tout ce qui l'environne : la liberté, au contraire, mène toujours à sa suite le bonheur, l'abondance & les arts. Qu'on l'appelle en Amérique, & bientôt une population heureuse remplira ces déserts immenses ; où l'on ne voit aujourd'hui que des sauvages, des esclaves, des bêtes féroces & quelques européens souvent au-dessous d'elles... L'esclavage des nègres achevera ce que la fureur des Espagnols a commencé ; & les nations européennes n'auront que des déserts en Amérique, tant qu'elles y auront des esclaves... Ici l'expérience, continue M. Henrion, est d'ac-



cord avec le sentiment. Une nation d'Amérique ( \* ) vient de déclarer libres tous ses esclaves, & ce sacrifice de l'humanité ne nuit pas à ses intérêts &c ».

Il termine ainsi son mémoire. « Les historiens célèbrent la protection que le sénat d'Athènes accordoit aux esclaves. Puissent nos magistrats mériter que la postérité leur rende le même hommage ! L'aréopage protégeoit les esclaves ; qu'ils fassent plus que l'aréopage ; qu'ils rendent libres tous ceux qui ont le bonheur de parvenir jusqu'à eux ; & que nos tribunaux soient pour tous ces malheureux un azile sûr & sacré ».

Ce mémoire a été couronné d'un plein succès. Le 2 Mars dernier, il a été rendu un jugement qui *déclare le nommé Roc libre de sa personne & biens, & condamne Poupet à lui donner des gages sur le pied de 200 liv. depuis le jour de son arrivée en France, & à lui remettre tous les habits & linges à son usage, & aux dépens.*

---

( \* ) Les Quakers de Pensilvanie.





*Recueil des ouvrages de poésie & d'éloquence présentés à l'académie des Jeux Floraux, en l'année 1769, avec les discours prononcés dans les assemblées publiques de l'académie. in-8°. A Toulouse, chez Joseph Dalles. 1770.*

**T**Andisque le goût de la poésie semble s'éteindre dans la capitale, que de prétendus législateurs semblent se liguier pour renverser les regles de ce bel art, & pour asservir l'effor du génie à une marche lente & pénible; qu'ils s'étudient à donner le même ton & la même couleur à tous les genres; qu'ils s'efforcent vainement de trouver dans les argumens de leur logique & dans des calculs froidement géométriques, les effets prompts & imposans d'une imagination vivement agitée par le choc des passions; tandis qu'ils s'efforcent de substituer à la chaleur du sentiment des discussions subtilement métaphysiques; aux tableaux de la nature, à ces images qui constituent le langage des dieux, des vérités sans ornement & sans grace, des axiômes sans harmonie, la



la poésie plus cultivée dans nos provinces méridionales, conserve son ancienne majesté, sa simplicité noble, & les muses n'y accordent leurs suffrages qu'aux vrais poètes. L'académie des Jeux Floraux se fait un honneur de régler ses jugemens sur les modèles qu'Athènes, Rome, & les grands écrivains du dernier siècle nous ont laissés; elle n'admet dans la poésie les leçons de Socrate, qu'autant qu'elles sont embellies par la verve d'Horace, & par la versification de Racine; elle exclut du rang des poètes tout philosophe trop austère, qui regarde comme au-dessous de lui de parer la vertu des attraits de la fiction & du charme heureusement imposteur de la peinture.

Le recueil de 1769 offre des poésies dans différens genres. La première est une ode à l'honneur de M. de Fontenelle: elle a été jugée la meilleure de celles qui ont concouru pour le prix. Elle est de M. Martel, Avocat; il y parcourt la vie littéraire de ce Philosophe aimable.

L'œil en pleurs, la triste Uranie  
 Brise sa sphère & son compas:  
 Les astres, les cieux, qu'elle oublie,  
 Font envain briller leurs appas:  
 Dédaignant sa fluttre champêtre,  
 Le Dieu Pan reclame son maître,  
 Et l'Amour, son peintre animé;

Tom. IV. Part. III. T



Les Muses, les Graces naïves,  
Appellent de leurs voix plaintives,  
L'Éleve qu'elles ont formé.

Le Poète parle ainsi des connoissances astronomiques & de la pluralité des mondes de M. de Fontenelle.

Tu peins l'aride astronomie  
Des plus séduisantes couleurs;  
Tu fais embellir Uranie,  
Et parer sa tête de fleurs:  
Tu leves, Philosophie aimable,  
Ce rideau sombre, impenétrable,  
Qui la déroboit à nos yeux &c.

Illustre cendre, Ombre immortelle!  
Que n'ai-je, par mes accens,  
Egaler ce généreux zèle  
Que tu consacrais aux talens!  
Les noms de ces hommes célèbres,  
Ravis aux jalouses ténèbres  
Qui couvroient déjà leur tombeau,  
Par toi vainqueurs des derniers âges,  
Doivent leur vie à leurs ouvrages  
Bien moins qu'aux traits de ton pinceau.

On trouve dans ce recueil une ode,  
dans laquelle le Poète fait sentir comment la philosophie & les lettres doivent être unies.

Que par vos écrits respectée,  
La raison brille en tout son jour;  
*C'est ce trésor que Prométhée  
Ravit au céleste séjour.*  
Fuyez ce luxe de paroles;  
Où, fatigue de sons frivoles,  
Le cœur jamais ne s'attendrit;  
Qu'importe ce faste inutile?  
Dans cette abondance stérile,  
L'esprit n'amuse que l'esprit.



J'erre sur l'antique parnasse :  
 Un vain amas de fictions ,  
 Peu de talent , beaucoup d'audace  
 Caractérisoient nos Vâons &c.

Le Poète regarde Malherbe comme le premier des Poètes-Philosophes : il joignoit, dit-il, le plus profond raisonnement à la plus grande vivacité des images.

La raison regla son délire ,  
 Et tira des sons de sa lyre  
 Ses plus solides ornemens.

Il rend justice à M. de Voltaire, qui, de tous nos Poètes modernes, a sçu le mieux concilier la poésie & la philosophie; comme lui, dit-il,

Auteurs, pour embraser nos ames,  
 Sçachez nous plaire en instruisant &c.

L'ouvrage qui a remporté le prix de l'épître est *le portrait du sage*, par M. de la Harpe. Comme nous l'avons inséré en entier dans notre Journal, nous passons aux ouvrages qui ont concouru pour le même prix. Le plus intéressant est une épître à laquelle l'académie a accordé un prix réservé; elle est intitulée, le *Ban-deau de l'Amour*. L'Auteur est Mme. Verdier, de la ville d'Uzès. Elle donne à Aglaë, son amie, des conseils très-sages sur les dangers du monde, où elle entre.



Il distille un poison d'autant plus dangereux ,  
Que la main des plaisirs le verse & le presente. -

Mais c'est surtout contre l'amour qu'elle cherche à la prémunir.

Tremble de te laisser séduire :  
Qui s'engage sous son empire ;  
Deviens esclave sans retour.

L'Amour ! ce nom charmant n'offre rien de terrible :  
Il semble fait pour toi : ton âge , tes attraits ,  
Les vœux de mille amans , leurs soupirs , leurs regrets ,  
Ton cœur même , ton cœur ne pour être sensible ,  
A ce Dieu trop puissant tout fournira des traits.  
Mais à tes yeux charmés , quoiqu'il offre d'aimable ,  
Evite jusqu'à ses faveurs ;  
Il n'est jamais si redoutable  
Que lorsqu'il se pare de fleurs.

Elle lui avoue qu'elle y a été trompée.  
Elle lui raconte que , se livrant un jour ,  
sans crainte , aux douceurs du repos , sous  
un ombrage frais , la jeune Hébée vint  
s'offrir à ses yeux ; un enfant la suivoit.  
Que fais-tu dans cette paisible indolence ? lui dit Hébée ; tes jours doivent m'être consacrés : tu vois l'amour.

C'est pour rendre heureux mes sujets ,  
Qu'il volé toujours sur mes traces ;  
Ne redoute point ses bienfaits.

A ce discours elle se sent agitée d'un trouble inconnu ; l'Amour profite de ce moment pour attacher son bandeau sur les yeux de l'Auteur. O ! ma chère Aglaë , dit-elle , quel prodige ! tout me parut



changé, tout devint plus aimable, à travers ce bandeau funeste & charmant ;

Ces bois , ces prés , cette verdure ,  
Qui ne m'offroient avant ce jour ,  
Que les charmes de la nature ,  
Me parurent alors l'ouvrage de l'Amour.

Ce dieu répandoit des charmes sur tous les objets. Le bonheur paroissoit suivre les amans : la joie & la tendresse se peignoient dans leurs regards ,

Les soupçons importuns , les rigueurs inhumaines ,  
Sur eux n'exerçoient point leur pouvoir odieux :  
Des fleurs qui paroient ces beaux lieux ,  
La volupté formoit leurs chaînes &c.

Déjà mon jeune cœur , impatient d'aimer ,  
N'attendoit qu'un objet digne de l'enflammer.

Mais prête à succomber à ce trouble ,  
elle se sent arrêter par un pouvoir suprême ; Minerve accourt , l'éclaire & arrache le bandeau ; alors le charme cesse ;

L'Amour n'est plus ce Dieu dont les flammes chéries  
A jamais remplissent nos vœux ;  
Je vis à ses côtés marcher la perfidie :  
Je le vis rallumer ses feux  
Au flambeau de la jalousie.

Jouets de son caprice & de sa cruauté ,  
Tous les cœurs à sa voix fidèles ,  
Sous le voile trompeur de la félicité ,  
Cachent mille peines mortelles : &c.

Elle rend grâces à la déesse ; elle fait des vœux pour Aglaë : puisses-tu , dit-elle , fuir l'amour & sa perfide ivresse ,  
Puisses-tu , méprisant sa frivole douceur ,



Opposer à ses traits un cœur inébranlable !  
 De son bandeau surtout fuir le charme imposteur ;  
 Hélas ! de tous ses dons c'est le plus redoutable.

Cette épître joint au mérite d'une fiction ingénieuse le charme de l'harmonie & les graces du sentiment.

Dans une épître sur la fortune, l'Auteur s'attache à peindre ses caprices.

Au fond d'un noir cachot vois languir la sagesse ,  
 Vois ce fameux Socrate , ornement de la Grèce ,  
 Subir l'indigne arrêt fait pour les criminels ;  
 Vertueux , & pourtant victime de l'envie ,

Il eut mérité des autels ,

Il périt dans l'ignominie.

Ose élever plus haut tes regards curieux :

Vois que de mortels odieux

Partagent cet éclat dont ton amè est ravie :

Sylla jouit en paix du fruit de ses fureurs ,

Et , tout couvert du sang de sa patrie ,

Ce monstre heureux se rassasie ,

Et de crimes & de grandeurs.

Le Poète , dans cette épître , qui n'a pas cent vers , a réuni tous les chagrins & tous les inconvéniens qu'entraîne la fortune.

Nous passons sous silence quelques autres poésies , pour en venir à l'éloge de la célèbre Clémence Isaure , la restauratrice des jeux & la fondatrice des prix. Cet éloge est de M. le Marquis de Belest de Gardouch , l'un des Quarante de l'académie. Tout y respire l'amour des lettres , le zèle académique , le goût le plus épuré ,



la noble liberté d'un citoyen philosophe & ennemi de toute adulation. « Si cette académie, dit-il, avoit été fondée par un génie ambitieux & remuant, né tout ensemble pour la gloire & le malheur de sa patrie, occupé à bâtir d'une main des temples aux beaux arts, & à détruire de l'autre, ceux de la liberté, protecteur éclairé des muses, & persécuteur ardent des sentimens magnanimes qu'elles inspirent; je n'oserois entreprendre l'éloge de cet heureux tyran, devant des concitoyens imbus des saines maximes de la philosophie &c ». Nous voudrions pouvoir suivre l'éloge de cette illustre fille. « Issue du noble sang d'Isaure Torfin, un des premiers Comtes de Toulouse, Clémence ne crut point que le mérite de ses ayeux la dispensât d'en acquérir, au milieu des ruines & des débris, parmi les violentes secousses qui avoient ébranlé sa maison... Son ame intrépide & fière resta debout, & portant un œil d'aigle sur les divers moyens de recouvrer sa souveraineté perdue, l'empire sur les esprits se présenta à elle avec tous ses charmes... Bientôt elle devient l'arbitre suprême des talens & du goût. Les guerriers la prennent pour leur juge; les poètes pour leur



modèle, & les sages pour leur souveraineté. . . Mais au lieu de profiter de l'idolatrie de ses concitoyens, pour les rendre ses tributaires, Clémence s'en servit pour s'exciter à les traiter comme ses enfans. Elle leur destina tous ses biens; & les restes de la fortune d'une maison régnante furent prodigués à l'utilité publique ». M. le Marquis de Gardouch passe en revue & célèbre les beaux établissemens qu'elle fit, & qui subsistent encore. « Mais ce qui met le comble à sa gloire, c'est qu'en employant à l'encouragement des arts ses talens, ses vertus, son opulence, elle forma un peuple nouveau; de sorte que ce lycée devint comme le foyer où cette âme sublime rassembla tous les rayons qui devoient un jour porter au loin tant de chaleur & de lumière ».

M. le M. de G. peint avec énergie le désordre où l'ignorance avoit tout plongé; voici quelques traits de ce tableau : « Tous les principes moraux & politiques étoient également oubliés ou inconnus. Les souverains étoient les esclaves des prêtres, & plusieurs montraient leurs chaînes avec ostentation. Quiconque soutenait la distinction des deux puissances dans l'administration du monde chré-



tien, étoit déclaré manichéen par le Pontife, & brûlé comme tel par le magistrat. Cette cité (Toulouse), le berceau de l'inquisition, avoit vu avec une barbare joie, son souverain battu des verges par un Légat. L'art militaire, si souvent funeste, & la scholastique étoient les seuls honorés, les seuls fleurissans : mais l'épée des braves étoit trop souvent employée contre les opinions &c ». L'académicien parle de la barbarie qui regnoit dans les jeux de théâtre, des *mysteres*, de la *fête des foux*. « Au sortir de ces spectacles, on achevoit de sanctifier joyeusement la journée, en égorgeant un Albigeois. Tel étoit le peuple que Clemence eut à reformer. Déjà sept gentilshommes (dès le 13<sup>e</sup>. siècle) avoient conjuré hautement contre l'absurde opinion qui condamnoit leurs pareils à l'ignorance : ils avoient déclaré qu'ils *maintiendroient* envers & contre tous, les droits des muses méprisées, ils avoient pris la qualité de *Mainteneurs*. Une violette d'or qu'ils avoient annoncée à tous les beaux esprits, comme la récompense de celui qui reciteroit le meilleur poëme, avoit reveillé l'émulation & attiré dans nos murs une affluence de concurrens. Clemence donna une nou-



velle vie à ces jeux, institua de nouveaux prix. Les étrangers invités venoient en foule, s'asseoir les uns au rang des juges, les autres au rang des émules : les grands, les enfans des princes dispuoient ces prix avec les simples citoyens. M. le M. de G. entre dans le détail des ouvrages de ces tems ; il nous reste encore les fabliaux des Troubadours, poètes incorrects & sublimes, fournissant les paroles & les airs, & les exécutant à la fois, joignant au talent de la poésie les charmes d'une belle voix & l'accompagnement du luth.

Quoique toutes sortes de langues fussent admises à ces combats d'esprit, cependant celle des provinces méridionales y dominoit, & cet idiôme du pays, surtout connu sous le nom de provençal, méritoit la préférence d'Isaure ; il avoit la douceur, les graces, l'harmonie, le pittoresque, le musical, en un mot, toutes les propriétés de la langue grecque que les Marseillois, originaires de Phocée, avoient repandue dans tout le midi de la France. M. le M. de G. déplore l'abandon de cette langue énergique & harmonieuse : il fait des vœux pour qu'une main patriotique tire de l'oubli & conserve aux races futures tant de romances où re-



gne une délicieuse naïveté, tant de fables égales à celles de la Fontaine, tant de madrigaux, où se montre un caractère original, tant de chansons qu'Anacréon n'auroit pas desavouées, & tant d'autres productions où cette langue, qu'on ne croiroit propre qu'à jouer avec les Graces, ou à rendre le sentiment, s'élève jusqu'au sublime. M. le M. de G. désireroit qu'on formât un recueil de ces pieces. Après avoir parlé des femmes illustres qui ont été admises depuis Clémence, à l'académie des Jeux Floraux, il termine son discours par des particularités qui concernent la fondatrice & les premières assemblées de l'académie, qui se faisoient dans un jardin, & qui se terminoient par des danses, des festins, & par des chants & des poésies en l'honneur de Clémence Isaure.

---

*Les Fêtes de la France, à l'occasion du mariage de Mgr. le Dauphin avec Mde. Marie-Antoinette, Archiduchesse d'Autriche. Ballet allégorique en 4 entrées. A Paris. 1770.*

**C** Et ouvrage, dit l'Auteur, ( M. Plaisant de la Houffaye, Avocat en parlement )

T 6



est le fruit de l'amour de tout bon François pour ses maîtres & la patrie. Ce sentiment doit désarmer la critique, & nous nous bornerons à une courte exposition de ces fêtes.

Dans la 1<sup>re</sup>. entrée, (*le théâtre représente un magnifique & vaste temple destiné à rassembler une grande nation dans les solemnités les plus brillantes.*) La gloire environnée de palmes & de drapeaux, sur un char rayonnant de lumière, annonce aux François qu'elle vient prendre part à leurs fêtes : elle y invite les amours & les plaisirs ; ils obéissent à sa voix. La renommée qui descend du ciel, dispute à la gloire l'honneur de servir la France. Le théâtre change : on voit à différens autels des Prêtres, des Sacrificateurs, environnés des beaux arts, des attributs de l'agriculture & du commerce. De jeunes bergers & bergeres dansent autour de la déesse de l'abondance, qui anime leur fête ; mais, dit-elle, dans son enthousiasme :

Quelle clarte nouvelle  
Découvre tout-à-coup à mes regards errans  
Les sombres profondeurs, les abîmes des tems ?  
O François ! Nation si brave & si fidelle !  
O Roi ! dont les sujets sont aussi les enfans,  
Que j'appérois pour vous de destins florissans !  
Non, rien ne pourra plus ébranler cet empire,  
Ni les peuples ligués, ni l'effort des enfers :  
C'est le maître des dieux dont l'oracle m'inspire  
D'annoncer cette loi faite pour l'univers.

Des tourbillons de flamme qui sortent d'un abîme, des démons, des Eumenides précédées de la discorde & armées de torches & de serpens, répandent la consternation, enveloppent la gloire & la renommée, qui disparaissent avec ces puissances infernales.



2e. *Entrée.* Dans les déserts de la Thrace, on voit aux pieds du Dieu Mars la discorde écumante de rage de ce que la France ne partagera plus ses transports : ce Dieu terrible recule d'effroi : au milieu des éclairs & des coups de tonnerre, le génie de la France porté sur un nuage, leur annonce que les François sont les amis de Mars dans la paix & dans la guerre, & qu'ils ne craignent ni les complots ni les fureurs de la discorde. A ces mots, Mars s'élance dans les bras du génie, qui l'enleve dans son char. *Les génies subalternes de la France* combattent les Euménides, en triomphent, & célèbrent leur victoire par des danses. Les Euménides sont replongées dans les enfers, & la discorde s'élève & se perd dans les airs au milieu de noirs torrens de fumée.

3e. *Entrée.* Le théâtre représente l'isle de Paphos, Venus au milieu de son temple avec les amours, les ris & les plaisirs, Mars d'un côté, la renommée de l'autre, plus bas la gloire, le génie de la France & l'amour. Les habitans de l'isle célèbrent leur bonheur, & rendent hommage à la Déesse. Mars veut que Venus aille embellir les fetes de la France : la gloire & la renommée la pressent de se rendre a leurs vœux : Venus ordonne à l'amour & à sa suite d'accompagner ses pas.

4e. *Entrée.* La scène se passe dans de vastes plaines, de superbes édifices &c. (le tout au choix du Décorateur) Le Tage, le Danube, le Rhin, la Seine, des Navades, des Silvains, des Marelots forment différentes danses, & célèbrent l'auguste hymen qui fait le bonheur



de la France. La renommée voit avec transport que le mariage d'un Prince aimé, des cieux répand partout la plus vive allégresse. Elle chante ce bonheur, le chœur lui répond; les plaisirs & les amours volent à sa voix, & forment des danses les plus brillantes. Venus arrive avec la gloire; Mars qui la suit, ordonne aux guerriers de déposer leurs armes. L'amour & les graces suivis de bergers & de bergères qui chantent & dansent, augmentent les plaisirs. Un guerrier, après avoir célébré les horreurs de la guerre, convient que les douceurs de la paix le ramènent aux pieds des belles. Après que le génie de la France a traversé les airs dans un tourbillon de feu; on apperçoit un autel sur lequel Venus oblige Mars, la gloire & la renommée de jurer d'être toujours propices aux François; peut-on rien refuser à la mère des graces? Cette entrée est terminée par des chœurs de guerriers, de bergers &c., & par une danse générale.

Nous n'avons pas cru devoir donner un détail exact de toutes les fêtes, de tous les pompons & les petites prétainailles dont on surcharge aujourd'hui ce genre aux dépens de sa majesté. On ne peut regarder ce ballet allégorique que comme un canevas, qu'il est très-difficile de rendre, y ayant très-peu de liaison dans toutes ses parties, & dont néanmoins l'objet principal est l'auguste hymen sur lequel la France fonde son bonheur.





*Les bouquets de nocé, ou les deux Bouquetieres. Dialogue sur le mariage de Mgr. Louis Auguste, Dauphin de France, &c. Par M. Rossel. A Paris, chez Lambert & chez Delalain 1770.*

**L**ucile & la Germont, bouquetieres à Paris, qui ont bien l'esprit de leur état, & par conséquent celui qu'il faut avoir, veulent réserver leurs bouquets pour le mariage de Mgr. le Dauphin. Ah ! dit Lucile, si nous en vendions à tous les gens de la nocé, il nous faudroit des bouquets pour toute la France, car quand on marie un de nos Princes, & surtout un Dauphin, il n'y a pas un seul françois qui ne se regarde comme de la fête. La Germont, pour faire mieux valoir ses bouquets, veut les accompagner d'un compliment ; elle a un frere qui fait des vers, & qui est amoureux de Lucile : il est chargé de cette besogne : Germont qui les a déjà arrangés dans sa tête, & en fait tant qu'on veut : voici le madrigal qui doit accompagner un lis qui forme le bouquet qu'elles doivent présenter à Madame la Dauphine.

Ce Lis charmant, jeune Dauphine,  
D'orner votre beau sein semble se rejouir.  
Pour vous Flore & l'Amour l'ont fait épanouir ;  
Et la France vous le destine.  
Son port, sa grace, sa fraîcheur,  
Des traits de votre époux sont la vive peinture ;  
Sa blancheur éclatante & pure  
De vos futurs sujets retrace la candeur

Le compliment destine pour Mgr. le Dau-



phin, à qui nos bouquetières veulent présenter une rose, est renfermé dans les vers suivans.

Pour bouquet, Monseigneur, agréez cette rose ;  
Elle vient d'un climat lointain ;  
Et c'est pour vous qu'elle est éclosée.

Vous la cultiverez de votre auguste main.  
Chaque jour à vos yeux elle fera connoître  
De grâces & d'appas quelque nouveau trésor.  
Les tendres Rejettons que vous en verrez naître ,  
Vous la feront trouver cent fois plus belle encor.

Quoique S. M. l'Impératrice-Reine ne soit point à Versailles, nos bouquetières savent trop bien vivre pour avoir oublié dans la distribution de leurs fleurs une souveraine adorée de l'univers par ses vertus & ses bienfaits : il n'est personne qui ne sçache gré à la Germon, d'avoir accompagnée une branche de lilas de ces dix vers.

Ce Lilas élevé sur une tige altière ,  
Au parterre fleuri semble donner des loix.  
Les fleurs sur l'herbe printannière  
De Reines exercent les droits.  
Vous êtes le Lilas, vous commandez aux Rois.  
Vos enfans sont les fleurs, nous la simple fougère.  
Cibèle ainsi voyoit sa famille en tous lieux  
Fonder mille & mille royaumes.  
Ses enfans régnoient sur les hommes ;  
Mais elle regnoit sur les Dieux.

Les bouquets destinés pour le Roi, l'Empereur, toute la famille royale répondent à ceux qui ont déjà été présentés, & ont une certaine fraîcheur qui plaira certainement aux deux nations intéressées à cet auguste hymen. Le Poète n'oublie point Lucile dont il est amoureux, & dont la main est sa récompense.



---

*Cérémonie des mariages des Czars , avant Pierre I. Morceau tiré des Voyages en Sibirie par M. l'Abbé Chappe d'Auteroche. \**

---

EN 1626 , Michel Romanow se choisit une épouse suivant l'usage rapporté par M. de Voltaire qui s'exprime ainsi :

*Pour marier un Czar , on faisoit venir à la cour les plus belles filles des provinces. La Grande-Maitresse de la cour les recevoit chez elle , les logeoit séparément , & les faisoit toutes manger ensemble. Le Czar les voyoit , ou sous un nom emprunté , ou sans déguisement. Le jour du mariage étoit fixé , sans que le choix fût encore connu ; & le jour marqué , on présentoit un habit de nôce à celle sur qui le choix étoit tombé. On distribuoit d'autres habits aux prétendantes , qui s'en retournoient chez e'les. C'est de cette maniere que Michel Romanow épousa Eudoxe , fille d'un pauvre Gentilhomme appelé Streshneu. Il cultivoit ses champs lui-même avec ses domestiques , lorsque des Chumbellans envoyés par le Czar avec des présens , lui apprirent que sa fille étoit sur le trône. &c. &c.*

Après que le Czar Romanow eut choisi son épouse , il la fit conduire avec pompe dans une grande salle , où il avoit assemblé les princi-

---

( \* ) Nous ferons connoître incessamment cet intéressant ouvrage ; en attendant nous avons cru devoir en tirer ce morceau , trop long pour entrer dans un extrait , & trop curieux dans les details pour en supprimer quelque un.



paux Seigneurs de la cour. Il leur déclara, assis sur le trône, qu'il avoit choisi pour son épouse Eudoxe, fille du Boyard Strëshneu, & qu'il leur ordonnoit, ainsi qu'à tous ses sujets, de la reconnoître & respecter comme Princesse issue de la famille royale. Il donna de même ses ordres pour faire enregistrer son mariage dans les archives de l'état, & le faire publier dans toute l'étendue de sa domination. On commença dès ce moment les préparatifs du mariage, & le Czar distribua toutes les charges de la cérémonie.

Le jour suivant, le Czar, suivi de toute sa cour, alla voir le Patriarche, son pere. Il se rendit ensuite à l'église, pour y entendre sa messe, & lui annoncer de nouveau son mariage. Le Czar déclara au Patriarche, après la messe, qu'il ne lui avoit demandé jusqu'ici son consentement, que comme à son pere; mais qu'il étoit venu pour le lui demander eu égard à la qualité de sa charge de Patriarche. Ce Prélat fit un discours au Czar sur sa soumission exemplaire, sur son mariage, & lui donna la bénédiction avec l'image de la Ste. Vierge.

La cérémonie du mariage exigeoit plusieurs appartemens arrangés de la maniere que je vais rapporter (a). On avoit placé dans le premier appartement le trône du Czar, & dans le milieu une grande table couverte d'un tapis vert brodé en or. Des sièges étoient disposés autour de la table pour les principaux

---

(a) Je n'ai fait d'autres changemens à la traduction de mon manuscrit, que de supprimer quelques détails ennuyeux & inutiles, & d'y mettre plus d'ordre.



Seigneurs de la cour, & des bancs pour le reste de l'assemblée. On y voyoit quatre images placées suivant les quatre points cardinaux.

Le second appartement étoit superbement orné : on l'appelloit le salon nuptial. Le trône du Czar étoit au milieu, avec deux fauteuils pour LL. MM., dont les coussins étoient d'étoffes très-riches. On avoit placé sur chaque coussin 40 peaux de martres zibelines. Un Seigneur de la cour étoit debout à côté du trône, & tenoit autant de peaux dans ses mains. Une grande table étoit disposée vis-à-vis du trône, ainsi que dans le premier appartement, avec cette différence que celle-ci étoit couverte de trois napes. Tout le service consistoit dans trois plats & une salière avec du sel : le premier plat contenoit un gâteau ; le deuxième, des confitures en pyramide ; le troisième, un fromage. Il y avoit aussi sur la même table plusieurs douzaines de mouchoirs blancs de mousseline, qui devoient servir à présenter ces différens mets au Czar, à la Czarine, & aux Seigneurs de la cour. Les tiroirs de la table étoient remplis de ces mets, au cas que ceux qui étoient sur la table ne fussent pas suffisans. Cette salle contenoit, ainsi que la première, quatre images disposées de la même façon.

On avoit préparé dans un troisième appartement, voisin du premier, deux *couroway*, ou grands pains nuptiaux, l'un pour le Czar, & l'autre pour la Czarine. Le nombre neuf étoit désigné trois fois sur ces pains : leurs parties supérieures & toutes les figures de décoration étoient dorées, & leurs parties



inférieures étoient argentées. Ces deux pains étoient placés sur des brancards qui posoient eux-mêmes sur une table couverte d'un tapis vert. Les deux pains étoient aussi couverts ; celui du Czar, d'un velours rouge brodé en or, & celui de la Czarine, d'une étoffe d'or.

On avoit placé dans un quatrième appartement, sur une table couverte d'un tapis, deux cierges de figure conique, mais tronqués par le bas. Celui du Czar pesoit trois poudes, ou 99 liv. de France ; celui de la Czarine, deux poudes, ou 66 liv. Ces cierges étoient entourés de quatre cercles d'or, & les intervalles étoient peints de différentes couleurs.

On trouvoit dans un cinquième appartement, sur une table couverte aussi d'un tapis vert, deux grandes lanternes nuptiales d'argent doré, mais de figure différente : celle du Czar étoit plus grande que celle de la Czarine, & pointue comme les clochers ordinaires ; celle de la Czarine étoit en forme de dôme.

Le premier jour de la cérémonie nuptiale, le Czar sortit de ses appartemens ordinaires, dans ses habits royaux. Il portoit par-dessus une espèce de surnuméraire très-riche, un manteau de velours brodé en or & doublé de martres zibelines. Un chœur de chantres précédoit la marche, chantant des chansons d'allégresse ; ils étoient suivis par les Chambellans & les Gentilshommes de la cour. Les Ministres du cabinet venoient après. Ceux-ci étoient suivis des Conseillers privés, du Chancelier & des Officiers de la solennité nuptiale, nommés *Bruchi*. Plusieurs Princes précédoient le Czar,



qui marchoit appuyé sur le bras du chef des Officiers de la cérémonie. Tout l'intérieur de la maison du Czar, Gentilshommes, Bas-Officiers & valets-de-pied, fermoient cette marche.

Le Czar étant entré dans le premier appartement, dont j'ai parlé, salua plusieurs fois, ainsi que sa suite, les quatre images placées aux quatre coins du salon; il se plaça sur son trône vis-a-vis la grande table, & fit asseoir tout le monde.

Pendant que le Czar sortoit de son appartement pour venir dans celui-ci, la Czarine avoit aussi quitté le sien, & s'étoit rendue avec toute sa suite dans un autre appartement, où elle attendoit les ordres du Czar pour aller au salon nuptial.

Le Czar, après s'être placé sur son trône, dans le premier appartement, ordonna au chef de la cérémonie d'aller complimenter de sa part la Princesse Eudoxe; & de la prier de se rendre dans la salle nuptiale. A peine le chef de cérémonie se fut acquitté des ordres du Czar, que la Princesse Eudoxe, habillée en Czarine & la couronne sur la tête, se mit en marche par la grande galerie du palais, magnifiquement tapissée jusqu'au grand escalier. La marche commença par les deux Seigneurs qui portoient les cierges dont j'ai parlé. Ceux qui portoient les pains venoient après, & ils étoient suivis par les porteurs des lanternes. Les Officiers de noces suivoient immédiatement; ils étoient richement habillés, & ils avoient des bonnets fourrés de peaux de renards noirs. Ceux qui portoient le cierge de



l'épiphanie venoient après : il étoit allumé ,  
 au lieu que ceux de la noce ne l'étoient point.  
 Le chef du conseil suivoit immédiatement ,  
 portant un grand plat d'or rempli de froment ,  
 de bled , d'avoine , & de tous les grains qui  
 viennent en Russie. Il étoit suivi par deux au-  
 tres, dont l'un portoit un vase rempli de miel ,  
 & l'autre, un peigne dans un plat. La Czarine  
 étoit encore précédée par cinq Seigneurs : le  
 premier portoit 27 peaux de zibelines & 27  
 mouchoirs de mousseline brodés en or ; le  
 deuxième, 27 peaux d'hermines ; le troisième  
 27 peaux d'écureuils ; le quatrième, un plat qui  
 contenoit 51 pièces d'argent monnoyé de Rus-  
 sie ; & le cinquième, un autre plat qui conte-  
 noit 9 pièces d'or. Tous les Officiers de la cé-  
 rémonie portoient de grandes serviettes en  
 bandoulières.

Les autres Officiers de la cérémonie venoient  
 après ce cortège, ainsi que le clergé, précédé  
 d'un Archiprêtre, qui jettoit de l'eau bénite  
 dans tous les endroits où la Czarine devoit  
 passer. Enfin la Czarine paroissoit au milieu  
 d'un cercle formé par les Dames de la cour ,  
 appuyée sur le bras de la première *Swachy* ,  
 ou femme d'honneur. Elle étoit suivie par une  
 autre *Swachy*, qui portoit un plat d'or , a-  
 vec des mouchoirs de mousseline brodés en  
 or , pour le Czar , le Patriarche & la mere  
 du Czar.

La Czarine arriva avec sa suite , dans l'ap-  
 partement nuptial dont j'ai déjà parlé : il étoit  
 voisin du premier appartement du Czar : elle  
 fit, ainsi que toute sa suite, des signes de croix  
 & des révérences à toutes les images ; & aussi-



tôt l'Archiprêtre s'approcha du trône, où étoient les deux fauteuils ; il les bénit , & prit les 400 :aux de zibelines qui étoient sur le fauteuil de la Czarine , & les donna à tenir à un Seigneur placé à côté du trône. La première Swachy conduisit alors la Czarine au trône , dans le fauteuil à gauche , & un des principaux Seigneurs russes se plaça dans l'autre : on l'appelloit par cette raison Garde-place du Czar.

Le pere du Czar ne pouvoit assister à la cérémonie , par sa qualité de Patriarche , ni sa mère , parcequ'elle étoit religieuse. Leurs places restèrent vacantes. Ces deux sièges étoient un peu élevés , & à gauche de la Czarine. Toutes les autres femmes de la cérémonie se placèrent immédiatement après autour de la table , quand elles eurent chanté plusieurs chansons analogues à la cérémonie.

Les *Couroway* ou pains nuptiaux , furent placés avec le brancard vis-à-vis du trône ; les cierges à droite , avec celui de l'épiphanie , & les lanternes à gauche.

Tout étant ainsi disposé , le chef de la nôce envoya deux Officiers au Czar , pour l'avertir de l'arrivée de la Princesse Eudoxe : ils lui témoignèrent en même tems le désir & l'empressement qu'elle avoit de le voir. Le Czar fit sçavoir au chef de la nôce qu'il se rendroit bientôt au salon nuptial. Il y envoya en même tems en grand cortège , le Prince Iwan Nikitycz Romanow , pour occuper la place du pere du Czar. Iwan Nikitycz Romanow fit , en entrant , de grandes révérences à chaque image séparément , & ensuite à la Czarine , mais sans lui parler. Il se plaça à table , à gauche



de la Czarine & à côté de son épouse, qui représentait la mère du Czar. Après avoir gardé quelque tems le silence, il déclara au Prince Iwanowich Szuiski, qu'il le choissoit pour son Ambassadeur avec le Prince Daniel, pour annoncer au Czar *bonne nouvelle*, que son père, sa mère, & la Princesse Eudoxe, leur fille, l'attendoient avec impatience dans la salle nuptiale.

Le Prince Iwan Iwanowich Szuiski & le Prince Daniel se leverent aussitôt, & après avoir fait la révérence aux images, au père & à la mère du Czar, & à la Czarine, ils allerent à l'appartement du Czar; & le Prince Daniel, portant la parole, lui dit : *Grand Prince & Duc de Russie, notre très-gracieux Souverain, le Prince Iwan Nikitycz, tenant la place de votre père, m'envoie vous avertir qu'il est tems de continuer votre affaire de mariage, & vous prier de vous rendre dans le salon nuptial, où toute l'assemblée vous attend avec l'impatience de vous voir réuni à une Princesse remplie de mérite & de vertu, qui doit faire le bonheur & la satisfaction de tous vos sujets.*

Le Czar se mit aussitôt en marche, pour aller à la salle nuptiale. La Czarine & toute l'assemblée se leverent dès que le Czar parut : il s'arrêta au milieu de la salle, & après avoir salué les quatre images, l'Archiprêtre lui parla en ces termes : *Grand Prince Michel Feodorowich, notre très-gracieux Souverain, la mère Ste. église vous permet de vous réunir légitimement avec la Princesse Eudoxe; vous pouvez vous placer à côté d'elle : & il lui donna la bénédiction avec la croix d'or.* Le Prin-



Le Czerkavisei prit par la main le Garde-place du Czar, qui étoit à côté de la Czarine, & plaça le Czar sur le trône à droite de la Princesse : tous les Officiers & Seigneurs de la cérémonie se placèrent à la droite du Czar.

( *La fin à l'ordinaire prochain.* )

*Lettre aux Auteurs de ce Journal, au sujet de la réforme des Moines.*

J'AI lu, Messieurs, dans vos Journaux des 15 Mars, 1er. & 15 Avril, le mémoire en forme de lettre, qui tend à prouver que l'unique moyen de procéder efficacement à la réforme des Moines, seroit de les rappeler aux fonctions ecclésiastiques : il faut l'avouer ; de tous les efforts que font les Moines dans ce moment pour leur conservation, je ne connois rien de plus raisonnable ni de plus capable de désarmer la prévention contre eux, que le projet de les rendre utiles. Dans l'état où sont aujourd'hui les choses, c'est convenir de leur inutilité dans une société, qui veut tirer parti généralement de tous les membres qui la composent ; il est à désirer qu'ils réussissent, & que les Moines deviennent enfin des citoyens utiles.

On ne sçauroit douter que les Moines n'aient exercé autrefois les fonctions ecclésiastiques ; la dixme dont ils sont en possession dans la plupart des cures du royaume, le prouve évidemment ; mais soit que les richesses aient été l'écueil de la vertu des Moines &

*Tom. IV. Part. III.*

V



l'époque de leur inutilité; soit que les Evêques mécontents de ce qu'ils s'étoient affranchis de leur autorité, comme le prétend l'Auteur, ayent refusé de les employer dans leur clergé; il paroît qu'ils s'en sont retirés depuis longtems; on ne peut cependant assez s'étonner qu'on les ait laissés en possession des fondations qui sont principalement destinées à ceux qui desservent une nombreuse paroisse, & qu'on ait souffert que ceux qui supportent tout le fardeau du ministère, soient bornés à une modique portion congrue; tandis que les gros décimateurs indolens ne font occu-pés que du soin d'amuser leurs loisirs.

Le texte même de l'Auteur suffiroit pour prouver que ceux qui font les fonctions curiales, conservent encore des droits sur la dixme: après avoir parlé des causes qui firent perdre aux Moines, dans tous les états chrétiens, sous les successeurs de Louis le Debonnaire, les titres aux fonctions ecclésiastiques; il observe qu'en Angleterre, où les Moines étoient appelés à ces fonctions par une loi particulière, *le clergé séculier qui s'étoit emparé pendant ces tems malheureux de toutes les églises, fut recherché à cette occasion par les Moines, qui s'étant rétablis dans leur premier état, y rentrèrent.* D'où il suit naturellement que la dixme est l'apanage de ceux qui desservent les paroisses.

Les Moines de nos jours font valoir en leur faveur les services qu'ont rendus leurs prédécesseurs dans la desserte des cures, les lettres & les desfrichemens; ils veulent que la vertu des premiers soit un motif suffisant



pour les conserver dans l'oisiveté. C'est une raison, j'en conviens, pour exciter notre reconnaissance envers ceux à qui l'on doit ces services; mais d'exiger qu'elle s'étende sur ceux qui ne tiennent aux premiers que par la ressemblance d'habits & de noms, ce seroit un système aussi ridicule que de prétendre que les Romains avilis sous les Empereurs, devoient participer à la gloire des Romains vertueux, dans les premiers tems de la république.

Nous demanderons cependant à l'Auteur ce qu'il prétend que l'on fasse des ordres cénobitiques, qui se sont établis depuis la cessation de l'usage d'admettre les Moines aux titres ecclésiastiques, ordres dans lesquels il remarque les mêmes inconvéniens, le même principe vicieux, tendant sans cesse au relâchement.

La plupart de ces nouveaux ordres trouvant tout envahi par leurs prédécesseurs, se sont fondés sur la mendicité, & ont encore trouvé le moyen de se mettre aussi à l'aise que les rentés; cependant une sage police vient de défendre la mendicité dans le royaume; mais si on n'étend pas cette prohibition aux Moines, elle ne sera plus qu'un privilège exclusif en leur faveur.

Avouons-le, Messieurs, l'usage de posséder des cures semble aujourd'hui trop généralement réservé à des séculiers, pour les conférer à des individus vivans sous une loi cénobitique. Il seroit trop dangereux de voir renaître les inconvéniens pour lesquels les Evêques & même les canons ont interdit ces



usage. Il semble que pour rendre utile cette foule de Moines de tous ordres, de toute règle & de toute couleur, on doit commencer par les seculariser, les soumettre à la juridiction des Evêques, rendre la dixme à ceux qui exerceront de fait les fonctions curiales, à l'entretien desquels les peuples l'ont spécialement consacrée; interdire tout casuel dans l'Eglise, le désintéressement de ses Ministres étant la vertu la plus édifiante & le fondement de toutes les autres.

Le relâchement, les désordres qui régneront dans les cloîtres, le besoin de Ministres utiles, tout invoque la nécessité d'une réforme; car supprimer quelques congrégations, en laisser subsister d'autres, ce n'est exactement que réformer l'habit; combien d'hommes seront invités à l'oisiveté, tant qu'ils trouveront un azile où ils pourront impunément s'y livrer.

L'Auteur du *Cas de conscience*, & d'après lui les Moines, & même des séculiers, ont osé avancer que le Souverain n'avoit pas le droit de nommer des Commissaires laïcs pour lui rendre compte de la manière dont la discipline est observée dans les monastères de son royaume. L'Auteur du *Cas de conscience* est allé même jusqu'à décider que ces Religieux ne pouvoient point en conscience obéir à la commission.

L'aveuglement du casuiste & de ceux qui ont parlé d'après lui, les a empêchés de reconnoître qu'il ne peut s'établir d'ordre dans l'état que de l'aveu du Souverain, qui ne les reçoit qu'après l'examen de leurs constitutions;



que le Souverain, qui peut les refuser, a conséquemment le droit de se faire informer de la conduite des corps réguliers qu'il a admis, & décider en connoissance de cause de leur sort. Si leur introduction dans l'état a eu pour motif son utilité, dès que l'utilité cesse, l'état peut s'en débarrasser : si elle a été fondée sur un abus, peut-on trop tôt se hâter de le réformer ?

J'ai l'honneur d'être &c.

*A Paris, le 29 Mai 1770.*

*Lettre de Lyon, du 31 Mai, au sujet d'un double meurtre entre amant & maitresse.*

**I**L vient de se passer ici une scene affreuse. Un Italien, nommé Faldoni, Maître en fait d'armes, ayant fait un violent effort dans un de ses exercices, les Chirurgiens lui annoncerent de se préparer à une mort qui ne pouvoit être éloignée. Ce malheureux étoit depuis quelque tems passionné pour une demoiselle qui l'aimoit avec une égale ardeur. L'avis des Chirurgiens fit d'abord naître entre ces deux amans les transports du désespoir. L'Italien, jaloux, ne pouvoit se résoudre à laisser son amante après lui; & celle-ci protestoit qu'elle ne pourroit lui survivre. Sur ces assurances, Faldoni roule dans sa tête l'idée la plus funeste; mais avant de l'exécuter, il veut éprouver la sincérité des sentimens de sa maitresse. Dans un moment de tendresse & de douleur, il lui fait repeter plusieurs fois, que sans lui la vie lui est odieuse; alors tirant de sa poche un fla-



con ; c'est du poison , dit-il , & à l'instant il l'avale. Son amante éperdue lui arrache le reste , & le boit avec avidité ; mais il lui avoue qu'il n'a voulu qu'éprouver son amour & son courage. Cruellement satisfait , il communique à un ami l'épreuve qu'il vient de faire. Cet ami lui enlève ses armes, & tâche de le détourner des sombres idées qui l'agitoient ; mais ce forcené affectant d'être rendu à lui-même , comme s'il espéroit , contre l'avis des Chirurgiens, de survivre à son accident , feint un voyage dans une ville du Forêt, où un Chirurgien, dit-il, lui promet de conserver sa vie. Quelques jours après la demoiselle demande à ses parens, témoins de son douloureux état, d'aller prendre l'air dans leur maison de campagne au village d'Ivigny , sur les bords du Rhône , à 2 lieues d'ici ; l'Italien ne tarde pas à s'y rendre muni de deux pistolets , & de concert avec lui , elle écrit à sa mere pour lui faire de funestes adieux. Après avoir écarté les domestiques , ils se renferment dans la chapelle de la maison. Là , ces deux amans assis au pied de l'autel , se sont liés ensemble par le bras gauche avec un ruban , de manière qu'ils avoient chacun un pistolet appuyé contre le cœur , & en s'écartant un peu , le ruban a fait partir les détonances ; ils se sont tués tous les deux au même instant. Cependant la mere s'étoit hâtée pour prévenir cet affreux projet ; mais elle ne trouve plus que les deux cadavres. Sa fille avoit les yeux bandés avec un mouchoir , & Faldoni la tête couverte du col de sa redingote. Ce misérable qui a entraîné à un si cruel sacrifice une victime digne d'un



meilleur fort, avoit 35 ans, & son amante à peine 20. Cette scene tragique a transpiré, & la justice a envoyé sur les lieux pour faire exhumer ces deux cadavres.

---

*Nouvelle maniere d'élever les poulets.*

UN particulier de Londres vient de communiquer à une société de Scavans la maniere suivante d'élever les poulets, de leur procurer en très-peu de tems tout leur développement, & de pouvoir être servis à table. La société l'a récompensé d'une médaille d'or. Voici son procédé. On retire de la poule les poullets la nuit qu'ils sont éclos, & on les remplace par de nouveaux œufs, que la poule continue ordinairement à couver. On répète cette espèce d'échange deux ou trois fois. Quant aux poullets, on les nourrit d'abord d'œufs cuits durs & hachés très-menu, que l'on mêle avec du pain, comme on le pratique pour toute autre sorte de volatiles. Au bout de 15 jours, on fait un mélange de farine d'avoine avec de la thériaque en quantité suffisante, pour qu'il en résulte une espèce de pâte grumelée. Les poulets très-avides de cette nourriture, en mangent copieusement, & profitent tellement qu'au bout de deux mois, ils sont aussi forts que les volatiles qui ont tout leur accroissement.



*Extrait de plusieurs lettres sur divers sujets intéressans.*

**O**N écrit d'Antoura, près du Mont-Liban, que le 22 Février dernier, aux environs d'un gros bourg, appelé le Couvent de la Lune, habité par les principaux Emirs des Druses, un quartier de montagne de demi-lieue de longueur, & d'une largeur proportionnée, s'est détachée avec un fracas horrible, & est tombée dans une vallée, où coule le fleuve d'Amour; elle a écrasé diverses habitations, & il y a eu plus de soixante-quatre personnes enterrées sous ses ruines. Cette nouvelle digue a arrêté, pendant sept jours, le cours du fleuve; & le huitième, les eaux étant parvenues au sommet de cette digue, ont repris leur cours, & ont formé un grand lac.

On lit dans les papiers anglois que des maçons travaillant près d'un vieux château tombé en ruines dans l'ancienne ville de Kilmashoch en Irlande, ont trouvé une chambre souterraine qui renfermoit 18 caisses en chêne d'Irlande, dont les couvercles rouloient sur des gonds de la même matière, façonnés d'une manière très-curieuse. Dans chacune de ces caisses étoit un squelette, & il y en avoit dans le nombre trois ou quatre qui paroissent d'une taille prodigieuse. On découvrit sur un crâne une espèce de monnoie de fer; le squelette qui paroissoit entier à l'ouverture, tomba en poussière un instant après. On trouva encore dans le souterrain différentes armes de fer, des gobelets & des cruches de terre d'un travail très-singulier. Les caisses



font toutes ciselées ; il y en a une sur laquelle on voit distinctement une croisse & une mitre. On assure qu'il ne peut pas y avoir moins de cinq cens ans que ces caisses ont été déposées dans ce caveau ; qui sans doute étoit la sépulture de quelques Rois d'Irlande.

Une lettre de Carlstadt en Croatie , parle d'un incendie arrivé cet hiver dans le voisinage de cette ville , & rappelle à cette occasion les circonstances d'un autre incendie bien plus terrible & tout-à fait singulier , qui arriva en 1761 , environ à deux lieues de Segua , ville fortifiée de la même province. Des pâtres , rassemblés près d'une montagne couverte de bois , firent un grand feu des grosses branches d'arbres qu'ils avoient abattues pour se chauffer. Le vent malheureusement étoit nord & très-violent. La flamme fut poussée sur de vieux chênes , qui s'embraferent à l'instant , & l'incendie se communiquant de proche en proche , la forêt qui contenoit plus de 10 mille arpens , ne forma , en moins d'une heure , qu'un vaste bucher. Dès que le feu eut gagné ce bois , un grand nombre de sangliers & de loups , dont quelques-uns étoient d'une grosseur monstrueuse , s'élancèrent de leurs retraites , en jettant des hurlemens effroyables. Peu de tems après , la montagne s'entr'ouvrit dans sa partie méridionale , avec un fracas épouvantable ; l'ouverture avoit environ 15 pieds de profondeur , sur 10 de diamètre , & il en sortit avec impétuosité une matière liquide & brûlante , qui , se durcissant à mesure qu'elle s'éloignoit de sa source , forma une



masse de 7 à 800 quintaux. Cette matière étoit un métal mixte, composé de cuivre, de fer, d'étain & d'argent; on en conserve des morceaux, qui sont, dit-on, de la plus grande beauté.

On écrit d'Aumale en Normandie, que le 26 Mai dernier, vers les onze heures du matin, on essuya un orage qui y causa de très-grands dommages: d'abord il tonna sans pleuvoir; mais à deux heures les coups de tonnerre devinrent terribles; la pluie mêlée de grêle, tomba d'une si grande force, qu'en un instant l'eau entraîna les principaux bâtimens du collège, plus de quinze maisons & une auberge, où de sept personnes qui y étoient, l'aubergiste seul se sauva, en montant au sommet d'un arbre. A Boutencourt, les habitans n'ont eu que le tems de grimper sur les arbres qui environnoient leurs maisons, ou ils sont restés en chemise plusieurs heures, la plupart tenant leurs enfans entre leurs bras. Les eaux ont été si hautes à Aumale, qu'on a trouvé des truites accrochées aux haies.

Un particulier, en examinant des champignons, en avoit remarqué un dans lequel il s'étoit logé une grande quantité de petits insectes. Pour découvrir de quelle espèce ces insectes étoient, il coupa successivement plusieurs champignons, & à la fin, il en trouva un d'où il sortit une multitude de très-petites araignées. Etant un jour dans une maison où l'on venoit d'en acheter un petit panier, il fit la même opération, & il ne s'en trouva pas quatre qui ne fussent pleins de ces



animaux. Ne seroit-ce point en partie à cette cause que l'on pourroit attribuer quelquefois les mauvais effets des champignons ? C'est ce qui mériteroit d'être particulièrement observé. Il paroît très-possible que ces araignées, qu'il est difficile de découvrir, rendent malfaisans les champignons mêmes qui passent pour être les plus sains. La même personne a remarqué que c'est vers le carême & même en hyver, que les champignons sont le plus sujets à servir de nids aux araignées, soit qu'elles cherchent alors un lieu où elles soient plus à l'abri du froid, soit pour quelque autre raison.

**Le Ministre luthérien de Schoenfeld en Bohême**, dans le cercle d'Elnbogen, vient de donner un exemple terrible de ce que peut produire sur l'homme le dégoût de la vie. Le Dimanche, 29 du mois dernier, au milieu du service, il passa derrière l'autel : lorsqu'il fut fini, les paroissiens, inquiets de ne plus le voir, après l'avoir attendu quelque tems, voulurent scavoir ce qui le retenoit : ils le trouverent pendu ; la bible étoit ouverte devant lui au livre de Job, chap. 7. On a remarqué les trois premiers versets ponctués & soulignés de sa main : *N'y a-t'il pas un tems de guerre limité à l'homme sur la terre ? Et ses jours ne sont-ils pas comme les jours d'un mercenaire ? Comme le voyageur soupire après l'ombre, & comme l'ouvrier attend son salaire, ainsi il m'a été donné pour mon partage des mois qui ne m'apportent rien, & il m'a été assigné des nuits de travail, &c.*



On assure, que pour obvier au feu dans le bled, il n'y a pas de plus sur moyen que de ne semer que du grain de deux ans.

Pour détruire l'espèce de papillon de nuit, qui pond les œufs dont les chenilles portent les plus grands ravages dans les jardins, il faut allumer du feu dans les jardins pendant la nuit. Les papillons s'y jettent & s'y brûlent.

Si l'on couvre un plan d'asperges, de tan, à deux ou trois doigts de hauteur avant l'hiver, & qu'au printems on y répande du sable, on aura des asperges de très-bonne heure.

## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

### FRANCE.

**D**ictionnaire social & patriotique, ou Précis raisonné des connoissances relatives à l'économie morale, civile & politique. Par M. C. R. L. F. A. Amsterdam, & à Paris, chez Costard 1770. in-8°. L'Auteur s'est proposé de défendre la patrie contre les atteintes que lui portent sans cesse la jalousie, l'envie & l'ingratitude; il s'éloigne quelquefois de son but: il en veut principalement aux Anglo-manes. Si ce qu'il dit des Anglois, n'a pas toujours le mérite de la nouveauté, on y trouve celui du discernement, de la raison & de l'équité, beaucoup de zèle pour les intérêts & la gloire de la patrie, & dans beaucoup d'articles, une critique judicieuse & une grande littérature. Il semble néanmoins que dans



un dictionnaire de morale & de politique, où l'on s'est proposé d'éclairer l'esprit & de former le cœur, on auroit du observer un plan, embrasser son sujet dans toute son étendue, ne pas en passer les limites, & surtout donner des définitions des objets qui en font la matière; c'est ce que l'Auteur a négligé; de sorte que cet ouvrage est moins un dictionnaire, qu'un recueil d'observations diverses, rangées par ordre alphabétique, parmi lesquelles on trouve des réflexions judicieuses, des traits agréables, de la variété, de l'érudition & un patriotisme qui rend cet ouvrage encore plus agréable.

*Dictionnaire des pronostics ou l'art de prévoir les bons ou mauvais événemens dans les maladies.* Par M. D. T., Doct. en méd. A Paris, chez Vincent, 1770. « La connoissance la plus essentielle du Médecin seroit de sçavoir distinguer exactement jusqu'où s'étend le pouvoir respectif de la nature & de l'art. L'observation est le meilleur moyen d'y parvenir. Les anciens s'y sont toujours dévoués». L'Auteur avoit entrepris pour son utilité particulière, de rassembler les observations des meilleurs Méd. de tous les siècles; son intention n'étoit point de publier son recueil; mais des personnes de l'art ont cru que ce seroit une chose très-utile & très-commode de trouver dans un petit volume, & au premier coup d'œil, toutes les observations qui indiquent la marche de la nature; il a suivi leur conseil, & a publié ce petit dictionnaire, comme un démembrément de son recueil, dont il a extrait la partie qui concer-



ne en général le pronostic. Quoique l'Auteur ne reclame que le titre de rédacteur, il avoue néanmoins qu'il a observé & vérifié la plus grande partie des assertions de cet ouvrage.

*Histoire universelle, imitée de l'anglois.* Par M. Turpin. Tom. 1<sup>er</sup>. , contenant l'histoire du monde, depuis la création jusqu'à la naissance des empires. A Paris, chez Bleuet, in-12. 1770. L'entreprise qu'a formé Mr. Turpin est effrayante. Une société de Sçavans Anglois a publié 22 volumes in-4<sup>o</sup>. d'une histoire universelle, qu'elle continue encore; c'est le plus beau recueil de matériaux qui ait été fait jusqu'à nos jours; mais c'est, comme le dit M. Turpin, un bloc de marbre, dont il faut faire la statue d'un dieu. « Je ne me bornerai point, dit-il, à remplir les fonctions serviles & gênantes de traducteur; c'est en imitant mes maîtres que j'aspire à les surpasser, en avouant que, sans leur secours, je n'aurois pu m'élever jusqu'à eux ». Quoique les premiers tems du monde naissant, qui sont l'objet du premier volume, offrent peu de monumens, encore moins d'anecdotes, Mr. Turpin a trouvé le moyen d'en rendre l'histoire intéressante & agréable. Il la divise en discours, où chaque matière indépendante des autres, est présentée sous un aspect peu difficile à saisir. Les autres vol., qui paroîtront successivement, seront dans un ordre plus suivi. Le style enchanteur & la beauté des réflexions de M. T. promettent un des meilleurs ouvrages qu'ait produit la littérature françoise. Nous reviendrons sur cet ouvrage, lorsque l'ordre des matières nous le permettra.



*L'art de se traiter soi-même dans les maladies vénériennes, & de se guérir de leurs symptômes. Ouvrage fondé sur une nouvelle théorie de ces maladies, & dans lequel on explique d'une manière plus vraisemblable, l'opération des remèdes employés à leur traitement.* Par M. . . . Docteur-Régent de la faculté de Médecine en l'université de Paris. in-8°. A Paris, chez J. P. Costard. 1760. Cet ouvrage doit s'attendre à trouver beaucoup de contradicteurs; il est dans les arts des mystères réservés aux artistes, qu'il est dangereux de dévoiler à ceux qui ne le sont pas. L'Auteur a cependant ménagé leur délicatesse à cet égard, autant qu'il a dépendu de lui. Il prévient que quoiqu'il n'ait rien négligé pour mettre les personnes attaquées de ces maladies, en état de se traiter & de se guérir elles-mêmes, il croit que, lorsqu'elles le pourront, il sera plus prudent de se confier à un habile Médecin; mais on est, si souvent exposé à être trompé; si peu de personnes sont en état de payer les soins d'un homme habile; il y a tant de malades qui n'osent se confier à qui que ce soit, de crainte de passer pour libertins, tandisque souvent ils ne sont que malheureux, qu'il a cru faire un ouvrage de la plus grande utilité. Nous en donnerons une idée plus étendue.

*Essai historique & critique sur les privilèges & exemptions des Réguliers; par M. l'Abbé R. P. D. D. S. A Paris, chez Desaint. 1770. in-12. Dans le Journal du 15 Mars 1769, nous avons rendu compte du fameux cas de conscience & des observations que M. de Bin-*



viere a publiées pour le refuter. L'Essai historique a pour objet de renverser le principal argument dont se servent les Moines pour autoriser leur prétendue indépendance, c'est-à-dire le privilège d'exemption. Les vues de l'Auteur sont très-bonnes; mais il s'en faut bien que cet essai contienne tout ce qu'on peut dire sur cette matiere; & souvent on y trouve un écrivain un peu trop favorable aux prétentions ultramontaines. Il convient, par exemple, que le privilège d'exemption des réguliers est un abus qu'il faut supprimer; mais il ajoute qu'il faut s'adresser au Souverain Pontife, & ne rien négliger pour l'engager à se prêter à cette suppression; ce qui est contradictoire; car s'adresser au Pontife romain, c'est reconnoître qu'il a eu le droit d'accorder le privilège; & s'il a eu ce droit, comment peut-on dire que ce privilège est nul? La république de Venise, dans son décret du 12 Septembre 1768, ferme dans ses principes, & vivement convaincue que l'exemption qui soustrait les Religieux de l'ordre commun, est un abus qu'on ne sçauroit trop promptement détruire, ordonne que les Patriarches, Archevêques & Evêques rentreront dans le libre & entier exercice de leur puissance sur tous les Religieux de leurs diocèses respectifs, sans exception, tant en ce qui concerne l'usage des censures, que tous les objets spirituels, la république ayant pris la ferme résolution de n'admettre dans son domaine aucune des exemptions attribuées ci devant à la juridiction ordinaire des ordres. L'Auteur mérite d'être exact dans les vœux qu'il fait.



pour qu'une résolution si ferme soit imitée parmi nous; mais on n'y parviendroit peut-être pas sans difficulté, s'il falloit s'adresser à Rome pour obtenir les suppressions des exemptions.

*Les Baisers, précédés du mois de Mai*, poëme. in-8°. A La-Haye, & se trouve à Paris, chez Lambert & chez Delalain. 1770. La beauté de cette édition, la délicatesse du burin qui en a tracé les dessins ingénieux qui accompagnent chacune des pieces, les soins typographiques, la correction, & tous les ornemens dont cet ouvrage est chargé, sont encore ce qu'il y a de moins précieux : ce ne sont point les *baisers de Jean II.*, traduits ou imités; c'est un ouvrage original, sous le même titre, dans lequel on trouve la délicatesse de Catule & l'esprit d'Ovide fondus avec la chaleur & le sentiment de Tibule. La volupté qui n'y paroît jamais que sous le voile de la décence, y dispose les cœurs à la sensibilité, au véritable amour, inséparable des vertus qui lui sont propres, la fidélité, la douceur de caractère, l'affabilité, la *compatissance*, si l'on peut s'exprimer ainsi, & la haine des vices contraires, si opposés à cette philosophie douce, qui fait trouver tous les plaisirs dans l'union intime & délicieuse de deux êtres bien assortis. Dans le poëme charmant du *mois de Mai*, le Poëte (M. Dorat) amène très-heureusement les noces de Mgr. le Dauphin.

*Sophonisbe*, tragédie de Mairet, réparée à neuf. in-8°. A Paris, chez la veuve Duchesne. 1770. Cette tragédie, la première en



date de toutes les tragédies françoises régulières, composée en 1629, & représentée en 1633, jouit pendant longtems d'une grande réputation. Les belles tragédies de Corneille la firent oublier. M. Lantin, qui en connoissoit le mérite, la retoucha : Ce M. Lantin, mort il y a plus de 50 ans, est Auteur, nous dit-on, de plusieurs poèmes singuliers, qui n'ont pas été imprimés, mais que les littérateurs conservent dans leurs portefeuilles. Quoiqu'il en soit, ce drame, tel qu'il est aujourd'hui, plairait à notre siècle, autant qu'il plut à la cour de Louis XII. La versification en est noble, & la diction pure : quant au plan, il est très-exact, & M. Lantin a entièrement conservé le fond de Mairet. « Les sujets, dit l'Editeur, commencent à s'épuiser : il faut donc remettre sur la scène tous ceux qui ont été manqués, & dont il est aisé de tirer un grand parti.

*Replique à un ouvrage de M. Bouvart, qui vient de paroître, & qui comprend trois lettres en réponse à celles de M. Petit, imprimées en 1766. Divisée en trois parties. Par M. Lebas, Maître en chirurgie du collège de Paris, Censeur Royal, &c. 1re. partie. A Leipzig. 1770. La querelle de Mrs. Bouvart & Petit est devenue célèbre par les invectives qui ont assaisonné les écrits de l'un, & les raisonnemens que l'autre a employés ; M. Lebas qui s'est trouvé attaqué par M. Bouvart, défend ici la cause de M. Petit & la sienne, & sans avoir recours à l'injure, il poursuit son adversaire sans ménagement ; il annonce encore deux lettres ; nous attendrons qu'elles.*



ont paru pour donner à nos Lecteurs une idée de toutes les trois.

*Traité de l'autorité du Pape , dans lequel ses droits sont établis & réduits à leurs justes bornes , & les principes des libertés de l'église gallicane justifiés.* Par M. \* \* \* , de l'Académie royale des inscriptions & belles-lettres. Seconde édition revue , corrigée & considérablement augmentée par M. . . . Trois vol. in-4°. proposés par souscription. A Bouillon, de l'imprimerie de la Société typographique. 1770. Cet ouvrage parut la première fois en 1720 , en 4 vol. in - 12. Nous ne pouvons mieux faire connoître ce traité qu'en copiant le plan donné par l'Auteur. « Il y a des hommes dans tous les gouvernemens , qui portent trop loin la soumission pour les supérieurs. Il y en a d'autres pour qui tout supérieur est un tyran. La timidité & l'intérêt produisent dans les uns une obéissance aveugle. L'amour de l'indépendance inspire aux autres un orgueilleux mépris pour toute autorité. La vérité prend un juste milieu entre ces deux extrêmes. Elle nous apprend à rendre aux supérieurs le tribut de respect qui leur est dû ; mais elle défend de pousser ce respect jusqu'à l'adoration ». On entreprend dans cet ouvrage de combattre ces deux excès. On fera voir dans le premier livre , que rien n'est plus respectable que la primauté , puisqu'elle a été instituée par Jésus-Christ même. On prouvera néanmoins que ce divin législateur n'a attaché la succession de St. Pierre à aucun siège particulier , & que rendant l'église dépositaire de l'autorité qu'il avoit reçue de son pere ,



il lui a laissé la liberté de confier la primauté à tel Evêque du monde qu'elle jugeroit à propos, selon que le bien de l'administration l'exigeroit. On détruira dans le second livre, l'infailibilité du Pape & celle de l'Eglise de Rome. On expliquera dans le troisieme livre l'autorité que le Pape a dans les matieres de discipline: on y entreprendra la défense de celle des Evêques contre les usurpations de la cour de Rome, & l'on y prouvera la suprême autorité sur les Papes. Le quatrieme livre sera contre le pouvoir de l'Evêque de Rome sur le temporel. Enfin, on examinera dans le cinquieme livre quels sont les privileges inséparables de la primauté; on y fera l'histoire des abus de la cour de Rome, & l'on prouvera qu'un prince peut facilement en garantir ses états, sans qu'il puisse être troublé par le Pape, & sans qu'il y ait aucun danger de schisme. &c. &c". Nous n'avons rien négligé pour rendre cet ouvrage intéressant. Nous y avons ajouté plusieurs articles. L'Auteur n'y avoit point mis les objections qu'on fait contre la primauté. Nous les avons extraites des livres mêmes des adversaires, & copiées littéralement; nous les avons résolues, & nous avons lieu de croire que les réponses doivent satisfaire ceux qui écoutent la voix de la raison, & se rendent aux cris de la conscience. Nous avons prouvé l'épiscopat de St. Pierre à Rome & la fondation de cet Apôtre: nous avons en même tems satisfait aux objections que l'on propose contre ces faits. Enfin nous avons rapporté en entier les textes de l'Ecriture, des conciles, des SS. PP., des Théologiens & des



Auteurs ecclésiastiques : nous avons exactement cité nonseulement le livre & la page, mais encore les différentes éditions. Ce traité n'aura pas moins de 3 vol. in-4°. Ils auront chacun environ 80. feuilles d'impression, c'est-à-dire, 6 à 7 cens pages. Comme cette édition sera dispendieuse, on la propose par souscription, afin que les éditeurs puissent se régler sur le nombre des souscripteurs pour le nombre des exemplaires qu'on pourra tirer. Le prix de la souscription sera de 30 liv. Sçavoir, 10 liv. en retirant le premier tome, 10 liv. en retirant le second, & 10 liv. lorsqu'on delivrera le troisieme : le tout en feuilles, ou broché, ou même relié, comme on le jugera à propos, en payant à part la brochure ou la relieure. La souscription sera ouverte jusqu'au premier Novembre prochain; passé lequel tems on ne sera plus reçu à souscrire. Le premier vol. paroitra dans le mois de Janvier 1771, le second en Mars & le troisieme en Mai suivant. L'ouvrage coutera 42 liv à ceux qui n'auront point souscrit.

Le Sr. Mossy, Imp. Libr. à Marseille, a mis sous presse un nouveau Dictionnaire françois-italien, & italien-françois, en 2 vol. in-4°. de plus de 960 pag. chacun, en trois colonnes de petit texte. On a compilé & rassemblé dans ce dictionnaire les richesses répandues dans le Dictionnaire de l'académie françoise & dans le Vocabulaire de celle de la Crusca. Mais ces deux sources, si fécondes en termes propres aux arts libéraux, sont encore trop stériles en termes propres aux arts mécaniques, dont la collection n'est pas moins laborieuse pour un Auteur, qu'elle est



essentielle pour la perfection d'un pareil ouvrage. M. Alberti, inspiré par l'intérêt de la nation & par son amour pour les lettres, a voulu suppléer au défaut des secours qu'il ne pouvoit trouver dans les livres. Il a donc parcouru, en voyageur généreux & en curieux Grammairien, toutes les villes de l'Italie, où le commerce a établi quelques manufactures, & où l'industrie s'exerce à des ouvrages mécaniques; il a fréquenté tous les ateliers; il a interrogé tous les arts; il a recueilli même de la bouche des plus habiles ouvriers, la connoissance des termes propres à leurs instrumens & à leurs opérations, & après cinq années passées dans des voyages pénibles & dans des recherches relatives à tous les arts, il en a enfin formé, à grand frais & avec grand soin, la nomenclature générale & raisonnée, qui, jointe à tous les autres objets traités dans son dictionnaire, rend l'ouvrage complet, & offre le plus riche trésor pour le projet de l'Encyclopedie italienne. Pour mettre le public éclairé à portée de se convaincre que l'ouvrage annoncé mérite un accueil favorable & un heureux succès; on a joint au prospectus 2 pag. prises au hazard parmi celles qui sont déjà sorties de la presse, qui font juger de l'utilité générale de ce nouveau dictionnaire imprimé sur deux papiers différens. Le papier collé coutera 24 liv. de France, en feuilles, dont on payera 9 liv. En retirant le premier vol. françois-italien, qui paroitra dans quelques mois, 9 liv., & 6 liv. en retirant le second. Le papier sans colle coutera 18 liv., dont on payera en souscrivant 9 l. En retirant le pre-



mier vol. 6 liv. & 3 liv. en retirant le second.  
Ceux qui n'auront pas souscrit, payeront 30  
l. pour le papier collé, & 22 l. pour le papier  
sans colle.

GRANDE-BRETAGNE.

*The expediency of a free exportation, &c.*  
C'est-à-dire, *Utilité & convenance de la li-*  
*bre exportation du grain dans les circonstan-*  
*ces actuelles, avec des observations sur la gra-*  
*tification & sur ses effets.* Par l'Auteur de la  
lettre d'un Fermier au peuple d'Angleterre.  
A Londres, chez Nicoll. 1770. Ce n'est guè-  
re qu'après une étude particulière de l'écono-  
mie rurale, qu'il est possible de juger saine-  
ment de l'avantage ou du désavantage de la  
libre exportation du grain. S'il ne résul-  
toit de cette liberté qu'une augmentation dans la  
culture de cette denrée, ce seroit peu de cho-  
se, & la nation pourroit ne pas s'en ressen-  
tir, attendu que l'excédent de la consumma-  
tion intérieure étant exporté, cette exporta-  
tion seroit même nécessairement que le prix  
du grain ne diminueroit point. L'utilité de  
cette permission s'étend encore bien plus loin.  
En effet, le Fermier qui trouve à verser son  
grain chez l'étranger, ne cherche seulement  
pas à cultiver ses champs avec plus de soin ;  
mais il défriche encore, & convertit en ter-  
res labourables des bruyères, des marais &  
des landes ; il met à profit jusqu'au tems de  
repos qu'il est obligé de donner à ses champs.  
L'Auteur, qui nous paroît profondément in-  
struit sur cette matière, prouve, ou plutôt dé-



montre l'évidente utilité de la libre exportation & l'avantage de la gratification accordée par le gouvernement.

*Réflexions, C'est-à-dire, Réflexions sur les différens avantages qui résultent de la division des communes pour être défrichées & mises en clos.* Par M. Pennington. A Londres, chez White. 1770. Cet ouvrage est un mélange des choses les plus disparates : qui croiroit, par exemple, qu'à propos de défrichement des communes, l'Auteur parle de la peste & des ravages qu'elle fait, de la fièvre intermittente & des remèdes qui sont propres à la guérir, de Lord Butte, de Henri VIII, du Pape, &c., & cependant au milieu de ce cahos, à travers ces écarts, on y trouve des traits heureux, de bonnes réflexions, des vérités utiles. A l'égard de celle qui a donné lieu à cet ouvrage, elle est incontestable, & nous ne pensons pas qu'il y ait personne qui ne connoisse les avantages qui résultent de la culture d'une étendue de terrain qui étoit sans maître.

*The fool of quality, &c.* C'est-à-dire, *Le fou de qualité, ou Histoire de Henri, Comte de Moreland.* tom. V. Par M. Brooke. A Londres, chez Johnstou. 1770. C'est ici le dernier volume de cette histoire, qui a eu, comme elle le méritoit, beaucoup de succès en Angleterre. Ce volume, comme les autres, est plein d'esprit & de morceaux qui décelent le génie de M. Brooke; mais ces morceaux ingénieux sont noyés, suivant la coutume de l'Auteur, dans un cahos énorme de maximes ascétiques, dignes, à tous égards, de la fameuse Mad. Guyon. On diroit que l'Auteur



teur s'est principalement attaché à plaire aux  
ames sensibles, entraînées par l'attrait du plaisir,  
ou par l'attrait de la dévotion. Nous nous  
trompons peut-être, mais nous pensons qu'il  
est à craindre que les personnes raisonnables  
ne soient rebutées de ces maximes outrées &  
de ces élans d'enthousiasme, qui ne nous  
paroissent guères convenir qu'à des Quakers  
ou à des fanatiques de cette espece.

*Letters between an English Lady &c.* C'est-à-dire,  
*Lettre entre une Dame angloise & son ami, à Paris; avec les mémoires de Miss Williams.*  
Par une Dame. A Londres, chez Becket 1770. Il y a toute apparence que le nom  
de la personne dont on lit les mémoires dans  
cét ouvrage, est un nom supposé; mais il paroît  
qu'il n'y a dans ces mémoires rien que de très-conforme  
à la vérité: l'Auteur l'assure, & nous sommes très-portés  
à le croire: cependant si son récit n'étoit qu'une fiction,  
il seroit très-difficile d'indiquer les véritables  
marques qui caractérisent l'histoire; tout est  
simple, vraisemblable & très-naturel dans cette  
narration; point d'aventures extraordinaires,  
encore moins de merveilleux: en effet, il est très-  
probable qu'une femme aimable & vertueuse,  
telle que Miss Williams, a eu le malheur d'avoir  
pour époux un homme qui, par son inconduite,  
a donné lieu aux différens événemens qu'on  
trace ici. Auresste, le style de cet ouvrage est  
aussi facile, aussi naturel, que le récit est  
intéressant par la vérité que l'on croit y  
reconnoître, & par la singularité des circonstances  
qui ont contribué à l'infortune de Miss Williams.

Tom. IV. Par. III.

X



*Neue Geschichte der teutschen staats-rechts-lehre &c.* C'est-à-dire, *Nouvelle histoire du droit politique allemand & de ses Professeurs.* Par M. J. J. Moser, Conseiller d'état du Roi de Dannemarck. A Francfort-sur-le-Meyn. 1770. Il y a déjà quelques années que le sçavant M. Moser s'est fait avantageusement connoître par d'excellens ouvrages : celui-ci ne fera qu'étendre encore sa réputation. L'histoire du droit politique d'Allemagne qu'il s'est proposé d'écrire, ne remonte pas à des tems bien reculés : il ne trace les révolutions que cette science a éprouvées que depuis l'année 1751 seulement ; & qui ont été si multipliées, que M. Moser a été obligé de donner deux volumes au recit qu'il en a fait. Ce n'est ici que le premier volume divisé en 2 chapitres, subdivisés chacun en trois sections : dans le 1<sup>er</sup>. chapitre, ce Sçavant parle 1<sup>o</sup>. du droit politique allemand, tel qu'il est enseigné dans les universités d'Allemagne, & de tout ce qui peut y être relatif : 2<sup>o</sup>. du droit politique, tel qu'il est traité ailleurs que dans les universités, c'est-à-dire dans les diverses cours d'Allemagne ; 3<sup>o</sup>. du droit politique allemand en général. Dans le 2<sup>e</sup>. chapitre, on lit des notices des meilleurs publicistes qui ont écrit depuis le commencement de l'année 1751 jusqu'à ce jour. Ce volume doit donner aux publicistes d'Allemagne beaucoup d'impatience pour le second, qui doit, dit-on, paroître incessamment.

*Nachricht von verschiedmen noch lebenden*



*Gelehrten &c.* C'est-à-dire , *Notices de quelques Scavans qui existent encore en Angleterre & en Italie, avec des pieces justificatives, un supplément au voyage de Kaissler & des additions à la numismatique du moyen âge.* Par M. Christ. Gottl. Van-Murr. A Nuremberg, chez Lechner. 1770. M. Murr a beaucoup voyagé ; il a bien observé, il acquis de rares connoissances, & , surtout, les lumieres qui lui étoient nécessaires pour remplir avec succès le titre fort étendu de cet ouvrage ; aussi n'est-ce que d'après le journal de ses voyages qu'il a publié les différens morceaux qu'on lit dans cet ouvrage, qui fait autant d'honneur à ses talens qu'à sa philosophie.

*Dissertation sur les moyens d'allier la physique & les mathématiques avec l'économie rurale ; ouvrage couronné par l'académie royale des sciences & belles-lettres de Prusse, l'année dernière 1769, avec fig.* A Berlin, chez Haude & Spener. Cette dissertation, très-digne des suffrages des Juges éclairés qui lui ont adjugé le prix, est de M. Mayer, Pasteur à Coblenz en Poméranie. Tout en est intéressant, les réflexions de l'Auteur, ses observations, la sagesse de ses raisonnemens. Il seroit bien à désirer qu'il voulut bien continuer ses instructions utiles. Après avoir considéré dans cette dissertation les objets les plus intéressans de l'économie rurale, il a prouvé, démontré même les grands & précieux avantages que l'on peut retirer de l'application bien entendue des principes de physique & de mathématique avec les différens objets de l'économie champêtre trop négligés par bien



## 476 JOURNAL ENCYCLOP.

des gens , & fort peu connus de tous.

La Société Typographique de Hambourg vient de publier une excellente traduction allemande des principes d'*Economie politique*, par M. Stuart. Cet ouvrage connu, estimé & très-intéressant, a été traduit sous l'inspection de M. Paüli.

## N O R D.

*Anfangs grunde der analyfis des unendlichen &c.* C'est-à-dire , *Elemens de l'analyse de l'infini*, 1re. partie , & calcul différentiel. Par M. G. F. Tempelhof, Lieutenant dans le corps d'artillerie de S. M. le Roi de Prusse. A-Stralsund, chez Lange. 1770. Cet ouvrage suppose assurément des connoissances géométriques très-profondes; mais il semble que des élémens devroient être clairs & faits pour des commençans ; or , rien n'est moins à la portée des commençans que cet ouvrage , très-sçavant d'ailleurs , mais dans lequel on désireroit de trouver plus d'exemples , & surtout des expositions plus simples.

*De jure senii in familiis illustribus, disquisition inauguralis, quam præf. Gu. Aug. Rudolf. &c. publicæ disquisitioni submissit.* J. Gu. Bremer. A Buzow 1769. Cette dissertation fort étendue , & plus même qu'on ne le désireroit , contient des recherches fort curieuses sur le droit d'ancienneté dans les familles d'Allemagne.

*Supplementum Floræ Gryphicæ , scripsit Alex. Pan. Kolpin, in acad. Gryphia. Botan.* A Greifswald, chez Roese 1769. Mr.



Wilke publia en 1769 la *Flora Gryphica*, & cet ouvrage eut autant de succès qu'il méritoit d'en avoir. L'Auteur de ce supplément a trouvé quelques végétaux qui manquent dans l'ouvrage de M. Wilke; il a d'ailleurs donné la description de quelques plantes très-curieuses à connoître, qui croissent dans la Poméranie prussienne, & qui lui ont été envoyées par MM. Meyer, apothicaire de la cour à Stetin, & George, apothicaire à Stendal.

Butners *anatomische Wahrnehmungen &c.* C'est-à-dire, *Observations anatomiques faites dans le cours de plusieurs années.* Par M. Chr. Gottl. Butner, Doct. en méd. à Königsberg, chez la veuve Zeisen & Hartung 1770. Cette collection mériteroit d'être traduite; les jeunes Médecins y trouveroient de grands secours: elle contient 15 observations dont voici les objets, tout aussi communs ailleurs qu'ils le sont à Königsberg & dans le reste du Nord. 1°. une passion iliaque, 2°. une tumeur attachée au fond de la matrice. 3°. quelques pierres trouvées dans les artères hémorroidales externes. 4°. des fractures de diverses parties, surtout des côtes, des vertèbres, des lombes, du tarse, d'une épiplocèle; des polypes en différentes veines trouvés dans un cadavre. 5°. d'un enfant venu au monde avec le cœur hors de la poitrine. 6°. d'un monstre à deux têtes, à deux corps, à quatre bras & à trois jambes: 7°. d'un enfant né sans crâne, sans cerveau & sans cervelle. 8°. De la possibilité qu'un tel enfant ait pu vivre quelques heures après sa naissance. 9°. D'un avorton né avec la poitrine & le bas-ventre



ouverts : 10°. d'un hydrocèphale. 11°. D'une excroissance du crâne avec carie. 12°. Mémoire sur cette question, sçavoir si un enfant de 11 ans est devenu bossu pour avoir été frappé, ou si cette irrégularité doit être rapportée à un défaut antérieur de conformation. 13°. D'un monstre sans tête, sans bras & sans viscères. 14°. De l'ossification de la portion inférieure du lobe gauche des poulmons. 15°. D'une conception de 6 semaines dans la trompe de Fallope. Il n'est aucune de ces observations qui ne soit très-intéressante, & elles prouvent toutes autant d'érudition que de talens en M. Butner.

## I T A L I E

*Tractatus de sacramentis per polemicis & liturgicas dissertationes distributi, Tom. ius. dissertationes quinque, & priorem dissertationem sextâ de baptismo partem complectens Autore D. J. Chrysoſt. Trombelli &c. A Bolognæ. 1769.* Voilà les grands ouvrages, les chef-d'œuvres qui occupent les presses d'Italie ; des dissertations accablantes par leur prolixité, & dans lesquelles on reſſaſſe tout ce qui a été mille fois dit sur le même ſujet. M. Trombelli a copié avec beaucoup d'exactitude tout ce qu'il a trouvé dans les ſcholastiques : il s'est donné des ſoins infinis pour arracher aux ténèbres de l'oubli de vieilles ligergies, qui, à la vérité, étoient bien faites pour orner & enrichir ſes diſſertations.

*Penſieri d'un illuſtre Filoſofo moderno, c'eſt-a-dire, Penſées d'un illuſtre Philoſophe moderne. A Veniſe. 1769.* Ce Philoſophe il-



fuffre est M. Rousseau de Genève, & ces pensées sont la traduction d'un ouvrage qui parut il y a trois ou quatre ans en France sous le même titre.

*Riflessioni ed esperienze sulla natura, qualità e scelti dell'acqua &c.* C'est-à-dire, *Réflexions & expériences sur la nature, la qualité & le choix de l'eau.* Par M. Joseph Benvenuti. A Lucques. 1769. M. Benvenuti est profondément instruit sur la matière qu'il s'est proposé de traiter. Après avoir parlé de l'eau en général, & comme sujet de l'histoire naturelle, il passe à l'examen médicinal & aux usages économiques que l'on peut faire de ce mixte. Il préfère l'eau de neige à toute autre, soit pour préparer les alimens, soit pour la prendre en boisson. M. Benvenuti trouvera peut-être des contradicteurs; mais il assure avoir pour lui la raison & l'expérience, & ce sont deux grands appuis.

## NOUVELLES POLITIQUES.

CONSTANTINOPLE ( le 5 Mai. )

**L**A flotte destinée pour la Mer-Blanche, a été obligée de jeter l'ancre à un mille du port de cette ville, où le vent du sud l'a retenue jusqu'au 1er. de ce mois. Ce jour-là les quatorze vaisseaux qui la composent, prirent le large à la faveur d'un vent du nord; ils seront joints par 4 autres vaisseaux de guerre, dont on presse l'armement à l'arsenal. On



dit ici que ces forces navales sont uniquement destinées à défendre le passage des Dardanelles, & à garantir cette capitale de l'approche des Russes, au cas qu'ils voulussent tenter de l'entreprendre ; mais on prétend que le Grand-Seigneur a donné au Capitan Pacha des ordres positifs d'observer l'escadre ennemie, & de chercher l'occasion de la combattre.

C'est Hassan Bey, & non Ibrahim Bey, à qui est confié le commandement de l'escadre qui doit agir dans la Mer-Noire ; il a ordre de débarquer en différens endroits, le long de la côte, les troupes qu'il a à bord & les provisions nécessaires pour leur subsistance, & d'aller ensuite attaquer les vaisseaux russes qui pourroient se trouver dans la mer de Zabache. Cette escadre consiste en deux vaisseaux de 80 canons chacun, 4 grandes galères, 60 demi galères & un grand nombre de batimens de transport.

Le 1er. de ce mois, le Reis-Effendi, ou Ministre des affaires étrangères, nommé par *interim*, fit notifier aux interprètes des Ministres des cours étrangères que la Porte avoit reçu avis de Mousson-Oglou, Pacha de Morée, que tous les Russes qui étoient débarqués en différens ports de la province, avoient été massacrés, & les quatre vaisseaux qui les avoient transportés, coulés à fond par l'artillerie de nos fortresses. De plus, un Officier du même Pacha, arrivé dès le 20 du mois dernier, informa la Porte que ce Pacha, ayant été renforcé par des troupes albanoises, marcha contre les Mainottes, en



tailla en pièces une grande partie, chassa le reste dans leurs montagnes, & se remit en possession de toutes les places dont ils s'étoient emparés. Aussitôt le Caïmacan ou Vice-Visir fit revêtir d'un Caftan l'Officier qui apportoit une si bonne nouvelle.

La Porte ne publie rien des opérations de notre armée sur le Danube ; ce qui fait croire qu'il ne s'y passe rien d'intéressant. On dit seulement que Moldavangi Pacha, ci-devant Grand-Visir, est rappelé de son exil, qu'il est arrivé à l'armée, où il servira sous le Grand-Visir, sans l'ordre exprès duquel il ne pourra rien entreprendre.

**TUNIS** ( *le 25 Avril.* ) Il y a quelques jours qu'un vaisseau françois destiné pour Alger, fut obligé, par les vents contraires, de relâcher ici. Ce bâtiment avoit à son bord un Aga & un Chiaou de la Porte - Ottomane, chargés d'un haut-cherif, ou ordre absolu du Grand-Seigneur, qui enjoint au Dey & à la régence d'Alger de faire incessamment la paix avec le Roi de Dannemarck & le Grand Duc de Toscane. On ne doute pas que cet ordre, joint à l'approche de l'escadre danoise, ne produise son effet sur les Algériens.

**WARSOVIE** ( *le 6 Juin.* ) Les dernières déclarations de la cour de Russie, remises au Roi par le Prince Wolkonski, sont, dit-on, très-favorables à la nation Polonoise, & donnent les plus flatteuses espérances de voir renaître la tranquillité dans nos provinces. Déjà la chancellerie du royaume a expédié à



tous les Sénateurs des lettres circulaires pour la tenue d'un *Senatus Concilium*, où l'on croit qu'il sera délibéré sur les matières qui devront être discutées dans une diète dont, suivant les loix, la convocation est prochaine. Quelque désirable que soit cette assemblée nationale, pour concilier les esprits divisés, il est à craindre que la tenue ne rencontre bien des obstacles, & l'on s'apperçoit que tandis qu'elle est jugée convenable & nécessaire par les uns, elle est hautement désapprouvée par les autres.

Les dernières lettres de Choczim ne font aucune mention du prétendu avantage remporté près du Danube par les Russes sur un corps de 20 mille Turcs; ce qui rend cette nouvelle très-douteuse: il est vrai que les Russes & leurs partisans prétendent que les Confédérés ont enlevé à 3 milles de cette capitale, le courrier qui apportoit la confirmation & les détails de cette victoire.

Les avis du Niester portent que tout y est tranquille, & qu'il ne s'y est rien passé entre les Russes & les Turcs. Le rendez-vous de la grande armée est dans les environs de Woloczian; elle doit y être toute rassemblée au 29 Mai. Elle a repassé le Niester sans la moindre opposition, & elle y a été suivie de toutes ses provisions. Le Général-Major d'Essen couvre la rive du fleuve de ce côté-ci avec un corps qui a ses quartiers dans le voisinage de Grodeck. Les avant-postes de l'armée de Panin sont depuis longtems sous Bender; mais on dit que cette place, forte d'elle-même, est pourvue de tout pour tenir très-longtems, & que la garnison qui y est nombreuse, est tou-



te composée de Janissaires, résolus de la défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Le jour de la fête du Roi, il parut une médaille représentant d'un côté le portrait de S. M. & de l'autre un vaisseau en mer, agité par la tempête, avec cette inscription, *ne cedas malis.*

**HAMBOURG ( le 8 Juin. )** La seconde escadre équipée par ordre de l'Impératrice de Russie à Cronstadt, & destinée pour la Méditerranée, n'attend qu'un vent favorable pour mettre à la voile. Elle prendra dans le Sund des pilotes anglois qui la conduiront dans le Humber, rivière entre les Comtés d'Yorck & de Lincoln, où elle chargera toutes les provisions qui lui seront nécessaires.

Les dernières lettres de Russie portent que cette cour étant déterminée à soutenir ses projets d'attaque & de conquête, avoit résolu de faire passer un renfort considérable de troupes sur ses escadres; qu'en conséquence le ministère ayant fait demander à cet effet des soldats de bonne volonté aux régimens qui sont restés dans l'intérieur de l'empire, il s'en étoit aussitôt présenté 800, & qu'un régiment entier avoit demandé la préférence pour faire cette campagne.

**VIENNE ( le 13 Juin. )** La cour reçoit chaque jour des avis satisfaisans de la tournée que l'Empereur fait dans le royaume de Hongrie, où S. M. I. examine tout avec des yeux de père.

On a reçu de Constantinople des lettres



par lesquelles on apprend que les Russes ont évacué Bucharest le 25 Mars dernier ; qu'ils ont emmené avec eux toute leur artillerie , & ont laissé dans la place 600 malades. Ils ont , à ce qu'on ajoute , pris le chemin de la Moldavie , & l'on croit que leur dessein est d'abandonner entièrement la Valachie. Suivant les mêmes lettres , la Porte a nommé Vaivode de la même ville le Serdat Manolaki , & a accordé aux habitans du même pays une exemption de tribut pendant cinq ans. Ces franchises & les encouragemens du Vaivode attirent de tous côtés les habitans qui avoient abandonné leurs terres , & qui s'empresrent de revenir pour les cultiver. On fait déjà monter à près de 20 mille ceux qui sont de retour.

Les dernières lettres de la Bulgarie portent que la grande armée ottomane , forte de 150 mille hommes , non compris les 40 mille volontaires venus d'Asie , est actuellement en pleine marche vers le Danube ; que près de Kersowa , à 11 milles de Silistrie , on attend aussi un corps considérable aux ordres de plusieurs Bachas , lequel est destiné à pénétrer en Moldavie au même tems que le Grand-Visir y engagera une action avec le Comte de Romanzow ; & qu'enfin il doit se trouver près d'Andrinople un autre corps pour couvrir la Romélie & même Constantinople en cas de besoin. Ces lettres ajoutent que la flotte turque avoit donné la chasse à plusieurs vaisseaux russes qui étoient sortis d'Asoph avec des troupes de débarquement pour faire une descente dans la Petite-Asie.



L'Empereur à couru le plus grand danger, & il l'a heureusement évité par un accident singulier qui fait honneur à sa bonté & à sa douceur. Ce Prince vouloit partir de Funkirchin pendant un tems très-orageux ; le postillon effrayé , fit quelques représentations , qui ne furent point écoutées ; forcé d'obéir , il se prépara avec tant de lenteur , qu'il s'écoula près d'une heure avant que ses chevaux fussent en état de marcher. Le premier objet qui frappa les yeux de S. M. I. en arrivant à la couchée, fut le feu qui devoit la maison dans laquelle on lui avoit préparé un appartement ; la foudre venoit d'y tomber, & en peu d'instans elle fut entièrement réduite en cendres. La lenteur du postillon, la modération & la bonté de l'Empereur , qui l'empêcherent de le forcer d'obéir avec plus de célérité, l'ont seules préservé du malheur qui l'y attendoit.

ROME ( *le 6 Juin.* ) Le 28 du mois dernier, le S. Pere tint le consistoire qu'on attendoit avec tant d'impatience, & dans lequel on avoit lieu de croire que les affaires des maisons de Bourbon & le sort des Jésuites seroient enfin décidés ; mais on s'y est borné à préconiser quelques Evêques, & de présenter des Prélats à plusieurs bénéfices vacans, desquels l'énumération seroit trop longue.

On dit que l'Archevêque de Coïmbre a écrit de sa prison au S. P. qu'il proteste absolument contre toute renonciation de sa part à son archevêché, & que S. S. ne doit point admettre sa démission.



Les Jésuites sont dans l'usage de donner ici, chaque année, avant la Pentecôte, une retraite spirituelle de neuf jours, pour 60 personnes; les fonds destinés pour cet objet ayant été employés, cette année, à d'autres usages, ces Religieux renvoyoient toutes les personnes qui se présentoient pour cette retraite; mais le Cardinal Torregiani ayant, dit-on, fourni de nouveaux fonds, cette retraite a eu lieu, & commença le 24.

VENISE (le 2 Juin.) Les forces navales de cette république, la mettroient à l'abri de toute inquiétude, quand bien même elle n'auroit pas embrassé le système de neutralité dont elle paroît ne pas vouloir se départir. Elles consistent en 11 vaisseaux de ligne, 18 galères, 2 chebecs, 4 tartanes, 6 felouques & autres petits bâtimens légers. Les deux nouveaux vaisseaux de guerre qui étoient sur les chantiers, sont déjà lestés, & pourront mettre à la voile avant quinze jours.

Indépendamment des recrues qui se lèvent avec succès à Vénise & autres places de la république, on prend de force tous les vagabonds & gens sans aveu, & on les forme aux manœuvres militaires, pour être ensuite transportés dans les isles de Corfou, de Zante & de Céphalonie.

On n'a point de nouvelles récentes de la Grèce; mais on peut assurer que ce qui a été débité dans plusieurs papiers publics, touchant le nombre d'hommes passés des isles voisines dans la Morée, est fort exagéré: il n'y a que quelques vauriens qui y sont descendus, dans



**Espérance de profiter des circonstances pour y piller impunément.**

**LIVOURNE.** ( *le 3 Juin.* ) Tous les avis du Levant ne parlent que de la cruauté des Turcs dans la Morée. Le feu & le massacre y ont duré 20 heures. De tous les habitans de Patras, il n'en est échappé que trois & 160 femmes, qui ont suivi quelques Consuls dans l'isle de Zante. Les villages des environs n'ont pas été plus épargnés ; plusieurs ont été réduits en cendres, & une grande quantité de Mainotes ont expiré sous le glaive des Ottomans. Les habitans de cette malheureuse presqu'isle sont dans la plus grande consternation, & fuient de tous côtés, saisis d'effroi de la rigueur de ce châtimement & de la vengeance que les Turcs ont tirée de leurs patriotes révoltés.

D'autres lettres du Levant, du 4 du mois dernier, portent que l'Amiral Elphinston est arrivé en Morée avec la seconde division de la flotte russe ; que le bruit y étoit commun que les Russes s'étoient enfin rendus maîtres de Naples-de-Romanie ; que les Turcs avoient abandonné le château de Coron, après en avoir brûlé les magasins à huile, mis le feu aux quatre coins de la ville, & massacré une partie des habitans, dont le reste a été fort heureux de se sauver à Novarino, où le Comte Orlov a fait une place d'armes pour mettre ces malheureux à couvert du cimetière ottoman. Que les Dulcignotes avoient coulé à fond 7 vaisseaux russes ; qu'il n'y avoit point d'harmonie entre ceux-ci & les Mainotes, & qu'enfin l'Archevêque de Tripolizza, ainsi que



## 488 JOURNAL ENCYCLOP.

cinq autres ecclésiastiques de la même religion, avoient été mis à mort par ordre du Baïcha, pour y avoir entretenu une intelligence secrète avec les ennemis du croissant.

VERSAILLES ( *le 22 Juin.* ) Le 7, Mgr. le Dauphin, Madame la Dauphine, Mgr. le Comte de Provence, Mgr. le Comte d'Artois, Madame & Made. Elisabeth se rendirent à la maison Royale de Sr. Cyr. Ces Princes & Princesses y furent reçus & complimentés, à la porte de clôture, par la supérieure à la tête de la communauté, & ils furent ensuite conduits à l'église, où ils entendirent le salut. Les élèves de cette maison exécuterent ensuite une petite pièce en musique, analogue au mariage de Mgr. le Dauphin. Ce Prince, ainsi que Made. la Dauphine & les autres Princes & Princesses, parurent très-satisfaits de ce divertissement, dont la musique est du Sr. Cocquerest.

Le 10, le Comte de Boisselin, que le Roi a nommé son Ministre Plénipotentiaire auprès de l'Infant d'Espagne Don Ferdinand, Duc de Parme, eut l'honneur de prendre congé de S. M. pour se rendre à sa destination.

Le Comte du Châtelet-Lomont, Ambassadeur du Roi auprès de S. M. Britannique, ayant fini le tems de son ambassade, est arrivé ici de Londres le 13, & a eu l'honneur d'être présenté à S. M. par le Duc de Choiseuil. La Comtesse du Châtelet a eu aussi l'honneur d'être présentée au Roi & à la famille royale par la Marquise de Damas ; &



la Comtesse de Vence par la Vicomtesse de la Rochefoucauld.

Le Roi fit, le 19 de ce mois, la revue des Mousquetaires de sa garde. S. M., après avoir passé dans les rangs, vit faire l'exercice aux deux compagnies, qui défilèrent devant elle & devant la famille royale, & S. M. en parut très satisfaite.

Le 20, le Roi & la famille royale ont assisté à la représentation de la tragédie de *Tamérde*; ce spectacle a été suivi de celui de la *Tour enchantée*, ballet figuré, mêlé de chants & de danses. Les paroles des scènes, ainsi que celles de plusieurs des morceaux parodiés, sont du Sr. Joliveau; la musique est du Sr. Dauvergne, Surintendant de la musique du Roi, & Directeur de l'academie royale de musique.

Le Roi a érigé, par lettres-patentes du 19 de ce mois, la terre & marquisat de Châteauneuf-sur-Loire, en Duché héréditaire, sous le titre de duché de la Vrillière, en faveur du Comte de St. Florentin, Ministre & Secrétaire d'état, qui a eu l'honneur d'être présenté le même jour, en cette nouvelle qualité, à S. M. & à la famille royale.

PARIS (le 22 Juin.) Le 10 de ce mois, le Comte de Fuentes, Ambassadeur de S. M. Cath. auprès du Roi, a donné, à l'occasion du mariage de Mgr. le Dauphin, une magnifique fête, dans le Waux-hall, situé sur le boulevard Saint-Martin, où cet Ambassadeur avoit fait construire un superbe salon pour le festin. La plus grande partie des Seigneurs &



Dames de la cour, les Ambassadeurs & Ministres étrangers, & plusieurs personnes de la haute noblesse s'y rendirent vers les 7 heures du soir : ils passèrent à 9 heures dans une galerie qui régné autour du salon, & d'où ils virent tirer un feu d'artifice de la composition du Sr. Torre. L'exécution en a parfaitement répondu à la réputation que cet Artificier s'est acquise en ce genre. Après le feu, toutes les personnes invitées à cette fête entrèrent dans le salon du festin. On servit sur différentes tables un splendide souper, pendant lequel le Sr. le Breton, l'un des Directeurs de l'académie royale de musique, fit exécuter différentes symphonies. Le souper fut suivi d'un bal masqué, qui dura jusqu'au lendemain à dix heures du matin. On a généralement admiré la forme, ainsi que la décoration du salon, qui a été construit d'après les dessins & sous la direction du Sr. Louis, premier Architecte du Roi de Pologne. On a été également satisfait de l'illumination tant intérieure qu'extérieure. La fête a été exécutée dans toutes les parties, avec autant d'ordre que de goût & de magnificence. On a fait en même tems distribuer au peuple, sur la demi-lune de la porte St. Antoine, du vin, des viandes & du pain.

La plupart des corps & des villes du royaume ont donné les marques les plus éclatantes de zèle & d'attachement à l'occasion de ce mariage. Il seroit juste de les faire connoître ; mais ce détail meneroit trop loin. Parmi ceux qui se sont le plus distingués par des fêtes, nous citerons le Maréchal d'Ar-



mentieres, qui en a donné une très-belle à Metz, où il commande.

Le 13, à dix heures du matin, on a célébré dans l'église paroissiale de Sainte Marie-Magdeleine de la ville-l'Evêque, un service général pour le repos des âmes des 132 personnes qui ont péri dans la rue royale la nuit du 30 au 31 du mois dernier, & ont été inhumées les jours suivans dans le cimetiere de ladite paroisse; & on y a dit des messes pour le même objet, depuis huit heures jusqu'à midi. Les Magistrats du Châtelet & de la ville, & un grand nombre de personnes de considération, ainsi que les parens des morts, ont assisté à cette cérémonie.

L'Assemblée générale du clergé, l'Archevêque de Paris, les Fermiers-Généraux, les Receveurs-Généraux des finances, les Administrateurs-Généraux des postes, la régie des droits rétablis, celle des droits réunis, & plusieurs particuliers, dont quelques-uns n'ont pas voulu se faire connoître, ont remis au Sr. de Sartine, Conseiller d'état, & Lieutenant-Général de police, différentes sommes, pour être employées au soulagement des indigens qui ont été blessés dans cette nuit malheureuse, & de ceux qui y ont perdu leurs parens. Il s'est répandu dans le public différentes listes, où l'on exagère excessivement le nombre de ceux à qui ce malheur a coûté la vie. La vérité est qu'il y a eu, comme on l'a déjà dit, 132 personnes qui sont restées sur la place, & qui ont été inhumées dans le cimetiere de la Magdelaine. Les blessés qu'on a transportés à l'Hôtel-dieu & à la



Charité, & dont on n'avoit d'abord compté que 26, sont au nombre de 36, dont aucun n'a péri. Quant à ceux qui ont été transportés dans leurs maisons, il résulte par les réponses faites par les Curés de Paris & de la banlieue, à la lettre circulaire qui leur a été écrite par le Lieutenant-Général de police, qu'il en est mort quatre, dont un sur la paroisse de St. Roch, un sur celle de Bonnes-Nouvelles, & deux sur celle de St. Nicolas-des-Champs. Les Curés des autres paroisses, tant de Paris que de la banlieue, assurent qu'il n'en est mort aucun des suites de ce funeste événement. On a fait aussi courir le bruit qu'il y avoit eu un grand nombre de personnes qui, par une suite du même désastre, étoient tombées dans la Seine, & y avoient péri. On a pris sur ce fait les informations les plus sûres, & il a été vérifié qu'il n'y a eu personne de noyé dans cette occasion.

La cherté des grains, qu'on éprouve dans une partie de l'Auvergne, a déterminé les villes de Saint-Flour & d'Aurillac à convertir la somme destinée à des réjouissances pour le mariage de Mgr. le Dauphin, en une distribution gratuite & publique de grains aux personnes indigentes. Les principaux habitants de ces villes se sont cotisés pour cet acte de bienfaisance.

Mad. la Dauphine a été un peu incommodée ces jours derniers. On ne sauroit rendre tout l'intérêt que la nation prend à cette Princesse. Les détails qu'on apprend journellement à son sujet, donnent la plus grande idée de son esprit & de son caractère. La beau-



té de son ame répond aux graces de sa figure, & dans l'âge tendre où elle est encore, elle déploye une façon de penser bien supérieure à la jeunesse. Elle s'est affranchie, avec l'agrément du Roi, de plusieurs étiquettes. Elle invite chez elle à diner ses freres, ses sœurs, ses tantes, quand & comme bon lui semble, & elle va de même chez eux. Elle marche sans Ecuyer; elle se promene à pied à sa fantaisie; en un mot, elle vit dans une liberté également nécessaire à sa santé & à sa gaieté.

On a envoyé aux Ambassadeurs & Ministres étrangers la médaille frappée à l'occasion du mariage de Mgr. le Dauphin. Elle est de la grandeur d'un écu de 3 liv.

Le 5 de ce mois, un ouragan terrible renversa de fond en comble la décoration du feu de la place de Louis XV, qui représentoit, comme on a dit, *le temple de l'himen*, & qu'on vouloit laisser subsister encore quelques jours pour satisfaire la curiosité du public. Heureusement, par les précautions qu'on avoit prises d'empêcher des particuliers de se réfugier dessous, cette chute n'a blessé personne; & par un autre bonheur le vent souffloit du sud-ouest; car s'il eut soufflé du nord, cette masse seroit tombée infailliblement sur la statue du Roi, à laquelle elle étoit adossée, & elle auroit pu l'écraser, ou du moins l'endommager considérablement.

LONDRES ( *le 15 Juin.* ) Le Roi vient de nommer Gouverneur de la Nouvelle - Angleterre le Sr. Lockhart Gordon, & Justicier Suprême de la ville de Boston, le Sr. Ducane, l'un des Directeurs de banque. On dit que le Comte de Sandwich est désigné



Vice-Roi d'Irlande à la place du Lord-Townshend.

Le 2 de ce mois, une députation du conseil commun de la cité se rendit auprès du Comte de Chatham. Le Chevalier Guillaume Stephenson, Alderman, lui adressa un discours, au nom du comité de la députation, & lui presenta les remerciemens publics de la cité de Londres, à l'occasion du zèle avec lequel il a soutenu au parlement les privilèges les plus précieux de la nation, sçavoir, le droit d'élection & celui de représentation, & pour la déclaration qu'il a faite de l'intention où il étoit d'employer tous ses soins pour faire rendre aux parlemens leur pureté primitive, en abrégant leur durée, & en y introduisant une représentation plus complète & plus égale; démarche qui rendra son nom plus glorieux dans la postérité, que les mémorables succès de la guerre qu'il a dirigée.

Le 8, la Princesse de Galles, mere du Roi, après avoir reçu les adieux de la famille Royale & de la noblesse, partit pour aller faire un voyage en Allemagne; elle est accompagnée du Duc de Gloucester & de plusieurs personnes de distinction. Cette Princesse, à son arrivée à Calais & à son départ de cette ville, y a reçu tous les honneurs dus à son rang. On dit que cette Princesse, à son passage à Canterbury, a été exposée dans sa voiture à quelques mouvemens tumultueux de la part de la populace, mais que le Maire & quelques Magistrats s'étoient approchés de S. A. R. pour lui faire des protestations de devouement & de respect, au nom des habitans. Cette Princesse les a remerciés, avec beaucoup de bonté, en ajoutant qu'elle espiroit que le peuple ne tarderoit pas à voir combien il avoit été abusé à son égard. On assure qu'elle n'est nullement disposée à revenir à la cour, d'où elle se retire avec de grands mécontentemens.

---

*J'ai lu le présent Journal, & n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression.  
A Bouillon, ce 28 Juin 1770.*

THIBAUT.



Table de la 3e. partie du quatrieme  
tome.

**E**ncyclopédie , ou Dictionnaire raisonné  
des sciences, des arts & des métiers &c.

331

Eléments de l'histoire des Rois de France , à  
l'usage de l'institution de la jeunesse dans  
la ville d'Angers.

348

Les Jours , pour servir de correctif & de sup-  
plément aux Nuits d'Young.

358

Utilité des voyages sur mer , pour la cure de  
différentes maladies , & notamment de la  
consomption ; avec un appendix sur l'usage  
des bains dans les fièvres.

366

Recherches sur l'efficacité des bains chauds  
dans la paralysie.

379

Anne Bell , histoire angloise.

387

Théâtre espagnol.

397

Mémoire pour un nègre qui réclame sa liberté.

412

Recueil des ouvrages de poésie & d'éloquence  
présentés à l'académie des Jeux Floraux ,  
en l'année 1769 , avec les discours pronon-  
cés dans les assemblées publiques de l'aca-  
démie.

424

Les Fêtes de la France , à l'occasion du ma-  
riage de Mgr. le Dauphin avec Mde. Ma-  
rie-Antoinette , Archiduchesse d'Autriche.

435

Les bouquets de noce , ou les deux Bou ue-  
tieres. Dialogue sur le mariage de Mgr.  
Louis Auguste , Dauphin de France , &c.

439



<b>Cérémonie des mariages des Crans, au Mont-Pierre</b>	
<b>I. Morceau tiré des Voyages en Sibirie</b>	
<b>par M. l'Abbé Chappe d'Auteroche.</b>	441
<b>Lettre aux Auteurs de ce Journal, au sujet</b>	
<b>de la réforme des Moines.</b>	449
<b>Lettre de Lyon, au sujet d'un double meurtre</b>	
<b>entre amant &amp; maîtresse.</b>	453
<b>Nouvelle manière d'élever les poulets.</b>	455
<b>Extrait de plusieurs lettres sur divers sujets</b>	
<b>intéressans.</b>	456
<b>Nouvelles Litteraires.</b>	
<b>France.</b>	460
<b>Grande-Bretagne.</b>	471
<b>Allemagne.</b>	474
<b>Nord.</b>	476
<b>Italie.</b>	478
<b>Nouvelles Politiques.</b>	479













L. Deoer

